


252
1 I
17

SOUVENIRS
MILITAIRES
DES ÉTATS SARDES

TIRÉS

DE PLUSIEURS OUVRAGES

TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS

PAR

CÉSAR DE SALUCES.



TOME PREMIER.

À TURIN
IMPRIMERIE ROYALE
1853.

SOUVENIRS

MILITAIRES

DES ÉTATS SARDES

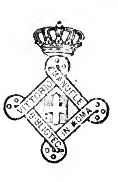
TIRÉS

DE PLUSIEURS OUVRAGES

TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS

PAR

CÉSAR DE SALUCES.



TOME PREMIER.



À TURIN
IMPRIMERIE ROYALE
1853.



. . . . . Heroum laudes et facta parentis
Iam legere, et quae sit, poteris cognoscere virtus.

P. Virgilii Bucol. Egl. IV.

Leçon commence, exemple achève

AVERTISSEMENT.

Il est bon que les lecteurs de ce Recueil soient prévenus que le Rédacteur s'est fort souvent servi du mot Piémontais *pour désigner les sujets sardes en général, les Savoyards surtout ne formant depuis tant de siècles qu'un seul et même peuple avec le Piémontais malgré la diversité de l'idiome.*

Comme une grande partie des notes qui contenaient le titre des ouvrages tant imprimés que manuscrits, où les faits historiques ont été puisés, ainsi que plusieurs notices qui avaient été fournies, tirées des Archives particulières, se sont égarées par un concours de circonstances involontaires, il pourrait se faire que quelquesuns de ces faits manquassent de l'indication de la source d'où ils ont été tirés, et qu'il se fût glissé quelque erreur de dates et autres, le Rédacteur se propose de suppléer aux unes et de corriger les autres autant qu'il lui sera possible dans des feuilles additionnelles à la fin de l'ouvrage.

Il recevra en conséquence avec reconnaissance tous les renseignemens qu'on voudra bien lui donner à cet égard.

À LA JEUNESSE MILITAIRE

DE MON PAYS.

J'offre ce Recueil à la jeunesse militaire de mon pays. Elle y trouvera les grandes leçons de l'exemple. Elle y verra que la source de ces grandes leçons n'est pas étrangère à notre histoire, malheureusement trop peu connue, et pourtant si digne de l'être! Tout ce que les sentiments élevés peuvent enfanter d'actions généreuses, se trouve réuni dans les souvenirs de la gloire militaire de nos aïeux.

Que les enfants de tant de braves se montrent dignes de leurs pères; qu'en apprenant à les mieux connaître, ils apprennent à les imiter.

Ils combattront vaillamment comme eux; comme eux ils ne cesseront de travailler à bien mériter du Prince et de la Patrie; comme eux ils se dévoueront au salut de leur pays; et comme eux enfin, ils légueront à leur postérité avec le noble héritage de la gloire, la tâche honorable de le conserver.

CÉSAR DE SALUCES.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

Lorsque je conçus le dessein de former le Recueil que je livre aujourd'hui au public, la situation politique du pays, aux souvenirs militaires du quel il est consacré, était bien différente de sa position politique actuelle.

La terre se taisait devant cet homme extraordinaire, dont le sort semblait être, de porter jusqu'aux dernières limites du monde la domination et la gloire d'une nation, qu'il ne devait pas tarder à dominer en maître absolu, et à s'attacher par ses succès, par ses victoires et par ses institutions fortes et régénératrices.

Le Piémont, pays si éminemment militaire, se trouvait dès lors entraîné, par la force des événemens, dans le tourbillon des vicissitudes guerrières, auxquelles il n'aurait pu en aucun cas demeurer long-temps étranger.

L'Armée Piémontaise avait été fondue dans l'Armée Française, qui avait souri à cette association de dangers et de gloire.

Les Français n'ignoraient pas en effet, que depuis des siècles, alliés ou ennemis, les Piémontais s'étaient toujours montrés disposés aussi bien à se mesurer sur les champs de bataille qu'à fraterniser avec eux après les combats.

Mais la France ignorait, ce que bien des Piémontais ne savaient guères mieux qu'elle, à quel prix, au milieu de ces alternatives de luttes sanglantes et de communications amicales, de querelles et de réconciliations, avaient été achetés par nos pères ces lauriers qui avaient couronné leurs fronts, et qui en décoraient si honorablement le nom dans les fastes militaires de l'Europe.

Elle ignorait, et nous ignorions assez généralement nous-mêmes, que ces braves, dont

le bras devait servir si noblement dans les sanglantes journées de Vérone, d'Austerlitz, d'Yena, de Eilau, de Wagram, dans les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, comme dans celle de Russie, ne faisaient qu'exploiter l'héritage de ceux qui depuis l'époque reculée de la bataille de Bouvines (1214) n'avaient pas cessé d'illustrer, dans les régions lointaines de l'Asie, comme dans les diverses contrées de l'Europe, aussi bien que dans leurs propres foyers, cet étendard de Savoie, qui avait signalé dans les derniers temps la valeur Piémontaise à Turin, à Coni, au Col de l'Assiette, et plus récemment encore sur les sommets des Alpes, à Raus, à Broys et à l'Authion.

En présence de cet état de choses, je crus que pour un homme, que le sort des armes n'atteignait pas en ce moment, et que les circonstances appelaient d'ailleurs à remplir dans l'instruction publique des fonctions qui le mettaient directement en rapport avec la jeunesse de son pays, il restait encore une mission bien noble et bien utile à remplir, celle de tirer parti de ces fonctions mêmes, pour mettre en contact,

s'il est permis de s'exprimer ainsi, le cœur et l'esprit des générations nouvelles avec les hauts faits et les vertus de leurs devanciers.

Je crus que pour l'instruction de mes jeunes compatriotes, de ceux surtout que les circonstances appelleraient à cueillir des lauriers sur la terre étrangère, il serait avantageux d'avoir connaissance d'événements, qui serviraient à faire germer et à entretenir dans leur sein le sentiment de cette nationalité, qui, pendant une si longue suite de siècles, avait fait le bonheur et la gloire de leurs pères, et qui momentanément suspendue ne pouvait manquer de se reproduire au moment du réveil, et leur servir de jalon sur la route de l'honneur et de la vertu suivie par leurs aïeux.

J'avais du reste à cette même époque sous les yeux, ou pour m'exprimer avec plus d'exactitude, à côté de moi, un exemple bien propre à m'entretenir dans ces vues, et à m'encourager dans cette entreprise.

C'était le zèle avec lequel un de mes frères, travaillant dans le même but que moi, et dans un sens analogue, s'occupait de cette œuvre avec une assiduité et une constance

d'autant plus honorables de sa part, qu'il ne s'était laissé rebuter par aucune contradiction, par aucune difficulté, et pas même par la présence des dangers personnels, qui n'avaient pu l'empêcher d'avancer courageusement dans la voie qu'il s'était ouverte, et qu'il parcourait avec un succès propre à lui garantir non seulement l'approbation, mais la reconnaissance de ses compatriotes dans le plus lointain avenir.

Je m'engageai alors avec courage dans l'entreprise de recueillir les détails de ces événements dont l'auteur de l'*Histoire militaire du Piémont* traçait en grand le tableau.

Je compulsai les bibliothèques, les archives; je fouillai dans de nombreuses collections de documens précieux. Je m'enfonçai dans les dépôts de chartes, de titres soit des communes, soit des familles particulières, et je ne tardai pas à m'assurer que la moisson serait copieuse, abondante, et qu'autant que mes forces y pourraient suffire, il ne serait pas impossible de parvenir à sauver de l'oubli bien des faits, bien des traits généreux, bien des noms de ces braves qui, à des époques plus ou moins reculées, avaient

trouvé plus convenable pour eux de bien mériter du Prince et de la Patrie par des actions honorables, que de s'occuper de les décrire pour en transmettre le souvenir à la postérité.

Cependant le moment arrivait où la catastrophe, qui atterra ce colosse dont l'ombre avait couvert l'Europe presque entière, provoquait les méditations des sages sur cette grande vérité, qu'il faut quelque chose de plus que la volonté de l'homme, que son génie, que les efforts de toute sa puissance, pour rendre solides et durables l'établissement et la conservation des empires.

Le doigt de Dieu était là: Napoléon s'éloignait des parages d'Europe, et sa succession revenait, non pas, comme celle du conquérant macédonien, à ses capitaines, mais à des rois vaincus qu'il avait compté naguères au nombre de ses égaux.

La Savoie et le Piémont par un bonheur qu'on ne saurait appeler inespéré, mais qu'on ne pourrait regarder comme attendu de sitôt, étaient rendus à leurs anciens souverains; à ces Princes dont les fastes personnels et le nom s'associaient à tous

les souvenirs glorieux du pays, et s'étaient confondus avec le sentiment d'une nationalité, dont les vicissitudes étaient devenues en quelque sorte inséparables de celles de la famille qui en avait été le soutien le plus solide depuis plus de huit siècles.

Or au moment où la Providence divine rendait à nos contrées l'indépendance et la vraie liberté politique, il était impossible de ne pas reconnaître dans le gouvernement rétabli sur ses anciennes bases, la nécessité de s'occuper avant tout de l'éducation militaire de la jeunesse qui devait former le plus sûr garant de la solidité des Institutions par lesquelles un Ministère éclairé chercherait à assurer le bonheur d'une nation si digne des soins réparateurs d'une domination paternelle.

La création d'une maison d'éducation militaire à Turin, il y a à peu près deux siècles, avait été regardée comme une des preuves les plus éclatantes de la sagesse du souverain auquel elle devait son existence et comme un des monuments les plus intéressants de son règne.

Le Ministère du roi Victor Emmanuel ne

pouvait pas ignorer cette circonstance. Elle devint pour lui un motif particulier pour l'engager à s'occuper sans retard des moyens de former une Institution du même genre à peu près que l'ancien établissement auquel les dispositions personnelles du Monarque garantissaient d'ailleurs une faveur marquée de sa part.

Dès 1816 l'Académie Royale militaire se relevait, pour ainsi dire, de ses ruines. Mais elle se relevait de manière à faire voir que les reconstructeurs de ce nouvel édifice avaient su calculer la plus grande partie des exigences de l'époque, et le besoin de nombreuses et importantes modifications aux anciens règlements dans la partie surtout de la discipline et de l'enseignement.

Aussi, un conseil spécial de l'école était-il créé. L'ancien Inspecteur de l'Académie universitaire de Turin était chargé par ce conseil de rédiger incessamment un projet de règlement qui serait ensuite soumis à l'examen et à l'approbation de ce même conseil, dont la composition offrait du reste au public des garanties bien solides de la sagesse de ses déliberations.

Voici le nom des membres de ce Conseil:

S. E. le Marquis de S. Marzano;

S. E. le Comte Balbo;

S. E. le Comte de Roburent;

Monsieur le Comte Duc;

Monsieur l'Abbé Sineo;

Le Général Comte de Robilant.

Ce serait s'écarter du but de cette introduction que d'entrer ici dans des détails particuliers au sujet des vues qui présidèrent à la rédaction du travail de l'Inspecteur et aux discussions du conseil; nous nous bornerons à faire observer ici dans l'intérêt, pour ainsi dire, du présent Recueil, que le programme des études de la nouvelle Académie supposait que l'histoire, et plus particulièrement l'histoire militaire, formerait une des branches principales de l'enseignement; et que l'histoire militaire serait subdivisée et traitée en deux parties distinctes: l'une, regardant l'art de la guerre en général, ses vicissitudes, et les institutions qui s'y rapportent; l'autre, ayant pour but de faire connaître les principales qualités et les vertus de l'homme de guerre, ainsi que les exemples les plus mémorables de ces qualités et de

ces vertus, consignés dans l'histoire de notre pays.

C'était par suite de cette disposition que, peu de temps après l'époque de l'ouverture du cours d'histoire de la nouvelle Académie militaire, on mettait sous presse pour l'usage de cette école un ouvrage ayant pour titre: *Miroir Militaire, ou Notices sur les plus célèbres guerriers anciens et modernes etc.* (3 *vol. in-12*) (1).

Cette première publication qui devait remplir le but de l'enseignement de la première partie du cours d'histoire dont on a parlé plus haut, devait être prochainement suivie de celle qui correspondait à la deuxième partie du même cours d'histoire, et qui est proprement l'objet de l'ouvrage qu'on livre en ce moment au public sous le titre de *Souvenirs militaires des États Sardes* (2).

NOTES.

(1) C'est ici le lieu de dire que le *Miroir militaire* qu'on vient de citer, est tiré en très-grande partie de la biographie du professeur Chantreau dont on pouvait utilisèr les recherches avec d'autant plus d'avantages que le but dans lequel ce livre est écrit, a, généralement parlant, les mêmes tendances, et vise au même but que le *Miroir militaire*, ainsi que le Recueil qu'on publie aujourd'hui.

(2) Pendaol la période de l'occupation française, l'auteur de cet ouvrage, chargé de l'inspection des écoles du ressort de l'Académie universitaire de Turin, avait eu occasion de remarquer qu'au milieu de l'exaltation générale des esprits, provoquée par tes éclatants succes des armées françaises dans lesquelles l'ancienne armée piémontaise avait été incorporée, ces mêmes succès n'avaient pas manqué d'affaiblir parmi nous les traces des souvenirs guerriers de nos pères.

L'espoir d'une régénération nationale future, ta prévision de cette palingénésie politique n'avaient pourtant pas cessé de se conserver au fond du cœur de la plus part des habitants de ces contrées, arrachées par le torrent révolutionnaire à l'ancienne et paternelle domination des successeurs d'Humbert aux-blanches-mains.

Dans ces circonstances l'Inspecteur de l'Académie universitaire de Turin crut que, tirant parti des rapports que ses fonctions le mettaient à portée d'entretenir avec un grand nombre d'administrateurs tocaux et de personnes livrées à des occupations analogues aux siennes, il pourrait rendre un service à son pays, en s'attachant à puiser dans les archives communales, comme dans tes bibliothèques publiques ou particulières, qui se trouveraient à sa portée, des notions propres à devenir les matériaux d'un travail biographique qui aurait pour but de transmettre aux générations à venir la connaissance des plus nobles exploits de nos aïeux.

Il conçut alors le dessein de rédiger le recueil auquel il donnait plus tard le titre de *Souvenirs militaires des États Sardes.*

L'exposé qu'on vient de lire a fait connaître le motif pour lequel ce recueil avait été rédigé en langue française.

A une époque postérieure, l'auteur, nommé directeur des études de l'Académie Royale militaire de Turin, forma le projet de traduire son ouvrage dans la langue, redevenue fort heureusement la langue officielle du gouvernement, comme elle n'avait jamais cessé d'être celle des classes plus instruites de la partie du pays, placée en deça des Alpes et aux pieds des Apennins.

Le temps lui manqua pour la prompte exécution de ce dessein.

D'un autre côté le rédacteur réfléchissant que dans le cours des études de l'Académie militaire de Turin, l'enseignement de la langue française ne pouvait manquer d'être compris, il en inférait qu'à cette époque même il serait d'autant plus utile qu'un ouvrage français de la nature de celui dont il s'agit, fût adopté pour l'enseignement des élèves, qu'il était urgent de remplacer auprès de ceux-ci les livres de même nature qui s'étaient prodigieusement multipliés en France, et qui avaient naturellement pour but de faire valoir presque exclusivement la gloire militaire de cette grande nation dont le Piémont venait de se séparer.

L'auteur se disait, qu'après tout, si le recueil dont il s'agit, rédigé en langue française, était trouvé par la suite digne de l'honneur d'une traduction en langue italienne, cet honneur ne lui manquerait pas; que dans le cas contraire, son travail n'aurait pas pour cela manqué entièrement son but, dès qu'il aurait pu servir à justifier cette sentence d'un grand écrivain du dernier siécle: *Que ce n'est ni la France, ni l'Allemagne seules qui portent des hommes belliqueux, mais que c'est partout où l'on apprend de bonne heure à avoir honte des choses déshonnêtes et à préférer la mort à l'injustice et au déshonneur.*

RELIGION.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES

L'hommage que la créature intelligente et sensible rend au Créateur est l'expression d'un vrai besoin de la part de cette même créature libre et reconnaissante.

L'homme dans l'immense multitude des êtres qui peuplent ce théâtre de merveilles que leur Auteur a ouvert devant ses yeux, éprouve seul ce besoin; seul il a eu en partage les moyens de le satisfaire. L'homme seul, par le plus noble des priviléges, a le droit d'être religieux.

Aussi, est-ce dans l'exercice de ce droit que se manifeste toute la grandeur de son origine, toute l'excellence de sa nature, toute la supériorité du rang qui lui a été assigné parmi les autres êtres de la création.

La Religion éclaire le cours entier de nos destinées ici-bas; de ces destinées dont ce que nous appelons la mort n'est qu'une des phases.

La Religion seule nous explique l'énigme de notre irrésistible tendance vers ce bonheur qui recule constamment devant les efforts que nous ne cessons de faire pour l'atteindre; efforts toujours impuissants pour le fixer.

La Religion enfin, après avoir signalé le but vers le quel nous devons tendre dans le cours de cette éphémère existence, à laquelle nous donnons le nom de vie, domine encore la vie véritable, celle qui jaillit (qu'on me pardonne cette expression) qui pousse et qui s' élève du fond de la tombe; vie qui ne porte dans ses flancs aucun germe de corruption, vie sans terme et par cela même seule digne d'être appelée de ce nom.

Le langage de la Religion est de tous les temps et de tous les lieux. Il n'est point pour elle de double poids ni de double mesure. Rois, peuples, grands, petits, riches, pauvres, tous sans exception sont sujets à ses lois.

Rien n'échappe à l'influence de la Religion, depuis le témoignage consolant d'une conscience pure, jusqu'aux sollicitudes du repentir et aux déchirements du remords.

Pour l'homme de bien, la seule réconciliation difficile est la réconciliation avec lui-même et avec Dieu, après qu'il a failli.

Cette réconciliation, la Religion, s'interposant entre

Dieu et l'homme, peut seul la procurer. Dans l'impossibilité d'effacer le souvenir du crime dans le cœur du coupable, c'est encore la Religion qui peut seule lui ouvrir la voie de l'espérance par la perspective du pardon.

La Religion est le seul fondement de toute union, de tout accord durables, comme de tout ordre parmi les hommes.

Elle a pu seule établir l'unique système d'égalité praticable parmi eux, la réciprocité des devoirs.

La Religion s'adresse à l'esprit comme au cœur.

C'est à ses inspirations que sont dues les plus admirables productions de la raison, aussi bien que les créations les plus sublimes du génie.

Mais c'est au cœur surtout que la voix de la Religion cherche à se faire entendre.

Le sentiment si noble, si pur, que le mot d'*humanité* n'exprime que d'une manière si imparfaite, la *charité*, ce sentiment divin n'a pu germer, n'a pu jeter de profondes racines dans le cœur de l'homme que sous les auspices de la Religion.

Elle en revendique jusqu'au nom, en ce sens qu'il qualifie les liens qui unissent d'une affection fraternelle tous les individus de l'espèce humaine, tous les enfants d'un père commun.

La Religion a préparé des secours pour toutes sortes de besoins, et des remèdes pour toutes sortes d'in-

firmités. Quelle est la classe d'infortunés à qui elle n'apporte ses consolations? Quelles sont les douleurs qu'elle ne puisse calmer?

Quelles sont les souffrances qu'elle n'adoucisse?

Or cette consolatrice de tant de malheureux, se serait-elle refusée à soulager les infortunes du guerrier? qui oserait le penser?

Aussi long-temps que la voix de la Religion a pu se faire écouter par les hommes, la paix a régné parmi les membres de la famille humaine.

Ses accents, ses lois, ses conseils, sont-ils méconnus? Aussitot les liens de la fraternité générale brisés, les charmes, les douceurs de la paix ont dû faire place aux querelles, aux contestations, aux actes d'une violence brutale.

En face des instrumens de ravage et de dévastation, en face des armes de destruction et d'extermination, en face de la guerre, en présence de la mort, la Religion a-t-elle tremblé de frayeur? s'est-elle jamais retirée? a-t-elle jamais reculé devant ces luttes meurtrières, que les passions des hommes avaient malheureusement rendues inévitables?

Non, jamais: la Religion sanctifie et fait triompher les armes de la justice. Elle a arrêté le bras menaçant du fier Sicambre déjà levé pour frapper. Elle a triomphé de sa barbarie, elle a dompté sa farouche jactance.

La Religion s'est mêlée aux tumultes des camps. Elle a fait entendre sa voix consolante au milieu du redoutable retentissement des clairons. Elle a entendu, elle a accueilli les gémissemens du blessé dans l'abandon; elle a pansé ses plaies et ses blessures, et elle a recueilli le dernier soupir du brave, expirant loin de ses foyers.

Elle a brisé les fers du captif, après le malheur de la défaite. Elle a garanti après le combat la conservation et la liberté du héros trahi par la fortune.

Elle a fait rouler une larme de pitié dans l'œil du grand capitaine, contemplant avec une espèce d'effroi sur le champ du carnage les fruits sanglants de sa victoire.

Mais encore, cette Religion sainte, cette Religion dont toutes les inspirations ne sont que des inspirations de pitié et d'amour, aurait-elle jamais pu autoriser la guerre, la permettre?

Malheureusement parmi les hommes corrompus (nous l'avons déjà dit) la guerre a dû devenir un mal inévitable. Il a fallu trop souvent, que, pour la conservation des associations humaines, les bons se missent en mesure de repousser l'agression des méchants; il a fallu que les citoyens paisibles pussent intimider par des menaces, même punir par l'emploi de la force, les attentats des usurpateurs.

Le sacrifice du repos, celui de la tranquillité individuelle, celui de la vie même, la Religion a pu dès lors l'exiger, l'imposer à l'homme comme l'accomplissement d'un devoir dans l'intérêt de la justice et de l'humanité.

La Religion a dû autoriser dès lors un ordre de choses dans lequel un certain nombre d'individus, membres de l'association politique, désignés par la loi, seraient appelés par le Chef de l'État à tenter les chances d'une lutte, et partageraient avec lui les dangers d'un combat, engagé sous les drapeaux de la patrie.

Aux citoyens généreux qui auraient péri pour une aussi noble cause, aux braves qui auraient concouru à obtenir le succès, aux héros qui auraient assuré par là l'indépendance et l'honneur de la patrie, la Religion a réservé ses prières, ses suffrages, ses espérances, j'oserais presque dire, son culte, s'il était donné aux hommes ici-bas de connaître jusqu' à quel point le dévouement du guerrier à sa dernière heure ne se serait pas séparé du sentiment profond d'une soumission entière et exclusive aux desseins de la Providence et aux dispositions du Tout-puissant.

Jeunes militaires, vous serez attachés à la Religion parce que une conviction intime et profonde sauvegardera votre croyance dans ses dogmes et dans ses enseignements.

Vous serez attachés à la Religion, parcequ'elle ne vous permet pas de douter qu'il n'existe un témoin de toutes vos actions, même les plus secrètes, et que c'est dans la présence de ce témoin invisible que vous trouvez le garant le plus sûr que vous puissiez fournir non seulement aux autres hommes, mais à vous-mêmes, de votre attachement à vos devoirs.

Vous serez attachés à la Religion, parceque vous trouverez qu'elle seule est la source inépuisable des consolations dans l'adversité, et des jouissances les plus pures dans toutes les diverses vicissitudes de la vie.

Enfin vous serez attachés à la Religion, parceque les annales de la guerre vous apprendront qu'il n'y a peut-être jamais eu de grand homme de guerre parmi ceux qui ont parcouru avec plus d'éclat la même carrière que vous, qui ne se soit fait gloire de reconnaître que dans les plus difficiles entreprises, les succès les plus grands n'ont pu dépendre que du Dominateur de toutes choses et de ses soudaines illuminations.

TRAITS HISTORIQUES.

PRINCES DE SAVOIE.

OBSERVATIONS.

Les Princes qui donnent à leurs sujets l'exemple du respect sincère pour la Religion et de la pratique des devoirs qu'elle impose, leur fournissent par cela même la plus solide garantie de leur soumission aux volontés d'un maître commun et aux lois qui la sanctionnèrent dans la constitution de ses créatures raisonnables.

Vainement dans les pays gouvernés sous l'influence salutaire de ces principes, chercherait-on à établir le despotisme ou à fonder des institutions qui en seraient l'expression ou le fruit. Plus vainement encore chercherait-on en conséquence à faire croire que le despotisme s'y trouve légalement et solidement établi. La conscience du peuple parlerait trop haut contre les attentats de cette nature et se révolterait contre l'absurdité de telles suppositions.

Jamais on ne pourra se persuader que là, où la Religion se trouve établie de manière à y exercer généralement

son empire, il n'existe point de lois qui bornent la puissance de l'homme si haut placé qu'il soit, ou qu'il puisse les violer impunément.

Les constitutions politiques permanentes et durables des États ne sont pas celles qui sont gravées sur des tables, ou consignées dans des livres, monuments périssables d'une sagesse passagère, nécessairement bornée; mais bien celles qui, profondément enracinées dans les cœurs et les esprits, représentent la conscience du genre humain, expression impérissable de la raison des choses, émanation directe de la toute-puissance de leur Auteur.

J'ai cru devoir faire précéder par ces considérations particulières les articles concernant, sous le rapport de la Religion, les Princes de la Maison de Savoie; l'histoire leur a trop solennellement rendu ce témoignage que la Religion, sincèrement professée par cette longue suite de héros, ne fut jamais regardée par eux comme un ressort politique ni comme un simple moyen de porter leurs sujets aux sentiments d'une obéissance aveugle et servile.

Vivant la plupart au milieu des camps, et se montrant constamment les premiers à la tête de leurs intrépides soldats, la Religion était pour eux ce qu'elle ne devrait jamais cesser d'être pour tous les hommes, c'est-à-dire l'expression et la manifestation de la persuasion intime de cette grande vérité, qu'il n'est de puissance légitime et impérissable que celle qui vient d'en-haut.

Aussi les historiens de Savoie ont-ils généralement remarqué que parmi les Princes de cette Maison, ceux qui ont donné des preuves les moins équivoques de Religion, ont été ceux qui ont laissé un nom plus marquant dans les fastes militaires de notre pays.

Quels noms en effet que ceux des Humbert I. et II., Thomas III., Pierre, Amedée III. IV. V. VI. VII. VIII., Em. Philibert, Charles Em. I. II. et III !

C'est à Charles Em. I., pour le dire ici en passant, que les écrivains les mieux instruits des particularités de sa vie ont attribué la gloire d'avoir ramené par une de ses lettres le célèbre Lesdiguières à la foi de ses pères. *(Olivo, page 413).*

EMMANUEL PHILIBERT

DUC DE SAVOIE.

(1580).

« Ne m'empêchez pas plus long-temps de commencer » à jouir de cette vie à laquelle je ne puis arriver que » par la mort. »

C'était au moment où il venait de recevoir les derniers secours de l'Église que le Duc Em. Philibert proferait ces paroles qu'il adressait aux médecins qui l'assistaient.

Peu après se tournant vers Charles Em. I., qui fondait en larmes à côté du lit de son père mourant: « mon » fils, lui dit-il, apprenez de ma mort quelle doit être » votre vie et de ma vie quelle doit être votre mort. » L'âge vous a déjà rendu capable de recevoir de ma » main ce sceptre, je vous le remets sous les mêmes » conditions que Dieu me l'a donné, qui sont que vous » le laissiez aux autres comme vous le tenez de moi. Il » ne vous échappera jamais de la main aussi long-temps » que la crainte de Dieu ne vous échappera du cœur. » *(Guichenon. Bottero).*

3



JACQUES DE SAVOIE

DUC DE NEMOURS.

(*1685*).

Jacques de Savoie Duc de Nemours, l'un des Princes les plus accomplis de son temps et qui a laissé des écrits en prose et en vers extrêmement précieux, disait dans un discours adressé aux Princes ses enfants. « Mes enfants, » vous servirez bien Dieu, l'aimerez et craindrez de tout » votre pouvoir, vous recourrerez à lui en toutes vos » adversités, vous le remercierez en vos félicités et les » tiendrez de lui, vous le reconnaîtrez en toutes vos » actions comme celui qui peut tout et en aurez toujours » sa crainte devant les yeux, car il vous peut prendre » aussi bien aujourd'hui que demain, jeunes que vieux, » et sains que malades. Et faut croire que non seulement » vous, mais le plus grand Roi du monde ne saurait » prospérer ni arriver à nul de ses desseins ou intentions » sans sa volonté ou sa grâce.

VICTOR AMEDÉE II

DUC DE SAVOIE, PUIS ROI DE SICILE.

(*1714*).

Victor Amedée II, appelé au trône de Sicile, renouvellait dans cette circonstance l'exemple célèbre du plus pieux des Monarques Français, le Roi Louis IX.

On sait par quelle suite d'évènemens les longues guerres de la fin du XVII siècle et des premières années du XVIII

avaient fini par appeler le Duc de Savoie Victor Amedée à la domination de l'île dont nous venons de parler.

Peu après la conclusion de la paix signée à Utrecht en 1713, le Prince se transporta en Sicile; dès lors un des premiers objets de sa sollicitude fut de travailler à mettre un terme aux discussions qui avaient si souvent altéré la bonne intelligence entre les anciens Souverains de l'île et le Saint Siége.

Il s'agissait de certains points de discipline ecclésiastique qui formaient pour la Monarchie de Sicile, comme une espèce de droit particulier que la Cour de Rome aurait voulu amener à l'uniformité des autres Églises d'Italie.

Le Duc de Savoie mettant la couronne de Sicile sur sa tête avait hautement déclaré qu'il ne consentirait jamais que cette couronne perdît la moindre de ses prérogatives pour être passée aux Princes de sa maison.

On traitait avec Rome; mais les négociations traînaient en longueur.

Le Ministre d'une Cour étrangère, ne doutant pas qu'il agirait conformément aux désirs de son maître en interposant sa médiation pour amener le Duc de Savoie à se désister de quelques-unes de ses prétentions, en parla à ce Prince, ajoutant qu'il était persuadé, qu'au moyen de quelques concessions, la Cour de Rome se prêterait à des arrangements tels que S. M. pouvait désirer. « Si votre » Majesté, ajoutait le diplomate, insiste dans ses premières » déterminations, on pourra supposer qu'elle a pour la » Religion moins d'attachement et de respect qu'elle n'en » témoigne. »

« Comment cela? reprit alors le Roi d'un ton d'autorité; » vous vous trompez fort, monsieur le Ministre; si j'insiste, » c'est que je crois en Dieu et à son Église; et c'est pour » cela même que je ne veux pas manquer à mon serment » et à mon devoir de Roi. »

EUGÈNE DE SAVOIE-CARIGNAN

COMTE DE SOISSONS.

(*1736*).

Le Prince Eugène de Savoie portait toujours sur lui le livre de l'Imitation de Jésus Christ. Il avait coûtume de dire que c'était l'ouvrage le plus propre à ramener l'homme à l'auteur de la véritable gloire. Il ne cessait d'en recommander la lecture aux jeunes militaires.

CHARLES EMMANUEL III

ROI DE SARDAIGNE.

Le Roi de Sardaigne Charles Em. III, battu devant Coni (le 30 septembre 1744) se repliait sur Fossano. L'Évêque se portant au devant de lui le rencontra à peu de distance de la ville. ***Monseigneur***, dit le Roi au Prélat, dont la contenance décélait assez l'embarras de parler dans de si fâcheuses circonstances; ***Dieu veut que nous soyons humiliés, mais non pas que nous soyons abattus. Allons le prier qu'il nous donne des forces pour mieux faire une autre fois.***

Un mois ne s'était pas écoulé, que l'armée Française obligée de repasser les Alpes abandonnait entièrement tout ce qu'elle avait occupé dans les États du Roi de Sardaigne en deça des Alpes. (*Biog. Univ. vol. VIII*).

DE BROGLIA

CHEVALIER DE SAINT JEAN DE JÉRUSALEM

(1565)

ET LES CHEVALIERS SES COLLÈGUES.

A la défense de Malte contre les Turcs en 1565 le Chevalier de Broglia, de l'illustre maison de la ville de Chiéri en Piémont, avec une compagnie de soldats de sa nation, se trouvait enfermé dans le château de Saint Elme, un des postes les plus importants de l'île.

Après une résistance long-temps prolongée, et qui avait coûté la vie au plus grand nombre des défenseurs, il avait été question de faire sauter les fortifications, et d'abandonner ce poste pour sauver les restes précieux de la garnison, réduite à une poignée d'hommes.

Le Chevalier de Broglia s'y était obstinément opposé.

Un conseil de guerre décide cependant qu'il sera adressé un rapport au Grand-Maître pour lui faire connaître l'état des choses et l'impossibilité de tenir plus long-temps.

Ce rapport est signé par un grand nombre de chevaliers; Broglia refuse d'en faire autant. Le Grand-Maître répond qu'il envoie un corps de volontaires, qui remplacera, ajoute-t-il, ceux des chevaliers qui voudraient se retirer.

Ceux-ci rentrant alors en eux-mêmes demandent en grâce de rester à leur place.

Broglia saisit ce moment pour leur rappeler les engagements pris à leur entrée dans l'Ordre.

Tous les chevaliers répètent les paroles des vœux qu'ils ont faits en cette occasion, et jurent de ne jamais s'en écarter.

On recommence alors à se battre, le dévouement a doublé les forces de cet essaim de braves; tous se battent avec un acharnement inoui et infiniment supérieur aux forces qui leur restent.

Enfin les munitions sont épuisées, les feux du fort sont éteints, toutes les défenses sont rasées, les Turcs vont monter à l'assaut.

Le matin du 24 juin tous les chevaliers se sont portés sur le rempart; faibles, infirmes, mutilés, presque tous hors d'état de se tenir sur pied, ils se font apporter des sièges, et se tiennent au haut de la brèche: Broglia qui est à leur tête lève son épée avec les deux mains, n'ayant plus la force de la soutenir d'une seule. Il provoque, pour ainsi dire, par ses efforts impuissants la rage des Janissaires. Un de ceux-ci lui a porté un coup terrible sur la tête, et l'intrépide chevalier tombe noyé dans son sang.

Dans ce moment tout ce qui reste encore des braves compagnons de Broglia succombe sous le fer des Musulmans.

Ceux-ci sont maîtres du poste, mais pas un seul défenseur ne tombe vivant entre leurs mains.

PAUL AVOGADRO (Piémontais)

CHEVALIER DE SAINT JEAN DE JÉRUSALEM.

Le fort de Saint Elme allait succomber sous les efforts obstinés des Ottomans, malgré l'héroique résistance que leur avaient opposée les intrépides Chevaliers de l'ordre de Saint Jean.

Dans la nuit du 23 au 24 juin 1565, un petit nombre de ces mêmes chevaliers, reste de tant de braves qui avaient péri dans les attaques des jours précédents, s'é-

taient transportés au haut de la brèche, pour tenter les derniers moyens de défense, ou plutôt pour y trouver une fin glorieuse.

Paul Avogadro, qui était du nombre de ces chevaliers, tenant à la main son épée teinte du sang des nombreux ennemis immolés par sa valeur, voit un musulman qui s'avance pour le frapper. *Vive Jésus*, s'écrie-t-il, et porte en même temps un coup à la poitrine de son adversaire.

Le musulman courroucé saisit le vieux Chevalier à la gorge et lui enfonce son poignard dans le sein.

Vive Jésus-Christ, s'écrie encore une fois le généreux Avogadro, et expire en ce moment aux pieds de son meurtrier.

GEORGES MONTIGLIO (Piémontais)

CHEVALIER DE SAINT JEAN DE JÉRUSALEM.

A la défense de Malte contre les Turcs en 1565, le chev. Georges Montiglio avait fait des prodiges de valeur.

Le vingt-un août il est atteint d'un boulet qui lui emporte les deux cuisses.

Les chevaliers qui sont à coté de lui voudraient le faire transporter ailleurs: *Chevaliers*, dit l'intrépide et pieux Montiglio, *ne vous occupez donc plus de moi; aussi bien ma fin est prochaine et inévitable. Continuez plutôt à combattre vaillamment et tâchez d'obtenir de celui-ci* (en montrant le Christ qu'il portait à son cou) *qu'il vous accorde la même grâce qu'à moi. Je meurs ici pour son service, et pour l'honneur du nom chrétien.*

(*V. le martyrologe de l'ordre de S. Jean*).

JEROME DES BRAGHERI

CHEVALIER DE SAINT JEAN DE JÉRUSALEM.

Jérome, de la famille patricienne des Bragheri de Tortone, entré dans l'ordre de S. Jean de Jérusalem en 1550, s'y était fait remarquer par de nombreux exploits, et s'était signalé surtout à la défense de l'île de Malte contre les Ottomans en 1565, et plus encore, lorsque dans le mois de juin 1568, seul des chevaliers, à la tête d'une compagnie de soldats, il avait chassé les Turcs d'une des redoutes du fort S. Michel dont ils s'étaient déjà rendus maîtres.

Mais les vertus civiles et les sentiments religieux n'étaient pas moins éclatants chez Jérome que les plus brillantes qualités guerrières.

Retiré dans ses foyers à un âge fort avancé, *mon seul regret*, disait-il à son lit de mort, *est de ne pas avoir perdu la vie en combattant contre les infidèles.*

(*Ext. du Carnovale, notizie d'illustri Tortonesi, pag. 59*).

ARCHELAUS INVIZIATI.

(*XVI siècle*).

Archelaüs Inviziati d'Alexandrie, après s'être fait une réputation brillante aux armées du Roi Catholique, avait été mis à la tête d'une compagnie de 250 hommes d'armes par Vespasien Gonzaga, Général de ce monarque.

Passé en suite sous les drapeaux du Duc Em. Philibert, il avait reçu de ce grand Prince le commandement d'une compagnie d'ordonnance.

Inviziati recherché par le Duc de Sesia avait fait plus

tard la guerre dans les armées d'Espagne pour rentrer de nouveau peu de temps après dans celles du Duc de Savoie.

Enfin le Pape Pie V, né, comme on sait, au village de Bosco près d'Alexandrie, l'ayant engagé à se fixer dans la capitale du monde chrétien, lui avait confié l'inspection générale de ses troupes.

Inviziati était arrivé au comble des honneurs militaires; *tout ce que je demande à Dieu*, disait-il, *c'est de me détacher des affections de ce monde, et surtout de la pensée de la gloire.* (*Porta, pag. 40. Ghilini, Annali*).

LOUIS GROMO DES COMTES DE TERNENGO.

(*1571*).

On sait assez qu'à la célèbre bataille de Lépante le 7 octobre 1571, le succès des armées chrétiennes sur les infidèles fut dû en partie à la bravoure des Piémontais qui y combattaient sous les ordres de l'amiral André Provana sur les galères que le Duc Em. Philibert avait accordées à la république de Venise en suite des pressantes sollicitations du Pape Pie V.

Parmi les Piémontais dont nous venons de parler se trouvait Louis Gromo des Seigneurs de Ternengo. La galère qu'il montait était allée à l'abordage d'un vaisseau turc. Un combat corps à corps s'était engagé entre lui et un des ennemis.

La lutte durait depuis quelque temps, lorsque, blessé d'un coup de lance, le héros chrétien tomba entre les mains du féroce musulman.

Celui-ci irrité de la longue et courageuse résistance de son adversaire, assouvissant sa rage sur son corps sanglant, ne cessait de le frapper de sa lance. L'intrépide

et pieux Chevalier, recommandant son âme à Dieu, ne cessait de répéter ces paroles : *Mon Dieu, que je suis heureux de périr pour la cause de la Religion et pour l'honneur de mon pays!* (*Da nota particolare*).

CHABERT COMTE DE PIOSSASCO.

Parmi les nombreux guerriers que portaient les galères que le Duc de Savoie Emmanuel Philibert avait fourni à la république de Vénise dans la guerre contre les Turcs en 1571, se trouvait Chabert comte de Piossasco qui périt dans l'action après s'être fait remarquer par une bravoure extraordinaire.

Frappé mortellement: *Soyez béni, mon Dieu,* s'ecria-t-il, *voilà tout ce que j'avais désiré; je meurs pour la gloire de votre saint nom.*

GUIDOBONO CAVALCHINI FERRANTE

de Tortone.

(*XVI siècle*).

Guidobono de l'ancienne maison Cavalchini de Tortone, né en cette ville vers 1550, fut un des capitaines les plus illustres de son temps.

Plusieurs princes se disputèrent, pour ainsi dire, l'avantage de l'avoir à leur service.

Il était entré d'abord au service de France; il était passé ensuite à celui d'Espagne. Il avait pris part alors à l'expédition contre le formidable corsaire Dragut soutenu et protégé par l'Angleterre.

Il avait passé plus tard sous les drapeaux de Savoie, et enfin sous ceux de l'Empereur dans les guerres contre les Turcs.

Le Duc de Savoie lui avait conféré le commandement de 400 chevaux et de 300 soldats d'infanterie. À la tête de cette troupe il fit pour la délivrance du fort d'Exilles et à la défense de Bricherasio et de Cavour des prodiges de valeur.

Pendant son séjour en France, objet de prédilection auprès des Princes de la Maison de Lorraine, il combattait dans l'armée de la Ligue. *Je combats*, disait-il, *pour mes croyances et mes convictions.*

Je ne connais dans un pays catholique, ajoutait-il, *qu'une seule cause: je ne puis séparer la cause du trône de celle de l'autel.*



PIÉTÉ.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

L'ensemble des actes extérieurs par lesquels se manifeste le principe religieux caractéristique de la créature intelligente et sensible, est ce qui s'appelle Culte.

Lorsque les actes du culte sont regardés comme l'expression du sentiment qui en provoque la manifestation dans un sens analogue à la grandeur de leur objet, le culte prend le nom de Piété.

Dès que cette dernière condition ne serait pas remplie, la Piété se trouverait alors changée en superstition.

Il serait superflu de dire après cela quelle est la différence de l'une à l'autre, et combien il serait absurde de confondre la superstition avec la Piété.

La Piété est essentiellement unitive.

Elle est éminemment sociale.

Essentiellement unitive. En conduisant les hommes aux pieds des autels, elle les place en quelque sorte en présence de l'Être suprême, les unissant avec lui par la

pensée, par les affections, par la prière surtout, expression naturelle de l'une et des autres.

Éminemment sociale. La Piété a fait pénétrer dans le cœur des hommes réunis dans la même société les sentiments d'une bienveillance réciproque que seule elle pouvait rendre intime et aussi durable que les bienfaits de l'association qu'elle seule avait pu provoquer, et pour la conservation de laquelle elle seule pouvait aussi fournir des gages et des garanties solides.

Or, la Piété essentiellement unitive, éminemment sociale, aurait-elle pu rester étrangère aux sympathies des gens de guerre, de cette classe d'hommes pour lesquels l'autorité d'un chef reconnu, la soumission à ses commandements et l'accord parfait entre eux, fruit de cette union, sont en quelque sorte des conditions d'existence?

Aussi l'histoire nous apprend-elle que les plus grandes solennités religieuses, les démonstrations de Piété les plus éclatantes ont été en tout temps le partage des nations chez lesquelles l'esprit militaire était plus généralement répandu et plus fortement prononcé.

Les annales des anciens Égyptiens, des anciens Perses, des anciens Grecs, et des anciens Romains, dont les exploits n'ont pas cessé d'être l'objet de l'admiration de tous les siècles, sont là pour porter témoignage en faveur de cette grande vérité.

Sésostris, ce Monarque redouté qui avait ouvert aux armées d'Égypte le plus vaste champ qui se soit jamais ouvert dans les plaines de l'Asie devant les étrangers envahisseurs, n'hésitait pas à déclarer que de tous les monuments de sa gloire, celui qu'il regardait comme le plus honorable pour lui, étaient les cent temples qu'il avait élevés en l'honneur des Dieux durant son règne.

Cyrus, ce Roi regardé par la philosophie de tous les âges, comme le type de la sagesse assise sur le trône, se plaisait à répéter que ce qu'il demandait avant tout à ses peuples pour garantie de leur bonheur et de sa gloire, était le respect de la Divinité.

Périclès, cet illustre Athénien, qui a fait douter s'il avait été plus éloquent orateur, ou plus habile homme d'État, ou plus grand capitaine, avait coutume de dire qu'un chef d'armée ne doit pas entrer en campagne, et qu'un orateur ne doit pas monter à la tribune sans avoir auparavant invoqué le secours des Dieux.

Scipion enfin, ce modèle accompli de tout ce que la sagesse purement humaine a pu réunir en un seul individu de vertus publiques et privées, se faisait gloire d'être appelé le plus religieux des Romains. Aussi son attachement à la pratique du culte des Dieux et son assiduité dans les temples faisaient-ils croire au peuple de Rome que ce grand citoyen entretenait de secrètes communications avec la Divinité.

Sésostris, Cyrus, Périclès, Scipion, quels noms! Quels exemples pour des militaires!

Mais le nom de ces illustres guerriers, nôtre admiration pour eux et pour les plus célèbres nations guerrières de l'antiquité, sont bien inférieurs aux admirables modèles que fournissent les guerriers qui ont appartenu à des générations éclairées par la lumière de l'Évangile et qui ont professé la loi du Christ.

Les Constantin, les Charles Magne, les Pélage, les Godefroid, les Louis IX, les Amédée VIII, les Du Guesclin, les Bayard, les Crillon, les Alexandre Farnese, les Sobieski, voilà nos modèles, voilà les guerriers dont la conduite doit nous servir de règle.

La Piété des anciens peuples consistait dans la reconnaissance de l'Être suprême, du Dominateur de l'Univers, du Maître souverain des hommes; elle portait l'homme à invoquer la protection de la Divinité, à lui rendre dans l'occasion des actions de grâces et à reconnaître la puissance souveraine.

Mais était-ce à cela seulement que devait se borner, après la venue du Christ, la Piété de l'homme, observateur fidèle de sa loi?

Dieu, par la prédication de l'Évangile, se révélait aux générations nouvelles non plus seulement comme le Dominateur de l'Univers, comme le Maître souve-

rain des hommes, mais bien comme le Créateur, le Réparateur du Genre humain.

Quelle révélation!

Quel caractère ne devait-elle pas prendre dès-lors cette Piété, expression désormais d'une dépendance, d'une soumission filiale, de la plus tendre reconnaissance, de l'amour!

Lecteurs guerriers, c'est dans ces sentimens que consiste la Piété de l'homme chrétien, celle que vous devez vous faire gloire de professer, vous, chrétiens, en amour, en espérances, et dans la profession d'une même foi.

De plus, jeunes militaires, un jour viendra peut-être (je désire que ce soit le plus tard possible) un jour viendra qui vous apprendra que parole, promesses, engagements de l'homme ne peuvent pas se passer toujours de gages et de garanties dans la société des hommes. Vôtre conscience vous dira de plus, que de ces garanties l'homme peut se trouver dans le cas de s'en demander à lui-même. C'est là le mystère de l'homme de bien.

Alors vous comprendrez mieux à quel point la profession franche, ouverte, habituelle de la Piété chrétienne, est conforme à vos vrais intérêts, même sous les rapports uniquement sociaux, à quel point

elle peut vous devenir utile dans le commerce ordinaire de la vie.

Ce sera alors que, dans vos relations avec vos semblables, vous reconnaîtrez que de toutes les garanties morales que l'homme peut offrir à l'homme (sans en excepter celles qu'il pourra se demander à lui-même) aucune n'est plus respectée, parceque aucune n'est plus respectable ni plus solidement fondée que celle qui, étayée sur les principes de la Religion, n'a pas attendu pour se montrer ni le besoin d'en donner des preuves, ni l'occasion de les faire valoir.

Au commencement de ce chapitre nous avons signalé l'absurdité qu'il y aurait à confondre la Piété avec la superstition. Il ne sera pas inutile qu'avant de finir ce même chapitre, nous ajoutions, au sujet de la superstition, quelques mots dans le but de faire voir l'importance pour les militaires, pour ceux qui sont élevés en grades surtout, de veiller à ce que des idées et des pratiques superstitieuses ne s'insinuent pas dans l'armée, qu'elles ne se répandent pas chez les individus surtout de cette classe que les Romains désignaient avec tant de raison par le mot *Gregarii*, de *grex*, troupeau.

Les fascinations qui produisent la fermentation des esprits dans une multitude d'individus la plupart igna-

res et sans lettres, est une des maladies morales les plus redoutables du soldat.

Il serait difficile de dire à quel point cette maladie est dangereuse.

Jeunes militaires, dont les grades sont en quelque sorte les garants non seulement d'une éducation plus soignée, d'une instruction plus étendue, mais d'une attitude plus ferme en toute occasion, et d'une capacité plus grande en toute chose, c'est à vous surtout qu'il appartient de vous employer efficacement à prévenir ce danger.

Vous vous rappellerez que pour cela rien n'est plus utile que le concours de l'instruction religieuse bien entendue, instruction qui, prenant le mal dans sa racine, porte la lumière là où les caprices d'une imagination déréglée tendent constamment à porter les impressions ténébreuses de l'erreur que seule la Religion a le pouvoir de dissiper.

Par une conséquence toute naturelle de cette vérité vous reconnaîtrez que le véritable antidote de la superstition c'est la Piété. La profession ouverte que vous en ferez ne manquera pas de vous donner auprès de vos subordonnés le droit d'exiger d'eux que, respectant votre conduite, ils suivent vos exemples, ils partagent vos opinions et vos principes, et se gardent

en conséquence de donner dans les écarts que leur ignorance pourrait leur faire regarder ou comme d'innocentes erreurs, ou même comme des inspirations de l'esprit religieux.

TRAITS HISTORIQUES.



EMMANUEL PHILIBERT,

DUC DE SAVOIE.

(*1553*).

La veille de la prise d'Esdin, Emmanuel Philibert avait passé la nuit en prières.

Au premier point du jour il sortit du camp, se rendit à l'abbaye de St-Paul, et y communia.

Il venait de sortir de l'Église. Ses troupes se trouvant disposées pour l'attaque de la place, il se mit immédiatement à leur tête, se porta rapidement sous les murs de la place. Le succès de cette courageuse résolution est connu.

CHARLES EMMANUEL II

DUC DE SAVOIE.

(*1675*).

La Maison de Savoie compte peu de Princes qui soient parvenus à l'âge de faire la guerre sans l'avoir faite.

Mais ceux-là même qui ne se sont pas trouvés dans le cas de la faire, n'ont pas manqué de prouver qu'ils l'auraient faite en braves, et que fidèles aux leçons d'une bravoure héréditaire dans leur famille, ils auraient comme leurs aïeux courageusement affronté la mort.

Le Duc Charles Em. II, né, grandi, au milieu de toutes sortes de dangers, avait montré par la conduite de toute sa vie, combien il s'était habitué à mépriser la crainte des dangers.

Rien ne le prouvera mieux que le trait suivant.

Il était parvenu à sa 41e année. Il était à son lit de mort, et venait d'être administré. Il entendit le bruit comme d'un mouvement de peuple qui se pressait dans la cour du palais. *Qu'est-ce que ce bruit*, demanda-t-il? *C'est*, lui répondit-on, *la foule des habitants dévoués de la ville qui se sont réunis pour venir recueillir des nouvelles de V. A.* - *Ce peuple est bon*, répondit-il, *il m'aime, je le sais. Je l'aime aussi. Pour ceux qui sont plus près, s'ils désirent me voir, qu'on leur dise qu'ils entrent. Ils apprendront que les princes meurent aussi.*

Heureux s'ils savent mourir!

Les appartements furent ouverts. Quelques hommes de la foule entrèrent. Des larmes coulèrent, c'étaient les larmes, non pas du prince mourant, mais de son peuple.

(*Vite e azioni di RR. Principi di Savoia*, in-4°).

EUGÈNE DE SAVOIE-CARIGNAN

COMTE DE SOISSONS.

En 1717 le Prince Eugène de Savoie était au moment de quitter Vienne pour aller se mettre à la tête de l'armée impériale en Hongrie.

Il se présentait à l'Empereur Charles VI pour en recevoir les ordres. Ce monarque lui conférant les pouvoirs les plus étendus, ajoutait, en l'embrassant: *je vous recommande après cela, mon cousin, de ne jamais vous écarter des ordres du généralissime au commandement duquel vous devez vous soumettre.*

Le Prince entendant ce discours de l'Empereur ne put s'empêcher de témoigner quelque surprise.

Charles VI lui présentant alors une croix entourée de diamans: *Voilà*, ajouta-t-il, *le généralissime auquel vous aurez soin d'obéir au moment où vous allez combattre les ennemis du nom chrétien.*

Eugène qui recevait le don comme les recommandations dont on vient de parler avec un sentiment profond de respect: *je sais*, répondit-il, *sire, je sais que tous les efforts des hommes ne réussiraient pas sans l'aide d'un pareil chef.*

En entrant en campagne, il ordonnait que la croix que l'Empereur venait de lui remettre, serait continuellement exposée dans sa chapelle particulière.

(Extraits d'auteurs du tems).

CHARLES EMMANUEL III

ROI DE SARDAIGNE.

Après la bataille de Parme en 1734 l'armée Franco-Sarde se repliant sur Guastalla, les Espagnols passent la Secchia et parviennent à surprendre dans leurs quartiers quelques corps piémontais.

Le Roi de Sardaigne Charles Emmanuel assistait à la messe, quand on vint lui apporter cette nouvelle. *Sire*, lui dit-on à l'oreille, *l'ennemi s'avance; - Laissez-le venir*, répond tranquillement le monarque. La messe finie quelques moments après, Charles monte à cheval, court se mettre à la tête de ses troupes, recommence son mouvement de retraite, et l'achève avec tant d'ordre que l'ennemi ne cherche pas même à l'inquiéter.

MAINFROI MARQUIS DE SUSE

en Piémont.

(X siècle).

L'histoire a rendu cet honorable témoignage à l'Italie, qu'elle a été de tout temps un pays éminemment religieux.

Les traditions italiques, celles de l'Étrurie en particulier, et celles du Latium l'attestent pour les époques les plus reculées. Que dire, après cela, de l'Italie chrétienne, de Rome surtout, devenue après la prédication de la loi du Christ le centre des relations religieuses des peuples les plus civilisés de l'univers?

Mais nos pères placés aux pieds des Alpes, aux extrémités occidentales de la Péninsule, auraient-ils répudié la part qui pouvait leur revenir de ce noble héritage?

Qui pourrait le croire?

Si les documens historiques de nos contrées ne remontent pas aussi loin que ceux des régions plus méridionales, dont nous venons de rappeler le nom, il n'en est pas moins vrai que pour les siècles que nôtre histoire éclaire, nous trouvons dans nos annales de nombreux exemples qui nous autorisent à revendiquer en faveur de nos aïeux les mêmes droits que réclament les habitants des parties de la Péninsule plus favorisées par les monuments qui en honorent les souvenirs religieux.

L'exemple qu'on va lire nous paraît bien propre à justifier notre assertion.

Il appartient aux premières années du dixième siècle où Mainfroi II, marquis de Suse, souche par les femmes des Princes de Savoie, renommé par sa valeur, par la sagesse de son gouvernement, et par ses immenses largesses envers l'Église, s'était rendu plus particulièrement

recommandable dans son pays par sa charité envers les pauvres.

Ce sentiment réuni à celui d'une piété féconde en inspirations de bienfaisance, l'avait porté à célébrer la grande solennité de Pâques d'une manière toute particulière et analogue aux inspirations dont je viens de parler.

St-Pierre Damien son contemporain nous a conservé le souvenir de la cérémonie dont il paraît que ce Prince fut le premier à introduire l'usage dans les Cours, le lavement des pieds aux pauvres le jour de la grande fête de Pâques.

Mainfroi, nous dit le saint cardinal, avait fait parvenir à ses vassaux l'ordre de se rendre auprès de lui au jour que nous venons de dire, et son palais se trouvait magnifiquement décoré pour la célébration de la fête qui devait y avoir lieu. Il avait réuni aussi pour ce même jour un nombre considérable de pauvres, pour lesquels un grand repas était préparé.

Au moment désigné, les vassaux et les pauvres se trouvant assemblés chez le Marquis, celui-ci accompagné de la Marquise sa femme, se mettent à genoux devant les pauvres assis devant eux, et leur lavent humblement les pieds.

Les pauvres prenaient ensuite place à table où ils étaient servis par le Marquis, la Marquise et les autres personnages plus marquans de la Cour, à la grande édification des nombreux assistans auxquels l'accès du palais avait été ouvert pour qu'ils pussent être témoins de cet exemple édifiant de piété chrétienne.

La cérémonie que nous venons de décrire d'après le récit du saint prélat qui y avait assisté en personne, devait se répéter toutes les années durant la vie du marquis Mainfroi.

Elle s'était perpétuée dans la Maison des Princes de Savoie ses successeurs, où il était reservé à notre génération après tant de siècles d'en être les derniers témoins.

(Terraneo, Adelaide illustrata, parte II, pag. 223).

ARDOUIN MARQUIS D'IVRÉE

ROI D'ITALIE.

(1014).

Un des plus insignes bienfaits de la piété chrétienne, est ce qu'elle répand de consolations sur les grandes infortunes, et ce qu'elle leur ménage d'allégemens et de courage.

L'histoire ne nous permet pas de douter de la réalité de ces bienfaits, et en conséquence de la vérité de notre assertion.

St.-Louis à Mansoura, Louis XVI aux pieds de l'échafaud, sont des exemples qui suffiraient pour convaincre les plus incrédules.

Heureusement les exemples de la nature de ces derniers sont rares.

Mais les exemples moins solennels et pourtant tels d'avoir été trouvés dignes d'être mentionnés dans l'histoire, sont assez fréquents.

Parmi ces exemples, celui que nous allons rapporter est un des plus mémorables dans les annales militaires de notre pays.

Le silence des cloîtres avait fréquemment attiré depuis les premiers siècles de l'Église les sympathies des grands guerriers, ou des amis de leur fortune, désabusés des illusions de leurs grandeurs.

En 1002 Ardouin, marquis d'Ivrée, avait été élu roi

d'Italie par les Seigneurs italiens, qui, après la mort d'Othon III, avaient pensé de donner un compétiteur à Henry de Bavière.

Brave, généreux, d'un sang illustre, Ardouin avait été jugé digne de ce choix. On lui reprochait des actes de violence et de despotisme. Ardouin avait en cela aussi été formé à l'école du temps.

L'Allemagne qui avait voulu donner un successeur à l'empereur décédé, avait désigné Henry de Bavière pour compétiteur d'Ardouin.

La lutte qui s'était engagée entre les deux rivaux, avait malheureusement prouvé que les Seigneurs italiens avaient mis dans la manifestation de leur zèle patriotique plus d'ardeur que de véritable amour de l'indépendance nationale.

Après quelques essais de contestations armées, Ardouin, abandonné par le plus grand nombre de ses partisans, avait été obligé de se retirer dans ses anciennes terres, destinées à donner dès cette époque les mêmes preuves de fidélité à leurs princes, que d'amour véritable du pays, et de courage pour le défendre.

Ardouin avait puissamment contribué à la fondation d'un convent de l'ordre de St.-Bénoit dans les campagnes du bas Canavesan à peu de distance d'Ivrée.

Revenu des illusions de la cour et des camps, il se sentait attiré à chercher dans l'obscurité de la profession monacale la paix d'une vie agitée, et aussi peut-être d'une conscience troublée par des remords provoqués par le souvenir de quelques traits de cruauté, d'injustice et de violence auxquels il s'était livré à plusieurs époques de sa vie.

Les portes de la célèbre abbaye de S. Benigno lui étaient ouvertes. Elles s'ouvraient sur sa tombe. Les Princes à cette époque croyaient le plus souvent racheter

par ce moyen auprès de leurs sujets les scandales d'une vie licencieuse et déréglée.

Ardouin n'avait besoin, peut-être, de recourir à ce moyen de réparation que pour racheter auprès de Dieu les torts d'une vie pleine de haines, de ressentiments et de violences.

GHILION,

souche et chef de la maison Roero d'Asti.

De fort anciens et honorables souvenirs militaires se rattachent à la maison Roero d'Asti dont le nom rappelle, au dire des chroniqueurs du temps, un trait de courage du premier qui l'a illustrée dans les guerres de Terre Sainte.

En 1099 les chrétiens étaient campés sous les murs de Jérusalem. Un Sarrasin (quelques chroniqueurs le désignent comme chef de l'armée Musulmane) d'une taille gigantesque fait un défi au premier des guerriers chrétiens qui voudrait se mesurer avec lui. Ghilion, chevalier croisé de la ville d'Asti, intrépide guerrier qui va devenir la souche de la maison qui portera depuis le nom de Roero, accepte le défi provocateur. Le combat ne tarde pas à s'engager entre les deux champions sous les yeux d'une immense multitude de spectateurs tant chrétiens que mahométans.

La lutte est longue et sanglante. Enfin Ghilion prend le dessus et le Sarrasin terrassé paie de sa vie son audacieux défi. Ghilion devient l'objet de l'admiration générale. Il rentre dans le camp chrétien porté en triomphe sur un char de bataille.

De solennelles actions de grâces y sont rendues à Dieu, dont la main puissante, s'écrie-t-on de toutes parts, a si visiblement assisté le guerrier chrétien qui n'avait pas manqué d'en invoquer le secours.

Trois roues tracées sur son bouclier couleur de sang, deviennent, après le glorieux évènement que nous venons de rapporter, l'écusson des armes des nobles Roero d'Asti, descendants de l'intrépide Ghilion.

BONIFACE DE CHALANT.

(1366).

Boniface, fils d'Aymon de l'illustre maison de Chalant, s'était d'abord mis à la suite du comte de Savoie Amedée VI. Poussé par son ardeur belliqueuse, il passa au service de France; il y avait fait la guerre en Languedoc sous le célèbre Bertrand Du Guesclin; et s'étant trouvé *en trois batailles rangées*, comme dit l'ancien chroniqueur de sa maison, il s'y était distingué de telle manière, que, de retour à Paris où l'avait précédé la réputation la plus brillante, le Roi Charles VI, lui ayant fait l'accueil le plus distingué, l'avait engagé à combattre dans un tournoi auquel assistaient *trois Rois de Couronne*, comme dit le même chroniqueur, dix, tant Ducs que Princes, et grand nombre de Barons et de gentilshommes des divers pays de la Chrétienté. Boniface s'y était conduit si bien, que le Connétable avait demandé et obtenu du Roi de l'armer chevalier dans cette réunion solennelle.

Boniface instruit du dessein du Connétable se rendit chez lui: *J'ai eu connaissance*, lui dit-il, *de l'honneur que vous voulez me faire. Ma conscience m'empêche de l'accepter. J'ai fait vœu d'aller combattre les Sarrasins. Je veux tenir ma promesse. Si je m'en acquitte dignement, ce sera alors que je reviendrai pour recevoir ces honorables devises que vous voudriez me conférer aujourd'hui.*

Boniface partit de France et se rendit en Savoie auprès du comte Amédée VI, qui se trouvait au moment de partir pour la guerre d'Orient.

Le succès de cette expédition du comte de Savoie est connu.

De retour dans son pays, ce Prince voulut faire lui-même la cérémonie de l'armement solennel de Boniface De Chalant dont la conduite avait pleinement répondu à l'attente du Comte et de tous les braves témoins de ses exploits.

Le reste de la vie de Boniface qui mourut centenaire, ne fut qu'une suite d'exemples admirables de valeur, de vertus de tout genre et surtout de la plus édifiante piété. (*Storia della casa di Chalant ms.*)

BERLION DE FORAZ

chevalier de l'ordre de l'Annonciade.

(*1366*).

Berlion De Foraz, un des guerriers dont le nom honore le plus les fastes militaires de la Savoie dans le cours du XIV siècle, avait pris part à l'expédition du comte Amédée VI en Orient et s'y était fait remarquer par sa bravoure aux siéges de Messembrie, de Gallipoli etc.

Il avait mérité par une suite d'actions brillantes d'être inscrit au nombre des chevaliers de l'ordre de l'Annonciade.

Partant pour la Terre Sainte (1), faisant allusion au nom de *Foras* que portait la famille dont il était issu, il avait adopté pour devise ces mots: *Intus et Foras, undique crucis amor.*

Cette devise dit assez quelle était la piété de l'illustre chevalier qui fait l'objet de cet article.

(1) Berlion de Foraz avait pris à cette occasion le costume de pèlerin, sous lequel il est représenté dans le portrait qui se trouve dans le château Royal de Moncalieri.

GUILLAUME DE GRANDSON.

(*1381*).

Guillaume de Grandson avait accompagné le comte de Savoie Amé VI en Grèce en 1366. Il était monté des premiers à l'assaut au siége de Messembrie, même année 1366.

Il avait fait des prodiges de valeur devant Asti en 1371.

Le comte de Savoie l'avait créé chevalier peu de jours après au moment de livrer bataille aux Milanais.

Il s'était signalé au siége de Sion contre les Valaisans qui avaient chassé leur évêque.

La piété de Grandson égalait sa bravoure.

La mort du comte Amé de Savoie l'ayant laissé, disait-il, dans la solitude, résolu de se livrer exclusivement aux pratiques de la piété, il partit pour l'Angleterre, se rendit à Londres, où il termina ses jours, laissant après lui la réputation d'un des plus braves et surtout des plus pieux chevaliers de son temps.

(*Boccard*, *généalogie*, *pag. 120*, *vol. I*).

JACQUES CORDON.

(*1600*).

Jacques Cordon d'Évieux, de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, avait pris part dans sa jeunesse à plusieurs combats livrés aux Ottomans par les intrépides chevaliers de cet ordre. Il s'était trouvé à la prise du château de Lépante, à celle du château de Patras, aux expéditions de Lungo et à plusieurs autres. Partout il s'était distingué par sa valeur et son sang froid.

Il s'était fait remarquer d'une manière toute particulière combattant comme volontaire dans les troupes du Duc Charles Emmanuel I.

Arrivé à la 32.e année de son âge, Jacques se sentit appelé à un autre genre de vie.

Abandonnant le métier des armes, il se retira du monde pour se vouer exclusivement au service des pauvres.

Dans ce service il avait conservé de son ancienne profession un penchant particulier pour ceux qui avaient, comme lui, servi dans la carrière des armes.

Au lit de mort, il écrivait sur un petit bout de papier que c'était à cette classe d'indigents qu'il destinait ses vieux habits, ses livres et tous les autres meubles de sa maison.

Toute sa vie avait été réglée sur cette maxime. - Il faut faire chaque action, comme si elle était la dernière de nôtre vie.

Jacques de Cordon était né le 21 du mois d'octobre 1568. On ignore l'époque de sa mort.

(*Calunard. Vie de Jacques Cordon*).

LE COMTE DE MAGDELIN.

(*1710*).

Le comte Magdelin de la Tour gentilhomme Savoyard au service de France combattait vaillamment à la bataille de Villaviciosa en 1710.

Il reçoit successivement trois blessures toutes mortelles; ce ne fut qu'après la troisième qu'il se décide à abandonner le lieu du combat. Se soutenant avec peine, il rencontre chemin faisant quelques soldats, qui lui démandent où il veut aller: *Je veux aller*, dit Magdelin, *à la porte de cette chapelle que voilà: aidez-moi pour y arriver; j'y recommanderai mon âme à Dieu et le remercierai de m'avoir fait trouver l'occasion d'une mort aussi honorable*. Magdelin arrive à la porte de l'oratoire, y fait sa prière et expire peu de momens après.

CHEVALIER ZINO

Major d'artillerie au service de Russie.

(*1814*).

Il est bien connu en Europe qu'à l'époque désastreuse de l'occupation de la Savoie et du Piémont par l'armée Française, et surtout au moment de la réunion de ces deux pays à la France, un grand nombre d'anciens militaires de ces mêmes pays, n'appartenant pas aux corps destinés par le Roi de Sardaigne à se réunir à ceux de l'armée républicaine, pénétrés de l'espoir d'un prochain retour de l'ancien ordre politique de choses, se décidaient à profiter des ouvertures qui leur étaient faites de prendre service à l'étranger.

La plupart de ceux que d'anciennes préventions nationales éloignaient du parti que prenaient quelqués-uns des émigrans passant sous les enseignes d'une des puissances limitrophes du Piémont, accordaient la préférence à la Russie; et c'est parmi ceux-ci que figuraient les Maistre, les Michaud, les Galateri, les Paulucci, les Gianotti, les Venançon, les Desgeney, les Vayra et le chevalier Zino enfin dont nous allons parler.

N. N. Zino appartenait à l'arme d'artillerie, arme rendue célèbre en Piémont depuis si long-temps, par les travaux des Deantoni, des Devincenti, des Bozzolini, des Bertola, des Dulac, des Saluces, et à la quelle cette même famille Zino fournissait alors, dans le frère de celui dont nous parlons, un autre officier dans les grades supérieurs de la plus haute distinction.

N. N. Zino, passé dans l'artillerie russe, faisait partie en 1814 d'un des régiments de cette nation attachés à la garnison de Francfort-sur-Mein.

Les longues marches, les vives et continuelles sollici-

tudes, les suites peut-être de blessures mal soignées et imparfaitement guéries avaient épuisé ses forces; tombé malade dans la ville que nous venons de nommer, il ne tarda pas à se trouver sur le bord du tombeau.

Zino, d'un caractère ferme et généreux, voyait sans se troubler les approches de la mort; sa tranquillité était d'autant plus grande qu'il avait été constamment pénétré de sentiments religieux qui lui donnaient la juste mesure de l'importance que le guerrier chrétien attache à la vie.

On en jugera par le trait que l'on va lire.

Ses souffrances étaient vives, ses douleurs cuisantes; quelques-uns des camarades qui l'assistaient, lui en exprimaient des regrets: « Mes amis, répondait Zino, ne me » plaignez pas. Je meurs pour la cause de mon pays, c'est » un grand sujet de consolation; mais j'ai de plus les con- » solations de la Religion. Ces consolations sont bien » grandes. Jamais je n'aurais cru qu'elles le fussent au » point que je l'éprouve en ce moment. Ce sont ces con- » solations surtout qui adoucissent les angoisses de la » mort. »

(*Rapp. Verb. du Chev. Robert de Saluces*).

LE CHEVALIER ANNIBAL DE SALUCES.

(*1813*).

Lors de la campagne de Russie le chevalier Annibal de Saluces avait accompagné l'empereur Napoléon en sa double qualité d'écuyer et de commandant de sa maison militaire. Personne n'ignore la somme de malheurs qui signalèrent l'effroyable catastrophe qui fut le dénouement de cette gigantesque entreprise. Pendant tout le cours de la retraite qui fut un désastre continu pendant trois mois et au cœur d'un hiver des plus rigoureux, le chevalier

Annibal se multipliait dans l'exercice d'une charge aussi délicate qu'importante.

Ce ne fut qu'à force de travaux, de soins, de sacrifices, d'efforts inouis et même de dangers individuels soit pour la discipline, soit pour le maintien de l'ordre, que le chev. Annibal de Saluces put réussir à sauver la maison militaire impériale de ce désastre général, et à la reconduire jusqu'en Saxe; vers la moitié de février (1813) il arrivait dans les forêts de la Turinge, et prennait étape à Eisenach, ville de la Saxe-Weimar.

Un jour le chevalier Annibal de Saluces, parcourant la ville et les environs d'Eisenach, était entré par hasard et par pure curiosité dans une église placée sur la route de Fulde. Son esprit était encore plein de l'effrayant spectacle dont il avait été témoin jusque-là : ces souvenirs remplissaient son âme. Tout-à-coup, une lumière extraordinaire jaillit sur son esprit; son âme est frappée comme d'une étincelle électrique venant du Ciel: elle s'élève à des méditations plus sublimes: soulevé ainsi par la foi dans un ordre d'idées infinies, de vérités éternelles, il contemple la toute puissance et la miséricorde de Dieu éclatant dans les événemens dont il venait d'être témoin : il voit en Dieu l'infinie grandeur devant laquelle s'effacent toutes les grandeurs humaines. Puis, repliant sa pensée sur lui-même, un ineffable sentiment se réveille soudain en lui et l'enivre de célestes douceurs: il se sentit soulevé par l'entousiasme de l'amour et de la vénération pour la religion de ses pères, que la prodigieuse rapidité des évènemens lui avait fait perdre quelquefois de vue: il tombe alors prosterné à terre devant cette Majesté divine qui se montrait plus grande encore au dessus de tant de ruines.

Pénétré par l'action de la lumière céleste qui s'était faite en lui, il prend dès lors la solennelle résolution de

pratiquer rigoureusement tous les préceptes de cette religion sainte à laquelle il voue désormais sa vie toute entière. Jamais le chev. Annibal ne faillit à cette résolution, quelles que fussent l'importance, les soins, les travaux des charges qu'il tenait de la confiance de son souverain. Jamais il ne dévia de la ligne morale qu'il s'était tracée à Eisenach: tous ceux qui l'ont connu, surtout depuis son retour en Piémont, rendent témoignage de son exemplaire fidélité à remplir tous les devoirs de la religion: il était convaincu qu'il n'y a que la conduite d'un parfait chrétien qui puisse donner une auréole de gloire durable aux plus hautes dignités, comme aux grandeurs les plus sublimes de la terre.

AMOUR DE LA JUSTICE.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

La Justice n'est, à proprement parler, que l'expression du rapport de l'homme à son droit.

L'individu de l'espèce humaine, de même que les agglomérations de ces individus, la famille, les associations particulières, et enfin la société politique, sont également comprises dans l'expression de ce rapport; seulement la société politique l'est à un degré éminent, et d'une manière spéciale; le droit de toutes les associations qui ne sont pas la société politique, est placé en quelque sorte, ainsi que le droit de tout individu qui en fait partie, sous la sauvegarde de la société, qui, dans l'état normal des choses, peut seule en réaliser la sanction.

Au surplus tout droit dérive nécessairement d'une loi qui l'établit ou le déclare.

Mais il y a des lois de plusieurs ordres fort distincts entre eux.

Une loi, manifestation de la raison éternelle des choses, émanation directe de la divinité, constitue ou représente, pour mieux dire, à elle seule, un ordre dans le quel tous les autres ordres inférieurs de lois prennent leur source; lois de déduction, qui se subdivisent ensuite et se groupent en autant d'ordres, plus ou moins éloignés de la source commune, qu'il y a d'espèces diverses de rapports qu'ils embrassent, et de natures diverses d'êtres qui en forment l'objet.

De ce que nous venons de dire, il s'ensuit que l'expression du rapport de l'homme à son droit, auquel on donne le nom de Justice, suppose nécessairement la préexistence d'une loi, qui ne peut être que la loi fondamentale dont nous avons parlé, émanation directe de la sagesse et de la puissance divine.

Aussi bien, comment une loi, expression d'un rapport qui, comme la Justice, doit embrasser l'espèce humaine tout entière, doit lier l'homme à l'homme, les soumettre tous à des obligations communes et réciproques, comment pourra-t-elle dériver d'une autre source que de la puissance d'un maître commun?

La Justice est la garantie de tout ordre dans la société et par conséquent de tout bien parmi les hommes.

Rien n'en pourrait tenir lieu, pas même l'ensemble de toutes les autres vertus, s'il était possible d'ailleurs

que d'autres vertus puissent jamais germer là où celle de la Justice n'aurait pas occupé d'avance la première place.

Le sentiment qui fait aimer la Justice se confond avec celui de l'amour des hommes; cet amour, qui, après les avoir rapprochés dans le sens d'un intérêt commun, les ramènerait encore sous cette heureuse influence, s'il arrivait qu'il ne pût les empêcher de passer momentanément sous l'influence d'un sentiment contraire.

L'influence d'un sentiment contraire peut en effet se rendre dominante. Il peut arriver que l'action du penchant naturel de l'homme à se rapprocher de ses semblables, de ce penchant qui l'a porté à se réunir en sociétés politiques, se trouve suspendue.

La société passe alors dans un état de crise qui détermine et amène l'emploi de moyens extraordinaires, les moyens de la force matérielle et de la violence. C'est ce qui s'appelle l'état de guerre.

Mais, quand on dit crise, on dit un état nécessairement passager.

On doit donc entendre par état de guerre, l'état dans lequel la société politique se trouve temporairement engagée, lorsque, à la suite d'un dérangement d'équilibre dans l'action des forces sociales, l'emploi de la violence est devenu nécessaire pour écarter l'obs-

tacle qui s'oppose au rétablissement de l'ordre, expression de l'équilibre dont nous venons de parler, et qui est le garant du libre exercice du droit de chacun, droit que la société est chargée de maintenir et de défendre, droit qui comprend nécessairement celui de sa propre conservation, qui est le garant à son tour du droit de perfectibilité, condition caractéristique de l'espèce humaine.

L'emploi de la violence dans les cas dont nous venons de parler, est loin, on le voit, de blesser en rien la Justice. Qu'y a-t-il en effet de plus conforme à la Justice que d'avoir recours, toutes les fois que cela devient nécessaire, à l'emploi du seul moyen qui soit en nôtre pouvoir d'établir ou de revendiquer le bon droit?

La guerre (nous l'avons déjà dit) a pour but de repousser, dans l'intérêt de tous, les atteintes portées dans un intérêt contraire aux droits de la société politique et de ses membres.

Ces atteintes peuvent être portées, soit par des individus appartenant à la société même dont ils compromettent le droit, soit par une autre société de la même nature que celle dont le droit se trouverait compromis.

De là deux espèces de guerre, la guerre intérieure ou civile et la guerre extérieure ou politique.

Les calamités qui accompagnent la dernière sont bien grandes; mais celles de la première le sont encore bien d'avantage.

Quelle que soit au reste la guerre à laquelle la société politique se trouverait en proie; l'intérieure ou l'extérieure, il faut, pour qu'elles soient justes, que la cause pour laquelle on les fait, le soit aussi.

Il serait, à la vérité, trop difficile de définir dans quel cas la guerre civile peut être juste; mais comme après tout, lorsque deux partis en sont venus aux prises, il faut nécessairement que l'un des deux ait eu les premiers torts, il doit être permis dans le doute de regarder la Justice de la guerre, même dans le cas de la guerre civile, comme placée du côté du parti qui, faisant valoir l'intérêt du plus grand nombre, a pu se regarder comme représentant les droits de tous.

Il est possible, au surplus, que la guerre, juste dans sa cause, dans son principe, cesse de l'être ou dans ses conséquences, ou dans la manière de la faire.

Pour être juste, il faut, généralement parlant, que la guerre se fasse, non seulement, comme nous l'avons dit, pour la défense du bon droit, autrement la Justice de la guerre cesserait après que l'objet aurait été rempli, mais que la violence dont la défense du bon droit a rendu l'emploi légitime, ne dépasse pas les limites fixées par la nécessité d'atteindre ce but, et

qui sont posées d'après des règles dont l'observation rigoureuse forme le premier devoir des hommes que la société politique reconnait pour chefs, et qui, dans l'expression abstraite et collective de leurs rapports avec la société même, prennent le nom de Gouvernement.

Aussi le Gouvernement est-il pour la société, dont la conservation lui est confiée, seul juge compétent de la justice de la guerre.

Comment, en effet, en serait-il autrement? Comment pourrait-il y avoir des juges entre ceux qui ne peuvent avoir que des égaux?

Le Gouvernement ne peut trouver de supérieurs ni dans son sein, les conditions de l'hypothèse en excluent la possibilité, ni hors de lui, l'absurdité de cette supposition est évidente.

Toutes les traditions de l'humanité, tous les documents de l'histoire, depuis les époques les plus reculées, nous font voir dès l'origine de la société des Rois à la tête des nations.

L'Écriture sainte dans la simplicité de sa narration sur l'origine des sociétés humaines, nous rend raison, pour ainsi dire, de cet état de choses.

Qu'était-ce en effet qu'une nation dans les principes de son existence? Une famille plus ou moins nombreuse, mais tendant à se multiplier indéfiniment et

sur laquelle le père, qui, à la longue, ne pouvait seul veiller pour y entretenir l'ordre et la tranquillité, appelait à partager ses sollicitudes et son autorité ceux de ses enfants, devenus pères eux-mêmes, dont la coopération lui était devenue indispensable. Quelle autre origine plus simple, plus noble, pourrait-on assigner aux Gouvernements des peuples?

Quelle autre origine pourrait mettre en évidence plus de titres de légitimité?

Les Patriarches, chefs, rois dans leurs familles, n'offrent-ils pas le modèle du Gouvernement le plus propre à fonder l'édifice du bonheur de tous sur la base de l'intérêt de chacun?

Quel est le Gouvernement où la sanction de la loi puisse jaillir d'une source plus pure?

Quel est le Gouvernement où le sentiment de la dignité de l'homme soit plus ouvertement respecté?

Quel est le Gouvernement où les droits du chef et ceux des membres, où les devoirs des uns et des autres puissent être plus solidement établis?

Quel est le Gouvernement enfin où le despotisme soit d'un seul homme, soit de la multitude, puisse trouver moins de chances de possibilité, pour s'établir ou pour se justifier?

Heureux le peuple chez lequel la corruption n'aurait pas amené dans les formes de son Gouverne-

ment une complication, dont le moindre inconvénient serait la nécessité d'employer pour le défendre les mêmes moyens que la corruption aurait fournis pour l'établir!

Quelle que soit au reste la forme du Gouvernement de votre pays, quant à vous, jeunes militaires, vôtre rôle, ou pour mieux dire, les devoirs que vôtre rôle vous impose, ne peuvent être ni équivoques ni douteux.

Ces devoirs ne peuvent varier, quelles que soient les vicissitudes auxquelles ce même Gouvernement serait soumis.

Vous formez les éléments de cette force, qui, dans la constitution de l'État prend le nom de force publique, et dans ses moyens de développement et d'action, reçoit le nom d'armée.

L'armée ne peut être que l'instrument du pouvoir auquel la disponibilité de cette force a été légitimement confiée dans l'intérêt de l'État.

Il est donc visible que vôtre rôle et vos devoirs seront invariablement fixés par ceux de l'obéissance et de la soumission au pouvoir gouvernemental.

Mais de ce que les membres d'une armée doivent être exclusivement soumis dans leur action cumulative aux ordres du Gouvernement dont les chefs sont les organes, s'ensuivrait-il qu'ils ne puissent se trouver

dans le cas d'avoir à remplir individuellement à la guerre des devoirs de Justice?

Loiu de nous cette absurde supposition.

Combien de fois, en effet, dans l'exécution même des ordres de son supérieur, le militaire ne peut-il pas se trouver dans le cas de devoir respecter chez l'individu qu'il appelle du nom d'ennemi les droits que ces ordres ne peuvent atteindre, les droits sacrés et imprescriptibles de l'humanité?

Combien de fois, au moment où le fer tombe des mains de l'individu dont vous auriez pu faire quelque instant plutôt une victime de votre bras, ne devrez-vous pas reconnaître en lui ce frère, que le malheur n'a mis en votre pouvoir qu'à la condition de ne pas cesser de le regarder comme tel?

Au surplus, tout ce qui est toléré à la guerre, n'est pas positivement autorisé et permis; tout ce qui est autorisé et permis n'est pas louable.

Gardez-vous, jeunes militaires, d'oublier ces distinctions; elles tiennent à la morale, dont les préceptes, fondés sur la loi divine, vont bien plus loin que le droit dont les lois humaines seules ont fixé les limites.

Vous n'oublierez jamais, jeunes militaires, que la Justice protège également les grands et les petits, mais qu'elle protège surtout les droits du faible vis-à-

vis de l'homme puissant qui dans les succès de la victoire serait tenté d'en abuser.

Jeunes militaires, soyez justes avec les autres, par ce que vous voudrez l'être envers vous-mêmes, et vous voudrez qu'on le soit à votre égard.

Vous ne serez heureux qu'à ce prix.

Retenez d'autre part que la Justice n'est pas proprement destinée à nous faire des amis; qu'il peut arriver qu'elle nous en procure; mais que, s'il est beau d'avoir des amis, il est bien plus beau de forcer nos ennemis à nous accorder leur estime.

Vous serez justes envers vos ennemis mêmes, afin qu'ils ne puissent se dispenser de l'être envers vous.

Toujours dans la société il y aura des méchants qui n'auront pas honte de se montrer fatigués d'entendre appeler *Juste* l'homme qui se sera voué au salut de la patrie; mais il y aura aussi toujours des Aristides (il faut l'espérer) et les Aristides ne cesseront d'être l'objet de l'admiration universelle; Aristide dans l'exil sera constamment plus honoré, plus heureux que ses détracteurs dans Athènes.

TRAITS HISTORIQUES.

PHILIPPE I DE SAVOIE

(*1285*).

Philippe I, comte de Savoie, voulut vers la fin de ses jours donner une preuve éclatante de son amour pour la justice. Il fit publier que toute personne qui aurait quelques griefs à proposer contre lui, eût à le faire librement, et promettait en même temps qu'on n'aurait pas manqué de reparer tout dommage.

Pour cela les bans furent ouverts non seulement en Savoie, mais aussi dans toute la Bourgogne où Philippe avait long-tems résidé comme gouverneur.

Il ne se présenta pas une seule réclamation.

AMÉDÉE VI

COMTE DE SAVOIE

(*1350 environ*).

Jean Visconti archevêque, seigneur de Milan, ne voyant point de plus grand obstacle à l'accomplissement de ses desseins ambitieux que la puissance de son voisin le comte de Savoie Amédée VI, un des princes les plus habiles, et des guerriers les plus illustres de son tems, pensa à susciter à ce dernier des embarras et à semer des rivalités et des troubles dans ses états.

Après avoir travaillé à faire entrer dans ses vues le Marquis de Saluces et l'Archevêque de Turin, il fit partir de Milan deux compagnies d'aventuriers commandées par deux chefs fameux, le Grand David et Robert Del Pino, auxquels il ordonna de se transporter en Piémont, et de porter le fer et le feu dans les terres du Comte.

David et Robert ne tardèrent pas à se mettre en mesure de remplir l'objet de leur désastreuse mission. Après avoir traversé le plat pays, et s'être portés jusqu'au pied des Alpes, secrètement favorisés par l'abbé de Staffarde, ils vont prendre leurs quartiers dans les vastes bâtimens de cette abbaye. Là à portée de pénétrer sur les terres de Savoie, ils attendent tranquillement le moment favorable de commencer leur brigandage.

Le Comte de Savoie, informé de leur arrivée et de leurs projets, ne laisse connaître à personne le dessein qu'il forme lui même pour les chasser loin de ses terres. Il se met à la tête d'un corps de troupes considérable, marche d'abord vers Pignerol, tournant ensuite tout-à-coup vers Staffarde, se dirige sur cette abbaye, où il arrive dans le cœur de la nuit.

Amédée entoure le couvent où les brigands s'étaient établis; s'assure des avenues; puis tombant à l'improviste sur l'ennemi qui s'y croit en sureté, pénétrant dans le monastère, se répandant partout avec ses troupes, il fait main basse sur tout ce qui oppose quelque résistance, et va droit s'emparer de la personne de David et de Del Pino, qu'il emmène prisonniers.

Dans la matinée du lendemain Grand David est exécuté à Suse, Del Pino à Rivoli, et ceux de leurs camarades qui n'avaient pas été exterminés à Staffarde sont pendus aux arbres dans les campagnes entre Rivoli et Moncalier.

(Chronique de Savoie extraite de Paradin, page 230).

CHARLES EMMANUEL I

DUC DE SAVOIE.

(*1619*).

Les rebelles de Bohème avaient fait offrir la couronne de ce royaume au Duc de Savoie Charles Em. I.

La grande réputation militaire de ce Prince et son goût pour les entreprises extraordinaires et aventureuses lui avaient attiré cet hommage,

Le Duc se contenta de faire cette noble réponse : *La couronne de la rebellion souillerait celle de Savoie.*

AMÉ DE VIRI (Savoiard).

(*mort en 1412*).

La longue carrière militaire d'Amé De Viri n'avait été qu'une série non interrompue de succès.

A la tête des troupes de Savoie il avait enfoncé les Liégeois à la bataille de Tongres. Quelque tems après il avait forcé le Duc de Bourbon à faire hommage au Duc de Savoie. Plus tard il avait gagné la bataille de Villefranche, et avait aussi puissamment contribué à préparer le traité de Bourge en 1411. Cet intrépide guerrier conservait dans toute leur pureté les sentimens de l'ancienne chevalerie.

Au moment de faire son testament il ordonna que sa mort serait annoncée dans toutes les villes de Savoie, de Bourgogne et de Suisse, *afin*, ajoutait il, *que si contre son gré il avait fait quelque injustice ou deplaisir à quelqu'un, il eût à se présenter à son héritier, qui serait chargé de le satisfaire.*

PETRINO PONTE

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE S. JEAN DE JÉRUSALEM.

(*mort en 1535*).

Pétrino Ponte, attaché depuis sa première jeunesse à l'ordre de S. Jean de Jérusalem, avait donné dans le cours de sa vie militaire des preuves éclatantes d'un courage brillant.

Par son courage il avait sauvé l'île de Longo, attaquée par l'armée de Soliman empereur des Turcs. Après la mort de d'Aubusson, les chevaliers avaient obligé Petrino Ponte d'accepter la Grand'Maîtrise de l'ordre qu'il s'obstinait à refuser.

Peu de temps auparavant, un chevalier s'était rendu indigne d'appartenir à l'ordre. Le conseil l'avait déclaré déchu. Des intrigues de Cour avaient porté l'Empereur Charles V, à exiger que cet arrêt restât sans effet.

Les grandes obligations que l'ordre professait à ce Souverain, auquel il était en quelque sorte redevable de sa conservation, étaient connues de tout le monde.

Les chevaliers avaient obtempéré.

Mais Petrino ne put jamais se pardonner d'avoir pris part à ces délibérations qu'il regardait comme injustes. Obligé de s'y soumettre, plongé depuis ce moment dans la tristesse la plus profonde, il ne tarda pas à succomber victime de son amour de la justice à laquelle il croyait avoir manqué.

Il mourut peu de temps après le 18 novembre 1535.

GEORGES BASTA (Piémontais)

GÉNÉRAL AU SERVICE DE L'EMPEREUR.

(*mort en 1607*).

Georges Basta, né à Volpiano en Piémont, était entré de bonne heure au service de l'Empereur.

On disait de lui qu'il était le plus brave soldat et le plus habile capitaine de l'armée dont il faisait partie. Aussi l'avait-on appelé la terreur des Turcs.

L'amour de la justice égalait en lui la bravoure et l'intrépidité.

On vint lui dire un jour que le juge d'une ville, appelé Sasnaros, avait fait exécuter quelques Turcs qui s'étaient refugiés dans l'église réclamant le droit d'asile alors sanctionné par les lois.

Basta fit appeler le juge. Celui-ci se défendait en disant que ces Mahométans n'étaient pas Chrétiens.

La justice est pour les Turcs comme pour les Chrétiens, répondit Basta: *Que diront ces ennemis de notre Religion s'ils croyaient qu'elle nous enseigne à ne respecter les lois qu'entre nous?*

Le juge fut puni de la peine de mort.

Les ouvrages de Georges Basta l'ont placé au rang des écrivains Italiens sur l'art militaire, le plus distingués de son temps.

LE COMTE JOSEPH ANGE DE SALUCES.

Le comte Joseph Ange de Saluces, si connu dans les fastes de l'artillerie par ses précieuses découvertes sur le fluide qui se dégage de l'inflammation de la poudre à canon et par ses recherches sur le salpêtre, commandait

pendant la guerre du Piémont contre la France de 1793 à 1796 le corps Royal d'artillerie qui a joué dans cette sanglante et désastreuse lutte un rôle si important et si honorable.

Respecté par ses qualités militaires, autant que par l'étendue de ses connaissances, ayant si bien mérité de son pays, surtout par la fondation de l'Académie des Sciences, il s'était attiré plus particulièrement l'estime et la bienveillance générale par ses libéralités et par son amour pour la justice.

Il donnait une preuve éclatante de ce dernier sentiment dans une circonstance bien délicate.

Le Roi l'avait désigné pour la décoration de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, décoration d'un grand prix à l'époque dont nous parlons.

Le comte de Saluces exprimant sa vive reconnaissance, supplia le Roi de porter ses regards bienveillants sur deux officiers du même corps, qu'il désignait, comme y ayant, disait-il, plus de droit que lui.

La demande fut accueillie.

PROBITÉ.

Droiture, Loyauté, Véracité,
Sincérité, Franchise, Bonne foi.



RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

La Probité, à proprement parler, est une habitude vertueuse, une manière d'être, une aptitude morale, pour ainsi dire, de l'homme qui, en rendant à chacun ce qui lui est dû, mesure ce qu'il doit aux autres par ce qu'il croit se devoir à lui même.

Cette vertu suppose donc l'habitude de faire le bien par devoir.

C'est pour cela que la Probité est si propre à inspirer de la confiance dans la vertu en général et à nous la rendre familière.

L'homme probe n'a qu'un poids, il n'a qu'une mesure. L'ami aussi bien que l'ennemi sont sûrs de trouver en lui un témoin impartial et un juge incorruptible.

La voie qu'il s'ouvre devant lui est toujours droite, elle est toujours la même.

Si par hasard il lui arrive de dévier, ce n'est jamais de propos délibéré, mais bien par pure méprise et par erreur; et encore cette méprise, cette erreur, la pureté de l'intention peut jusqu'à un certain point les excuser.

Quand on aborde l'homme probe, c'est toujours avec confiance; son abord n'intimide personne; il a quelque chose d'engageant; sa parole est sacrée; elle est toujours consciencieuse; ses discours sont persuasifs; car ils ont toute l'éloquence des choses.

La Droiture et l'Intégrité sont des qualités fort approchantes de la Probité; il y a néanmoins cette différence :

Que l'Intégrité s'attache, pour ainsi dire, aux actions; elle semble supposer des fonctions, une gestion, dont l'homme intègre serait dans le cas de rendre compte; ainsi l'Intégrité, dans son acception commune, c'est la justice dans le fait de l'administration.

La Droiture, au contraire, semble tenir d'un côté à des tendances morales, et de l'autre à des vues de l'esprit; elle s'attache du reste aux dispositions de l'âme, aux intentions plutôt qu'aux actions.

Ces trois qualités, la Probité, l'Intégrité, la Droiture conviennent éminemment aux militaires, mais surtout aux supérieurs et aux chefs. L'histoire nous en a con-

servé dans la vie de quelques hommes de guerre célèbres, d'illustres exemples.

Ceux des Aristide, des Phocion, des Thrasybule parmi les Grecs; ceux des Scipion, des Caton parmi les Romains, peuvent être cités comme des modèles.

Chez les modernes la Droiture, l'Intégrité, la Probité de S.t-Louis, d'Alexandre Farnese, de Catinat, sont en quelque sorte devenues proverbiales.

Nous nous dispensons de rappeler ici le nom de nos hommes de guerre dont les beaux traits forment le sujet du chapitre auquel nous avons fait précéder ces réflexions.

Jeunes militaires, fixez ces maximes dans votre cœur; faites que votre conduite inspire à tous la confiance par votre droiture, par votre intégrité; c'est le moyen assuré de conquérir la considération et l'estime des gens de bien; la confiance que vous aurez conquise honorera le cours entier de votre vie; elle vous accompagnera dans l'âge de la vigueur, elle vous suivra dans le déclin de la vie, elle vous préparera des jours sereins et tranquilles à l'époque d'une vieillesse qui se trouvera ainsi remplie d'honorables souvenirs, de douces sympathies et de dignité.

Que cette grande vérité soit toujours présente à votre esprit; quand on croit n'être probe que dans

l'intérêt des autres, on est dans l'erreur. On est probe avant tout dans l'intérêt de celui qui l'est.

Après la Probité, le sentiment le plus noble, le plus digne de l'homme de guerre est sans contredit l'Amour de la Vérité, la Véracité.

Au fond, on peut dire que, à la rigueur, l'amour de la vérité se trouve virtuellement compris dans la Probité. En effet, tout en laissant aux philosophes une discussion qui pourrait paraître étrangère à l'objet de ces réflexions, nous croyons pouvoir affirmer qu'être vrai c'est un devoir rigoureux de tout honnête homme en général, une stricte obligation de tout homme de bien.

Ce devoir, cette obligation n'admettent ni exception, ni restriction; ils sont absolus; car si jamais on arrivait à tolérer, à justifier moralement le mensonge dans la société, on tomberait dans l'absurdité de dire que l'indulgence de la société à cet égard excuse et justifie ce qui de sa nature est essentiellement mauvais et réprouvable.

Sans doute la prudence peut bien quelquefois nous porter à ne pas proclamer une vérité qui ne profiterait point comme telle, et qui pourrait même nuire, comme manifestation d'un fait ou d'une pensée qu'il serait utile de ne pas révéler. Mais la prudence ne peut jamais aller jusqu'à autoriser à dire le contraire de ce

qui est, ou à induire quelqu'un en erreur par une réticence malicieuse et délibérée.

La parole est essentiellement unitive. On peut même affirmer qu'elle forme le lien le plus puissant des associations des hommes. Aussi long-temps qu'elle est l'expression de la vérité, elle contribue le plus efficacement à la conservation de l'ordre dans la société(*).

Où en serions-nous en effet dans nos communications habituelles, si nous ne pouvions avoir la certitude morale, que ce que le langage exprime, est réellement la pensée de l'homme qui a parlé?

La Véracité qui tient d'un côté, comme on vient de le voir, à la Probité, se rattache d'un autre côté à la noblesse des sentimens et à la fermeté du caractère.

Il y a souvent du courage à dire la vérité; il y a aussi souvent du courage à l'entendre. J'appelle entendre la vérité, l'écouter avec calme et sang-froid, même lorsqu'elle nous contrarie; car je crois que la Véracité est, au fond, dans l'une et l'autre de ces deux dispositions, dans celle qui nous porte à entendre la vérité d'une manière digne d'elle, comme dans celle qui nous porte à la dire sans déguisement.

(*) Ainsi il est permis de croire que c'est par une étrange aberration morale qu'un célèbre Diplomate de nos jours a dit que *la parole avait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée:* maxime non seulement antichrétienne, mais encore antisociale; principe délétère de tout rapport social d'homme à homme, de nation à nation.

Cette manière de voir peut paraître paradoxale, mais je ne m'en croirai pas moins autorisé à la trouver juste, et je dis en conséquence, que dans l'un comme dans l'autre des deux cas dont je viens de parler, la Véracité est une disposition qui convient éminemment aux militaires, comme tout ce qui est grand, noble et généreux, si bien que l'on est d'ordinaire très-porté à pardonner à l'homme de guerre, comme homme de vérité par excellence, un défaut qui n'est en quelque sorte que l'exagération de l'amour du Vrai, de la Véracité.

On ne s'étonne pas, encore moins se fâche-t-on, d'une réponse dure, où la vérité se montre dans toute sa crudité, c'est-à-dire, sans déguisement et sans fard, lorsque cette réponse sort de la bouche d'un vieux guerrier qui est censé en avoir contracté l'honorable habitude dans le cours d'une longue carrière, toute de franchise et de probité.

Mais il faut dire après cela qu'il y a des hommes moroses, pour lesquels, dire la vérité n'est pas précisément satisfaire un besoin de la conscience, mais plutôt une inclination qui les porte à contrarier ceux que cette vérité blesse. Pour de telles gens c'est un besoin, à la première occasion venue, de faire une brusquerie et de médire.

Mais ce n'est pas là le caractère de l'homme véridique et franc.

Sous le rapport de l'amour de la vérité, on exige du militaire qu'il soit *sincère*, *franc*, *loyal*.

La Sincérité, qu'est-elle en effet, si ce n'est la condition d'un langage qui semble supposer de la part de celui qui parle un aveu que l'amour du vrai le porte à faire spontanément? Et qu'est-ce que la *franchise*, sinon la condition d'un langage, qui semble provoquer un sacrifice d'amour propre de la part de celui qui doit l'écouter?

Honorable partage du guerrier, qui, pour s'attirer l'estime de ses camarades, ne craint pas de renoncer parfois aux agrémens que la bienveillance procure, et qu'elle seule s'est attribué le droit d'accorder.

La Loyauté paraît à la rigueur ne s'appliquer qu'aux actions.

Néanmoins elle se retrouve fréquemment aussi dans les communications verbales; c'est alors surtout qu'elle est appelée communément du nom de *bonne foi*.

La bonne foi se montre au reste plus particulièrement dans les négociations et dans les traités. Ce sont là du moins des occasions plus solennelles de la manifester.

Jeunes militaires, attachez-vous à mériter avant tout, et à vous faire une réputation de sincérité, de franchise, de loyauté, de véracité, de bonne foi.

S'il arrivait que vous vous sentissiez tentés de tromper un ennemi qui chercherait à vous tromper vous-mêmes par un langage fallacieux, rappelez-vous l'honneur qui revenait au grand Spinola, auquel Henry IV rendait cet honorable témoignage que, quand les autres cherchaient à le tromper en disant des mensonges, Spinola avait réussi à le tromper en lui disant la vérité.

TRAITS HISTORIQUES.

VICTOR AMÉDÉE II

DUC DE SAVOIE. (1)

Les Français se préparant au siége de Turin (en 1706) avaient formé à Rivoli, à peu de distance de cette ville, un dépôt considérable de poudres.

Le Duc de Savoie tenant beaucoup à s'en débarrasser, fit promettre l'impunité à un criminel, jeune homme hardi et entreprenant, s'il parvenait à mettre le feu au magasin.

Le malheureux jeune homme trahissant le secret du Duc, avait tout révélé au commandant français, qui l'en avait recompensé, en lui donnant le commandement d'une *compagnie franche*.

Quelque temps après le jeune homme écrivit au Duc, que s'il voulait oublier sa faute et lui confirmer sa grâce, il était disposé à lui livrer sa troupe.

Le Duc, indigné de cet infame procéde, *jamais*, dit-il, *je n'accepterai un service quelque grand qu'il puisse être, lorsqu'il m'est offert au prix d'une trahison*.

CHARLES EMMANUEL III

ROI DE SARDAIGNE.

Le Roi Victor Amédée II avait abdiqué la couronne et Charles Em. son fils était monté sur le trône en 1730.

Le nouveau Souverain se trouvait dans une situation d'autant plus embarrassante, que malgré la sagesse précoce dont il avait fait preuve dans le cours de sa vie privée et l'extrême modération qu'il avait montrée pendant les dernières années de la domination dure, absolue et parfois capricieuse de son père, il n'ignorait pas que les partisans que celui-ci s'était faits par ses succès militaires et par ses autres qualités brillantes, ne manqueraient pas de répandre des bruits défavorables sur la prétendue sévérité outrée de son successeur, et de dénigrer ses dispositions à écarter et à éloigner entièrement des affaires toutes les personnes qui y avaient eu part sous le dernier Roi.

Mais la circonstance qui rendait la position de Charles Em. plus fâcheuse, était que les grandes oscillations dans la conduite politique du Roi Victor et son passage fréquent d'une attitude tantôt amicale et tantôt hostile envers ses voisins, avaient rendu suspecte, pour ainsi dire d'avance, la bonne foi de son fils.

La conduite versatile du Roi Victor avait pu sans doute être déterminée aussi souvent par la force des circonstances que par la mobilité de son caractère; mais enfin le sentiment de méfiance que cette conduite avait inspiré n'en était pas moins resté profondément gravé dans l'esprit des ministres de France et d'Autriche, si bien que le jugement que ces deux Cours avaient porté de la manière dont il faudrait se conduire envers la couronne de Savoie, ne pouvait pas ne pas se ressentir de ces préven-

tions et influer sur les prétentions qu'elles apporteraient dans leurs rapports avec le nouveau Souverain du Piémont.

Charles Em. pensa que dans des circonstances aussi graves, il importait de travailler efficacement avant tout à effacer les traces des préventions fâcheuses dont nous venons de parler.

Pour que ma politique offre des garanties à mes voisins, dit un jour ce Roi sage à un de ses ministres, *il faut que je commence par faire voir à mes propres sujets que toutes mes actions seront frappées au coin de la probité et de la bonne foi.*

Charles Em. tint parole. Dans toute la suite de son règne de 43 ans, on n'eut jamais à lui reprocher d'avoir une seule fois manqué non seulement à ses engagements formels, mais à sa simple parole.

L'exemple qu'il donna dans les négociations qui précédèrent la conclusion du traité d'alliance avec la Reine de Hongrie en 1742 est un exemple de bonne foi peut-être unique dans l'histoire.

ROBOALD DE CAVORET.

A une époque où, comme au XIV siècle, il était si commun parmi les Grands de chercher la raison dans la force, on peut facilement s'imaginer combien devaient être rares les hommes que les Princes consentaient à choisir pour arbitres de leurs différents, ou pour caution de leurs promesses. On jugera en conséquence de quel crédit devait jouir Roboald, seigneur de Cavoret, lorsque on saura que le Prince d'Achaïe le choisissait, du gré du comte de Savoie, pour caution de l'observation de la décision des arbitres qui étaient chargés de terminer un différend d'une aussi haute importance que l'était pour eux l'exercice du droit

de protection que ces deux Princes prétendaient avoir sur les villes libres du Piémont, lesquelles avaient déclaré vouloir se soumettre suivant cette décision ou au comte de Savoie ou au Prince d'Achaïe, seigneur à cette époque d'une si grande partie des États de Savoie en deça des Alpes.

Il est de fait au surplus que le nom et l'autorité du seigneur de Cavoret en imposèrent si bien, que sa caution fut acceptée et que la décision des arbitres, favorable au comte de Savoie, fut respectée et fidèlement observée.

Il est juste de dire après cela, (et il sera sans doute utile de le rappeler), que Roboald aussi intrépide guerrier qu'administrateur sage et prudent, s'était fait en Piémont la réputation du plus franc et du plus loyal Gentilhomme de la contrée; titre bien propre à inspirer et à justifier en tout temps le respect, la soumission même, aux décisions de juges dignes de le porter.

(*Tinivelli Biographie. Tome 3, pag 65*).

HENRY COMTE DE BELLEGARDE

SAVOYARD AU SERVICE DE L'AUTRICHE.

Henry, de l'illustre maison de Bellegarde, en Savoie, après s'être ouvert la carrière des armes en Piémont, où il était parvenu au commandement d'un corps de troupes légères, était passé au service d'Autriche en 1793.

Prenant part aux actions les plus importantes de cette armée dans la guerre contre la France républicaine, il s'y était acquis la réputation, non seulement d'intrépide guerrier et de chef expérimenté, mais aussi d'habile diplomate. Les négociations diplomatiques dans lesquelles il avait été employé comme tel, ne lui avaient rien fait perdre de cette franchise de manières qui cadre si bien avec les

habitudes de l'homme de guerre et que la loyauté de caractère de Bellegarde lui avait du reste rendue familière.

Destiné à prendre part aux conférences qui se tenaient à Vienne en 1798 dans le but de fixer les indemnités à accorder aux Russes dont les forces venaient de s'adjoindre à celles de la coalition contre la France, ce fut à cette occasion surtout que Bellegarde se trouva dans le cas de se faire remarquer par les nobles qualités dont nous venons de parler.

Le chef de l'armée Russe, le maréchal Souwarow, élevait des prétentions que la Cour d'Autriche regardait comme exagérées.

Le loyal Savoyard se crut en devoir de résister avec fermeté à ces instances et de lutter en quelque sorte personnellement avec ce redoutable adversaire.

Il le fit d'une manière si adroite et en même temps si courageuse et si franche que l'illustre vainqueur de Zurick lui en sut gré, et finit par se rendre à des propositions qu'il s'était montré d'abord fort peu disposé à accepter.

(Biographie Universelle. Supplément tome 57, page 503)

CÉSAR TAPPARELLI

MARQUIS D'AZEGLIO.

César Tapparelli marquis d'Azeglio, entré jeune dans la carrière militaire, s'était trouvé de bonne heure dans le cas de donner des preuves de courage et de dévouement.

Dans le combat de Rauss, au Comté de Nice, en 1793 (combat si honorable pour les armes Piémontaises), d'Azeglio s'était porté si avant vers de l'ennemi, qu'après l'action, comme on ne le voyait point reparaître parmi les braves que la mort avait épargnés, on le crut perdu.

Cette nouvelle étant parvenue à sa femme désolée, on se trouva dans le cas d'ouvrir le testament que d'Azeglio avait fait avant de partir pour l'armée.

On trouva dans cet acte la défense que son auteur faisait à sa famille de porter le deuil en cas que sa mort eût lieu en présence de l'ennemi.

On était depuis quelques semaines dans l'attitude où cette désolante nouvelle avait plongé la veuve et les enfans du Marquis d'Azeglio, lorsqu'on apprit qu'il était en vie, et qu'on pouvait se flatter de ne pas tarder long-temps à le revoir dans ses foyers.

A l'action de Rauss, il était tombé aux mains des Français. Lorsque il s'était agi de permettre à d'Azeglio de rentrer en Piémont, on y apposait la seule condition, assez fréquemment en usage alors dans ces sortes de cas, que le militaire laissé en liberté donnerait sa parole de ne plus porter les armes durant la guerre contre l'ennemi qui consentait à son élargissement.

« A cette condition, dit d'Azeglio, je n'accepte pas la » faveur qu'on veut m'accorder. Je ne crois pas, ajoutait- » il, qu'un sujet fidèle puisse en aucun cas refuser à son » Souverain le secours de son bras et de son épée. »

Frappé de la générosité de cette réponse le Gouvernement français n'y vit qu'un motif de plus d'accorder à d'Azeglio son entière liberté.

Nous ne terminerons pas cet article sans ajouter que la conduite dans cette occasion de l'Officier dont nous parlons répondait non seulement à ses sentiments d'honneur et de loyauté bien connus, mais aussi aux principes de Piété, dont il faisait profession de la manière la plus ouverte, et qui l'avait rendu l'objet du respect de l'armée Piémontaise.

AMOUR DE LA PATRIE.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

De toutes les affections de l'homme, la plus noble après celle qui nous unit à notre auteur, la plus douce après celle qui nous lie à nos parens, à nos enfants, à nos familles, en un mot, la plus générale après celle qui nous attache à nos moyens de conservation et d'existence, est sans contredit l'Amour de la Patrie.

Aussi jamais ne s'est-il trouvé de cœurs rebelles à l'affection dont nous parlons.

Quel est en effet le cœur qui n'ait palpité aux approches de ses foyers, surtout après une longue absence?

Quel est le cœur qui ne se soit brisé à l'aspect de l'infortuné gémissant dans les rigueurs de l'exil sur la terre étrangère et soupirant aux seuls souvenirs de celle où il a vu le jour; de celle, que de malheureuses

vicissitudes du sort ne lui permettront peut-être plus de revoir ?

C'est autour, pour ainsi dire, de cette affection que viennent se ranger, se grouper toutes les autres affections les plus pures, tous les autres intérêts les plus chers, tous les souvenirs les plus précieux de nôtre vie.

Princes, cités, magistrats, familles, amis, tous ces objets de nos premières impressions, de nos sentiments les plus intimes, tout cela, un ancien l'a dit, tout cela vient se mêler et se confondre dans l'Amour de la Patrie.

Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares; sed omnes omnium charitates patria una complexa est (*).

L'Amour de la Patrie n'est pas le partage exclusif du riche, de l'homme de la science ou du pouvoir, de l'individu privilégié dans la société politique; non sans doute.

Le pauvre, l'infirme, l'infortuné sont également appelés à le sentir, à en éprouver les douces inspirations et à en recueillir le fruit.

Mais cette noble affection, cette affection si généralement sentie, en quoi consiste-t-elle ?

Il en est de l'Amour de la Patrie comme de bien

(*) Cic. Off. lib. I, c. 6.

d'autres de nos affections dont il est plus facile de dire ce qu'elles ne sont pas, que de définir ce qu'elles sont.

L'Amour de la Patrie n'est pas l'amour du pays, cet amour qui nous attache au sol qui nous a vus naître, principe incomplet et trop borné de notre nature instinctive, se rattachant en quelque sorte à une condition d'accidents, variable et matérielle, signalant l'occasion plutôt que la cause et la source de l'affection même dont il s'agit.

L'Amour de la Patrie n'est pas le simple développement de l'amour de la famille qui n'en est à la rigueur que l'embrion et un des élémens à la vérité le plus vivace peut-être, mais qui est trop individuel, pour ainsi dire, et trop restreint.

Enfin l'Amour de la Patrie n'est pas la nationalité qu'on a voulu confondre mal à propos avec le patriotisme, et qui, déterminé en quelque façon exclusivement par la communion de l'idiôme ou de la langue d'un peuple, semble tenir bien plutôt à des vues de l'intelligence qu'à des dispositions du cœur.

Nous venons de dire ce que l'Amour de la Patrie n'est pas, et nous avons vu qu'il n'est rien de ce que l'espace et le temps peuvent circonscrire ou borner.

Mais qu'est-ce donc, demanderont mes lecteurs, qu'est-ce que nous entendons par l'Amour de la

Patrie, quels sont les objets de cette affection, la plus noble de celles qui honorent l'espèce humaine?

Qu'est-ce qu'on aime dans sa Patrie, qu'est-ce qu'elle exige après cela de notre part pour lui prouver notre amour?

Nous aimons dans notre Patrie ce qu'elle est, ce qu'elle a été, ce qu'elle sera.

Nous aimons dans notre Patrie nos ancêtres, nos contemporains, notre postérité.

Nous aimons ses lois, ses usages, ses mœurs. Nous aimons en elle ses vœux, ses espérances, et j'oserai presque dire, ses souvenirs, ses craintes et ses regrets.

Mais qu'est-ce donc après cela, répéterai-je, que notre Patrie nous demande, que l'Amour de la Patrie exige de nous?

Des sacrifices.

Jeunes militaires, c'est de vous surtout que la Patrie exige une plus grande somme de sacrifices en retour de ses bienfaits.

En effet, de tous les membres de la société politique, n'est ce pas vous qui formez la classe des citoyens qu'elle honore le plus, qu'elle entoure plus généralement de ses bienfaits; mais aussi n'est ce pas de vous qu'elle réclame ce dévouement, cet entier abandon de vos propriétés, de vos intérêts les plus chers, ces sacrifices qui ne reculent devant aucun danger, ni

devant aucun obstacle, et qui vont jusqu'à celui de la vie; sacrifice qu'elle peut bien espérer, mais que, à la rigueur, elle ne peut pas exiger de toutes les autres classes de ses enfants?

Aussi, vous trouverez vous souvent dans le cas de lui faire le sacrifice le plus douloureux, celui de vos foyers.

Or, au nom de quel sentiment votre Patrie réclamerait-elle de vous ce pénible sacrifice qui émeut les fibres les plus sensibles de votre cœur?

C'est encore au nom de l'amour que vous lui portez.

D'ailleurs, jeunes militaires, c'est à l'idée de ces sacrifices même que vous attacherez celle des lauriers qu'il vous est réservé de cueillir au champ d'honneur; plus heureux en cela que ces anciennes races de braves chez les Grecs et chez les Romains, de ces héros dont on vous a si souvent proposé de suivre et d'imiter les exemples, qui vous en ont en quelque sorte légué l'héritage, ce sera sous les auspices d'une religion dont ils ne connurent pas la céleste lumière, que vous moissonnerez ces lauriers. Oui: les sacrifices que votre Patrie exigera de vous, notre sainte religion vous engagera à ne jamais les lui refuser. Elle vous soufflera au cœur la force de les consommer.

Tous les sacrifices que vous lui ferez ne seront pas aussi grands sans doute que ceux que nous venons de

signaler, mais enfin si jamais ils l'étaient, vous les ferez sans hésitation et sans regrets, vous les ferez avec joie, et cette joie sera proportionnée à la grandeur même des privations qu'ils vous coûteront.

Vous vous souviendrez après cela que la guerre a, de nos jours, un caractère qui la distingue d'une façon toute spéciale de celle des anciens peuples, dont je vous ai tantôt rappelé le nom.

Chez les derniers l'Amour de la Patrie avait un caractère exclusif et par là même en quelque sorte odieux et dur.

Aucun lien n'unissait des peuples que leurs gouvernemens séparaient et que quelques traités particuliers n'auraient pas rapprochés.

Vous n'oublierez donc pas, jeunes lecteurs, que s'il appartenait à la parole du Christ d'adoucir d'abord et de détruire ensuite ce système absurde de séparation et de rivalités entre ces grandes fractions de la famille humaine qu'on appelle peuples, et que si au son puissant de cette voix divine, les barrières qui séparaient l'homme de l'homme sont tombées, tous les individus de l'espèce humaine doivent se reconnaître pour enfants d'un même père, membres d'une même famille.

Si, malgré cela, il leur arrive de se disputer la possession de quelque partie de l'héritage commun, si pour le faire, ils se trouvent dans la nécessité d'employer

la force et des moyens de violence, ils n'en doivent pas moins se regarder comme obligés d'y apporter des ménagements qui rappellent que la lutte est engagée entre des frères, et qu'après la lutte c'est un frère que le vainqueur embrassera dans le guerrier qu'il aura combattu et vaincu.

Jeunes lecteurs, voilà la guerre telle que la religion que vous vous faites gloire de professer vous permettra, vous obligera même de faire dans l'intérêt de la justice et de la société politique dont vous faites partie.

TRAITS HISTORIQUES.

CHRISTINE DE FRANCE

RÉGENTE DE SAVOIE.

Troupes piémontaises.

(1641).

La partie des troupes piémontaises réunies à celles de France qui soutenaient les intérêts de la Régente Christine contre les Princes ses beaux-frères appuyes par l'Espagne, voyant avec peine que les drapeaux de ces deux puissances flottaient sur les remparts de presque toutes les places du Piémont, résolut en conséquence de se séparer momentanément de l'armée française pour surprendre le Fort de Revel, occupé par une garnison espagnole, pour y arborer le drapeau national.

Mais à peine cette résolution avait-elle été connue du comte d'Harcourt, qui commandait les troupes de France dans Turin, que ce général avait d'abord éclaté en plaintes et qu'il avait cru pouvoir les porter non seulement au marquis de Pianezza, ministre de la Régente, mais même directement au pied de cette Princesse.

La Régente venait d'entendre ces réclamations du général français. « Monsieur le comte » répondit-elle alors d'un ton qui devait faire reconnaître au comte d'Harcourt l'imprudence de sa démarche: « J'aime trop mon pays » pour n'en pas connaître les droits, et n'en pas défendre » les intérêts. Je n'ai jamais entendu dépendre de mes

» alliés pour enlever à mes ennemis les places qui m'ap-
» partiennent. »

Aussi le gouverneur de Revel, bien qu'attaché au parti des Princes Thomas et Maurice, mais zélé et chaud partisan de l'indépendance du Piémont, fut à peine informé de la déclaration de la Régente, qu'il ordonna que le drapeau de Savoie fût arboré sur le fort et qu'il figurât exclusivement sur les tours du château.

VICTOR AMÉDÉE II

DUC DE SAVOIE.

En 1691 le Duc de Savoie Victor Amédée voyait du haut de la colline de Turin l'incendie qui consumait le château de Rivoli, auquel les Français avaient mis le feu; quelques seigneurs de sa Cour en exprimaient leurs regrets à ce Prince, lequel affectionnait d'une manière particulière cette maison de plaisance, où la Cour avait coutume alors de résider pendant une partie de l'année.

Plût à Dieu, reprit le Duc, *que tous les maux que les Français nous font souffrir, ne portassent que sur mes palais: je regrette bien d'avantage ceux qu'ils font éprouver à mes malheureux sujets.*

CONSULS ET HABITANTS DE TORTONE.

(1155).

Tortone était au nombre des villes de Lombardie, qui s'étaient liguées avec Milan contre l'empereur Frédéric.

Frédéric se hâtait de marcher sur Tortone, déjà il l'entourait de ses troupes. Rien de ce qui pouvait rendre

plus redoutables les préparatifs de cette expédition, n'avait été omis par l'Empereur irrité.

On en était venu jusqu'à empoisonner les sources où les malheureux assiégés se trouvaient dans la nécessité de puiser l'eau qui manquait entièrement dans la ville.

Plus de 70 jours s'étaient écoulés depuis le commencement du siége. Les premiers jours du mois de février 1155 étaient arrivés. Les consuls de la ville s'entretenaient dans la cathédrale des moyens de prolonger la résistance. Frappés à mort par les décombres du toit de l'église enfoncé par un énorme bloc de pierre jeté par une baliste des assiégeants, ces zèlés administrateurs ne cessaient au moment de périr de recommander à leurs concitoyens de continuer à combattre pour l'indépendance du pays.

Tortone se trouvait réduite aux dernières extrémités; ni la résolution, ni la résignation, ni le courage des habitants, ni les secours des Milanais ne purent sauver cette malheureuse ville.

Le 12 février Frédéric passait le Tanaro, le 14 il entrait triomphant dans Tortone, marchant sur des ruines et sur des monceaux de cadavres, tristes preuves de la constance des généreux habitants. L'indignation des vaincus, et leur reconnaissance envers les plus marquantes des victimes de ce beau dévouement vouaient à l'immortalité les noms des chefs

Lanfranc Carnevarius;
Albéric Faravel;
Hugué Guidobono;
Rubald Malpassuti;
Albert Opizoni (de Opizo);
Azon de Pegazepe.

(*Carnevale, notizie illustri tortonesi, pag. 91*).

HABITANTS D'ALEXANDRIE.

GAYAUDI. (berger).

(1175).

Les confédérés de Lombardie avaient entrepris de bâtir une nouvelle ville au confluant du Tanaro et de la Bormida, à laquelle ils avaient donné le nom d'Alexandrie en l'honneur du pape Alexandre III protecteur de la confédération.

Alexandrie n'était encore à peu près qu'un groupe de chaumières entourées d'une chaussée et d'un faible retranchement, lorsque l'empereur Frédéric Barberousse résolut de l'attaquer et de raser ces embrions de fortifications.

Arrivant à la tête d'une nombreuse armée, ne doutant nullement d'en venir à bout par la voie seule des menaces, il employait une partie de son temps à chasser dans les environs.

Mais le courage des habitants devait suppléer à l'infériorité de leurs forces. Ils ne cessaient d'inquiéter et de harceler par de fréquentes sorties les troupes de Frédéric.

Ce monarque orgueilleux voyait avec indignation combien cette entreprise, qu'il avait regardée comme si facile, traînait en longueur. Dès lors il se décida à attaquer la nouvelle ville avec une violence extraordinaire.

Nul moyen ne devait être, et n'était en effet, négligé pour cela.

Quelques légers succès remportés dans les campagnes des environs, lui firent croire que le moment propice était arrivé.

Ses nombreux espions lui assuraient qu'Alexandrie était dans la plus grande pénurie de vivres et que la faim ne tarderait pas à la jeter dans la nécessité de se rendre.

Ces rapports, tout exagérés qu'ils fussent, n'étaient pourtant pas tout-à-fait erronés et faux.

Dans ces circonstances un berger, nommé Gayaudi, mû par la noble pensée de se dévouer au salut de son pays, avait conçu l'idée d'un stratagème qui suivant lui devait le sauver.

Il avait entrepris depuis quelque temps de nourrir de blé une vache qu'il lâchait parfois dans le fossé pour engager les troupes de Frédéric à chercher de s'en emparer.

Un jour en effet quelques soldats voyant cette proie à leur portée accoururent pour s'en saisir, et parvinrent à s'en rendre maîtres.

La vache fut abattue. Quel fut l'étonnement de la part des soldats lorsqu'ils purent reconnaître qu'elle avait été nourrie avec du blé!

Frédéric fut informé de suite de cette aventure et de la circonstance dont on vient de parler; il en éprouva lui-même autant d'étonnement que de surprise. Induit ainsi en erreur par ce qu'on regardait comme un accident fortuit, l'empereur ne douta plus que l'abondance ne regnât dans la ville assiégée.

Rebuté d'autre part par les difficultés d'une expédition qu'il devait regarder comme n'offrant que des résultats insignifiants, découragé d'ailleurs par les ravages que les maladies faisaient dans ses troupes, il se décida dans son dépit à prendre le parti de s'éloigner.

Toutefois avant de commencer sa retraite, il crut devoir faire encore une nouvelle tentative, dont le succès, s'il avait lieu, aurait amené la prise de la ville et l'extermination de ses défenseurs.

On avait reconnu depuis quelque temps qu'il existait une voie souterraine aboutissant à un endroit dérobé, tout près d'une des portes de la ville, et que l'on pourrait aisément y pénétrer sans que les habitants en conçussent le moindre soupçon.

Frédéric pensa que, pour tirer parti de cette découverte, il serait bon de profiter des jours qui seraient censés des jours de repos et de fête.

C'était tout juste la semaine de Pâques, et Frédéric fit proposer aux assiégés une suspension d'armes. L'offre fut acceptée.

Cependant dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint le travail qu'on avait dû exécuter pour se ménager le moyen de pénétrer à couvert dans la ville se trouvant à peu près achevé, quelques soldats d'élite de Frédéric furent introduits dans le souterrain.

Un corps de troupes considérable marchait en même temps en silence vers la porte à côté de laquelle le souterrain devait avoir son issue.

Parvenus à l'endroit désigné, les soldats devaient se glisser adroitement vers l'ouverture qui leur donnait l'entrée dans Alexandrie.

Mais l'impatience de quelques-uns de ces soldats fit avorter ce dessein si habilement conçu.

Des cris de victoire partirent du milieu de la troupe au moment où elle se trouva arrivée sur le terreplein.

Ces cris donnèrent tout-à-coup l'éveil aux habitants.

L'allarme ne tarda pas à se répandre dans la ville; les habitants armés accourent de toutes parts et pendant que les soldats de Frédéric cherchent à se répandre dans les rues, une mêlée furieuse s'engage sur tous les points où les défenseurs et les attaquants se rencontrent.

La lutte est des plus sanglantes, mais enfin le succès se prononce en faveur des Alexandrins.

Le désespoir l'emporte sur la fureur. Ceux des soldats de Frédéric qui ne se trouvent pas dans l'action, cherchent alors vainement le salut dans la fuite.

Alexandrie est sauvée.

Un monument dans le goût du temps fut élevé en l'honneur du généreux Gayaudi.

Une petite statue en terre cuite accompagnée des symboles de la profession de cé brave homme, fut placée dans l'enfoncement d'un mur devant la façade de l'église cathédrale. Ce monument a subsisté dans sa simplicité primitive jusqu'à l'époque où par suite de l'occupation du Piémont par les Français, l'ancienne cathédrale ayant été démolie, la petite statue fut retirée.

Il est non seulement permis d'espérer, mais il faut croire qu'un monument plus digne de la splendeur actuelle de la ville dont nous parlons, remplacera le signe honorable de la reconnaissance publique que les neveux de Gayaudi seraient disposés sans doute à suivre et à imiter si l'occasion s'en présentait.

(*Ghilini, annali d'Alessandria, V. 3, pag. 5*).

MAINFROI II. LANCIA, MARQUIS DE BUSCA

(*1250*).

Il est quelque chose de si noble dans le sentiment de respect qui s'attache aux grandes infortunes qu'on ne saurait trop prendre soin d'en rappeler les exemples et d'en cultiver les germes dans les jeunes cœurs et surtout dans ceux des militaires appartenant par état à une classe de citoyens qui plus que toute autre se trouvent dans le cas de fournir des modèles de ce sentiment ou d'en être l'objet.

Le sentiment dont nous parlons a paru héréditaire dans quelques familles.

Heureusement (tant la nature de l'homme est variée) la vertu l'a été quelquefois aussi.

La famille des Lancia, branche illustre, s'il en fut jamais, d'une des plus anciennes maisons du Piémont, celle des Marquis de Busca, est de ce nombre.

Quel Italien ne rougirait pas d'ignorer la lamentable histoire de l'infortuné Corradino de Naples?

Mais aussi, quel Piémontais ne devrait s'enorgueillir de ce que les derniers amis de l'illustre victime, Galvano, Giordano, Manfredo Lancia, étaient nos compatriotes?

Or c'était encore à la même famille qu'appartenaient les deux Mainfroi 1er et 2e, marquis de Busca. Le premier avait été un parfait modèle de fidélité envers l'empereur Frédéric 1er dont les étonnantes vicissitudes occupent une si grande place dans l'histoire de son siècle, et le second qui forme plus proprement l'objet de cet article, avait parcouru de la manière la plus honorable la même carrière que son père auprès de l'empereur Frédéric II.

Le dévouement de Mainfroi 2e à la cause de ce dernier Monarque lui en avait attiré la bienveillance et les bienfaits.

Mainfroi n'en avait pas moins désiré, à ce qu'il paraît, de se retirer sur ses vieux jours dans son pays natal.

Il s'y trouvait en effet en 1250 lorsqu'il fut élu *Podestà* de la ville de Chieri.

On pourrait dire de nos contrées à cette époque malheureuse, ce que l'on a dit d'autres anciennes régions d'Italie à une époque bien plus reculée, que, parmi nous, *qui non hospes hostis.*

Les querelles municipales à l'époque dont nous parlons, étaient d'autant plus désastreuses chez nous, que, eu égard à la proximité des lieux, ces querelles, envenimées dans la plupart des cas par des ressentiments personnels, prenaient généralement le caractère désastreux et sanglant des guerres civiles.

La ville d'Asti alliée du marquis de Monferrat, était en guerre contre la ville de Chieri et contre celle d'Albe, soutenues par le comte de Provence.

Mainfroi Podestat de Chieri, comme nous l'avons dit,

n'avait probablement pas cru pouvoir refuser de prendre le commandement des troupes de cette ville.

Né d'une race de guerriers, ayant passé la plus graude partie de sa vie dans les camps, il n'avait peut-être jamais renoncé tout-à-fait à l'idée de finir sa vie d'une autre manière que de la mort des braves.

La petite armée de Chieri allait être abordée par celle des ennemis. Il paraît que ces derniers surprirent à l'improviste les troupes de Mainfroi qui, attaqué dans le bas de la vallée proche du village de Moriondo, après un combat aussi long que terrible, fut entièrement défait.

Mainfroi s'exposa personnellement, de manière à compromettre son existence, par l'ardeur de sa bravoure

Un coup mortel l'atteignit à la tête. Il ne survécut que peu de jours à ce désastreux revers.

BONJEAN, ANDREINO ET ANDRÉ TROTTI.

(*XIVe et XVe siècles*).

Bonjean Trotti, attaché au service de Philippe Marie Visconti, seigneur de Milan, après avoir défendu Forli contre les troupes de Florence, et conquis Brescia sur les Vénitiens, se trouvait en 1447 dans Alexandrie, sa ville natale, lorsque cette même ville défendue par les Espagnols, était assiégée par les Français qui désolaient les campagnes des environs et venaient de traiter les habitants de Bosco, village fort proche d'Alexandrie, de la manière la plus barbare.

Trotti, dévoué à la cause de son pays, et bien déterminé à le venger, se met à la tête d'une compagnie de 700 bourgeois volontaires; sort d'Alexandrie pendant une nuit obscure; se glisse à travers les postes français; se

porte vers Bosco, où il arrive et trouve l'ennemi livré au sommeil après avoir commis toute sorte d'excès pendant la journée. Trotti en fait un carnage épouvantable. Ceux des Français qui ne parviennent pas à se sauver par la fuite, son faits prisonniers. Ce nombre est si considérable, que ne sachant comment les garder, on finit par les remettre en liberté. Alexandrie est sauvée.

Parmi les guerriers en grand nombre issus de cette même famille Trotti, les fastes d'Alexandrie ont plus particulièrement conservé le souvenir d'*Andreino* qui en 1391 remporta, à la tête des bourgeois de cette ville, une éclatante victoire contre les Français, et *André* auquel la Duchesse Blanche Visconti fut redevable de la conservation de la ville même dont nous parlons et d'un grand nombre d'autres des plus considérables de la Lombardie formant partie de ses états.

(*Porta, esemplari e simulacri*, *pag.* 31, 48).

HABITANTS DE SALUCES.

(*1487*)

Louis II. marquis de Saluces, après avoir fait hommage de ses terres au Duc de Savoie Charles I, s'était jeté ensuite dans le parti de la France qui était en guerre avec ce Prince.

Le Duc alors se met à la tête de ses troupes. Trente milles hommes marchent sur la capitale du Marquisat et arrivent sous les murs de Saluces au moment où le Marquis s'était transporté au-delà des Alpes pour y chercher des secours. Charles de Saluces, frère du Marquis, avait pris le commandement des troupes en l'absence de ce dernier.

Le nombre des défenseurs était d'ailleurs bien peu

considérable. Trois cents Génois commandés par un chef intrépide, nommé Animanegra, formaient ce qu'il y avait de plus capable d'opposer quelque résistance.

Mais le dévouement des habitants devait suppléer à la faiblesse de la garnison.

Les femmes surtout se montraient décidées à se bien défendre.

La Marquise de Saluces Jeanne de Monferrat est à leur tête. Argent, bijoux, meubles, tout est sacrifié pour entretenir l'ardeur et le dévouement des défenseurs.

Le Marquis revient de France. Il n'a pu obtenir du Roi que de belles paroles.

Le siége durait depuis deux mois. Tous les moyens de défense étant épuisés, il fallut enfin penser à se rendre. Une capitulation fut signée. La bravoure des habitants et l'admiration que leur conduite avait inspirée au Duc, portèrent ce Prince généreux à accorder des conditions qui sauvèrent la ville des horreurs du pillage.

CARNOVALE GEORGES.

(1527).

Georges Carnovale d'une maison patricienne de Tortone, après avoir parcouru une carrière brillante au service de l'Empereur et du Roi d'Espagne, et après être parvenu aux grades les plus élevés dans l'armée de cette dernière Puissance, s'était retiré dans ses foyers, suivi des regrets de tous les guerriers qui avaient servi sous ses ordres ou combattu à ses côtés.

Georges Carnovale, entouré de la bienveillance de ses concitoyens, vivait dans le repos le plus honorable au sein de sa famille, lorsque dans le mois de juillet 1527 un

corps d'Espagnols se trouvant proche de Tortone (qui s'administrait alors en Ville libre) s'avisa de vouloir la soumettre à une forte contribution.

Les habitants justement indignés, étant accourus aux armes, choisirent Carnovale pour le mettre à leur tête.

Ce généreux citoyen ne peut se refuser à de pareilles instances au moment du danger. Jugeant d'ailleurs en homme habile de la meilleure manière de se mettre en mesure contre les attaques de l'ennemi, il se porte de sa personne à la porte de S. Étienne qu'il regardait comme le point le plus exposé et le plus important à défendre.

Les Espagnols ne tardent pas en effet à se présenter devant cette porte. Il font des efforts inouis pour la forcer. Heureusement le courage et l'intelligence de Carnovale, ainsi que l'intrépidité des habitants, opposent une résistance si efficace, qu'après trois assauts furieux, l'ennemi y ayant perdu son chef, est obligé de se retirer.

Carnovale qui, dans un âge fort avancé, avait donné dans cette occasion une preuve si éclatante de dévouement, et s'était trouvé plusieurs fois exposé à perdre la vie à la tête des siens, fut ramené en triomphe dans la ville où il termina son honorable vie peu de temps après.

FRANÇOIS CANO (Sarde).

(*1527*).

Simple bourgeois de Cagliari, François Cano a pris rang parmi les guerriers les plus illustres de son tems.

Sa gloire militaire est d'ailleurs d'autant plus éclatante qu'elle n'a été due qu'à l'emploi de la valeur la plus brillante pour le salut de son pays.

Le 20 avril 1527 les Pirates Turcs avaient débarque

dans l'île de l'Asinara où Cano commandait une petite troupe de 100 chevaux.

Le nombre des Turcs débarqués était de plus de 400. Cano n'hésita point à les attaquer. Il le fait avec tant de résolution qu'ayant d'abord enfoncé la troupe ennemie le sabre à la main, pénétrant dans leurs rangs, il parvient à les disperser et à les obliger de regagner leurs vaisseaux.

Les Sardes payèrent de la mort de cinq des leurs le succès de cette glorieuse journée.

AYMÉRICH PIERRE
ET CASALABRIA FRANÇOIS (Sardes).

Illustre par sa naissance autant que par ses exploits, Pierre Aymérich avait partagé en 1553 avec l'intrépide François Casalabria, l'honneur de rendre inutiles les efforts du fameux corsaire Dragut et du commandant des galères de France Sanseverino pour faire une descente sur les côtes de la Gallura dans l'île de Sardaigne.

Peu de temps après Dragut cherchait encore à exécuter le même dessein avec des forces plus considérables.

Aymérich se trouvait alors sur la côte avec un très-petit nombre de braves.

La prudence lui aurait conseillé de se retirer, mais son patriotisme autant que son courage ne le lui permirent pas.

Aymérich s'oppose d'abord vaillamment aux attaques des agresseurs et parvient à les repousser. Ils reviennent à la charge; leurs essais ne sont pas moins infructueux. Enfin constamment battus, ils prennent le parti de se retirer.

Jamais succès plus complet n'avait couronné un dévouement plus honorable et plus beau

LA COMTESSE DE SCARNAFIS

FEMME DU BARON DE S. GÉNIS.

(*1672*).

En 1671 une querelle de Bergers sur les frontières du pays de Gênes et du Piémont, formant alors deux états séparés et malheureusement trop souvent désunis et rivaux, devint la cause d'une lutte sanglante provoquée d'ailleurs par de vieilles rancunes et d'anciens griefs qui existaient entre ces mêmes Gouvernements, surtout depuis que les Génois avaient témoigné dans plus d'une rencontre des dispositions bien plus favorables pour les Espagnols et les Français que pour les Piémontais leurs voisins.

Cette guerre ne fut d'abord pour les Piémontais qu'une suite de revers. Les succès que le Génois remportèrent, flattaient d'autant plus leur orgueil que les troupes Piémontaises étaient regardées à cette époque comme les meilleures de l'Italie.

Le Duc de Savoie par contre, qui ne s'attendait de son côté qu'à des triomphes, était doublement affligé d'un pareil état de choses.

Aussi ayant ordonné des levées extraordinaires de troupes, et ayant fait des dispositions extrêmement vigoureuses, admirablement secondé en cela par le dévouement de ses sujets, se trouva-t-il bientôt en état de faire changer de face aux affaires, et de relever la fortune de ses armes.

Plusieurs seigneurs tant de Savoie que de Piémont avaient levé des compagnies à leurs frais, et ils n'avaient pas tardé à arriver sur les lieux de la lutte à laquelle les femmes mêmes avaient voulu prendre part. La Comtesse

de Scarnafis en particulier, se conduisant en véritable Amazone, avait demandé et obtenu de S. A. R. d'avoir sous son commandement une compagnie, et de remplacer par là son mari le Baron de S. Génis qui avait été fait prisonnier dans un des premiers engagements avec les Génois.

A l'insu de celui-ci, cette courageuse Dame avait réuni un petit corps d'élite de cent hommes; elle s'était mise à leur tête, et était partie pour la frontière dans le mois de septembre 1672.

La guerre est poussée alors avec une grande vigueur. Les Piémontais reprennent le dessus; ils regagnent tout le pays perdu. Charles Em. content d'avoir effacé par ses succès le souvenir pénible des derniers revers, accéda aux propositions de paix qui lui étaient faites de la part de l'ennemi; et la réconciliation entre les deux États ne tarda pas à avoir lieu à la grande satisfaction de l'un et de l'autre.

La Comtesse Scarnafis en fut pour l'honneur d'avoir dignement remplacé son mari au milieu des dangers de la guerre et de s'être attiré les hommages de ses compatriotes et les plus hautes marques d'estime de son souverain.

En d'autres lieux, en d'autres temps, peut-être, quelque monument moins périssable que la simple narration d'un obscur écrivain aurait transmis à la postérité le souvenir du trait que nous venons de relater.

Mais parmi nous, à l'époque à laquelle ce même trait se rapporte, il est juste de dire que pour des actions semblables les cœurs généreux ne croyaient point devoir réclamer d'autre rémunération que le bonheur de les avoir accomplies, et la sympathique reconnaissance de leurs concitoyens.

(*Relation de Savoie par Chapujean, pag. 135*).

CATALAN ALFIERI COMTE DE MAGLIANO.

(*1672-76*)

Un des plus tristes exemples des dangers de la corruption et de la prévarication dans les temps surtout qui accompagnent et suivent les troubles politiques et les intrigues qu'ils amènent à leur suite, est celui qu'offre dans notre histoire (où les exemples de telles iniquités sont heureusement si rares), la condamnation du comte Catalan Alfieri, victime aussi généreuse qu'infortunée de la rivalité des courtisans et de la jalousie d'un des premiers Magistrats de son temps.

Catalan Alfieri avait combattu vaillamment depuis sa jeunesse pour la gloire de son Prince et pour le service de l'État.

Le Duc de Savoie, Charles Emmanuel II avait été témoin de ses premiers exploits. Catalan criblé de blessures, mutilé de la main droite, s'était acquis le respect de l'armée et avait mérité tous les honneurs auxquels il était parvenu.

L'envie s'attacha à son mérite autant qu'à ses succès. Dans une expédition contre les Génois, il fut accusé d'intelligences secrètes avec l'ennemi. Poursuivi avec une animosité sans exemple, arrêté, enfermé dans une prison d'état, et jugé par un conseil de Magistrats délégués, il fut condamné à la dégradation et à la peine capitale.

Catalan reçut dans sa prison par la bouche de sa femme l'annonce de ce terrible arrêt. Après quelques moments de silence; « vous savez, reprit Alfieri, que je meurs in» nocent. Vouz pardonnerez à mes ennemis comme je leur » pardonne moi-même dès à présent. Mais il vous reste » deux enfants. Il sont loin de ces lieux; ils auront bientôt » appris ma fin malheureuse. Vous leur direz de justifier la

» mémoire de leur père. Voilà la tâche dont je vous charge, » comme de votre premier devoir. Nos enfans assurés de » mon innocence, éprouveront peut-être de l'éloignement » pour leur pays; vous leur direz qu'il est de leur devoir » de bien servir leur Prince; il leur saura doublement gré » de le faire, j'en suis sûr, d'autant plus qu'il aura reconnu » l'innocence de leur père. La calomnie ne peut avoir de » succès durables. »

VICTOR DE SOLARO COMTE DE GOUVON

Piémontais,

GÉNÉRAL AU SERVICE DE L'AUTRICHE.

(*1704*).

Victor Solaro, comte de Gouvon, avait quitté de bonne heure son pays natal pour passer au service de l'Autriche, où il était parvenu au grade de Général.

Il marchait à l'arrière garde de l'armée Impériale, qui s'avançait vers le Piémont, pour faire sa jonction avec les troupes de Savoie, lorsqu'au passage de la Bormida le 11 janvier 1704, combattant vaillamment à la tête d'un corps de cavalerie, il fut mortellement blessé de deux coups de feu.

Quelques-uns de ses amis se pressant autour de lui, exprimaient leurs regrets d'une manière d'autant plus vive qu'ils perdaient dans le brave Solaro un chef estimé et un collègue plein de bienveillance. *Mes amis*, leur dit le brave Solaro, *ne vous affligez point de ma fin. De mon côté je n'ai de regrets en ce moment que celui de ne pouvoir combattre plus long tems pour la défense de mon pays.*

GARNISON PIÉMONTAISE DE TURIN.

(*1706*).

Le Duc de Savoie, depuis Roi de Sardaigne, Victor Amédée II, en guerre contre la France depuis 1701, justement indigné dés incessantes provocations des ministres du Roi Louis XIV, marchait à la tête plutôt de tout son peuple, que de son armée seulement pour repousser l'injuste agression des Français; il faisait des efforts inouis pour parvenir enfin à remettre en paix son pays ou à s'enterrer sous les ruines de la monarchie.

Soixante mille Français tant d'infanterie que de cavalerie, suivis d'un parc immense d'artillerie et de tout ce qui peut rendre l'approche d'une armée plus formidable, marchaient sur Turin.

Après avoir pourvu à la défense de sa capitale, Victor Amédée s'en était éloigné pour tenir la campagne et harceler l'ennemi, qu'il forçait par là à partager ses forces, à les disséminer, et par tant à les affaiblir.

De toutes parts les habitants du Piémont accouraient à la voix de Victor et venaient en foule se ranger sous ses drapeaux, bien sûrs de trouver toujours ce Prince le premier au lieu du danger.

Des traits nombreux d'une bravoure extraordinaire signalèrent cette brillante époque de l'histoire militaire du Piémont.

Plusieurs de ces traits ont été rapportés dans ce Recueil aux articles destinés à rappeler le nom de leurs auteurs. Mais tous n'ont pu l'être, et nous croyons acquitter une dette sacrée enver l'honneur national, en ajoutant ici les détails qu'on va lire.

Le marquis Isnardi de Caraïl (Piémontais) et le marquis de la Roche d'Aléry (Savoyard) avaient été chargés, le

premier du commandement de la Ville, le second de celui de la Citadelle.

L'un et l'autre jouissaient d'une grande réputation militaire.

Tous deux furent blessés durant le siége.

Treize régiments d'infanterie, six cent hommes de cavalerie formaient la partie Piémontaise de la garnison.

J'ai dit, la partie Piémontaise, parcéqu'une autre partie de cette garnison était composée d'Allemands et de Suisses.

Le colonel comte de la Rocca fut tué au moment où, à la tête des grenadiers, se portant en avant bayonette au bout du fusil, il repoussait l'ennemi à l'attaque d'une demi lune.

Deux lieutenants colonels, le chevalier de la Porté et le chevalier Pallavicini périrent dans des sorties dont le commandement leur avait été confié.

Quarante officiers de tout grade perdaient la vie en différentes rencontres. Quatre vingts remportèrent d'honorables blessures,

Voici le nom de tous ces braves.

Du régiment aux Gardes commandé par le marquis Pallavicini.

Tués	*Blessés*
Chev. De Chevron	Comte De Solar
Chev. De Mombaron	Mons. De Borsé
Deux chev. Dalmazzo	Mr Vivalda
Chev. De Briançon	Mr Morfei
Mr Derossi	Mr Lessone
Chev. De Gattières	Chev. de Valperga
Chev. De Corbetto	Comte de Vallais
Chev. De Mombercel	Mr D'Aubernon

Mr Tonet	Mr De Sanctus
Chev. Baratta	Chev. Pallavicini
	Mr De Viallet
	Baron Barosio
	Marquis D'Aix
	Mr De Bauleger
	Mr D'Aranton
	Mr De Juge
	Mr Dignan
	Mr Bruno
	Mr De la Trinité
	Mr Tersi
	Mr Porro
	Mr Benedetti

Du Régiment de Savoie commandé par Mr de Corbeaux.

Tués	*Blessés*
Capitaine Charriere	Mr Du Castel
Mr Javen	Mr De la Salle
Mr Lanfracy	Mr Blanc
Mr Renardy	Mr Digny
Comte De Clermont	Mr De la Tour

Régiment de Monferrat commandé par le comte Caquéran de la Roque.

Tués	*Blessés*
Mr Barosio	Chev. De la Cantarena
Mr Talpon	Mr Sordi
Chev. Caqueran	Mr Bottero
Chev. Peyrani	Mr Braida
Mr Garone	Mr La Grasse
Mr Colli	Mr Boasso

Chev. De Ciglie	Chev. De Salugia
	Chev. De Casanova
	Chev. Filippi

Régiment de Piémont commandé par le comte Tana marquis d'Entrèves.

Tués	*Blessés*
Chev. De Chalant	Chev. De Lascaris du Villar
	Chev. De Ventimille
	Mr Moretta
	Mr Bassetta
	Mr Donerge
	Mr Jos

Régiment de Saluces commandé par le Commandeur Vellati.

Tués	*Blessés*
Mr Vallé	Chev. De Castellamonte
Mr De la Tour	Mr Fiandat
Mr Duclas	Chev. Grimaldi
Mr La Bruna	Chev. De Govon
Mr Fontana	Chev. De Gorzegno
Mr Furno	Mr De Cambiano
	Comte Baratta

Régiment Fusiliers, commandé par le comte De la Roque.

Tués	*Blessés*
Comte Govean	Mr Ragone
	Mr Pasta
	Comte Robella

Chev. De Biscaretti
Mr Monaglia
Comte De Lignyville

Régiment de Maffei commandé par le chef de ce nom.

Tués	*Blessés*
Chev. de S. Martin	Mr De Gassino
	Mr Urzio
	Mr Marsaglia

Régiment de la Trinité commandé par le comte Costa de la Trinité.

Tués	*Blessés*
Mr De la Salle	Mr Carasso
Comte Baronis	Mr Peltau
	Mr Emmanuel
	Chev. Busca de la Roquette
	Mr Rogero
	Chev. Tesauro.

Régiment des Portes commandé par le Marquis de ce nom.

Tués	*Blessés*
Mr De Foublan	Mr De la Péaine
Chev. De la Porte	Mr Dernage
Mr De Cadumure	Mr Ghirau
Mr Rigode	
Mr Berneno	
Mr Argiono	

Régiment de Cortanze commandé par le marquis Roero de Cortanze.

Tués	*Blessés*
Comte de Brosolo	Mr Vandero

Régiment De Meyrol commandé par le chef de ce nom.

Tués	*Blessés*
Mr De Maneglio	Mr Giraud
Mr De la Croix	Mr Layard
	Mr Audibert

Régiment Dragon de son A. R.

	Blessé
	Baron Chiovatero

Officiers Du Génie.

Tués	*Blessés*
Mr Giordano	Mr Emmanuel
	Mr Ratto
	Mr Sevalle

Huit bataillons de bourgeois volontaires de la ville rivalisèrent de zèle et de dévouement, pendant toute la durée du siége, avec les corps de ligne que nous venons de nommer.

Ces bataillons dont le commandement en chef avait été confié au comte Prována, inspecteur général, étaient commandés chacun par

Le comte Morozzo
Le comte de Quarto
Le comte de Cumiane
Le comte del Carretto
Le marquis Morozzo
Le comte Ferraris
Le chev. Nicolis
Le comte de Castelvecchio.

Au reste les préparatifs de ce siége de la part des Français avaient été immenses et formidables.

Ils avaient traîné devant la place 170 pièces de canon, 50 mortiers. Ils s'y étaient fait suivre de cent dix mille boulets, de plus de 400,000 cartouches, de 21|m bombes, de 50,000 grenades, de 15|m sacs à terre, de 30|m instruments de pionniers, de douze cent mille livres de poudre, de plusieurs équipages de pont complets.

L'auteur d'un journal du siége ajoute: qu'il y fut tiré 138,009 coups d'artillerie.

Qu'il y fut jeté 7000 bombes, 40,000 grenades.

Que les assiégés firent 34 sorties et qu'on fit jouer de côté et d'autre 40 mines et 27 fougasses.

On a évalué la perte des Français à 10|m hommes tant tués que blessés.

DONAUDI, OBERTI

ET VOLONTAIRES DE CONI.

Lorsque l'armée française dut repasser les Alpes, à la fin du mois de novembre 1744, se retirant par la vallée de la Stura, le général qui la commandait avait conçu

le dessein de détruire ou de mettre du moins hors d'état de service les fortifications du fort de Demonte, fort qui se trouvait sur son passage et dont il était obligé de retirer la garnison.

Il s'était mis en mesure jusqu'à un certain point d'exécuter son projet.

Quelques bourgeois de Coni informés de la détermination du général français, se proposent d'en empêcher l'exécution.

Un corps de jeunes volontaires sous les ordres de Mrs Donaudi et Oberti se réunit pendant la nuit; il marche à travers les montagnes et se trouve arrivé sous les murs du fort au moment même où les Français en sortent après avoir mis le feu aux fourneaux des mines, qui ne peuvent tarder de jouer et de produire les effets les plus désastreux.

Les braves volontaires se précipitent vers la porte et en surprennent la garde qu'ils désarment.

Une chaude mêlée s'engage avec quelques restes de la garnison française.

L'intrépide Donaudi est tué d'un coup de feu. Les jeunes gens qui le suivaient se réunissent à ceux qui ont Oberti à leur tête.

Tous en colonne serrée continuent de s'avancer; ils se répandent dans le fossé, où ils parviennent à couper la plupart des communications et à empêcher ainsi l'effet destructeur des mines. Demonte est sauvé; et les Français en fuite.

Les troupes françaises qui ont manqué le moment favorable, continuent leur marche dans les Alpes, arrêtées par les volontaires.

HABITANTS DE GÊNES.

(1746).

Dans la guerre de la reine de Hongrie, Marie Thérèse, contre la France et l'Espagne alliées en 1746, les troupes autrichiennes, sous le commandement du général marquis Botta, avaient occupé une grande partie de la rivière de Gênes.

Le général avait demandé au gouvernement de la république des contributions exorbitantes. On s'y était refusé, et sur cela Botta avait pris des mesures pour mettre la ville sous sa dépendance directe, et avait occupé en conséquence une partie des forts qui la dominaient. Il cherchait en même temps à s'emparer de quelques-unes des portes qui devaient lui en assurer la libre entrée et la sortie.

Dans la journée du 5 décembre, quelques cannoniers cherchant à transporter des pièces d'artillerie à travers la ville, il arriva que s'étant engagés dans un coin de rue où le sol, détrempé par la pluie, s'était enfoncé sous la pièce qu'ils trainaient, il devint extrêmement difficile de la faire avancer.

Ayant inutilement réclamé l'aide de quelques bourgeois qui passaient, les soldats crurent pouvoir employer les voies de fait pour les y forcer.

Sur ces entrefaites, un enfant de peuple, nommé Balilla, qui se trouvait tout près, s'étant saisi d'une pierre, et s'écriant *l'inso*, l'avait jetée à la tête d'un caporal, qu'il abattait de ce coup.

Ce fut là comme le signal d'un soulèvement général dans la ville.

Le peuple se rassemblait, se groupait, se précipitait contre les troupes qui cherchaient de leur côté à se mettre en mesure de résister.

Les dispositions faites par ces dernières furent du reste si mal entendues et leurs mesures si mal prises, le nombre des militaires se trouvait d'ailleurs si disproportionné avec les besoins du service, que la garnison ne tarda pas à se trouver dans la nécessité de sortir de la ville.

Le sénat avait entrepris dans ces circonstances d'ouvrir des négociations avec le général autrichien; mais c'était trop tard. Le peuple en tumulte se refusait à toute sorte de moyens de composition.

Les bourgeois venaient d'autre part de mettre à leur tête Thomas Astaretto, homme courageux et entreprenant, tiré de son sein.

Les plus audacieux n'avaient pas attendu ce moment pour courir sus à tout ce qu'on rencontrait d'Autrichiens dans la ville, les attaquer et les égorger impitoyablement.

Les troupes qui avaient occupé, comme nous l'avons dit, quelques-uns des forts qui dominaient la ville, se trouvant maîtres de quelques-unes des portes, ne doutaient pas qu'ils pourraient, en introduisant de nouvelles forces dans la ville, en tirer bientôt une éclatante vengeance.

Mais l'entreprise était plus difficile qu'ils ne le croyaient.

Les habitants militairement organisés, faisaient de fréquentes sorties; ces sorties avaient souvent quelques succès. Les Autrichiens avaient cherché parfois à en profiter pour pénétrer eux-mêmes dans l'enceinte; mais toujours inutilement.

Enfin, cette sanglante lutte durait depuis plusieurs jours, et elle menaçait de devenir à chaque instant plus sanglante.

Il est visible qu'à la longue les renforts qui seraient infailliblement arrivés à l'armée autrichienne auraient fini par lui donner la supériorité de force dont l'emploi aurait pu avoir les suites les plus désastreuses pour la capitale de la Ligurie.

Heureusement pour celle-ci les préliminaires de la paix entre les puissances belligérantes France, Savoie et Autriche avaient été signés; et le gouvernement Génois se trouvait débarrassé par là de tant et de si vives sollicitudes pour l'indépendance de la république.

Le sénat commença par chercher à calmer le peuple afin de prévenir ainsi les plus grandes calamités. Ses soins ne furent pas infructueux; les passions les plus ardentes se calmèrent, l'ordre se rétablit peu-à-peu et l'Autriche pacifiée renonça alors, comme de raison, à toute opération hostile, se disposant à s'éloigner de la ville, sans chercher d'autre satisfaction que celle d'une réconciliation qui avait été ménagée par les demonstrations bienveillantes du sénat.

PAYSANS SARDES.

En 1792 le gouvernement révolutionnaire de France avait décidé qu'il serait fait un débarquement de troupes dans l'île de Sardaigne.

L'amiral Trouquet fut chargé de commander cette expédition.

L'escadre composée de 30 bâtimens de guerre et d'un nombre proportionné de bâtimens de transport parut devant Cagliari le 28 décembre.

Peu de jours après quarante soldats ayant pris terre à l'endroit appelé pont de Sainte Catherine qui joint l'île de Saint Antioco à l'île principale, des paysans sardes, au nombre de sept, qui se trouvaient à peu de distance, ne prenant conseil que de leur courage, sautant lestement sur leurs chevaux, vont fondre bravement sur l'ennemi qui se met en mesure de leur résister.

Les Sardes font d'abord usage de leurs fusils: aux

sept premiers coups tirés, autant de Français mordent la poussière.

Un combat à l'arme blanche s'engage. Les intrépides paysans, qui ne manient pas moins bien l'arme blanche, que celle à feu, ne refusent pas de se mesurer avec leurs nombreux ennemis, et le font encore avec le même succès.

Enfin le petit nombre de Français qui restent, perdant l'espoir de réussir, prennent le parti de se retirer.

À la fin de cette lutte sanglante un seul des septs paysans-sardes restait en vie. Chargé des armes et des dépouilles de trois des ennemis tués de sa main il s'en retourne à son village où il est reçu aux acclamations de tous les habitans accourus en foule à sa rencontre, pleins d'une juste admiration pour leur intrépide compatriote.

Il est à regretter que nous ne puissions faire connaître ici le nom de ce brave homme, ni celui de ses six intrépides camarades.

BIENVEILLANCE.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

La disposition de l'âme qui nous porte à vouloir le bien de nos semblables indistinctement, à part toute idée de réciprocité et de retour, est ce qu'on appelle Bienveillance.

La Bienveillance, affection intime, indélibérée, sans objet déterminé, comme sans bornes fixes, forme le lien le plus général des hommes entr'eux, puisque rien dans les rapports d'homme à homme n'échappe à la compréhension du mot Bienveillance.

Dans l'économie des associations humaines, la Bienveillance adoucit les ombres de la méfiance, quand elle ne les efface pas.

Dans les réunions de la famille, elle produit ces doux reflets de lumière (qu'on me permette de m'exprimer ainsi) qui répandent sur le tableau de la vie les teintes les plus propres à l'embellir.

La Bienveillance n'exclut pas la justice, elle n'exclut pas même la sévérité; mais elle repousse toute exagération dans l'application de la loi, toute dureté dans son exécution, et à plus forte raison tout sentiment haineux, tout mouvement de violence et tout acte de cruauté.

La Bienveillance sourit à toutes les espérances de l'infortuné, même à ses illusions. Dernière planche de salut pour le coupable, elle va jusqu'à le plaindre et à préparer en lui les voies au repentir.

La Bienveillance est la source en nous des émotions les plus douces,

De la Bonté,
De l'Humanité,
De la Charité,
De la Bienfaisance,
De la Pitié,
De la Compassion,

pour ne rien dire de la tendresse, de l'attachement, de l'amour, de l'amitié, affections auxquelles la condition d'un choix exclusif d'objet assigne en quelque sorte un caractère particulier.

Les affections bienveillantes que nous venons de signaler sous le nom de Bonté, d'Humanité, de Charité, de Bienfaisance, de Pitié, de Compassion, ont

chacune des conditions spéciales qui les distinguent entre elles et de la Bienveillance en général.

La Bonté est la Bienveillance considérée comme principe d'action.

Sous l'empire de la Bienveillance simple, l'âme est dans un état d'attente et de suspension que la Bonté tend à réaliser.

Cependant la Bonté est de toutes les affections bienveillantes celle qui a des limites plus étendues. Elle va jusqu'à embrasser tous les êtres sensibles, même non doués de raison.

On n'en dirait peut-être pas autant de la Bienveillance.

La Bonté, considérée sous le rapport du soulagement qu'elle est propre à apporter à l'espèce humaine, constitue ce qui s'appelle *Humanité*.

L'Humanité fondée sur un principe religieux prend le nom de *Charité*.

Aussi, la Charité, vertu indépendante de toute inspiration d'affection purement humaine, avait-elle été inconnue, même de nom, à toute l'antiquité, à laquelle le principe vivifiant exclusivement chrétien, de la fraternité générale des hommes, était resté étranger.

C'est dans ce sens qu'il serait peut-être permis de dire, que la Bienveillance, la Bonté, l'Humanité tien-

nent au caractère, la Charité à un principe auquel le caractère de l'homme pourrait ne pas avoir part.

La Charité semble d'ailleurs supposer la disposition à des sacrifices, que la Bienveillance, la Bonté, l'Humanité, ne supposent pas.

La Bienveillance que la présence de la souffrance excite et nourrit s'appelle *Pitié.*

La Pitié qui rend commune la souffrance entre l'être qui souffre et celui qui en est le témoin, prend le nom de *Compassion.*

Il n'est point de cœurs bien faits dans lesquels ces deux affections ne se mêlent le plus souvent et ne se confondent ensemble.

On a remarqué que c'est ce qui arrive surtout aux militaires, parmi lesquels l'expression de la Pitié et de la Compassion semble avoir un caractère particulier, et être du reste généralement plus prononcée et plus vive que chez tout autre.

Serait-ce parce que les chances plus fréquentes de vicissitudes variées et de dangers communs multiplient pour eux, plus que pour les autres classes de personnes, les occasions d'exercer ces vertus?

Jeunes militaires, vôtre cœur vous avait sans doute dit d'avance combien les affections dont nous avons parlé jusqu'ici sont dignes de vôtre état, dignes de vous-mêmes.

Un préjugé absurde, fort ancien à la vérité, a pu malheureusement accréditer l'opinion contraire dans quelques classes de la société; mais quelle importance pourraient avoir aux yeux de personnes impartiales ces assertions de la malveillance?

Si elles venaient jamais du reste à frapper vos oreilles, jeunes aspirants de la gloire, n'hésitez pas à répondre à vos détracteurs: *Voici*, leur direz-vous, *voici les doctrines, que nous avons héritées de nos pères, que nous avons adoptées nous-mêmes, et que nous nous faisons gloire de professer.*

La guerre, si jamais la défense ou l'honneur de la patrie nous appelle à la faire, la guerre, avec toutes les violences qui en sont malheureusement inséparables, ne nous fera pas oublier que tous les hommes sont frères, que les rapports de cette fraternité générale des hommes établissent des droits émanés d'une justice que la volonté des hommes ne peut changer et dont la Bienveillance et l'Humanité sont l'expression naturelle.

Nous combattrons contre les ennemis de la patrie, nous leur disputerons la victoire, nos fers se croiseront avec les leurs.

Victorieux, nous userons de nos succès avec une modération qui ne démentira pas les sentiments de frères. La voix suppliante d'un ennemi tombé à nos

pieds se fera-t-elle entendre? Cette voix ne frappera pas inutilement nôtre oreille. Le secours le plus prompt de nôtre bras ne lui sera pas refusé.

Nulle part du reste les ministres de la Religion, les vieillards, les infirmes, les femmes, les enfants ne seront nos ennemis.

Aurons-nous succombé sous les coups de la fortune? Nous subirons nôtre sort avec résignation et avec la dignité de l'homme sûr d'être resté digne de la bienveillance et de l'estime du vainqueur.

Vaincus ou vainqueurs, après le combat il n'y aura plus d'ennemis, parce que nous avons la persuasion intime que dans tous les cas nous ne devons trouver partout que des frères.

TRAITS HISTORIQUES.

EMMANUEL PHILIBERT

DUC DE SAVOIE.

(*1562*).

La Duchesse Marguérite, femme du Duc Emmanuel Philibert, venait d'accoucher (2 janvier) dans le château de Rivoli d'un enfant qui fut ensuite l'intrépide duc Charles-Emmanuel I.

A cette nouvelle qui se répandit soudain dans la ville on accourut de toute part au château. Les cris de *vive le Duc, vive la Duchesse* ne cessaient de retentir de tous les côtés.

Les administrateurs de la Commune s'y étaient transportés aussi. Ils y arrivaient au moment où le Duc, suivi de sa Cour, sortait pour aller à l'Église rendre de solennelles actions de grâces à Dieu.

Ces braves gens se jettent aux pieds du Duc, embrassent ses genoux, et cherchent à lui exprimer de leur mieux les sentiments d'amour et de respect dont ils sont pénétrés.

Le Duc relevant ces fidèles administrateurs, les embrasse l'un après l'autre, et ne peut s'empêcher de laisser voir l'émotion qu'il éprouve en ce moment.

Les cris de *vive le Duc*, *vive Em. Philibert*, *vive notre Père*, redoublent. Le Duc voudrait avancer, mais la foule, qui augmente d'un moment à l'autre et obstrue le chemin,

l'en empêche. Il s'arrête alors. Il prend le petit Prince dans ses bras, le soulève, puis, *bons habitants de Rivoli*, s'écrie-t-il, *le voici cet enfant dont la naissance vous cause une si vive allégresse. Il est votre compatriote Il sera votre Prince. Comptez qu'il sera votre ami.* Les spectateurs fondent en larmes. Ce sont les larmes d'une population dévouée, qui se mêlent à celles du vainqueur de S. Quintin.
(*Cambiano, pag. 224*).

CHARLES EMMANUEL I

DUC DE SAVOIE.

(*1589*).

Charles Emmanuel I Duc de Savoie venait de mettre en déroute un corps de troupes Bernoises.

Ces troupes s'étaient retirées dans le village de Colonge d'où le Duc n'eut pas beaucoup de peine à les déloger.

Comme les Bernois avaient peu de temps auparavant donné de graves sujets de mécontentement au Duc, plusieurs de ses officiers lui conseillaient de profiter de cette occasion pour en tirer vengeance. *Vous voulez donc me priver*, dit le généreux Charles Em., *du plus doux plaisir qu'un guerrier puisse éprouver, celui d'oublier l'offense après la victoire?*

Le village de Colonge et les troupes Bernoises qui l'occupaient ne reçurent aucun mauvais traitement.
(*Cambiano di Ruffia pag. 1253. mon. hist. pat. script. tom. 1*).

VICTOR AMEDÉE II

DUC DE SAVOIE.

(*1690*).

L'armée Française ravageait les plaines du Piémont. Le Duc de Savoie Victor Amedée II tenait la campagne vivant en simple soldat au milieu des malheureux paysans que la guerre avait réduits à la plus affreuse indigence.

Une troupe de ces infortunés s'approchent un jour (8 novembre) du Prince pour lui demander des secours.

Le Duc leur donne d'abord tout l'argent qu'il a sur lui. Voyant ensuite que ce qu'il a donné est loin de suffire aux besoins de tant d'infortunés, *tenez*, leur dit-il, *voici ce qui me reste*. Et sur cela il détache de son habit les décorations de ses ordres et les livre aux suppliants.

DAMIEN CATANI

Amiral Génois.

(*1373*).

En 1373 Damien Catani, Amiral de la République de Gênes, avait été chargé du commandement de la flotte qui devait porter la guerre dans l'île de Chypre et tirer vengeance des habitants qui venaient de massacrer les Génois qui se trouvaient dans leur île. Catani s'étant emparé de Nicosie, un grand nombre de jeunes femmes appartenant la plupart aux familles les plus considérables du pays tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Catani ordonna qu'elles fussent toutes renvoyées à leurs parens, sans permettre qu'il leur fût fait le moindre outrage.

Les matelots murmuraient; on reprochait à l'Amiral de ne pas savoir tirer parti de la victoire.

Ce n'est pas pour enlever de tels captifs, reprit-il, *que notre Patrie nous a envoyés ici, c'est pour venger le sang de nos concitoyens barbarement répandu. Notre devoir est rempli.*

GEORGES BASTA

(*mort en 1607*).

Le célèbre Georges Basta, piémontais, dont il est parlé en d'autres articles de ce Recueil, Général de cavalerie au service de l'Empereur et un des écrivains militaires les plus estimés de son temps, avait coûtume de dire *qu'un seul homme sacrifié sans nécessité à la guerre, était une tache dans la vie d'un général.*

(*Miroir mil. Tome III*).

LE MARQUIS DE CARAGLIO.

Le Marquis de Caraglio, Gouverneur de la citadelle d'Alexandrie pendant le long et mémorable blocus de 1746, s'était réduit à vivre comme le simple soldat à la demi ration de viande de cheval. Dans une sortie de la garnison on avait eu le bonheur d'enlever un agneau.

On vint lui en faire hommage.

Mes enfans, dit-il aux soldats qui le lui avaient apporté, *nous avons près de nous des gens qui en ont besoin bien plus que vous et moi. Apportons ce présent à nos pauvres blessés.* L'effet suivit de près le conseil.

Le Général fut comblé des bénédictions des malades et des *vivats* des soldats.

UN OFFICIER DE CAVALERIE
à l'armée Française d'Espagne.

(1812).

Un jeune officier de cavalerie Piémontais au service de France faisait la guerre d'Espagne en 1812. Il avait été commandé pour une expédition dont le but était de lever une contribution dans un village fort à portée de l'ennemi.

Le jeune officier arrivé à travers mille dangers à l'endroit désigné, fait assembler les administrateurs de ce village, et leur expose l'objet de sa mission.

Les administrateurs savent si bien faire valoir leur détresse que le jeune officier ému et attendri, croit pouvoir prendre sur lui de surseoir jusqu'à nouvel ordre au recouvrement de la contribution.

Il retourne avec sa troupe auprès de son commandant et cherche de son mieux à justifier sa conduite.

Le commandant adresse de vifs reproches au jeune officier qui reconnaissant alors sa faute, demande de retourner au village pour y mieux remplir sa mission.

Il part. Arrivé heureusement au village, il fait connaître aux administrateurs ce qui vient de se passer, et les conséquences que pourrait avoir un nouveau refus de leur part.

Les honnêtes administrateurs apprécient les motifs qui leur sont exposés et se mettent en mesure de recueillir l'argent qu'on leur demande.

Il n'est sorte d'expressions de bienveillance dont ils n'accompagnent les protestations d'estime qui couronnent le généreux procédé du jeune officier Piémontais.

GEBONCEL

carabinier de Morgez (Aoste).

Le 20 décembre 1831 Édouard Rodolph gentilhomme Anglais traversait le Mont-Cenis. La voiture où se trouvaient sa femme et sa mère, était escortée par quelques paysans. Un terrible coup de vent la renverse. Vainement Rodolph appelle à son secours les paysans de l'escorte qui ont disparu.

Geboncel jeune militaire appartenant au corps des Carabiniers Royaux entend les cris des infortunés voyageurs. Il accourt à travers toute sorte de dangers. Il arrive. Il s'attache d'abord à tirer de la voiture la femme et les enfants qu'il parvient à sauver. Il sauve ensuite de même la mère et un domestique. Cela fait, il ne quitte plus la voiture qu'après qu'elle est mise en état de continuer sa route sans danger.

Rodolph tire sa bourse. Il l'offre à son libérateur, le prie, le presse, le conjure de l'accepter.

Geboncel refuse. Toute instance de la part de Rodolph est superflue: *je n'ai fait que ce que je devais*, répond le jeune carabinier. *Je suis trop bien récompensé par le service que je viens de vous rendre et par l'accomplissement de mon devoir envers le Roi.*

Une longue maladie avait en suite empêché Rodolph de mieux témoigner sa reconnaissance au jeune Cyprien Geboncel.

Il le fit plus tard d'une manière bien digne de son courageux libérateur et de lui.

Il fit inscrire dans le journal dont nous avons extrait cette narration, le récit du beau trait que l'on vient de lire.

Ce ne fut qu'alors que l'honorable procédé de Geboncel fut connu. Il lui fut accordé de l'avancement dans le corps auquel il appartenait, et il reçut de la part du Roi à cette occasion des paroles pleines de bonté.

NOBLESSE DE SENTIMENS.

Générosité, Constance, Magnanimité.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Agir en vue du bien en sacrifiant ses penchants, ses goûts, ses intérêts, est ce qui s'appelle Générosité.

La Générosité suppose un fond de bienveillance qui ne s'épuise pas et qui n'attend que l'occasion pour se manifester.

Elle tient à la Noblesse de sentimens qui porte l'homme généreux à se mettre au-dessus des considérations qui retiennent l'homme vulgaire.

La Noblesse de sentimens qui se réalise par des sacrifices extraordinaires, est ce qui s'appelle Grandeur d'âme.

La Grandeur d'âme peut aller jusqu'à la Magnanimité qui est (s'il est permis de s'exprimer ainsi) le sublime de l'ordre moral.

A la rigueur, on ne peut pas dire que la Générosité, la Noblesse de sentimens, la Grandeur d'âme et la Magnanimité soient des qualités particulièrement propres des militaires.

Ce sont des qualités de tous les états.

Mais il n'en est pas moins vrai de dire que les gens de guerre se trouvent plus souvent que tout autre dans le cas d'apprécier ces vertus et de les mettre en pratique....

Ce que nous venons d'observer s'applique surtout à la Grandeur d'âme et à la Magnanimité. La Grandeur d'âme et la Magnanimité semblent supposer en effet que dans la personne à laquelle on les attribue il se trouve un degré éminent de puissance et d'autorité, aussi bien qu'une supériorité qui donne à l'action qualifiée de grande ou de magnanime un éclat qu'elle tire assez souvent de la condition même et de la position élevée de son auteur.

Et n'est-ce pas parmi les militaires presque exclusivement que la fortune se plait à choisir les individus qu'elle met dans la possibilité d'exercer un pouvoir dont l'étendue ne connaît d'autres bornes que la volonté de celui qui en est revêtu et dont l'éclat est propre à frapper la multitude et à provoquer son respect, son obéissance, son admiration?

Alphonse, Roi d'Aragon, faisait le siège de Naples.

Des secours d'Espagne lui arrivent par mer.

Au moment d'entrer au port, un des navires qui transportent les troupes est sur le point de faire naufrage. Aussitôt Alphonse donne des ordres pour qu'on s'efforce de le sauver. Mais ces efforts sont lents. Le danger est en effet urgent, imminent. Alphonse se jette lui-même à la mer. *J'aime mieux*, dit-il, *être compagnon de la mort de ces braves, que d'en être le témoin.* Son exemple est suivi, le navire est sauvé.

Voilà de la Magnanimité!

Le Comte de Guébriand, maréchal de France, commandait en 1641 un corps d'armée de sa nation, faisant la guerre contre l'Empereur; le général Banier commandait un autre corps d'armée pour la Suède alliée de la France. Les procédés contrariants et les manières hautaines du général suédois avaient porté le maréchal à se séparer de lui.

Peu de temps après, Guébriand apprend que Banier allait être attaqué par l'ennemi. Sans perdre un instant, le maréchal met ses troupes en marche à travers un pays extrêmement difficile, et fait si bien qu'il arrive à temps pour amener des secours qui sauvent son rival.

On avait cherché à détourner Guébriand de cette noble résolution. On lui rappelait la conduite du général suédois à son égard. *Dieu me garde*, dit le

maréchal, *de chercher à venger des griefs personnels aux dépens de la cause commune; j'avais raison de me plaindre de mon collègue, mais j'aurais eu tort de m'en venger autrement que par le service que je lui ai rendu.*

Voilà de la Générosité!

Une nuance sépare (nous l'avons fait remarquer plus haut) la Magnanimité de la Grandeur d'âme.

Alexandre respecte dans la mère infortunée de Darius vaincu le malheur de la famille de son rival abattu.

Scipion faisant la guerre en Espagne, s'est rendu maître de Carthagène. On amène devant lui une jeune captive d'une beauté ravissante. Elle va devenir son esclave. Scipion apprend que cette jeune infortunée est fiancée à un Prince celtibérien. Il fait dire à ce Prince de se présenter devant lui. Celui-ci arrive. *J'ai*, lui dit le général romain, *un présent à vous faire*, *et ce présent le voici.* La jeune captive est introduite dans ce moment dans la salle où Scipion et le Prince se trouvent. *Je ne vous demande pour prix du service que je vous rends, que votre amitié pour moi et votre attachement à la République.*

La conduite du vainqueur d'Arbelles et celle du général romain sont des traits de Générosité. La grandeur des sacrifices que les actes que nous venons de rapporter ont exigé de leur part, ne va pas jusqu'à

leur mériter le titre de Grandeur d'âme ou de Magnanimité.

On s'est demandé quelquefois si l'éducation pouvait revendiquer quelque part dans les bienfaits dont la société est redevable à la Générosité, à la Grandeur d'âme et à la Magnanimité.

Il y aurait peut-être de la témérité à dire que ce n'est pas la nature qui fait, pour ainsi dire, les premiers frais en ces sortes de cas, et que ce n'est pas elle qui est la source de ces dispositions qui honorent si grandement l'espèce humaine.

Mais il faudrait bien mal connaître cette même nature pour contester que les soins accordés à la culture des germes de ces nobles dispositions entrent pour beaucoup dans le développement de ces mêmes germes, mis en contact en quelque sorte avec ces moyens de fécondation, dont la providence divine semble avoir fait une des conditions les plus générales de l'accroissement et du perfectionnement de tous les êtres créés.

Jeunes militaires, y en a-t-il parmi vous un seul qui ne se ressouvienne de l'impression que produisaient dans vos jeunes âmes les paroles de ces instituteurs éclairés et bienveillants qui faisaient briller à vos yeux l'éclat des grandes qualités de ces Grecs et de ces Romains qu'ils vous proposaient pour modèles?

Plus tard combien de fois ne vous est-il pas arrivé de sentir vos cœurs palpiter, vôtre imagination s'exalter, vos esprits s'enflammer à ces récits qui rappelaient les actions héroïques qui ont placé nos pères au rang de ces braves, qui font de nôtre histoire un champ si admirable d'exploits de l'homme de guerre, et de vertus de l'homme de bien?

Quelles émotions! quelles sympathies!

Ici je devrais finir; mais mon cœur me dit que, m'entretenant avec vous, jeunes militaires, il y aurait de ma part un oubli en quelque sorte coupable, si, après avoir parlé de Grandeur d'âme et de Magnanimité, entraîné par l'analogie de la matière; je n'ajoutais quelques mots sur deux des sources les plus pures et les plus douces de ces nobles affections du cœur humain.

J'entends parler du souvenir des bienfaits, et du pardon des injures.

Il appartenait à la voix du Christ de nous faire un devoir de ce généreux abandon de nous-mêmes que suppose l'oubli de tout ressentiment provoqué par des actes propres à compromettre nos droits, ou même le témoignage de nôtre conscience vis-à-vis d'un frère, coupable d'avoir négligé les uns et d'avoir blessé la délicatesse des autres.

Le pardon des injures; sentiment inconnu à la plus

sublime philosophie de l'antiquité, suppose des motifs qu'elle ne pouvait ni apprécier, ni même connaître, et qui devaient être regardés, en quelque sorte, comme au-dessus des possibilités morales de la nature humaine.

La loi évangélique pouvait seule nous imposer cette obligation, dont elle pouvait seule nous révéler le principe et nous garantir le prix.

Les militaires doivent nécessairement se trouver dans le cours de leur vie plus souvent placés que d'autres dans le cas de mettre en pratique le principe dont il s'agit.

Qu'ils n'en soient donc que plus empressés à en donner l'exemple. Rien n'est plus digne de l'homme qui s'est mis par état, en quelque sorte, au-dessus des faiblesses de ses semblables.

Après ce que nous venons de dire, aurait-on besoin de recommander à celui qui se trouve disposé à pardonner si généreusement des torts qu'il n'oublie pas, de se souvenir des services qui lui auraient été rendus ?

Quel est le cœur bien né qui se refuse à sentir le prix d'un bienfait, qui ne se sente tendrement ému à la vue de son bienfaiteur?

Laissons à quelques âmes dégradées le triste privilége de regarder la présence d'un bienfaiteur comme

un reproche. Misérable tendance d'une nature vile et corrompue, pour laquelle la bienveillance devient un poids ou une source de regrêts!

Peut-être est-ce le cas d'ajouter ici, que c'est bien à tort qu'on a voulu faire de l'ingratitude un vice plus particulier des Princes et des Grands. On a reproché aux uns et aux autres, d'oublier bien souvent les services qui leur ont été rendus.

Les Princes et les Grands à leur tour ont prétendu aussi d'avoir et de faire tous les jours des ingrats. Ces reproches ne sont peut-être pas moins injustes de la part des premiers que de la part des derniers.

Mais les griefs que ces mêmes reproches supposent, ne seraient-ils pas le plus souvent la preuve du peu de discernement que les Princes et les Grands mettent dans le choix des personnes dont ils font l'objet de leurs bonnes grâces et de leurs bienfaits?

Or, s'il en est ainsi, quelle est celle des deux classes de personnes dont nous venons de parler, qui pourrait faire valoir avec plus de raison le droit de s'en plaindre?

Quoi qu'il en soit, si l'ingratitude a quelque chose de si odieux, que toute la corruption des hommes n'a jamais pu parvenir à la mettre en honneur parmi eux, ni même à la rendre seulement excusable, comme on

l'a fait de tant d'autres vices, tels que la duplicité, l'astuce, l'ambition, l'abus de la force et la violence, quelle aversion l'ingratitude ne doit-elle pas provoquer chez les militaires dont l'âme ne doit s'ouvrir qu'aux nobles inspirations de la Bienveillance et de la Générosité?

Jeunes lecteurs, après tout ce que vous venez d'entendre, trouvez bon que j'en revienne à cette conclusion.

J'admettrai la supposition, dût elle-même paraître absurde, que le chef de l'État a méconnu vos services, que le Gouvernement a affecté d'ignorer les titres qui vous recommandent à la reconnaissance publique, que vos chefs, vos camarades, vos compatriotes en général, se sont refusés à rendre justice à vôtre mérite, bien réel, bien constaté; mais, je vous le demande, pénétrés comme vous l'êtes sans doute des seuls sentimens qui soient dignes de vous, ne repousseriez-vous pas avec indignation toute suggestion d'amour propre, toute insinuation de conseils perfides, toute provocation d'esprits malveillants, qui voudraient vous engager à refuser vôtre bras, vôtre fortune, vôtre vie à l'appel du Souverain et de la Patrie? Le Souverain, la Patrie, auraient-ils cessé d'avoir droit de compter sur vous? Non sans

doute. Vous sentez trop que tout ce que vous leur devez, vous vous le devez à vous-mêmes.

C'est pour vous-mêmes, pour vôtre honneur que vous devez être toujours prêts à répéter ces belles paroles d'un ancien sage: *Je laisse leurs torts à ceux à qui ils appartiennent, je veux rester digne de mon estime et de moi.*

TRAITS HISTORIQUES.

CHARLES EMMANUEL I

DUC SAVOIE.

A part les vices et les excès qui ont terni l'éclat des grandes qualités du conquérant Macédonien, aucun des Princes modernes n'a pu être comparé avec plus de raison à Alexandre-le-Grand que Charles Emmanuel I Duc de Savoie. Tous deux souverains d'un petit état, placé entre deux puissants empires; tous deux issus de races de héros dont l'origine se perd dans la nuit des temps; nés l'un et l'autre de pères justement renommés par leur haute sagesse politique, autant que par leurs talents et par leurs exploits militaires; tous deux élevés dans l'amour des lettres, et conservant pendant toute leur vie un grand respect pour le savoir; pénétrés tous deux d'une admiration profonde, l'un pour le plus grand des poëtes épiques Grecs, l'autre pour le plus grand des poëtes épiques Italiens; passant l'un et l'autre leur vie active et agitée au milieu du bruit des armes et des combats; la conformité de leurs destinées serait parfaite, si l'ancien n'avait eu sur le héros moderne l'avantage de l'immense étendue, et en conséquence de l'immense célébrité de ses conquêtes, et si le héros moderne n'avait eu de son côté sur son devancier l'avantage (bien plus grand aux yeux de la raison) de n'avoir employé ses armes que pour protéger l'*indépendance* de son pays, et pour la défense de la Péninsule Italienne tout entière.

Si, pour complèter ce parallèle, il fallait ensuite parler des imperfections et des défauts, nous pourrions ajouter qne nos héros payèrent tous deux le même tribut à la fragilité humaine par la même faiblesse, un penchant immodéré pour les femmes et une excessive crédulité aux prédictions des astrologues; faiblesses qui furent du reste, on peut dire, celles de leur siècle, circonstance bien propre à atténuer, sinon à faire oublier leurs torts.

Nos lecteurs ne seront donc point surpris, si, entraînés par l'intérêt du sujet, nous nous sommes permis de nons écarter, dans la rédaction de cet article, de la marche ordinaire de nôtre travail, et si nous lui avons donné en conséquence une étendue que la nature de notre ouvrage ne comporterait pas.

Charles Emmannel I faisait la guerre en Provence; les historiens du temps nous ont fait connaître de quelle manière les intrigues de la comtesse de Sault qui avait d'abord exalté si vivement les esprits en faveur du Prince Savoyard, en avaient ensuite fortement compromis les intérêts. Charles Emmanuel parfaitement instruit de ce changement de face, quoiqu'il eût tous les moyens de faire repentir de sa conduite cette femme inquiète et turbulente, refusa néanmoins constamment de le faire.

Madame de Sault, disait Charles Emmanuel, *est trop et trop peu, pour que je m'occupe à venger les torts qu'elle m'a faits.*

Au moment où il allait rentrer dans ses états, Charles Em. venait d'être informé du projet d'assassinat qu'un fanatique avait formé contre lui: loin de céder à la peur, il voulut qu'on permît à ce malheureux de pénétrer dans sa chambre, où il exigea qu'on le laissât seul. L'assassin entré dans la chambre où le Duc se trouvait, s'approchait de lui, affectant un grand respect pour sa personne. Le Duc regardant fixement le traître, *je sais*, dit-il,

ce que tu médites et ce que tu veux. Le malheureux tombe soudain à ses pieds. Charles Em. le relève. Il l'accompagne hors de sa chambre. Il ne tint pas aux soins que Charles Em. eut de garder constamment le silence sur cet horrible attentat, que la connaissance n'en fût dérobée au public. Le repentir et la honte du coupable en furent seuls les révélateurs.

Quelque temps après (en 1617) Charles Em. avait réuni ses troupes à celles de la France dont il était devenu l'allié contre l'Espagne. Il s'était porté sous les murs du bourg alors fortifié, de S. Damian au pays d'Asti en Piémont, et il en avait formé le siége.

Il n'ignorait pas les mauvaises dispositions des habitants à son égard. Malgré cela, informé que, grâce aux mesures adroitement prises à temps par Pierre Garretti seigneur de Ferrere, les magasins où les propriétaires de S. Damian tenaient leurs grains enfermés, leur avaient été enlevés, mais ayant eu connaissance des maux affreux que la disette causait dans la place, il ordonna que les grains enlevés fussent rendus.

La victoire ayant ensuite couronné les efforts des Piémontais et des Français réunis, et les Espagnols ayant été obligés de se retirer, la place s'était rendue à discrétion. Les lois de la guerre auraient permis, et un juste ressentiment pour l'obstination des assiégés à ne pas ceder aux injonctions des assiégeants aurait autorisé en quelque sorte la vengeance la plus cruelle. Mais Charles Em. défendit expressément qu'en entrant dans la place, on ne fît aucun mal aux habitants. Bientôt après il y entrait lui-même à la tête de ses troupes. Mais à peine s'y fut il montré qu'un coup de fusil, parti du milieu de la foule, atteignit le cheval du Duc et l'abattit. Les officiers de sa suite, les Français surtout, s'abandonnant au sentiment d'une juste indignation pressaient Charles

Emmanuel de permettre qu'on vengeât par quelque trait de rigueur cet atroce attentat. Mais Charles Em. s'y refusait, lorsqu'on vint lui rapporter que dans quelques quartiers du bourg des soldats avaient commencé à se livrer au pillage. Charles Em. écarte les officiers qui l'entourent, se dirige vers l'endroit désigné comme lieu du désordre, y arrive, fait entendre sa voix menaçante, et par les mesures le plus promptes, il parvient d'abord à faire respecter les lieux sacrés, et ensuite à ramener partout l'ordre et la tranquillité.

Nous croirions ne pas rendre à la mémoire de ce Prince toute la justice qui lui est due, si nous n'ajoutions, avant de terminer cet article, les deux traits suivants.

Charles Em. I, que son activité et sa valeur avaient rendu l'idole du soldat, n'était pas moins aimé de ses peuples en général qu'il l'était des militaires qu'il appelait ses enfans de prédilection. Interrogé un jour par le ministre d'une Cour étrangère, touchant le nombre de combattants qu'il mettrait sur pied en cas de guerre, *autant de sujets, autant de soldats*, répondit-il; *tanti sudditi, tanti soldati*. Et c'était l'exacte vérité.

Les Espagnols venaient d'occuper le Monferrat en dépit des accords qui avaient été pris peu de temps auparavant avec le Duc Charles Emmanuel. Ce Prince fit des protestations. Mais les ministres du Roi d'Espagne firent des réponses évasives.

Charles Em. décidé à prendre une attitude hostile, fit appeler le Ministre d'Espagne à Turin, lui exposa succinctement ses griefs, puis sans lui donner le temps de répondre, ôtant le collier de la Toison d'or qu'il portait à son cou, le lui remit, l'engageant à le renvoyer à son maître. Dans la générosité de ses nobles sentiments, ce Prince ne croyait pas pouvoir porter les devises

d'un ordre qui lui avait été conféré comme gage d'amitié par un Prince dont il venait de se déclarer l'adversaire.

EUGÈNE DE SAVOIE-CARIGNAN

COMTE DE SOISSONS.

(*1697*).

Le Prince Eugène avait battu les Turcs à la bataille de Zenta, où il avait attaqué l'ennemi contre les ordres de la Cour.

L'éclat de cette victoire était d'autant plus grand que l'ennemi était trois fois plus nombreux, et que le grand Visir y avait été tué avec dix sept Pachas, et cinq mille soldats.

Le Prince Eugène arrivé à Vienne y trouve l'ordre de remettre son épée. *La voilà*, répondit froidement le Prince, *cette épée que l'Empereur veut me retirer ; je consens de ne plus la reprendre, si je ne puis l'employer pour son service.*

L'épée et les bonnes graces de l'Empereur ne tardent pas à lui être rendues.

LE MÊME.

Le Prince Eugène de Savoie était profondément religieux.

Il l'était au reste d'une manière franche, ouverte, digne d'un grand Capitaine, digne d'un Prince, ou pour mieux dire, d'un soldat.

Peu sensible aux éloges que la flatterie lui adressait trop souvent, parlant de ceux qu'avait faits de lui un des plus grands litérateurs de l'époque, le poète J. B. Rousseau, il avait coûtume de dire, quand on lui en parlait :

j'ai oublié les épigrammes de Rousseau, même son ode à ma louange, mais je relis toujours avec plaisir ses psaumes et ses cantiques.

VICTOR AMÉ II DUC DE SAVOIE.

(*1701*).

Le Maréchal de Villeroi avait succédé au Maréchal de Catinat dans le commandement de l'armée française en Italie.

Il avait formé le projet d'attaquer Chiéri occupé par les Espagnols, ne doutant nullement que la supériorité de ses forces ne lui garantît le succès de son entreprise.

Le Duc de Savoie, Victor Amé II, alors allié de la France, qui connaissait mieux que le Général français les localités, comme aussi les moyens et les ressources de l'ennemi, conseillait au Maréchal de ne rien presser, de ne rien donner au hasard, et de s'assurer bien positivement de la véritable situation de l'armée impériale avant de ne rien entreprendre qui pût compromettre l'armée française.

Villeroi ne faisant aucun cas des observations du Duc de Savoie, ordonna à ses troupes de marcher sur Chiéri.

Cette décision prise, le Duc de Savoie, ne voulant manquer en rien aux devoirs d'un fidèle allié, se disposa à marcher à la tête de ses troupes, pour seconder ainsi de son mieux les dispositions du Général français.

Chiéri se trouvait en bon état de défense.

Villeroi s'étant imprudemment avancé jusques sous les murs de la ville, l'artillerie ennemie commença à jouer, et emportait des rangs entiers des légions françaises.

Le Duc Victor présent à l'action ne cessait d'encou-

rager, par sa présence, ses propres troupes comme celles de son allié.

Et il le faisait si bien, que, quoiqu'il eût eu ses propres habits percés d'une balle, il restait encore avec ses Piémontais exposé aux feux de l'ennemi, lorsque le Général français, faisant donner le signal de la retraite, avait déjà commencé à s'éloigner.

Le danger que courut le Duc en cette occasion fut si grand, et son sang froid dans l'action si parfait, que le Roi de France crut devoir lui en faire des remerciments par une lettre particulière.

(Solaro di Moretta pag. 401).

CHARLES EMMANUEL III

ROI DE SARDAIGNE.

Un sculpteur distingué offrait ses services au Roi de Sardaigne Charles Em. III, et le priait de le faire travailler pour l'ornement de son palais. Il lui proposait de former pour sa galerie les bustes des Empereurs Romains.

Je le veux bien, reprit le sage Roi, *mais j'entends, que ce ne soit que de ceux qui s'en sont rendus dignes. Titus, Trajan, Antonin et Marc Aurèle.*

MAURICE DE SAVOIE

DUC DE MONFERRAT.

Les troupes Piémontaises sous les ordres du Duc de Monferrat fils du Roi Victor Amédée III faisaient leur retraite dans les Alpes par la vallée de Tarantaise en 1793.

Le Prince commandait l'arrière-garde; on lui fit remarquer combien cette position devenait critique, au moment où l'ennemi se portant en avant avec vigueur, avait soin surtout de jeter des partis sur les flancs de l'armée Piémontaise.

On proposait en conséquence au Prince de penser à mettre sa personne en sureté, marchant vers la frontière du Piémont par le chemin le plus court.

Si nos troupes doivent se battre, répondit le Duc, *il est juste que je sois avec elles pour les encourager; pour ce qui est de la sureté de ma personne, ce n'est pas ici le moment d'en parler, quand tant de braves gens exposent leur vie pour la défendre.*

Les Piémontais étaient arrivés peu de temps après aux confins de la vallée d'Aoste.

L'ennemi ne cessait de les harceler dans leur marche rétrograde.

On parla derechef au Prince de s'éloigner; nouveau refus de sa part. Enfin le jour était arrivé où, les Français s'étant portés à l'attaque du Petit S. Bernard, défendu par les Piémontais, le Duc de Monferrat, qui ne s'était pas séparé d'eux, se trouvait en quelque sorte sous le feu des assaillans.

Beaucoup d'officiers crurent qu'ils pouvaient l'engager sans blesser sa délicatesse, à voiler la plaque brillante de l'ordre de l'Annonciade qu'il portait toujours à découvert sur sa poitrine.

Le Duc prenant alors une contenance sévère: *Messieurs*, dit-il, *cette décoration n'est pas faite pour rester cachée en présence de l'ennemi.* On se tut. La nuit interrompit le combat qui avait duré plusieurs heures. Le Duc coucha tout près de là dans une chapelle qu'un obus vint frapper et abattre le matin, peu d'instants après que le Prince en fut sorti.

CHARLES ALBERT

ROI DE SARDAIGNE.

Après ce que nous avons dit du Roi Charles Albert à l'article *désintéressement*, nos lecteurs auront de la peine à se persuader qu'il ait pu lui rester encore quelque chose de plus grand à imaginer sous le rapport de ce noble sentiment.

Toutefois le trait que nous allons rapporter leur prouvera le contraire.

Peu de temps après son avènement au trône en 1831 Charles Albert avait conçu le dessein de réunir dans une galerie de ses appartemens les images des hommes illustres de son pays qui avaient mieux mérité de la patrie à diverses époques.

Ce dessein, qui prenait sa source dans la sublime pensée qu'un roi digne de l'être s'approprie toutes les gloires de ses sujets, était exécuté peu de temps après, et rien ne serait resté à désirer à cet égard si le temps n'avait pas manqué pour en rendre l'exécution plus digne de son objet sous le rapport de l'art.

GUASCO SCIPION I (*XI siècle*)

GUASCO ALBERT (*XII siècle*)

d'Alexandrie.

A la tête des braves que la Ville naissante d'Alexandrie envoyait en Palestine en 1094, Scipion Guasco, après s'être fait remarquer par son intrépidité au milieu de l'élite des guerriers accourus des diverses parties de l'Europe, trouva une mort glorieuse sur le champ de bataille.

Son nom est rappelé trois fois par le chantre immortel d'Herminie.

Nè Guasco ..... addietro lasso (*)
Guásco, quarto fuor venne .... (**)
Nè solamente discacciò costoro
La spada micidial dal dolce mondo,
Ma spinti insieme a crudel morte foro
..... Guasco .... (***)

Albert Guasco, de la même maison que Scipion, avait reçu dans sa ville natale le glorieux surnom de *premier des Alexandrins.*

Il avait en effet combattu à leur tête dans les guerres contre la République d'Asti alors si puissante et si redoutée.

Il figurait ensuite comme chef des Alexandrins dans la guerre contre Guillaume marquis de Montferrat, et ce

(*) Canto 1° stanza 56.
(**) Canto 5° stanza 75.
(***) Canto 20 stanza 40.

fut dans cette guerre qu'Albert eut occasion de se faire remarquer par le trait honorable que nous allons rapporter.

Le marquis de Montferrat avait bravement combattu contre les troupes d'Alexandrie. La fortune avait trahi son courage et il avait été obligé de prendre le parti de la retraite. Guasco voyant qu'il s'éloignait, se mit à sa poursuite. Il le fit avec une célérité si grande, que l'ayant surpris dans sa marche, il lui aurait été facile de l'atteindre et de lui ôter la vie; mais Guasco voulut se venger d'une manière plus noble du mal que son adversaire avait fait à son pays.

S'étant approché soudain de Guillaume, il lui passa par dessus la tête la chaine d'or qu'il portait pendante à son cou. Il l'arrêta ainsi et l'emmena prisonnier jusqu'à l'endroit où l'attendaient avec impatience et inquiétude ses intrépides compagnons d'armes.

OBERT SPINOLA (Génois).

(*XIII siècle*).

Les Spinola, de la puissante maison de ce nom à Gênes, disputaient depuis long-temps aux Grimaldi, patriciens non moins puissants de cette même ville, l'honneur d'être à la tête du Gouvernement.

Les choses en étaient venues au point qu'il ne se passait presque pas de jours qu'il n'y eût dans les environs et plus souvent même dans l'intérieur de la ville des rixes et des contestations sanglantes.

Enfin le jour était venu où un combat devait avoir lieu et décider de la supériorité de l'un ou de l'autre des deux partis; une attaque furieuse livrée par les Spinola à leurs adversaires, assura le succès des premiers.

Un grand nombre de prisonniers avait été le fruit de cette victoire qui avait d'ailleurs coûté la vie à un nombre considérable de guerriers des deux partis.

La populace toujours excessive dans ses mouvements, voyant la victoire assurée aux Spinola, voulait sévir contre les Grimaldi vaincus.

Elle se portait en foule à l'endroit où les prisonniers se trouvaient réunis, ne se proposant rien moins que de les égorger.

Obert Spinola, informé de cet indigne projet, accourt à l'endroit que nous venons de dire. Dès qu'il entendit les cris de mort et les atroces vociférations de cette multitude furibonde, *Génois, gardez-vous bien*, s'écria-t-il, *de commettre un pareil attentat et de maltraiter des malheureux que leur mauvaise fortune a fait tomber entre nos mains : nos prisonniers ne sont-ils pas nos compatriotes, nos frères? Ils étaient dans l'erreur.*

Ces nobles paroles sont accueillies avec respect et la tranquillité ne tarda pas à se rétablir.

Spinola jouit alors doublement de son triomphe. Il était vainqueur et il s'était montré digne de l'être.

(Chronique d'Asti de Guillaume Ventura, chap. XVIII).

GUILLAUME DE BOCSOZEL ET HUGUES SON FILS.

(1325).

Le comte Édouard de Savoie qui s'était signalé en tant de rencontres, et en particulier à la journée de Mons-en-Puelle, où à la tête des braves de son pays qu'il avait conduits au secours du Roi Philippe-le-Bel contre les Flamands il avait fait des prodiges de valeur, se trouvait engagé en 1325 dans une sanglante querelle avec Humbert, Dauphin du Viennois, son cousin.

Ce dernier prince qui comptait parmi les plus habiles capitaines de son temps, ne voyait pas de plus redoutable rival que le Comte de Savoie.

Un engagement avait eu lieu près du château de Varey entre les Savoyards et les Dauphinois.

Tout le courage des premiers, toute la vaillance personnelle de leur chef, n'avaient pu empêcher qu'écrasés par le nombre ils ne fussent entièrement défaits.

Le Comte qui se retirait, attaqué en chemin par Haubergion de Maillez et le seigneur de Tournon, tombait entre leurs mains.

On l'emmenait. En ce moment, Guillaume de Bocsozel, vieux et fidèle serviteur du Comte, grièvement blessé lui-même, et étendu presque mourant sur le terrain non loin du lieu où cette triste scène se passait, voyait arriver son jeune fils Hugues accouru pour lui apporter du secours.

Mon fils, se prit à dire le vieux Guillaume, *mon fils, vois-tu là bas notre bon Comte et le danger qu'il court? Pars, cours, apportes lui l'aide de ton bras.* Hugues obéit. Il s'éloigne à regrêt, mais il ne tarde pas à rejoindre le Comte luttant avec une bravoure sans égale contre Haubergion, Tournon et la troupe ennemie qui l'entouraient. Hugues se joint à Guillaume d'Entremont arrivé au même instant et contribue puissamment au succès de l'entreprise.

Le comte Édouard est sauvé. Mais Hugues est fait prisonnier par les Dauphinois, et il ne devait plus revoir son père. Le généreux Guillaume venait d'expirer peu de moments auparavant (1).

(1) Le recit que la vieille chronique de Savoie contient des admirables traits de dévouement de Guillaume et de Hugues de Bocsozet que l'on vient de lire, est si plein d'intérêt que nous n'avons pas douté que nos lecteurs nous sauraient gré de rapporter textuellement ce même récit dans la note suivante.

» Durant cette bataille (de Varey 1325), vint un homme d'armes nommé Haubergion de Maillez le quel choisit le comte Edouard et le pressa si

NICOLAS LERCARO (Génois).

(*1379*).

Nicolas Lercaro avait la principale direction des affaires de Gênes dans le Levant.

Jouant un jour aux échecs avec un jeune Grec, mignon du seigneur de Trébisonde, il s'engagea entre eux une dispute, au milieu de la quelle le Grec laissa échapper quelques paroles qui marquaient du mépris pour la nation Génoise. Lercaro donne le démenti au jeune homme qui lui répondit par un soufflet. Indigné de tant d'audace Lercaro demande satisfaction au seigneur de Trébisonde qui ne sait se décider à l'accorder.

Le fier Génois regagne son bâtiment, se met à courir

fort qu'il le prit à prisonnier et afin qu'il le put plus surement garder, il appella le seigneur de Tournon et lui dit: Aidez moi à sauver le Comte de Savoye que j'ai pris. Lors s'y aida, et le menèrent hors de l'entour de la bataille. Et eux passant par devant un chevalier sans reproche, nommé Guillaume de Bocsozel, qui vieux et ancien chevalier était, et moult blessé; et quand il vit son seigneur emmené prisonnier, et secourre ne le pouvait, il escria à son fils, qui auprès de lui se combattait, et lui dit à haute voix: Ah Hugues, Hugues! l'on emmène ton seigneur et le mien prisonnier. Le Comte Edouard est pris, va, et si le secours où tu soyes mort on prisonnier avec lui, car je suis trop blessé et ne le puis secourir.

» Quand messire Hugues de Bocsozel ouï son père et vit son seigneur aumené, il n'arrêta plus, ains brocha le destrier, le haut dacier au point et frappa a destre et a sinestre et fit qu'il vit son seigneur et ceux qui l'emmenaient et en les suivant il trouva le seigneur d'Entremont et lui dit: Suivez-moi bativement, l'on emmène mon Seigneur prisonnier, et lui et ses gens suivirent et tant ne surent faire qu'ils ne trouvassent jà leur seigneur auprès d'un buisson hors de l'entour où ja le voulaient desarmer et lors frapperènt de tel randon que Haubergion de Maillez y fut occis et mort et fut blessé le seigneur de Tournon et remontèrent leur Seigneur a cheval et ly firent passer le pont d'Ains et mirent en sureté leur Seigneur. »

(*Mon. hist. pat. Scriptorum. Tom. I. Chron. de Savoie, pag. 246. Hist. Dauphiné pag. 249.*)

les mers des environs, arrête et saisit tout ce qu'il rencontre de bâtimens grecs.

Dans l'excès de son ressentiment, il fait couper le nez et les oreilles à tous les malheureux qui tombent entre ses mains.

Parmi ces infortunés se trouve un vieillard qui est accompagné de deux de ses enfants. Ce malheureux père se jette aux pieds de Lercaro, lui demandant grâce pour eux, s'offrant, quant à lui, à subir sans murmurer le supplice qui lui est réservé. Lercaro ému lui fait grâce entière sous la condition qu'il se rendra auprès du seigneur de Trébisonde, et lui présentera un vase plein de nez et d'oreilles des Grecs mutilés jusqu'à ce jour, lui annonçant que le même traitement est réservé à tous ceux qui seront pris tant qu'on ne lui aura pas livré l'auteur de l'injure dont il a inutilement demandé la réparation.

Le seigneur de Trébisonde se décide enfin à donner à Lercaro la satisfaction qu'il réclame.

Il se présente lui-même au fier Génois, suivi du jeune homme qui, la corde au cou, se jette à ses pieds fondant en larmes. À cette vue Lercaro ne peut retenir son indignation et son mépris. *Malheureux*, lui dit-il, *vas, je ne me venge pas d'une femme.*

Le seigneur de Trébisonde offre alors à Lercaro des dons d'un grand prix. *Retire tes dons*, lui dit noblement le Génois, *j'ai vengé mon honneur et celui de ma patrie.*

ALBÉRIC DE BARBIANO (*).

(*1379*).

Un mot célèbre de Henri IV au moment de livrer la bataille d'Ivri, l'a couvert de gloire.

(*) La gloire qui revient à l'Italie d'avoir produit un aussi illustre guerrier qu'Albéric de Barbiano est si grande qu'il n'est pas étonnant que

Mais ce mot, cet appel fait par ce grand Roi à des braves Français, n'était que la répétition de celui qu'un siècle auparavant un des plus illustres guerriers de nos contrées avait fait à des braves d'Italie.

Albéric de Barbiano marchait pour attaquer près de Marino dans la Romagne les troupes commandées par l'Anglais Turcon.

Ces troupes, ramassis de brigands de toutes les nations, connues dans l'histoire du temps sous le nom de *compagnie Anglaise*, semaient partout les ravages et l'extermination.

Au moment d'engager le combat, *mes braves*, dit Albéric aux siens, *voilà le moment de venger notre pays des outrages de ces misérables étrangers ; je marche à votre tête ; suivez moi, mon panache rouge sera toujours au plus fort du danger.*

Excités par cette laconique apostrophe, les soldats d'Albéric attaquent l'ennemi avec furie; Turcon et les siens sont mis dans la déroute la plus complète.

plusieurs villes de la Péninsule se soient disputé l'honneur de lui avoir donné le jour.

La ville de Chiéri en Piémont, qui a été incontestablement le berceau des Broglia et des Balbo-Crillon, l'aurait été aussi ; suivant d'anciennes traditions, de ce grand Albéric dont le souvenir est rappelé dans cette même ville par le nom de la maison de Balbiano, si riche en illustrations de tout genre, depuis une époque bien antérieure à celle du Restaurateur de la milice Italienne.

La ville de Milan, d'autres villes de la Lombardie, du Piémont même, produiraient des titres qui infirmeraient ceux de la ville de Chiéri ; nous ne regretterons pas pour cela d'avoir saisi l'occasion de la rédaction de ce recueil pour revendiquer à l'Italie un trait qui lui fait partager avec la France militaire l'honneur de celui que nous venons de rappeler dans l'article qu'on va lire.

LE COMTE DE GRUYÈRES.

(*XIV siècle*).

Le fils du Comte de Gruyères, vassal du Comte de Savoie, avait pris du service en France. Il venait de faire une action d'éclat et si honorable que le général sous les ordres duquel il avait combattu, lui annonce qu'il serait créé chevalier.

Dieu vous veuille rendre le bien que vous me voulez, lui dit le jeune guerrier; *mais je ne serai chevalier si mon naturel seigneur le Comte de Savoie ne me fait en bataille.*

(*Froissart. Chap. 54 du 2 vol.*)

THOMAS FREGOSO.

Thomas Fregoso était pour la deuxième fois Doge de Gênes en 1437. Jean Baptiste Fregoso, profitant du moment où son frère, doué d'une grande piété, était à l'église, s'était emparé du palais, et s'était fait proclamer Doge à sa place. Mais il ne put s'y maintenir; car le peuple se souleva. Jean Baptiste fut fait prisonnier, et l'ancien Doge rétabli.

On pressait Thomas de punir le coupable, qui, suivant les lois, avait encouru la peine de mort.

Dieu a sauvé la République, répondit Thomas, *Dieu me garde que la dignité de Doge soit souillée du sang d'un frère. Qu'il vive et apprenne à pardonner.*

FRANÇOIS BUSSONE, dit LE COMTE DE CARMAGNOLA.

(*1433 ou 1434*).

François Bussone, plus connu dans l'histoire sous le nom de Comte de Carmagnola, était né de parens obscurs dans la petite ville de ce nom au marquisat de Saluces.

Parvenu par son courage et ses talens au commandement de l'armée Vénitienne, le Sénat de cette République voulut honorer publiquement ses services. Il ordonna que son nom serait inscrit solennellement au Livre d'or.

La cérémonie qui avait eu lieu à cette occasion venait d'être terminée. Carmagnola accompagné de ce qu'il y avait de plus considérable dans la ville, et suivi d'un peuple immense, sortait du palais de Saint Marc; il voit au loin dans la foule, son vieux père, en habit de simple paysan, n'osant presque fixer sur son fils ses regards étonnés. Carmagnola n'a pas plutôt reconnu l'auteur de ses jours, que, écartant la foule qui le sépare de lui, il vole à sa rencontre, se jette dans ses bras, et après lui avoir prodigué toutes sortes de marques de tendresse et de respect, il revient présenter lui-même au Sénat ce vieillard vénérable qui ne survécut, dit-on, que de quelques jours à cette enivrante surprise.

ABELLA NICOLAS (noble sarde).

(*1436*).

Nicolas Abella gentilhomme Sarde avait long tems combattu sous les drapeaux du Roi Alphonse d'Aragon contre les partisans que Nicolas Doria s'était faits dans l'île de Sardaigne.

La guerre finie (en 1436), le Roi voulant récompenser dignement ce serviteur fidèle, pensa de lui accorder des terres qui avaient appartenu aux partisans de Doria: Abella refusa. *Il n'est pas d'un homme d'honneur,* disait-il, *de s'enrichir des dépouilles de ses compatriotes quels que soient d'ailleurs les erreurs ou les fautes qu'on peut leur reprocher.*
(Dal Dizionario Biografico Sardo).

CHRISTOPHE COLOMB.

(an 1493).

Christophe Colomb revenait de sa première expédition. Assailli en route par une tempête furieuse, il se voit lui et les siens au moment de périr.

Environné de toutes les horreurs du désespoir et de la mort, sa seule pensée est de faire en sorte que le fruit de son entreprise glorieuse ne soit pas perdu pour son pays. Il entre dans sa chambre, écrit à la hâte sur une feuille de parchemin un court récit de sa navigation, enveloppe cette feuille dans un morceau de toile, l'enferme dans un gâteau de cire, et le jette à la mer dans un tonneau bien bouché.

Cette opération achevée, Colomb recommande son âme à Dieu, et reprend avec une tranquillité admirable le cours ordinaire de ses occupations.

FABRICE DEL CARRETTO

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE S. JEAN DE JÉRUSALEM.

(1513-1521).

Fabrice del Carretto s'était acquis dès sa première jeunesse un nom distingué parmi les plus braves chevaliers de l'ordre de S. Jean de Jérusalem. Il s'était distingué en

plusieurs rencontres, mais particulièrement dans la défense de Rhodes, où le Grand Maître lui avait confié la garde de la Tour de S. Nicolas.

Toutes ses paroles, comme toutes ses actions étaient frappées au coin de la générosité et de la grandeur d'ame.

Il avait coutume de dire, que la clémence et la libéralité sont deux qualités du Prince. On fit de cette belle maxime de Fabrice le texte de l'inscription qui fut gravée sur son tombeau dans l'île de Malte.

VILLE DE CONI

le caporal LIONE DE LA CHIUSA
et le soldat GIANOTTI.

(*siège de Coni 1557*).

Les prodiges de valeur qui ont rendu à jamais mémorables dans les fastes militaires du Piémont les divers siéges soutenus par la ville de Coni contre les Français, portent un caractère particulier, celui d'une espèce de rivalité de bravoure entre les bourgeois de la ville (même les femmes) et les militaires de la garnison.

Au siége de 1557 dans une des fréquentes sorties que faisaient les assiégés, un caporal nommé Lione avait eu occasion de se mesurer avec un soldat français dont le nom n'est pas connu.

Après s'être rencontrés et battus, pour ainsi dire, corps à corps, s'étant séparés sans avoir remporté aucune blessure ni l'un ni l'autre, ils s'étaient fait un défi, qui devait se vider entre eux deux à jour fixe.

Le jour fixé de mutuel accord était le 19 du mois de mai: Lione tenant beaucoup à ne pas y manquer, sort de la place au point du jour, ne doutant nullement de rencontrer son adversaire sur le terrain convenu.

Un des camarades de Lione, nommé Gianotti, qui avait eu connaissance du défi, avait voulu suivre de loin le caporal pour empêcher qu'il ne fût surpris par les ennemis, en traversant leurs avant-postes pour arriver à un moulin qui était le lieu du rendez-vous.

Lione s'était avancé jusqu'au moulin, mais son adversaire ne s'y montrait pas.

Dans ce moment Gianotti frappé d'une balle ennemie, tombait mort sur le terrain à quelque distance de Lione.

On peut se figurer la désolation de ce dernier qui après avoir inutilment attendu son rival, voyant la catastrophe qui venait de frapper son généreux camarade, reconnut alors qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre que celui d'emporter les restes de son héroique ami et d'exposer ainsi sa propre vie pour l'honneur de celui qui venait de faire le sacrifice de la sienne.

Lione charge sur son dos le corps de Gianotti, et sans se laisser intimider par les coups qu'on lui tire dessus pendant qu'il passe à travers la ligne des postes ennemis, se met en mesure d'exécuter son dessein.

Il parvient à s'introduire dans la place par une des brèches. On peut s'imaginer les sentiments que reveille parmi les assiégés cet admirable trait de générosité (*).

(*) Nous ne doutons pas de faire une chose agréable à nos lecteurs, en leur faisant observer que ce fut à l'occasion de la mémorable défense de Coni en 1557 que, pour la première fois dans notre pays et peut-être à la guerre, l'on commença à se servir de petits boulets creux, auxquels nous donnons de nos jours le nom d'obus, invention qui venait d'être faite alors par un fondeur de Barge, bourg considérable du Marquisat de Saluces, et renommé à cette époque par ses fabriques d'armes.

Ce fondeur s'appelait maître Gioanni delli Facci.

Il était contemporain, comme on le voit par la date que nous venons de rappeler, du célèbre Buontalenti, à qui on a généralement, mais peut être à tort, attribué cette importante invention.

(Relazione dell'assedio di Cuneo 1557 pag 17, 34. Archivio storico appendice n. 10 pag. 89-106).

PROSPER DE GENÈVE

SEIGNEUR DE LULLIN.

J. B. DE CAMBIANO

SEIGNEUR DE RUFFIA.

(*1560*).

Le fameux corsaire Occhiali, après avoir pillé et incendié Roccabruna, était parvenu à surprendre Em. Philibert, occupé à diriger les travaux du port de Villefranche. Ce Prince, après s'être vaillamment défendu contre le Pirate, aurait peut-être été fait prisonnier sans l'arrivée d'une compagnie d'arquebusiers, qui, partie du Fort de Montalban, arrivait fort à propos pour le dégager et pour forcer Occhiali à se retirer.

Occhiali en effet, abandonnant la partie du littoral qu'il avait déjà occupée, se retirait vers ses navires. Il entraînait avec lui tout ce qu'il rencontrait sur son passage.

Jean Baptiste de Cambiano, seigneur de Ruffia, Grand Maître de la maison du Duc, mais qui perclus de la goutte n'avait pas voulu pour cela se tenir loin de son maître dans une si grande proximité de l'ennemi, s'efforçait en ce moment même de se soustraire à la poursuite du corsaire.

Prosper de Genève, seigneur de Lullin, capitaine des archers de la garde, qui depuis bien des années avait constamment combattu à côté du Duc, et qui, au moment de la surprise dont nous parlons, n'avait pas peu contribué à le sauver des mains des barbaresques, se retirait aussi, monté sur le cheval que son palefrenier lui avait amené en s'enfuyant.

De Lullin se trouvant tout près du seigneur de Ruffia et voyant le danger imminent de ce brave homme, *prenez*,

lui dit-il, *ma monture*; et sautant en bas de son cheval, y fit monter le Grand Maître.

Ruffia n'avait accepté qu'à regrêt l'offre généreuse qui ne laissait à Lullin d'autre ressource que ses jambes, ou, plus probablement, l'honneur de donner sa vie pour sauver celle de son collègue.

Heureusement Lullin se jettant à la mer se sauve à la nage et ne tarde pas à gagner le rivage, et à rejoindre aux pieds des rochers de Villefranche ses amis qui l'attendaient avec une inquiétude qu'il est facile de s'imaginer.

(Guichenon Hist. de la Maison de Savoie. Gioffredo Alpi marittime).

ALÉRAM DE PARPAGLIA

âgé de 18 ans,

NEVEU DE JEAN VAGNONE CHEVALIER DE MALTHE.

A la défense à jamais mémorable de l'île de Malthe en 1565 les chevaliers Piémontais qui s'y trouvaient en grand nombre soutinrent dignement la réputation de bravoure que leur nation s'était acquise dans toutes les guerres du continent.

Vasino Malabaila, Fréderic Caccia, Paul Avogadro, Georges Berzetti de Buronzo, Jean et Alexandre Vagnone, Alexandre et Frédéric Biandrate, Jean Jacques Montiglio, Lelius Tana, Alexandre et Antoine Scarampi, se firent tous remarquer par des traits plus ou moins brillants d'une vaillance extraordinaire.

Le jeune Aléram de Parpaglia, resté dans ses foyers, entendait vanter chaque jour les prouesses de Jean Vagnone son oncle.

Agé seulement de 18 ans, il forme le hardi projet de le rejoindre.

Le jeune Aléram abandonne soudain la maison paternelle, se rend à Gênes, s'y embarque, et va aborder aux côtes de Sicile.

Là il ne peut voir son oncle, qui est enfermé dans le fort de S. Hélène à Palerme.

Aléram demande à parler au Grand Maître. Admis en sa présence, il lui explique l'objet de son voyage et lui révèle le dessein qu'il a conçu de se mesurer, s'il est possible, avec le Pacha en personne et de venger le sang chrétien qui n'a cessé de couler depuis le commencement de cette guerre.

Parpaglia obtient de combattre dans les rangs des chevaliers. Depuis ce jour il est partout où le danger est plus imminent. Toujours plein de sa pensée, il ne rêve qu'aux moyens de la réaliser.

Malheureusement son courage, son impatience peut-être, vont trahir le secret de sa résolution.

Depuis trois heures qu'il ne cessé de combattre, Aléram s'est enfin ouvert un sentier à travers les masses ennemies, et il est parvenu à s'approcher de l'endroit où le Pacha se tient au milieu de ses gardes.

Le jeune chrétien se voyant si fort à portée d'exécuter sa résolution, retient mal l'élan de son impétueuse ardeur, et s'avançant vers le Pacha il le provoque audacieusement à une lutte personnelle sans faire attention aux guerriers qui l'entourent.

Arrêté sans peine par un de ces mêmes guerriers armé d'une lourde massue, il est frappé d'un coup qui lui brise la tête et l'étend mort sur le carreau.

SCIPION GRIMALDI

DES COMTES DE BEUIL.

HONORÉ GRIMALDI

Gouverneur de Nice.

(1602).

L'expédition si connue dans l'histoire de Savoie sous le nom d'escalade de Genève, tentée le 22 décembre 1602 avec un résultat si malheureux, avait fourni au Duc Charles Em. I une occasion de plus d'apprécier non seulement le courage, mais l'attachement à sa personne de ses sujets et en particulier d'un grand nombre des seigneurs de sa Cour.

Charles Em., persuadé que dans les occasions du genre de celles dont nous parlons, le Prince et l'État contractent envers les parens des braves qui ont péri pour leur patrie une dette qui ne pouvant être acquittée envers les victimes doit l'être autant que possible envers leurs parens, s'était empressé, après la catastrophe qui avait mis en deuil un si grand nombre de familles des plus distinguées de l'État, d'adresser aux chefs de ces familles l'expression de ses regrêts et de sa reconnaissance.

Ce grand Prince élevait ainsi à sa propre gloire le monument qu'il destinait à perpétuer celle des braves qui l'avaient plus fidèlement servi.

Scipion Grimaldi de la branche des Comtes de Beuil dans le comté de Nice était de ce nombre. Il avait péri sous les murs de Genève.

Scipion n'avait plus de père. Charles Em. faisait écrire au comte Grimaldi son cousin alors Governeur de Nice la

lettre que nous croyons devoir insérer ici textuellement de crainte d'en altérer la noble simplicité en la traduisant.

Après avoir rappelé en peu de mots le but et le succès malheureux de l'expédition, ainsi que l'estime que le Duc faisait des individus qui y avaient pris part, *fra i quali*, ajoutait-il, *era il conte Scipione di Boglio vostro cugino, il quale avendo con indicibil valore lungamente combattuto, infine restò morto; il che abbiamo grandemente sentito, per essere egli soldato di grandissima aspettazione, e che non degenerò punto dalla casa di qui era uscito, abbiamo etc.*

Le Gouverneur de Nice, brave et intrépide soldat lui même, avait soin de répéter, après avoir reçu cette lettre, qu'il comptait le jour où elle lui parvenait comme un des plus beaux jours de sa vie.

Quelle noblesse de sentiments que celle de l'homme qui s'exprimait ainsi!

Nos lecteurs nous pardonneront d'avoir ajouté dans l'article que nous venons de rediger, le nom de Honoré Grimaldi à celui de Scipion, à la mémoire du quel il avait été particulièrement destiné.

GAMBARANA GOUVERNEUR, LE COMMANDEUR DE BALBIAN ET LE SERGENT MAJOR CHEVALIER SOLAR

à la defense de Saluces.

(*1630*).

Le Cardinal de Richelieu avait pris le commandement de l'armée Française en Italie. Ennemi personnel de Charles Emmanuel Duc de Savoie, il avait tenté de

le surprendre dans son château de Rivoli. N'ayant pu réussir dans l'exécution de son dessein, il s'était décidé à sortir du Piémont et à céder le commandement de l'armée aux maréchaux de Montmorenci, de La Force, de Schomberg et de Créqui. Ces Généraux avaient dans leurs instructions de tâcher d'introduire des secours dans Casal et de se rendre maîtres du château de Saluces. La prise de ce château si peu important par lui-même devait amener, suivant la manière de voir du Cardinal, l'occupation de la capitale du Marquisat, à laquelle on tenait d'autant plus que presque toutes les autres terres de ce pays étaient déjà au pouvoir de la France.

Le Duc de Savoie, qui par le motif contraire n'attachait pas moins de prix à conserver le château de Saluces dont il s'était emparé dans l'une des dernières campagnes, avait fait choix pour le défendre de quelques officiers des plus déterminés de son Armée.

Le capitaine Gambarana de Busca avait été mis à leur tête. Les autres, le commandeur Flaminius de Balbian et le sergent major chevalier de Solar, devaient seconder de tous leurs moyens les dispositions que Gambarana jugerait à propos de faire.

Du côté des Français vingt mille hommes de troupes avaient reçu l'ordre de quitter les quartiers de Savillan pour marcher sur Saluces.

A Saluces toutes les mesures avaient été prises pour faire la plus vigoureuse résistance; mais la ville n'avait pour tout moyen de défense qu'un simple mur d'enceinte; et les fortifications du château étaient dans un tel état de délabrement qu'il ne restait aucune probabilité de tenir contre des attaques vigoureuses de l'ennemi, surtout si elles étaient soutenues, comme on avait lieu de le croire, par une nombreuse artillerie.

Aussi les Français étaient-ils loin de supposer qu'une

poignée d'hommes, si braves qu'ils fussent, enfermés dans cette bicoque, voulussent seulement essayer de leur faire tête.

Leur Général arrivé devant Saluces fit d'abord sommer Gambarana de se rendre. Gambarana n'ayant pas fait de réponse, et quelques pièces ayant été hissées sur une hauteur qui dominait de très-près le château, l'ennemi commença à démasquer ses batteries.

Plusieurs pans du vieux mur s'affaissèrent. Les propositions qui avaient été faites d'abord furent renouvellées.

Gambarana répondit simplement qu'il s'était enfermé dans ces murailles avec l'intention de s'y faire enterrer.

Cent six coups de canon suivirent cette nouvelle réponse. Trois larges brèches se trouvent bientôt ouvertes dans l'enceinte du château.

Le commandeur de Balbian se portait vers la principale ; celle du centre. A peine y est-il arrivé, qu'il est atteint d'une balle qui lui casse la cuisse.

Ce fâcheux accident ayant jeté la consternation parmi quelques jeunes miliciens qui se trouvaient enfermés dans le château, un tambour s'avisa de battre la chamade. Gambarana commanda qu'on arrêtât le tambour, qu'il fit pendre à la vue de l'ennemi.

Le chevalier de Solar venait de donner peu de moments auparavant un spectacle bien extraordinaire. Les décombres d'une des brèches dont nous avons parlé plus haut avaient couvert l'auvent qui se trouvait au dessus de la porte du château. Dès lors il pouvait devenir facile à l'ennemi de gagner par l'escalade la partie supérieure des fortifications ; Solar se glisse le long du mur au moyen d'une corde pour mieux connaître l'état des choses. La corde se casse et Solar précipité en bas se trouve aux pieds du mur au milieu des assiégeants.

Cependant Balbian couché sur la brèche ne cessait d'en-

courager les défenseurs, qui se battaient en désespérés, à tenir ferme. Le terrain était jonché de morts.

Gambarana, survenu sur ces entrefaites, eut toutes les peines du monde à obtenir du commandeur qu'il se laissât emporter de dessus la brèche. Elle était devenue si facilement praticable, que Gambarana l'ayant reconnue, ne put s'empêcher d'avouer qu'il devenait impossible d'en prolonger la défense.

Il demanda alors à capituler; l'ennemi irrité refusait des conditions honorables.

Six gibets avaient été dressés tout près du château pour y attacher, disait-on, les officiers qui avaient compromis le salut de tant de braves.

Solar prisonnier des Français était présent aux discussions qui s'étaient engagées à ce sujet.

Messieurs, dit ce nouveau Paul Émile, *le dessein que vous avez conçu est bien indigne de Français et de gens d'honneur comme vous. Du reste, si vous y persistez, faites du moins que je ne sois pas traité autrement que mes camarades; faites-moi transporter dans la place, j'en sortirai plus glorieux d'aller avec eux au supplice que de leur survivre resté ici au milieu de vous.*

Montmorenci n'était pas fait pour demeurer indifférent à de pareils discours. Il fit inviter Gambarana à lui proposer les conditions de la capitulation, qui furent accordées sans difficulté (le 20 juillet) sous les auspices de tant de bravoure et de tant de magnanimité.

(Codretto, l'Olivo prodigioso, pag. 385 e seg.).

CÉSAR CAGNOLA (de Verceil)

(*1665*).

Cagnola est le nom d'une des plus anciennes maisons de Verceil. De tout temps elle avait produit des hommes de lettres et des guerriers distingués.

César Cagnola était l'un et l'autre. Il avait abandonné l'étude du droit pour se livrer à la profession des armes.

À la tête d'un corps de cuirassiers au service de la République de Venise il se trouvait au siége de Candie en 1665. Il y avait reçu plusieurs blessures. Un boulet lui emporta la cuisse. On désespérait de sa vie, et ses nombreux amis en exprimaient vivement leurs regrets. *Mes amis*, leur disait l'intrépide Cagnola, *puisque vous m'aimez, pourquoi donnez-vous des regrets à ma fin? Pourriez vous en souhaiter une plus honorable pour vous-mêmes?*

VIOLON ET LALLEMAND

SOLDATS SAVOIARDS.

Dans la belle défense de Montmeillan contre les Français en 1691, le commandant Piémontais, pressé de faire connaître au Duc de Savoie l'état de détresse de la garnison, demande des volontaires pour cette mission périlleuse.

Deux soldats savoiards, Violon et Lallemand, se présentent et s'offrent de s'en charger.

Le commandant remet à chacun le duplicata de la dépêche pour le Duc, auquel ils doivent tâcher de la faire parvenir, en passant par deux routes différentes.

Lallemand part le premier. Surpris par l'ennemi, il est fusillé. Violon, qui part quelques heures après, tombe de même entre les mains de l'ennemi.

On le menace du sort qu'on a fait subir à son camarade. Toutefois sa belle mine et ses discours disposent le commandant français à user d'indulgence à son égard. On lui annonce qu'on lui fera grâce de la vie, si après avoir demandé pardon au roi de France, il s'engage à ne plus reprendre service dans les troupes de Savoie.

Je ne suis pas sujet de votre Roi, répond Violon, *je n'ai point de pardon à lui demander. Je demande pardon à Dieu de mes péchés, et au Duc de Savoie, mon maître, de l'avoir si mal servi dans cette occasion. Je suis content de mourir pour son service.*

Le croirait-on? Violon fut fusillé.

THOMAS FÉLIX FERRERO DE LA MARMORA

MARQUIS DE CANOSIO

(mort en 1706).

Thomas Félix, marquis de Canosio, de l'ancienne maison Ferrero de Bielle, s'était attiré par sa bravoure et par les nombreuses preuves de son dévouement toute la bienveillance du Duc de Savoie, depuis Roi de Sardaigne, Victor Amédée II.

Les armées françaises, commandées par le marechal de Catinat, venaient de pénétrer en Piémont en 1690 sans aucune déclaration préalable. Elles marchaient vers Turin par la vallée de Suse.

Victor Amédée surpris autant qu'indigné de cette infraction du droit des gens, n'avait pas plutôt appris la marche du maréchal, qu'il avait ordonné au marquis de Canosio de se rendre auprès de Catinat, pour lui demander raison de la conduite du Roi à son égard.

Le marquis rencontra Mr de Catinat proche de Veillane,

Il venait de lui exprimer le juste ressentiment du Duc son maître; mais le maréchal élevait de la part du Roi des prétentions si étranges que le commissaire piémontais se crut en devoir de lui annoncer en se retirant qu'il ne pouvait douter que le Duc de Savoie ne prît le parti de repousser la force par la force.

Il s'en retournait auprès du Duc. Quelques personnes de la Cour connaissant le naturel impétueux de ce Prince conseillèrent au marquis de ne pas rapporter dans les propres termes la réponse que Catinat lui avait faite.

Jamais, répondit le loyal La Marmora, *je ne pourrai me décider à déguiser la vérité à mon souverain.*

Le rapport que le marquis fit au Duc décida ce prince à prendre le parti de la guerre.

Les suites en sont connues.

(Tiré des mémoires particuliers. V. Hist. de l'ordre, pag. 673).

LES HABITANTS DE RUMILLY

(1630-1742).

DEMOISELLE DE PEISSIEUX DE SALAGINE

RELIGIEUSE BERNARDINE

(1630).

MARCOS D'ECLE

(1742).

L'intrépidité des habitants de Rumilly, leur attachement aux Princes de Savoie, ont eu plus d'une fois occasion de se montrer avec éclat.

À l'appui de cette assertion nous nous bornerons à

rappeler ici deux traits dont il serait difficile de dire lequel des deux est plus propre à la justifier.

En 1630 les Français, après s'être emparés de Chambéry et d'Annecy, faisaient sommer Rumilly de se rendre, menaçant de livrer la ville au pillage, et de mettre tout à feu et à sang, si elle opposait la moindre résistance.

Rumilly, rends toi, lui disait-on; *Annecy s'est bien rendu: Et qua poué?* (qu'est-ce que ça fait?) avaient énergiquement répondu dans leur dialecte, les intrépides habitants de la ville.

Cette réponse digne de Sparte a mérité de passer en quelque sorte en proverbe dans tous les pays d'alentour.

Cependant le maréchal du Halier, commandant français, faisait offrir une honorable capitulation. Elle avait été refusée.

Il avait fait proposer à deux religieuses, les demoiselles de Peissieux, qui avaient avec lui des rapports de parenté, d'abandonner leur couvent et de sortir de la ville.

Elles avaient répondu qu'elles préféraient de se faire enterrer sous les ruines de leur ville natale, plutôt que de survivre à sa destruction.

Enfin le moment terrible de la vengeance et de l'exécution des menaces était arrivé.

Une des deux demoiselles de Peissieux demande alors un entretien au général français qui l'accorde.

Le dépit et le mécontentement de celui-ci sont terribles. Il commence d'abord par un refus. Il était trop tard pour invoquer sa bonté.

Alors cette héroique religieuse insiste: enfin sa voix et ses prières parviennent à toucher le cœur du général.

Rumilly est sauvé. Les troupes françaises entrent pacifiquement dans la ville.

En 1742, les troupes alliées de France et d'Espagne commandées par D. Philippe étant entrées en Savoie, le

Prince s'était présenté devant la ville de Rumilly pour en prendre possession; mais les habitants lui en avaient fermé les portes.

Menacés d'extermination, ils avaient bravement répondu que chacun ferait son devoir, le Prince de son côté et eux du leur.

À cette occasion un bourgeois de taille gigantesque et d'une force herculéenne était sorti de Rumilly et avait provoqué l'ennemi à un combat singulier, portant le défi aux plus braves.

Marcos d'Ecle était le nom de cet homme intrépide.

Un corps de troupes ennemies marchait en ce moment vers la ville. Il rencontre le jeune homme, et lui enjoint de le suivre. *Non*, répond Marcos. La troupe s'approchant toujours le somme de rendre ses armes: *sont tou voutres*? (sont-elles à vous) répond encore ce moderne Spartiate.

Aussitôt les Français cherchent à s'emparer de sa personne; Marcos préférant de perdre la vie plutôt que de se rendre, oppose à ces nombreux agresseurs une résistance obstinée. La lutte est sanglante. Marcos fait des prodiges de valeur. Mais enfin il succombe victime d'une noblesse de sentiments dont l'exemple honorerait tout ce qu'il y a eu de plus brave chez toutes les nations même dans les temps les plus reculés.

LE COMTE D'APREMONT

LIEUTENANT GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DES ALLIÉS

FRANCE ET SARDAIGNE

à la bataille de Campo Santo.

(*1742*).

François d'Allinges de Coudré, comte d'Apremont, avait eu dans la carrière militaire en Piémont les succès les plus brillants.

Gouverneur de Nice sur mer, général des galères de Savoie, lieutenant général, il commandait l'armée Austro-Piémontaise, sous les ordres du comte de Dhaun à la bataille de Campo Santo contre les troupes de France et d'Espagne.

Une charge qu'il venait de faire à la tête de l'infanterie, avait décidé du succès de cette journée. L'ennemi battu avait été obligé de repasser le Panaro.

Malheureusement l'honneur de cette victoire devait lui couter la vie. Blessé à l'aine au plus chaud de la mêlée, il cachait si soigneusement son mal qu'on ne le découvrit que lorsque perdant le sang par sa large blessure, il tomba presque expirant entre les bras des braves qui l'entouraient.

D'Apremont transporté à Modène mourut peu de jours après des suites de sa blessure le 28 fevrier 1742.

Le Roi Charles Em. III, qui donnait avec raison de grands regrets à cette perte, lui envoyait au lit de mort un message pour lui annoncer sa nomination à la place de Grand Écuyer accompagnée de la décoration du Collier de l'Ordre de l'Annonciade.

Pénétré de reconnaissance cet illustre guerrier en faisait exprimer le sentiment au Roi. *Remerciez-le*, faisait-il

dire à S. M., *remerciez-le des bontés dont il daigne me combler; mais priez-le de croire qu'au moment où je parle, je préfère encore aux honneurs qu'il m'accorde celui de l'avoir fidèlement servi.*

(D'Agliano, mem. pag. 68 et suiv. - Saluces vol. 5, pag. 377, notes suss.).

LE MARQUIS DE CAVORET ET LE MARQUIS DE S. SÉVÉRIN.

FEMMES PIÉMONTAISES.

(1793).

La droite de la ligne qu'occupaient dans le comté de Nice les troupes Piémontaises dans le mois de juin 1793 sous les ordres du Marquis Thaon de S. André, était appuyée au col Roger entre les gorges du col de Raus et celles du mont S. Véran. Le col Roger était défendu par deux compagnies du Régiment d'Acqui commandées l'une par le capitaine Marquis de Cavoret, l'autre par le lieutenant Marquis Roero de S. Sévérin. Le 8 juin, peu d'instants avant que l'ennemi qui marchait pour attaquer la ligne Piémontaise, fût arrivé devant le poste dont nous parlons, le Marquis de Cavoret dit à son camarade S. Sévérin: *Il faut te charger du commandement du poste, aussi bien, tu en rempliras les fonctions mieux que moi. Je veux combattre en simple soldat. Je recevrai tes ordres et m'y conformerai.*

S. Sévérin eut beau s'en défendre, il fallut accepter cette offre; il fallut se rendre aux pressantes instances de son collègue, et accepter la tâche honorable dont ce dernier voulait le charger.

L'ennemi était arrivé à la portée du fusil. L'attaque était

à peine commencée que le soldat Muschietti, qui venait de faire son coup contre les assaillans, tombait mort dans le retranchement. Cavoret accourait pour en prendre la place, et montait sur le parapet: *Vive le Roi!* s'écrie-t-il, encourageant par son exemple les jeunes soldats qui se trouvaient pour la première fois en présence de l'ennemi.

Le cœur de ces jeunes guerriers répondait dignement à l'appel du courage et de la fidélité. Il n'est sorte de traits de valeur qu'on n'eût occasion de remarquer dans cette circonstance; on eut lieu, entre autres choses, de reconnaître plus tard, que deux jeunes femmes, habillées en soldats, avaient combattu dans les rangs de nos braves et y avaient péri.

Le nom de ces deux amazones eût été digne d'être sauvé de l'oubli, et de passer à la postérité.

Tant de dévouement du reste n'était pas perdu: il fut couronné par la victoire.

La contenance des Piémontais sur toute la ligne avait été à-peu-près la même, et les Français après avoir éprouvé d'immenses pertes, avaient été obligés de se retirer.

Le lendemain de la glorieuse journée dont nous venons de parler, le Marquis Thaon de S. André, général en chef de l'armée Piémontaise, voulant faire connaître au Roi les traits particuliers de bravoure des individus et des corps qui avaient pris part à l'action, avait signalé de la manière la plus honorable la conduite du Marquis de Cavoret.

Celui-ci informé qu'il figurait dans ce rapport comme commandant du poste, s'empressa de rapporter au Général que cet honneur appartenait à son camarade S. Sévérin. Ce dernier relevait à son tour dans un rapport au Général le mérite de son collègue.

Cette noble lutte entre deux amis, d'ailleurs si dignes

de l'être, ne put être terminée que par le parti que le Général crut devoir prendre, de ne parler qu'en termes généraux de la belle défense des deux compagnies et de l'admirable conduite de leurs chefs.

(Note particulière du comte Migliorini).

CARREL

sergent du Régiment de Savoie.

Dans la défense du col de la *Femme morte* sur la frontière du Piémont vers le pays de Nice le 15 août 1794 le capitaine Bienvenu, le sous-lieutenant de Tilly, le sous-lieutenant de Megève et le volontaire de Préville, tous du Régiment de Savoie, s'étaient fait remarquer par des traits de bravoure extraordinaire. Dans cette même affaire on avait eu occasion d'admirer l'intrépidité du sergent de chasseurs Carrel.

Ce jeune sous-officier avait eu la main droite traversée d'un coup de feu.

Quelques-uns de ses camarades, se pressant autour de lui, le plaignaient de ce fâcheux accident, en même temps qu'ils lui adressaient des éloges de sa belle conduite. *Eh Sancro!* répondit Carrel dans son dialecte sans se montrer ému le moins du monde, *y me reste ancora la man gaussa pour lou service dou Re.*

Carrel s'était distingué par sa bravoure le 17 août 1793 à l'attaque du bois de Bramans, à Toulon dans la défense du fort de Pharaon, et dans toutes les rencontres où son service l'avait appelé dans le cours des guerres du Piémont contre la France républicaine.

On a retenu du reste que, à l'époque de l'occupation française, le brave Carrel, se trouvant encore en vie, en

Savoie en 1794, on lui avait proposé du service dans l'armée républicaine, et qu'il avait refusé le grade de capitaine qui lui avait été offert.

(Extrait de l'Essai sur la Brigade de Savoie, pag. 137.)

JOSEPH COMTE DE GIFLENGA.

Il est dans le caractère français de ne jalouser aucune sorte de mérite.

Mais c'est surtout parmi les militaires que cette noble manière de sentir se fait remarquer.

Jamais on n'a rendu à la bravoure des troupes piémontaises une justice plus parfaite que celle que les Français leur ont rendue après la mémorable époque de la fusion de ces troupes dans leurs armées en suite de la réunion des deux pays en 1796.

Le récueil auquel appartient l'article que nous rédigeons en fournit plus d'une preuve. Celui qu'on va lire en est une des plus remarquables.

Joseph de Rége, comte de Giflenga, avait fait avec distinction ses premières armes au service de la Sardaigne. Sa réputation, comme officier de cavalerie de grande distinction, l'avait précédé à son entrée en campagne en 1796, époque à laquelle il se trouvait attaché comme lieutenant au régiment piémontais de la Reine, compris dans la division de l'armée française commandée par le général Serrurier.

Cette division, après avoir vaillamment combattu à Verderio, avait dû se replier en deça de l'Adige.

Dans cette occasion Giflenga avait fait à la tête de deux escadrons une charge si brillante que le général avait cru devoir demander pour lui la promotion au grade de capitaine.

Giflenga demande au général de substituer à l'honneur de sa promotion une faveur bien plus grande à ses yeux; il demande avec instance que son père, gardé comme ôtage dans Verceil sa ville natale par suite des mesures de police prises par le gouvernement récemment établi en Piémont, fût rendu à la liberté. Giflenga obtint cette grâce, non sans qu'il fût reconnu par le gouvernement qui la lui accordait, que cette demande faisait autant d'honneur à la noblesse de ses sentimens que ses exploits en avaient fait à sa bravoure sur le champ de bataille.

Aussi ce n'était pas seulement la liberté de son père que Giflenga obtenait à cette occasion. Sa promotion au grade de capitaine suivait de près son début dans la carrière que de nombreux faits des plus brillans devaient illustrer dans les temps postérieurs.

LE CHEVALIER RICCATI (Piémontais)

AU SERVICE DE FRANCE

(21.e Dragons).

Dans la campagne de 1810, en Espagne, le chevalier Riccati, de Saluces, capitaine au 21.e Dragons, venait d'être blessé à mort.

Ses soldats se pressaient autour de lui dans l'intention de l'emporter.

Laissez-moi, mes bons camarades, dit l'intrépide Riccati, *aussi bien je ne puis survivre long-temps; seulement emportez mon sabre, c'est ce que je n'aurais jamais voulu abandonner à l'ennemi.*

FINETTI (Génois)

(1813).

Dans la désastreuse retraite des armées françaises en 1812 deux soldats de *Marine* de la garde, s'étant trouvés séparés du corps dont ils faisaient partie, furent attaqués par une troupe de cosaques contre lesquels ils se montrèrent d'abord tous deux bien décidés à combattre vigoureusement.

La lutte engagée, un des deux combattans commençait à se décourager et à fléchir; l'autre, du nom de Finetti, Génois, dit à son camarade, *prends garde, si tu te rends, je serais le premier à tirer sur toi.*

Cette menace ne suffit pas pour soutenir le courage du malheureux qui, accablé de fatigue, se décida à se rendre à l'ennemi. Dans ce moment l'inflexible Finetti lâche un coup de fusil et le tue.

Les cosaques étonnés s'arrêtent d'abord un moment, ne sachant que penser de cette action si extraordinaire.

L'imperturbable Finetti en profite pour s'éloigner tranquillement.

Cependant les cosaques reviennent de leur surprise; ils ne tardent pas à se mettre de nouveau à la poursuite d'un ennemi qui a l'air de les braver d'une manière si peu attendue.

Finetti recommença alors à se défendre, tantôt s'arrêtant et s'adossant à un arbre, tantôt passant rapidement d'un arbre à l'autre, et renouvelant sans cesse le combat. Enfin il fait si bien qu'il parvient à rejoindre la colonne en marche, et que les cosaques perdant l'espoir de l'attraper lâchent prise et s'éloignent.

(Gli Italiani in Russia. Tom. IV. pag. 225, 226.)

SENTIMENS D'HONNEUR.



RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Qu'est-ce que l'Honneur, idole de tout homme généreux, objet d'adoration du guerrier, qui lui a voué son existence, et qui est toujours disposé à la lui sacrifier?

Ce n'est pas l'amour de la gloire, quoique cet amour marque la voie la plus sûre pour y parvenir.

Ce n'est pas l'amour de la renommée.

Combien de fois, l'honneur ne cherche-t-il pas à s'immoler dans le silence de la conscience de l'homme de bien, et dans l'éloignement de tout témoin et de tout bruit?

L'honneur n'est pas la probité dont l'objet est bien plus déterminé, ni la délicatesse dont le champ est bien moins vaste et moins varié.

Qu'est-ce donc que l'Honneur?

L'Honneur est un sentiment d'une nature particulière, c'est le sentiment de toute la dignité de l'homme;

le sentiment intime et profond de ce que notre conscience nous dit que nous nous devons à nous-mêmes.

L'Honneur est, en un mot, tout ce que nous sommes, tout ce que nous voulons être à nos propres yeux.

Son objet, c'est notre propre manière de sentir et de juger.

L'Honneur est le principe et le mobile le plus actif de toute action grande et généreuse.

Mais, l'Honneur, ce principe, ce mobile de tout ce que nous pouvons faire de plus grand et de plus généreux, nous porte aussi souvent, et peut-être même plus souvent, à nous abstenir. Ainsi il nous porte à nous abstenir de toute action malhonnête, par cela seul qu'elle est mauvaise, quelqu'utile qu'elle puisse être, et quelque secrète qu'elle doive rester d'ailleurs.

L'Honneur est un juge dont le tribunal est dans le fond de nôtre conscience, et dont l'autorité commence à s'exercer là où finit celle de la loi.

La loi permet ce qu'elle ne défend pas. L'Honneur défend fort souvent ce que la loi permet. Il protège des droits que la loi n'a pas sanctionnés, et qu'elle paraît, pour ainsi dire, ignorer et abandonner.

Nous faisons des sacrifices à l'Honneur. Nous ne cherchons dans ces sacrifices que le bonheur de les faire.

Il y a cette différence entre les sacrifices que l'on fait en général à la vertu et ceux que l'on fait pour l'Honneur: Que dans ceux-ci on ne cherche que la satisfaction que produit l'action même qui en est l'objet.

Aucune passion mauvaise ne peut s'allier avec la vertu. L'Honneur au contraire peut s'allier jusqu'à un certain point avec quelques-unes de celles que la nature de l'homme paraît ne vouloir pas se prêter toujours à regarder comme des vices; telles sont l'ambition, l'audace et parfois la témérité.

Les anciens ont-ils connu l'Honneur dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot? – Il est permis d'en douter.

Deux mots remarquables dans nos langues modernes ont subi à peu près les mêmes vicissitudes, dans le cours des siècles, depuis l'époque de la civilisation perfectionnée des Grecs et des Romains: ces mots sont Honneur et Charité.

Tous deux d'une origine visiblement latine, ils ont reçu dans les temps postérieurs par l'influence des mœurs nouvelles une signification fort éloignée de l'ancienne.

Les Romains n'avaient pu donner un nom à ce qu'ils n'avaient pu connaître.

Avant que la loi du Christ eût fait intervenir la

conscience dans les rapports de l'homme avec lui-même, l'Honneur, tel que nous l'entendons, ne pouvait avoir de base.

Avant que cette même loi eût rendu au genre humain les véritables titres de son origine, la Charité manquait d'objet et de régle qui en déterminât l'étendue.

C'est donc à la loi du Christ que nous en sommes redevables, si ces sentimens les plus purs, les plus nobles dont l'espèce humaine s'honore, ont germé dans le cœur de l'homme.

Il ne s'agit pas ici de la Charité, de ce lien sacré par lequel la société des hommes a été ennoblie au point de ne former qu'une seule et même famille. Sans doute cette vertu étant une loi pour tout Chrétien, l'est aussi pour tout militaire: mais le but de cet ouvrage est plutôt de traiter des qualités propres à ceux qui courent la carrière des armes.

Quant à l'Honneur, nous dirons que la chevalerie et les croisades ont probablement contribué plus que tout autre chose à en fixer le sens, parceque dans une association nombreuse d'hommes armés il devait interposer une influence morale qui écartât par la bienveillance les inconvénients de la violence et les suites dangereuses des dures habitudes du guerrier.

L'honneur est par lui-même à la portée de toutes

les classes de la société, car quelle est celle qui voudrait-y demeurer étrangère?

C'est donc à tort qu'on le prend comme partage exclusif de l'homme de guerre.

Sans doute plus souvent que tout autre, le guerrier en présence d'un danger éminent peut éprouver quelque trouble dans les lumières de sa raison.

Obligé d'agir avec promptitude, comment le ferait-il sans dépasser la mesure que cette raison impose, si un sentiment profond de bienveillance ne venait lui imposer en quelque sorte un frein qu'il serait quelquefois si fortement tenté de briser?

On a voulu lui tenir compte de l'habitude qu'il a contracté de le faire, et les sacrifices que cette habitude a dû lui coûter, on les lui a payés par le respect qu'on lui rend au nom de l'Honneur.

Dans la nécessité d'employer si fréquemment la force et de se servir des moyens de violence, le guerrier n'oubliera pas qu'un ennemi, auquel il a arraché la victoire, a par cela même cessé d'être son ennemi pour redevenir son frère.

Seul, sans autre témoin que son adversaire même, et sa propre conscience, l'homme d'honneur protégera la vie de celui auquel la victoire lui a enlevé le droit de l'ôter.

L'honneur a jailli de cette source; et ce que le

guerrier aurait pu réclamer de la justice de la société, l'impartialité de la société le lui a accordé d'avance.

Mais il y a un faux honneur, ou pour mieux dire, il y a une fausse manière d'entendre ce mot, et de l'envisager.

Un travers d'esprit a souvent égaré le jugement du guerrier dans l'application qu'il a faite d'un principe auquel il n'hésitait pas de tenir plus qu'à la vie. La méprise, dans ces sortes de cas, est d'autant plus cruelle, que c'est pour les cœurs les plus ardens, et pour les âmes les plus sensibles que l'illusion est plus complète.

Jeunes guerriers, tenez-vous en garde contre un préjugé si funeste. Vous marchez sur un terrain glissant. Il est facile et trop fréquent d'y faire de faux pas.

Voulez-vous vous mettre de bonne heure en garde contre ce danger? défiez-vous des suggestions d'un amour propre trop susceptible; défiez-vous des conseils d'une vanité irréfléchie; consultez ces oracles, auxquels vous ne sauriez jamais accorder trop de confiance, la Religion et la Raison.

Aux sentimens de l'Honneur se rattache la fidélité à la parole donnée.

La parole d'un homme d'honneur est plus forte que toutes les obligations que la loi scelle de sa puissance, et munit de ses formalités.

La fidélité à sa parole est la pierre de touche des âmes élevées, des esprits justes et des cœurs bien nés.

Aussi long-temps qu'on pourra se fier à la parole des hommes, il y aura parmi eux cette tranquillité, cet ordre, qui sont le principe de tout bonheur dans les associations humaines. C'est là encore un motif bien puissant pour que les militaires s'attachent à en donner l'exemple et s'accordent tous à regarder le manque de parole comme ce qu'il y a de plus indigne d'eux.



TRAITS HISTORIQUES.

PRINCES DE SAVOIE
FILS DE CHARLES EMMANUEL I.

(*1617*).

Charles Emmanuel I, d'accord avec la France son allié qui lui fournissait des secours considérables, faisait la guerre dans le Monferrat contre les Espagnols alliés du Duc de Mantoue de la maison de Gonzague.

Il se faisait suivre habituellement en campagne par trois de ses fils, Victor, Philibert et Thomas.

Ces Princes fort jeunes encore prenaient part à presque toutes les actions de guerre les plus importantes.

On en était en 1617 à la deuxième campagne. Charles Em. se proposant de faire pénétrer des secours dans Verceil, assiégée par les Espagnols, résolut de se mettre lui-même à la tête d'une partie de ses troupes pour exécuter cette importante opération.

Mais l'expédition était des plus périlleuses et le danger trop éminent pour qu'il ne songeât pas à éloigner momentanément ses fils.

Voulant toutefois ménager leur extrême délicatesse, il prétexta l'impossibilité d'entretenir l'unité d'esprit et de vues dans ses troupes, sans laisser constamment à leur

tête un membre de sa famille, dans toute circonstance où il ne se trouvait pas lui-même à leur tête.

Les jeunes Princes ne se laissèrent point prendre à cet artifice de la prudence paternelle.

Le Duc avait à peine annoncé sa résolution, que tous les trois se jetant à ses pieds, le supplièrent d'y renoncer. Charles Em. ne put résister à ce noble élan de leur courage.

Peu de temps après ce Prince s'avança à la tête de ses troupes ayant ses trois fils à ses côtés, et devant lui l'armée espagnole occupée aux travaux du siége.

Il crut se ménager l'avantage d'une diversion, en faisant attaquer l'ennemi du côté opposé à celui vers lequel il se dirigeait lui-même.

Malheureusement cette opération confiée aux alliés, échoua par la précipitation du chef destiné à l'exécuter.

Charles Em. allait se trouver avec toutes les forces de l'ennemi sur les bras. Elles étaient doubles des siennes. Un engagement général paraissait inévitable.

Les jeunes Princes rivalisaient de bravoure et d'enthousiasme; c'était à qui se signalerait d'avantage dans une occasion aussi importante, et ce fut le Prince Thomas.

L'action générale se trouva engagée; ce jeune Prince qui commandait un corps de cavalerie, voit que quelques bataillons français commençent à plier devant les forces prépondérantes de l'ennemi: à l'instant son parti est pris; il se détache du gros de l'armée que Charles Em. commandait, se précipite sur les Espagnols, et les aborde avec une telle impétuosité, que ceux-ci surpris tournent le dos et se retirent. Ce succès partiel décida du sort de l'action générale.

Les Espagnols ayant été forcés de s'éloigner momentanément de la place, le Duc de Savoie eut le temps de faire tranquillement entrer des secours dans Verceil, et de réaliser ainsi complètement son dessein.

VICTOR AMÉ II

DUC DE SAVOIE.

Lorsqu'en 1703 le roi Louis XIV fit prisonnières sur la Secchia les troupes du Duc de Savoie allié des Français et des Espagnols dans la guerre contre l'Autriche, Victor Amé II, seul, presque sans troupes et sans argent, rompit l'alliance, déclara la guerre aux deux couronnes de France et d'Espagne, et publia un manifeste dont nous donnons ici ces remarquables expressions.

« Je préfère l'honneur de mourir les armes à la main » à la honte de me laisser opprimer... Je ne fais d'ailleurs » que rompre une alliance qu'on a violé à mon égard.... » Je dois sacrifier mes affections au bien de mes peu- » ples..... Dieu m'oblige à préférer les avantages de mes » sujets à ceux de ma famille..... Je déposerai les armes » aussitôt que les affaires seront si bien balancées que » la faiblesse n'aura plus rien à craindre et l'ambition » plus rien à espérer. »

Pour mieux démontrer ici la force des sentimens d'honneur et pour faire mieux comprendre la portée du manifeste dont nous venons de parler, nous ne croyons pas hors de propos d'ajouter que Victor Amé avait épousé Anne Marie d'Orleans nièce de Louis XIV, et que les deux princesses ses filles étaient mariées, Adélaide au Duc de Bourgogne fils-ainé, et Louise Gabrielle à Philippe second fils du Dauphin de France, qui fut plus tard Philippe V Roi d'Espagne.

UN JEUNE HOMME D'ALEXANDRIE.

(*1175*).

L'Empereur Frédéric Barberousse avait mis le siége devant Alexandrie ; et il avait fait annoncer que si la ville osait opposer quelque résistance, il ferait mettre à mort tous les habitants qui tomberaient en son pouvoir. En effet on conduisit un jour à ses pieds trois malheureux captifs qu'il condamna sur l'instant à perdre la vie.

Deux avaient déjà subi leur sort, lorsqu'on en vint au troisième.

Frédéric, touché de son extrême jeunesse, lui demanda ce qui l'avait porté à combattre contre lui.

Seigneur, répondit le jeune homme, *j'ai promis de suivre les ordres de mon maître que je sers dans la ville. Quelque parti qu'il prenne, jamais je ne manquerai à ma parole, quoi qu'il puisse m'en coûter.*

Tant de générosité étonna l'Empereur qui lui fit grâce, et lui permit de rentrer dans la ville.

CÉSAR ROERO

(*XIII siècle*).

La ville de Milan, étant en guerre contre celle d'Asti dont elle jalousait le crédit et la puissance, avait fait marcher des corps de troupes considérables sur cette dernière ville, qu'elles avaient cernée, infestant et ravageant en même temps de la manière la plus barbare les campagnes des environs.

Cet état de choses durait depuis quelques jours, et Asti se trouvait réduite à la dernière extrémité.

Les forces des Milanais étaient bien supérieures à celles dont Asti pouvait disposer.

Toutefois le désespoir inspire souvent des pensées dignes d'hommes de cœur, et qu'il est, le plus souvent, sage de suivre.

Nobles, bourgeois, artisans, ecclésiastiques mêmes, tous d'un commun accord se décident à faire une sortie pour attaquer vigoureusement les Milanais.

Parmi les plus résolus se trouvait César Roero déjà célèbre par ses exploits dans des guerres à l'étranger, mais qui, sur le soupçon d'entretenir des intelligences avec le Marquis de Monferrat, avait été effacé de la classe des nobles, à laquelle il appartenait par sa naissance.

César regardant les provocations des Milanais comme une occasion favorable pour se réhabiliter dans l'esprit de ses concitoyens, s'offre à sortir le premier contre l'ennemi à la tête des braves qui voudraient le suivre.

L'offre est acceptée: Roero, ayant assemblé sa troupe, sort de la ville quelques heures avant le jour.

C'était le lendemain d'une fête, et les gardes du camp ennemi, qui s'étaient livrés la veille à toutes sortes d'excès, se trouvaient ensevelis dans un profond sommeil. Le réveil du camp n'a lieu qu'au bruit des armes des assaillants et des cris des blessés et des mourants. Cependant revenus de leur premier étonnement, les Milanais se disposent à combattre.

Mais la troupe de Roero reçoit dans cet intervalle des renforts considérables. Elle grossit de moment en moment. La mêlée devient des plus chaudes et pendant plusieurs heures le carnage est horrible des deux côtés.

On compte, parmi les Astesans tués ou faits prisonniers dans cette action, Antoine Verasis, Simon Duc, Marc Peletta, André Garetti, Thomas Natta, tous appartenant aux plus anciennes familles de leur République.

Mais dans cette lutte sanglante, César Roero surtout se fait remarquer par son dévouement et par sa bravoure.

Les Milanais repoussés, découragés, voyant leur entreprise manquée, cherchent leur salut dans la fuite.

Les Astesans victorieux étaient sur le point de rentrer dans leurs murs, lorsqu'ils virent, à peu de distance de la ville, quelques groupes chargés d'un immense butin; c'étaient des Milanais armés qui avaient l'air de vouloir encore opposer quelque résistance. Roero s'en aperçoit, il fait un nouvel appel aux siens. Il attaque vigoureusement les restes de l'ennemi battu, et achève de les disperser. Blessé en ce moment d'un coup mortel, il tombe; on s'empresse de lui porter des secours; Roero qui se sent défaillir s'écrie : *Mes amis, je meurs, mais je meurs content d'avoir lavé dans mon sang mes anciens torts envers ma patrie. Il me reste une grâce à demander à mes compatriotes, c'est que ce qui reste de ma famille après moi, rentre dans les droits dont elle a été dépouillée par ma faute.*

Roero expira : un décret des consuls d'Asti rétablit les Roero dans les droits de la noblesse, dite de *hospitio*, à laquelle cette maison avait appartenu depuis les premiers temps de la République.

BEGGIAMO DES BEGGIAMI.

(*1274*).

Rien n'aggrave davantage les maux inséparables des discussions politiques que l'esprit de parti qui travestit les actions de ses adversaires et qui fausse si souvent le jugement que l'on porte sur les qualités des hommes même les plus respectables.

L'histoire doit en conséquence à la morale et aux intérêts les plus précieux de l'humanité de conserver dans ses fastes le souvenir des exemples, malheureusement trop rares, des grands caractères qui, sachant se mettre au-dessus des préjugés et des injustices de leurs contemporains, préfèrent aux suffrages enivrants de la multitude exaltée ou même du parti auquel ils appartiennent, le témoignage de leur conscience et les conseils du devoir et de l'honneur.

Beggiamo des Beggiami, de l'illustre maison de ce nom, très-puissante au XIII siècle dans la ville de Savigliano, est un des plus remarquables exemples de ce genre. Sa haute réputation comme jurisconsulte et comme magistrat a couvert en quelque sorte et presque dérobé à la connaissance de la postérité les exploits qui avaient signalé la première période de sa vie, vouée d'abord aux armes et aux dangers de la guerre.

C'est durant cette première période, que Beggiamo, quelqu'attaché qu'il fût par ses opinions personnelles et par les préjugés de famille au parti Guelfe, qui était d'ailleurs le parti dominant dans sa ville natale, s'était néanmoins mis, on ne sait trop par quels motifs, au service du Marquis de Saluces, peu favorable à ce parti. Beggiamo n'avait pas voulu s'éloigner de lui au moment où il portait ses forces contre Charles d'Anjou, comte de Provence, dont les Guelfes avaient sollicité le passage en Italie; ainsi il agissait dans un sens politique opposé non seulement à celui de la ville de Savigliano, mais même à ses opinions personnelles et à ses propres intérêts, ainsi qu'aux vœux de ses amis qui le pressaient de se dégager, de regagner ses foyers, et de se rendre à son parti.

Beggiamo, resté fidèle aux engagements qu'il avait pris, combattait vaillamment sous les drapeaux du Marquis de Saluces, et s'y faisait remarquer par son admirable vaillance.

Le Marquis cherchait à se venger des immenses dégâts que les troupes de Provence faisaient éprouver à son pays. La justice était en conséquence toute de son côté.

Mais ces mêmes vexations, gagnant de proche en proche, n'avaient pas tardé de s'étendre sur les terres voisines du pays de Saluces: et celles de Savigliano n'avaient pas été épargnées.

Cette ville liguée avec celles d'Asti, d'Alba, de Chieri et quelques autres, crurent devoir prendre dans cet état de choses, le même parti que le Marquis de Saluces. Elles réunirent leurs troupes pour arrêter les brigandages des Provençaux: ainsi le Marquis de Saluces se trouva tout naturellement porté à leur tête.

Après quelques combats insignifiants, une action sanglante eut lieu proche de Roccavione sur les bords du Gesso à peu de distance de Coni.

Les Provençaux complètement défaits furent obligés de se retirer et de repasser les Alpes.

Beggiamo avait été un des instruments les plus actifs et les plus marquants de la victoire.

Ce fut alors que sa satisfaction fut complète. Il s'était acquitté envers sa conscience et son honneur, étant resté fidèle au Marquis son ami: il avait servi en même temps ses intérêts personnels et ceux de sa ville natale et de ses concitoyens.

La reconnaissance de ces derniers se joignit aux marques de leurs sentiments d'estime et de respect. On chercha à lui en donner les preuves les plus solennelles.

Peu d'hommes parmi ceux qui se sont trouvés dans des circonstances analogues à celles de Beggiamo ont eu autant de bonheur que lui. Mais aussi bien peu s'en sont montrés plus dignes.

PERETTO (d'Ivrée).

(*1416*).

Parmi les guerriers du xv siècle, Peretto natif d'Ivrée en Piémont mérite d'occuper une des places les plus distinguées.

Il s'était attaché de bonne heure aux intérêts de Ladislas Roi de Naples. Il avait pris part à toutes les plus importantes entreprises de ce Prince.

Chargé de défendre le château S. Ange à Rome gardé par une faible garnison, il y avait fait si bonne contenance que l'ennemi crut devoir prendre le parti de se retirer.

Cette mémorable défense l'avait mis de plus en plus dans les bonnes grâces du Roi.

Peretto trois fois Vice-Roi de Rome avait été fait comte de Troja. Après la mort de Ladislas il avait été nommé Comte de Manfredonia par la Reine Jeanne II, sœur du dernier Roi.

On sait qu'après la mort de son frère cette Princesse avait épousé le Prince Jacques de la Maison de France: Peretto se montra aussi dévoué au service de son nouveau Souverain qu'il l'avait été à celui de son prédécesseur.

Il n'en avait pas été de même du célèbre Sforza (Attendolo) qui était comme Peretto au service de Jeanne et qui avait refusé de reconnaître pour roi Jacques second mari de cette reine.

Jacques blessé de la conduite de Sforza et poussé surtout par les ennemis de celui-ci, pensa à s'en venger et forma le dessein de le faire assassiner. Ce coup ne lui ayant pas réussi, il voulut en attendant le faire arrêter.

Il comptait de se servir pour cela de Peretto, son ancien rival. Mais Peretto, quoiqu'il détestât Sforza, n'en refusa pas moins de se prêter aux vues de Jacques,

qui s'adressa alors à Cecolino de Perugia. Ce malheureux capitaine de ventura ne fit pas de difficulté de se charger d'une telle commission et s'en acquitta selon le vœu de ses commettans.

Sforza fut arrêté à Benevento sous les yeux de Jacques même; sa maison fut livrée au pillage; ses fils et ses parents furent aussi mis en prison.

Peretto cessa de vivre à Naples la même année que cette horrible scène eut lieu (1416); les uns disent qu'il succomba aux regrets de voir les calamités auxquelles ce royaume était en proie; les autres qu'il périt de poison.

Sforza, qui avait recouvré sa liberté, ses grades, et ses honneurs, perdit la vie noyé dans le fleuve Pescara.

FRÉDÉRIC DE SALUCES.

(*XVI siècle*).

Frédéric de Saluces défendait le château de Montemal qu'assiégeait César Maggi Général de l'Empereur.

Le château ayant été sommé de se rendre, les défenseurs répondent qu'ils ne le feront qu'à toute extrémité.

Une première attaque a lieu. Le château oppose une résistance vigoureuse. L'ennemi est repoussé. Les attaques se renouvellent. Mais elles sont infructueuses comme la première. Le siége traine en longueur et Maggi fait faire de fréquentes sommations à Frédéric qui répond toujours par un refus.

Enfin le Général fait proposer une entrevue au seigneur de Montemal, qui se rend auprès de lui avec la confiance d'un homme d'honneur.

A peine est-il sorti du château qu'on s'empare de sa personne, et qu'on le menace de le mener au supplice, s'il n'ordonne aussitôt à la forteresse de se rendre.

Frédéric est inébranlable: *Je préfère*, dit-il, *le supplice au déshonneur*.

On l'avait conduit au lieu destiné pour l'exécution. Il persiste encore dans son refus. Il allait être exécuté; lorsque les pleurs et les prières de sa femme et de ses enfants portent les assiégés à ouvrir les portes du Château.

Telles furent les angoisses de Frédéric dans ces moments de crise terrible, que la tradition porte qu'il en eut une sueur de sang.

(*Extrait des hist. du temps.*)

LE COMTE EMMANUEL DE LUZERNE

(*1592*).

Le château de Cavour où commandait le comte Emmanuel de Luzerne avait opposé pendant plusieurs mois la résistance la plus opiniâtre aux troupes françaises commandées par le maréchal Lesdiguières.

Réduit enfin à la nécessité de se rendre, le comte de Luzerne proposa des conditions si avantageuses pour sa garnison, qu'on avait tout lieu de croire qu'elles seraient refusées. Comme on le lui eut fait observer, il répondit: *Je connais les sentiments de Lesdiguières; il respectera le malheur de gens qui ont bien fait leur devoir.*

En effet, le maréchal de Lesdiguières sur la même remarque répondit à son tour: *Dieu me garde, que j'hésite un seul instant d'accorder ce qu'un aussi brave homme que Monsieur de Luzerne propose: je ne lirai pas seulement ce qu'il a écrit.*

Le général français signait de confiance les articles de la capitulation tels que le chef piémontais les avait rédigés.

Admirable exemple de la plus noble sympathie!

CERVIERS (SOLDAT)

(*1625*).

Le jeune Cerviers, fils d'un capitaine de ce nom, n'avait pas encore atteint sa 15.e année, que déjà il suivait partout à l'armée comme volontaire son père. Celui-ci servait dans le corps de troupes que le Duc de Savoie avait chargé de l'attaque du château de Piève dans la rivière de Gênes en 1625.

On en était au moment, où l'attaque générale des retranchemens qui entouraient le château, devait avoir lieu. Le jeune Cerviers ne manqua pas de s'y trouver. Les retranchemens, bien que vaillamment défendus, n'en furent pas moins enlevés par les intrépides assaillants. Le jeune Cerviers fut frappé d'un coup de feu.

Aussitôt son père accourut pour l'embrasser: *Mon père*, lui dit le jeune homme, *éloignez-vous, vôtre présence sera sans doute plus utile ailleurs.*

Il expira en prononçant ces paroles.

Le Duc de Savoie en fut instruit. Le père de cet intrépide jeune homme devint l'objet des plus grands bienfaits de la part de son souverain.

(*Gioffredo, Storia delle Alpi Marittime, vol. VI, pag. 359, 364. 1825*).

AMBROISE SPINOLA

NOBLE GÉNOIS

(*1630*).

Le marquis Ambroise Spinola, génois, attaché au service d'Espagne, fut un des plus illustres guerriers du XVII siècle, époque d'ailleurs si fertile en grands capitaines.

L'Allemagne et les Pays-Bas avaient été plus particulièrement le théâtre de ses exploits.

Mais à la mort de Vincent, dernier Duc de Mantoue et de Monferrat, l'empereur Ferdinand II ayant résolu de s'emparer de Mantoue, Spinola fut rappelé en Italie et nommé gouverneur de Milan. Il fut chargé par le roi d'Espagne de s'emparer de Casal défendue par les Français qui soutenaient les droits du Duc de Nevers appelé à la succession de Mantoue et du Montferrat.

Spinola attachait la plus haute importance au succès de cette opération qui devait décider de celui de la guerre.

Il sollicita en conséquence du Monarque espagnol les mesures les plus promptes et les plus énergiques.

Mais les ordres qu'il reçut de Madrid, et dont il ne lui était pas permis de s'écarter, l'empêchèrent de pousser vivement son entreprise qui traina si longtemps que la paix fut conclue au moment où elle était sur le point de réussir.

Les sentiments généreux de Spinola rendirent cette contrariété si grande pour lui, qu'il en tomba malade, et que s'étant fait transporter à Castelnovo Scrivia, il y expira le 25 septembre 1630, ne cessant de répéter ces paroles : ***Je péris ; ils m'ont ravi mon honneur.***

(Guido Priorato , Vita d'Ambrosio Spinola, pag. 37).

GEORGES CAQUERAN

COMTE D'ENVIE

(*1672*).

Dans la guerre du Duc de Savoie contre la république de Gênes en 1672, les Piémontais qui occupaient le poste de Châteauvieux, après avoir long-tems enduré toute

sorte de privations, ne se voyant ni secourus ni attaqués, prirent la résolution de se faire jour à travers les rangs des Corses qui gardaient les alentours du poste.

Le 15 juillet, de grand matin, les Corses sont attaqués. Ils se défendent bravement.

Tout à coup, ils manœuvrent pour se porter en avant; et poussent les Piémontais de manière, qu'il ne reste à ceux-ci d'autre parti que de regagner le Château.

Ce mouvement rétrograde s'exécute avec beaucoup d'ordre, malgré la vive poursuite de l'ennemi.

Le jeune Caqueran, comte d'Envie, entré au service depuis un mois, portait l'enseigne du régiment de Piémont. D'Envie est blessé une première fois; il persiste à encourager les soldats par l'exemple de sa fermeté. Un second coup vient l'atteindre. Il se sent défaillir; il tombe noyé dans son sang.

Une nuée d'ennemis se précipite alors sur lui. On se dispute l'honneur de lui arracher son enseigne.

D'Envie mourant fait un dernier effort pour la retenir, et au moment d'expirer il se jette dessus et en enveloppe son corps ensanglanté.

Le Duc de Savoie récompensa cet admirable trait de dévouement du jeune héros en comblant le père d'honneurs et de bienfaits.

LE MARQUIS DE SOLAR DELLA CHIUSA.

(*1693*).

A la bataille de la Marsaglia livrée le 4 octobre 1693, le Duc de Savoie, Victor Amédée II, qui commandait ses propres troupes et celles de l'empire, était parvenu d'abord à enfoncer l'aile gauche des Français, lorsque tout à coup il est pris à dos et de flanc par la cavalerie

de Mr de Catinat, qui venait de battre l'aile gauche des alliés. Il est obligé de se replier.

Mais la difficulté de le faire sans s'exposer à une déroute complète rendait le succès de l'opération fort douteux. Victor Amédée comptant sur le dévouement autant que sur le courage de ses troupes, entreprend sa marche rétrograde. Elle s'exécute avec autant d'ordre qu'elle coûte de pertes douloureuses à ce Prince, et lui fait courir personnellement les plus grands dangers.

Ses Gardes-du-corps combattent à côté de lui; officiers et simples gardes ils sont presque tous blessés ou tués.

Le marquis de Parelle, le marquis Pallavicini, le marquis de St-Thomas, le comte de Chalais sont du nombre de ces derniers. Le marquis Solar de la Chiusa expire sur le champ de bataille en disant: *Je ne regrette que de ne pouvoir plus commander encore une fois en avant.*

OFFICIERS PIÉMONTAIS

À L'ARMÉE GALLO-SARDE EN LOMBARDIE

(*1703*).

Par suite de la mésintelligence qui s'était mise entre les deux Cours alliées de Paris et de Turin, la division des troupes piémontaises qui se trouvaient au camp de la Secchia avec les troupes françaises en 1703, se vit inopinément cernée dans ses quartiers et faite prisonnière par ces mêmes troupes.

Les officiers furent conduits à Pavie, où il leur fut permis de vivre en ville sur la promesse de n'en point sortir.

Cependant le Roi de Sardaigne indigné d'un procédé aussi injurieux, que contraire au droit des gens, ne manqua point de protester contre la surprise faite à la

bonne foi de ses troupes. Il trouva le moyen de faire parvenir ces protestations aux officiers enfermés dans Pavie, auxquels il fit intimer l'ordre de rentrer en Piémont.

Résolus de se rendre à l'appel de leur souverain, et bien décidés d'autre part de ne pas manquer à la parole qu'ils ont donnée à l'ennemi, ces braves en ont bientôt pris leur parti.

Ils s'en vont chez le commandant français, et lui déclarent qu'ils retirent l'engagement qu'ils ont pris de ne pas sortir de la ville.

Le commandant qui ignore le motif de cette déclaration, leur offre la permission de sortir de Pavie pour se promener. Ils la refusent. Le commandant les fait alors enfermer dans le château.

Dès ce moment dégagés de leur parole, les officiers piémontais ne s'occupent plus que des moyens de s'évader, cherchant pour cela à se ménager des intelligences au dehors.

Ils font si bien qu'au bout de peu de jours leur plan d'évasion est arrêté et mis à exécution.

Parvenus, non sans dangers, à se glisser en bas des remparts de la ville, ils sont bientôt hors de la vue de l'ennemi, et ils vont rejoindre l'armée du Roi de Sardaigne.

Ce Prince se plaît à les entendre raconter leur aventure, et leur fait un accueil digne d'eux et de lui.

N. N. MAJOR AU RÉGIMENT DE SAVOIE.

Dans la défense de Turin, 1706, le régiment de Savoie, commandé alors par l'intrépide colonel Corbeau, avait pris une grande part aux exploits qui signalèrent cette mémorable campagne.

Ce fut à l'occasion du terrible assaut livré par les Français, dans la nuit du 16 au 17 août, qu'un major de ce même régiment (nous regrettons de ne pouvoir en citer le nom) donna le noble exemple que nous allons rapporter.

Toujours présent au plus fort de la mêlée qui suivit l'attaque de l'ennemi, cet officier est atteint d'une balle. Vainement on cherche à l'emmener, il s'obstine à rester ne cessant d'exciter ses camarades à faire honneur au nom Savoyard. Tandis qu'un dépôt de poudre prend feu, dans ce moment là, lui-même d'une voix éteinte et d'une main défaillante encourage les grenadiers qui tombent blessés à ses côtés. Il expire quelques instants après, et de ses yeux mourants il cherche encore à distinguer l'ennemi qui s'éloignait.

(Extrait de l'essai sur la Brigade de Savoie, pag. 125).

LE MARQUIS FRANÇOIS ANTOINE NAZARI

NOVARAIS

Piémontais au service de Lorraine.

François Antoine Nazari, lieutenant colonel du régiment de Lorraine au service de l'Empereur, commandait un corps de grenadiers dans la citadelle de Turin lors de la glorieuse défense de cette place en 1706.

Nazari à la tête de ses braves Lorrains venait de repousser les Français qui s'étaient portés pour la troisième fois à l'attaque d'une demi lune dont la prise aurait eu pour les défenseurs les suites les plus désastreuses. Il est mortellement blessé d'un coup de feu. On le transporte dans la citadelle.

Le Gouverneur accourt au-devant de lui avec l'expression des regrêts les plus sentis.

Monsieur le Gouverneur, dit le brave Nazari, *vôtre douleur me touche. Mais je voulais mériter le grade de colonel. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre digne. Je meurs content.*

Le Prince Eugène qui faisait le plus grand cas de ce guerrier, arrivait peu de jours après à Turin. Il apportait à Nazari le brevet de sa nomination au grade qui avait formé l'objet de ses vœux si légitimes et si bien justifiés.

GARDES DU CORPS

DU ROI CHARLES EMMANUEL III.

Les troupes du Roi de Sardaigne allié de la France faisaient la guerre en Italie contre l'Autriche en 1734.

Un engagement allait avoir lieu sous les murs de Guastalla.

Charles Emmanuel veut que l'on commande auprès de sa personne les mêmes individus de sa garde du corps, qui l'avaient abandonné à l'affaire de l'Oglio.

Au moment, où l'action va commencer; *Messieurs*, leur dit-il, *je me mets de nouveau au milieu de vous; je compte que vous réparerez aujourd'hui la faute que vous avez commise il y a quelque tems.*

Le combat commence; Charles Emmanuel se trouvait partout au plus fort de la mêlée. Ses gardes se pressent partout autour de lui. Ils font si bien, que ceux qui avaient faibli au combat de l'Oglio, sont presque tous tués ou blessés à Guastalla sous les yeux du Roi.

LE CHEVALIER VACCA DE PIOZZO.

On sait par quelle malheureuse équivoque le régiment piémontais Savoie-Cavalerie, chargé par un corps de Hussards, et se retirant en désordre devant l'ennemi à la bataille de Campo Santo (le 8 février 1743) avait été entraîné dans cette retraite précipitée.

Le musicien du régiment de Savoie qui portait les timbales, instrument de musique militaire alors en usage dans les corps de cavalerie, avait été blessé et était tombé de cheval.

Le chevalier Vacca de Piozzo, aide-major, venant à passer dans cet endroit et voulant empêcher que les timbales de son régiment ne devinsent la proie de l'ennemi, ne calculant ni la proximité de celui-ci, ni le danger auquel il se trouvait ainsi inévitablement exposé, met pied à terre, saisit les timbales, les charge sur son cheval, et se met en marche pour les emporter.

Quelques cavaliers ennemis surviennent. Un coup de sabre frappe le brave Piozzo. Mais il ne renonce pas pour cela à son entreprise. Un second coup le frappe encore et l'étend expirant sur le terrain.

C'est dans cette même journée que de nombreux traits de bravoure signalent et vouent aux respect de la postérité les noms du chevalier Vitier, du commandeur de Sinsan, du chevalier de la Marmora, du chevalier de Salasco, du chevalier Cordara de Calamandrana et surtout du chevalier Borghesio de Corselle et du comte d'Apremont, à chacun des quels nous avons consacré un article particulier.

(Extraits des mémoires de D'Agliano, pag. 70).

SOLDATS PIÉMONTAIS

assiégés dans Coni.

Les différens corps dont se composait la garnison de Coni pendant la mémorable défense de 1744 rivalisaient entr'eux du plus noble zèle et de la bravoure la plus éclatante.

Aussi, malgré les pertes considérables que faisait la garnison, malgré les suites fâcheuses de la disette, les exemples de désertion (maladie alors si commune dans les armées) étaient presque nuls.

Toutefois il arriva qu'un jour au moment où une sortie avait lieu, un soldat du régiment de Schulembourg vit dans la tranchée au milieu d'un groupe d'ennemis, un de ses camarades qui venait de s'évader.

Saisi d'une noble indignation, il abandonné soudain sa troupe, se précipite dans la tranchée, et, marchant droit au malheureux qui n'a pas craint de flétrir l'honneur de son état par cette action indigne, le saisit au collet et le frappant de son sabre à coups redoublés, l'enlève au milieu des rangs ennemis, qui étonnés sans doute d'un trait de bravoure si extraordinaire ne se mettent pas même en mesure de l'en empêcher.

Ramené dans la place, le déserteur est fusillé sur le champ.

N. N. MAJOR AU RÉGIMENT DE TURIN.

MOSCA SERGENT, ID.

A la journée de Parme (1745) les Piémontais combattaient à côté des Autrichiens contre les Français: le ré-

giment de Turin, tout composé de soldats de nouvelle levée, avait été mis en déroute.

Le Major, dont le nom n'est malheureusement pas connu, et un sergent nommé Mosca étaient seuls restés à leur poste.

Tous les efforts du Major pour empêcher sa troupe de se débander avaient été inutiles.

Le sergent Mosca courant après les uns, se jetant au-devant des autres, parvint enfin à rallier une grande partie des fuyards, et à les ramener à leur poste.

L'ordre se rétablit, la voix du Major fut alors écoutée et l'affaire prit une tournure favorable.

Le brave sergent Mosca fut nommé sous-lieutenant.

Il vivait encore dans sa ville natale (Chivas) en 1780, époque à laquelle un digne ecclésiastique rédigeait les notes d'où cet article est tiré.

(Tiré de l'ouvrage mss. Prevosti della Collegiata di Chivasso, pag. 128 et suiv.).

BOITO

paysan du Canavaisan.

Raymond de Saint Martin, issu de la maison des anciens comtes du Canavaisan, de la branche des marquis de Saint Germain, faisait comme chevalier de Malte ses premières campagnes sur mer, en 1759.

Au moment où il avait quitté ses foyers, il s'était fait suivre par quelques serviteurs de sa maison, parmi lesquels se trouvait un jeune homme nommé Boito, issu de cette bonne et vigoureuse race de cultivateurs auxquels le Piémont est redevable de sa réputation éminemment guerrière: réputation bien méritée s'il en fut jamais, puisque durant huit siècles par la force de ses armes et par ses seules vertus guerrières, cette portion de l'Italie sut non

seulement conserver une noble indépendance, mais se garantir de toute occupation étrangère prolongée.

La campagne de mer, à laquelle devait prendre part le chevalier de Saint Germain, s'ouvrit par une expédition contre les pirates barbaresques dont l'ordre de Malte était, comme on sait, l'ennemi le plus redouté à cette époque.

Un chabec barbaresque, navigant dans les mers de Sardaigne, s'étant approché des côtes, aussitôt une des frégates maltaises que montait le chevalier de Saint Germain se disposa à manœuvrer pour l'attaquer.

Le chevalier saisit ce moment pour dire au jeune Boito, de se retirer au fond de cale, afin qu'il ne se trouvât pas sur le pont au moment où l'action, qu'on regardait comme imminente, s'engagerait. *Comment*, reprit le jeune homme d'un air triste et presque humilié, *comment, seigneur, mon bon maître, vous voulez m'éloigner de vous en ce moment, vous voulez que j'aille me cacher au moment où les Turcs nous attaqueront? Vous vous trompez, monsieur le chevalier, si, ayant pris un Piémontais à votre service, vous croyez qu'il sera disposé à jouer le rôle de poltron; pardon, pardon encore une fois, seigneur, mon bon maître. Moi, moi aussi je veux me battre avec les Turcs.*

Peu de moments après, le combat s'engage. La mêlée est chaude et la lutte sanglante. Les chevaliers font des prodiges de valeur, et le navire ennemi est pris, et l'équipage fait prisonnier.

On en était à reconnaître l'état des pertes et à faire la police du navire capturé.

J'ai tué deux Turcs, s'écrie le jeune paysan piémontais, dans la simplicité de son orgueil villageois; *mon maître, j'ai tué deux Turcs.*

Et son maître de le regarder en souriant, et de lui dire: *Boito, tu as fait ton devoir, tu t'es montré bon Piémontais*

Dans ses vieux jours le bailli de Saint Germain se plaisait à raconter cette anecdote à ses amis, ne cessant de répéter: *Messieurs, c'est de cette pâte que nos Piémontais sont faits!... (Da Nota particolare).*

GRENADIERS PIÉMONTAIS

de garnison à Vigevano.

L'homme qui a commencé de bonne heure à marcher dans le sentier de l'honneur, s'il s'en écarte un instant, ne manque guères d'y rentrer à la première occasion.

Le régiment piémontais de la Reine, infanterie, tenait garnison à Vigevano sur la frontière du Milanais. C'était le dernier jour de carneval 1783. Une dame de la ville avait régalé quelques grenadiers; le vin les avait mis en belle humeur.

Aujourd'hui, commencèrent-ils à dire, *nous sommes à la veille d'une pauvre journée, demain c'est le premier jour de carême. Nos voisins de Milan sont bien heureux, eux qui vont encore s'amuser pour plusieurs jours.* Et sur cela, longs regrets, et puis enfin le parti pris de franchir la frontière.

Ainsi, ces grenadiers venaient de braver, presque sans le savoir, la honte de la désertion: ils avaient quitté le territoire piémontais. Ils marchaient encore vers Milan, lorsque la nuit vint les surprendre.

Ils s'arrêtent devant la maison d'un paysan, et lui demandent l'hospitalité.

Le bon accueil qu'on leur fait ajoute au bonheur dont ils jouissent en ce moment, et dont leur étourderie ne leur permet pas encore d'apprécier les conséquences.

Ces jeunes gens prennent tranquillement du repos depuis quelques heures.

Un grand bruit vient tout-à-coup troubler leur paisible sommeil; on frappe à la porte. C'était une troupe de brigands qui avaient entouré la maison, et qui cherchaient à y penétrer.

Courage, disent nos grenadiers à leur hôte, n'ayez pas peur, nous sommes ici pour gagner la bonne soirée que vous nous avez fait passer hier; tenez-vous à l'écart et laissez-nous faire.

Les brigands ont perdu patience. Voyant que la porte ne s'ouvre pas, ils l'ont enfoncée, et ont fait irruption dans la maison.

Les grenadiers de leur côté avaient fait toutes les dispositions convenables. Ils s'étaient d'abord tenus bien cachés; mais les brigands s'étant portés en avant, les grenadiers se jettent sur eux, en font bonne justice, au point que tout ce qui n'est pas blessé ou mort, prend la fuite et se retire.

Le paysan qui ne sait comment reconnaître un si grand service veut accompagner ses libérateurs à Milan pour leur rendre plus agréable le court séjour qu'ils feront dans cette ville.

Nos grenadiers y sont à peine arrivés, que le bruit de leur belle action s'étant répandu dans la ville, le Commandant auquel ils se présentent en arrivant, s'empresse de leur en témoigner sa satisfaction.

Mais nos grenadiers, chez lesquels le premier étourdissement avait fait place à la réflexion, commencent à sentir toute la grandeur de leur faute. Elle leur paraît plus grave encore, lorsqu'ils apprennent que leur colonel, qu'ils aiment comme un père, les a devancés à Milan, où il s'est transporté lui-même pour prendre connaissance du véritable état des choses.

Le colonel ne tarde pas à leur faire dire de se rendre auprès de lui. Ils n'osent désobéir, mais ils arrivent

en tremblant devant un chef dont ils redoutent la justice, autant qu'ils aiment et respectent la personne.

Les voyant arriver, le colonel va au devant d'eux; il jette sur eux d'abord un regard courroucé; mais, après quelques instans, *mes enfans*, leur dit-il, *votre courage a fait honneur à votre pays: si vous rentrez de suite dans le devoir, je vous promets le pardon de la part de notre bon Roi.*

Le colonel n'a pas encore cessé de parler, que les grenadiers tombent à ses pieds, et lui demandent pour unique grâce de les ramener de suite au régiment.

(*Da nota particolare*).

LE RÉGIMENT DE MAURIENNE (Savoyard).

Dans la campagne de 1792 contre la France, le régiment de Maurienne abandonnant la Savoie avec les autres corps de troupes piémontaises, faisait sa retraite à travers les montagnes des Bauges.

Menacés d'être cernés par l'ennemi, ces différents corps recevaient l'ordre de se disperser. On annonce dans cette conjoncture au régiment de Maurienne qu'il est appelé à se réunir de nouveau à l'ouverture du printemps suivant dans la vallée de Suse en Piémont. Le régiment se sépare. La Savoie entière est occupée par l'ennemi. Le temps désigné pour le rassemblement des troupes Sardes en Piémont arrive. Les fidèles Mauriennais gravissent les rochers, et par les sentiers les plus escarpés des Alpes, franchissent l'imposante barrière qui les sépare de l'Italie.

Au jour marqué, officiers, sous-officiers et soldats, tous se trouvent dans la ville de Suse réunis sous leurs anciens drapeaux.

BIANCHINI

Grenadier Piémontais.

Après l'attaque du fort de l'Oliva, au siége de Terragone en 1811, où les troupes italiennes avaient fait des prodiges de valeur, on présenta au Général Suchet le grenadier Bianchini, qui au moment où l'ennemi abandonnait le fort, s'était mis seul à la poursuite d'un Corps espagnol, avait fait poser les armes à quatre officiers et à cinq soldats, et les avait tous amenés prisonniers. *Quelle recompense souhaites-tu donc*, lui dit le Général; *L'honneur de monter le premier à l'assaut de Terragone*, répondit tranquillement le brave.

Le chef d'état major M. de Saint-Cyr écrivait après cette affaire à un des Généraux italiens: *Il est impossible de voir des troupes plus braves que les vôtres. Ce sont bien là*, ajoutait-il, *les descendans des anciens maîtres de la terre!..*

PERRONE JOSEPH

DE REVIGLIASCO

au service de France.

Joseph Perrone de Revigliasco au service de France, sergent dans le 22 régiment d'infanterie légère, faisait, en janvier 1814, partie d'un détachement composé, qui partait de Montefiascone pour se rendre à Civitavecchia. Le pays qu'il fallait traverser était infesté par les brigands et par les insurgés.

A peine est-on hors de Montefiascone, que le capitaine napolitain commandant du détachement qui marchait



sans autre officier que lui, quitte sa troupe pour aller se joindre aux brigands qui l'entouraient. Le détachement se trouve alors sans guide et sans chef. Le brave Perrone se met à sa tête sans que les menaces des brigands au milieu des quels il se trouvait, puissent l'intimider. Perrone marche plusieurs jours de suite, au milieu des mêmes dangers. À peine les Français qui le voient arriver à Civitavecchia, bien informés de la route qu'il a dû faire, osent-ils en croire à leurs propres yeux.

D'autres traits de bravoure ont signalé la vie militaire de cet intrépide guerrier piémontais.



COURAGE.

COURAGE.

GÉNÉRALITÉS.

S'il est vrai qu'il n'y a point de synonimes dans les langues, il ne l'est pas moins que la nuance qui distingue la signification d'un mot de celle d'un autre, regardé communément comme synonime, est souvent si légère qu'il devient extrêmement difficile de la saisir.

Toutefois, dès qu'il existe une nuance qui motive, pour ainsi dire, la distinction d'un mot, quelque légère que cette nuance puisse être, la raison paraît exiger que, dans un discours grave et réfléchi, le mot propre soit employé non seulement de préférence, mais même à exclusion de tout autre.

Courage, *Valeur*, *Hardiesse*, *Prouesse*, *Vaillance*, *Bravoure*, *Intrépidité*, *Résolution*, *Sang froid*, *Présence d'esprit* sont des mots qui n'expriment à la rigueur que des nuances diverses de ce qu'on désigne d'une manière générale par le mot *Courage*.

Ces différens mots sont en conséquence pris assez souvent l'un pour l'autre dans le langage ordinaire.

Mais il n'en doit pas être ainsi dans le langage militaire. Pour s'en convaincre il suffit d'observer que souvent l'honneur peut se trouver intéressé dans la distinction que ces mêmes mots supposent.

Cela posé, nous disons que l'attitude de l'homme en présence du danger qu'il affronte sans se troubler, est ce qui s'appelle Courage.

La Valeur est, en quelque sorte, ce que le Courage vaut.

Le mot Valeur semble impliquer la considération de l'acte même où le Courage se montre.

Le Courage attend, pour ainsi dire, le danger que la Valeur affronte.

La contenance d'un chef avant et pendant l'action montre son Courage.

La contenance du soldat dans la chaleur du combat, témoigne de sa Valeur.

Le mot Courage se prend aussi quelquefois dans une acception plus étendue.

C'est lors qu'il est employé pour signifier la même attitude dont nous venons de parler, mais en tant qu'elle est regardée comme une manière d'être habituelle, une qualité propre de l'individu auquel nous l'attribuons.

Suivant cette dernière acception, l'on appelle Courage civique cette qualité précieuse, s'il en fut jamais.

et malheureusement trop rare, surtout de nos jours, qui met le Magistrat civil à la hauteur de ce qu'il y a de plus honorable sous le rapport des sentimens généreux parmi les chefs militaires.

Mais on n'applique pas la même épithète au mot Valeur. Ainsi l'on ne dit pas Valeur civique.

Cette différence dépend peut-être de ce que le mot Valeur s'applique de préférence, comme nous l'avons dit, à un acte déterminé, par lequel le Courage se montre et se fait valoir.

L'opposé du Courage pris dans le sens d'attitude ferme et impassible en présence du danger, est la Couardise.

L'opposé du Courage pris dans le sens de qualité de l'homme doué de Courage, est la Timidité.

L'opposé de la Valeur est la Crainte.

La Couardise, et jusqu'à un certain point la Timidité et la Crainte, produisent l'hésitation et suspendent l'action.

La Peur détermine l'action dans un sens contraire au Courage. Elle provoque la fuite.

L'exagération du Courage s'appelle Témérité.

On peut donner le même nom à l'exagération de la Valeur.

Les actes spontanés de Valeur, lorsqu'ils se renouvellent et se répètent souvent de la part du même

individu, supposent et signalent ordinairement en lui une disposition qui prend le nom de Hardiesse.

La Hardiesse a quelque chose de plus *chaud* (qu'on me passe cette expression) de plus impétueux que le simple Courage et que la Valeur. Aussi elle n'accompagne pas toujours les traits qu'on désigne par ces deux derniers mots.

La Hardiesse s'allie plus souvent avec les actions que la Valeur ou les autres espèces de Courage déterminent et produisent.

L'opposé de la Hardiesse est la Lâcheté.

Le Courage qui se fait valoir dans les occasions d'éclat s'appelle Prouesse.

Il prend celui de Vaillance dans quelques cas particuliers.

On pourrait dire que la qualité des joûteurs est ce qui marque la distinction entre la Vaillance et la Prouesse.

Dans les occasions où le Courage prend le nom de Vaillance, si l'on met en ligne de compte les difficultés qu'une résistance plus vigoureuse a ajoutés à la lutte, la Vaillance prend alors le nom de Bravoure.

Lorsque la grandeur du danger est telle qu'elle paraîtrait capable d'ébranler la fermeté même d'un brave, la Bravoure prend le nom d'Intrépidité.

Prendre son parti en présence d'un danger immi-

nent et imprévu qu'on aborde sans hésitation, est ce qui s'appelle Résolution.

Le prendre d'une manière qui suppose que la tranquillité de l'homme résolu n'a point éprouvé d'altération par les circonstances qui auraient pu l'arrêter dans l'exécution de son dessein, est ce qui s'appelle Sang-froid.

Au Sang-froid appartient la Présence d'esprit, par laquelle un homme, en toute circonstance et surtout au moment du danger, sait prendre soudain et conserve une attitude qui en impose aux autres et qui laisse à sa raison toute la liberté d'agir; qualité extrêmement précieuse chez l'homme de guerre.

Le Courage qui est à l'épreuve du temps s'appelle Longanimité.

La Longanimité se rattache à la force du caractère, à la patience, et à d'autres qualités qui seront traitées dans ce Recueil sous divers autres titres particuliers.

Nous avons dit que dans l'acception la plus étendue le mot Courage exprime l'attitude ferme et assurée de l'homme en présence du danger, indépendamment de toute modification accidentelle propre à altérer par quelques conditions particulières l'attitude dont il s'agit, et nous avons cru devoir donner à ces diverses modifications le nom de nuance.

En envisageant le Courage sous le premier point de

vue, nous croyons devoir nous arrêter ici sur la grande question de savoir, si l'homme considéré dans ses affections instinctives, doit être classé parmi les animaux d'une nature courageuse, ou parmi ceux d'une nature craintive et timide.

Cette question examinée au point de vue de la philosophie a pu recevoir différentes solutions.

Parceque les philosophes ont pu la regarder comme problématique, les militaires le pourraient-ils de même?

Nous sommes persuadés du contraire.

En effet, s'il était douteux pour les militaires que l'homme fût, généralement parlant, un être craintif et timide, pourquoi tant de soins, pourquoi tant de sollicitudes, pourquoi tant de moyens employés pour le mettre à l'abri de la Peur, le familiariser avec l'idée du danger, et le placer, en quelque sorte, au-dessus de l'appréhension de la mort?

Pour quiconque réfléchit attentivement sur la question dont il s'agit, il est évident que dans l'état militaire, où le Courage est la première des qualités requises pour en remplir les obligations, on a cru devoir se méfier des dispositions naturelles de l'homme, et de son attitude en présence du danger, et regarder en conséquence le Courage, non comme une qualité innée, mais bien, jusqu'à un certain point, comme une qualité acquise.

Or en opinant ainsi, les militaires ne seraient-ils point tombés dans l'erreur? N'auraient-ils pas méconnu les véritables dispositions naturelles de l'espèce humaine?

Nous sommes loin de le croire.

En effet, que l'on interroge l'histoire, que l'on cherche à pénétrer dans l'intérieur du cœur de l'homme, quels seront les résultats de ces investigations et de la dernière surtout?

Que nous rapportent les voyageurs qui ont observé les mœurs des habitants de ces régions lointaines dans lesquelles ils abordaient pour la première fois?

Quelles alarmes, quelle précipitation à fuir de la part de ces peuplades épouvantées à la vue de leurs visiteurs, étonnés eux-mêmes des effets de leur apparition!

Et si quelque cas particulier fait exception à la généralité de ces remarques, ne doit-on pas bien vite reconnaître que c'est là le fruit d'un certain degré de civilisation qui avait pénétré chez ces hordes sauvages, qui avait corrigé ou modifié en elles les tendances propres à la nature humaine, l'appréhension du danger et la disposition à s'en éloigner?

Si l'on consulte l'histoire des anciens peuples, qu'y trouve-t-on?

Rome sacrifiait à la Peur.

Que signifieraient ces sacrifices de la part d'un

peuple destiné à triompher par son Courage de l'univers et à le subjuguer, s'ils ne prouvaient que Rome avait reconnu dans sa sagesse que, sans l'aide d'institutions empruntées aux idées religieuses, on aurait trop difficilement trouvé le moyen d'écarter les effets dangereux de la nature timide de l'homme?

Combien d'autres témoignages, après celui de Rome, ne nous serait-il pas facile de produire?

Mais quand on a cité Rome en parlant du Courage, tout autre témoignage est superflu.

Retirons-nous plutôt maintenant dans l'intérieur de la conscience de l'homme de bonne foi. Appelons-en à ce tribunal dont aucun individu de l'espèce humaine ne peut récuser la compétence et l'autorité.

Quel enseignement puiserons-nous à cette source, quelle induction tirerons-nous de cette interpellation? Interrogeons nos braves compatriotes eux-mêmes. Où en trouverons-nous de plus dignes d'être crus sur parole et sur le témoignage de leur expérience?

Or ces braves ne manqueront pas de nous dire qu'à la première action de guerre à laquelle ils ont pris part, cette situation nouvelle pour eux avait été accompagnée d'un certain mouvement d'inquiétude dont ils n'avaient pu se rendre compte, mais qu'il leur avait été impossible de ne pas éprouver.

Après tout ce que je viens de dire, il paraît donc

incontestable que l'homme doit être regardé comme un être naturellement timide; et que c'est ainsi que les militaires l'ont généralement reconnu.

Mais comment s'expliquer après cela que, dans nos sociétés politiques, le Courage joue un rôle qui semble supposer que c'est à cette qualité que l'espèce humaine est principalement redevable de sa supériorité sur toutes les autres espèces d'animaux qui peuplent la terre, et qui semblent destinés à nous en disputer la possession?

C'est là l'objet d'une deuxième question, qui n'est qu'une conséquence de la première dont nous venons de donner la solution.

L'instinct de notre nature nous porte invinciblement à attacher le plus grand prix à notre propre conservation.

Or le sentiment qui est l'expression de cet instinct, se traduit par l'appréhension du danger.

L'appréhension du danger n'est donc que l'expression ou l'effet nécessaire de l'instinct de conservation.

Mais l'appréhension du danger constitue ce qui s'appelle la Crainte.

Dans l'ordre ordinaire des choses la Crainte doit donc être regardée comme la sauvegarde de notre existence.

Autant que le danger est réel, que la Crainte ne

dure pas plus longtemps que le danger, qu'elle n'excède pas certaines limites, la Crainte n'aurait donc rien qui ne soit conforme au vœu de la nature et aux conseils de la raison.

Mais si le danger n'est pas réel, alors la Crainte se change en ce qui s'appelle Peur.

Si la Crainte se prolonge sans motif au-delà du danger, la situation morale de l'homme qu'elle affecte devient Timidité.

La Peur, la Timidité, et jusqu'à un certain point la Crainte sont propres par elles-mêmes (nous l'avons dit plus haut) à produire chez l'homme qui en est atteint une hésitation qui suspend, retarde ou empêche l'action.

Cet état d'hésitation est visiblement un état de faiblesse, dont la raison ne tarde pas à révéler les inconvénients.

Mais en en révélant les inconvénients, bientôt elle en signale le remède qu'elle puise dans les inspirations de cet instinct qui attache l'homme à l'homme au moment du danger, l'instinct de l'association.

L'association est une source de forces et de puissance.

La condition de forces et de puissance produite par l'association, fait naître dans l'homme un sentiment d'Assurance, qui tend à écarter l'influence de la Timidité naturelle.

L'Assurance, quand elle se manifeste en présence du danger, est ce que nous appelons Courage.

Telle est ma manière de voir à ce sujet: je ne pense pas qu'on puisse assigner au Courage de l'homme une origine plus rationnelle et plus simple.

Cela posé, nous ajouterons que, dès que les hommes se sont rapprochés, et qu'un sentiment d'assurance est né de ce rapprochement, dès lors ils se sont trouvés plus courageux; dès lors aussi ils ont acquis plus d'aptitude à l'art et aux périls de la guerre.

Les hommes après s'être rassemblés, se sont aussitôt donné des chefs.

Dès ce moment les éléments de l'armée se sont trouvés réunis.

Il n'est donc pas à présumer qu'il y ait erreur à admettre que pour rendre l'homme courageux, de timide qu'il est naturellement, on a dû introduire des institutions propres à corriger les tendances de sa nature.

On peut demander après cela quelles sont ces institutions.

C'est là une nouvelle question que nous croyons devoir résoudre ici pour compléter cet article.

La fréquentation habituelle des braves produit les braves.

En effet, voulez-vous avoir une armée? La vou-

lez-vous telle qu'il la faut pour qu'elle soit digne de ce nom? Encouragez la fréquentation des braves; provoquez-la, faites qu'elle se raffermisse.

Les moyens de l'obtenir sont nombreux et variés. Mais il y en a un principal, dont les résultats sont plus prompts, plus efficaces. Ce moyen, c'est l'éducation.

C'est de ce moyen que nous allons parler; il est le but principal de notre ouvrage et par conséquent il nous impose, en quelque sorte, le devoir de l'approfondir.

L'éducation des jeunes gens se fait dans les Gymnases, dans les Colléges, dans les Académies.

Mais ce n'est pas de cette éducation que nous entendons parler exclusivement ici.

L'éducation qui se donne dans les Gymnases, dans les Colléges, dans les Académies, se donne au petit nombre, à l'élite de la société.

Une éducation de cette nature doit sans doute inspirer le courage, les sentimens généreux et toutes les dispositions qui rendent l'homme capable d'honneur.

Cependant nous pouvons laisser à d'autres le soin de relever l'importance et les bienfaits de cette éducation.

Ici l'éducation dont nous entendons parler, c'est de l'éducation du militaire en général, de l'éducation

des classes qui fournissent à la Patrie la plus grande partie de ses défenseurs; éducation que la Patrie ne soigne pas toujours de manière à écarter le juste reproche de ne pas l'apprécier assez.

C'est en un mot de l'éducation d'un peuple militaire que nous entendons parler. Or on ne saurait assez recommander le perfectionnement de ce genre d'éducation.

Cette éducation se donne partout, dans les campagnes comme au sein des villes; elle se donne dans l'intérieur des familles, comme dans les réunions publiques; elle se donne dans les lieux de spectacles, comme dans les ateliers.

L'éducation du peuple s'opère par des moyens analogues à la manière dont elle se donne.

Elle s'opère d'abord par les habitudes d'une vie sobre et laborieuse.

Elle s'opère par les fatigues du corps qui en fortifient et en assouplissent les membres.

Elle s'opère au milieu de ces réunions où la jeunesse se trouve placée sous l'influence de l'âge mûr, sous l'inspection de la vieillesse, à la portée de recevoir de bonne heure les directions de l'une et les conseils de l'autre.

Elle s'opère dans ces assemblées où par l'impression de l'aiguillon puissant de la parole, quelques esprits

élevés parviennent à faire pénétrer dans les masses cet attachement profond au pays natal, cette grande et noble affection pour les souvenirs glorieux légués aux générations nouvelles par les générations anciennes qui ne tarde pas à se transformer en amour de la Patrie.

Mais l'éducation du peuple, que la réunion de tant de moyens différens aurait portée à ce degré d'amélioration dont elle est susceptible, ne laisserait-elle plus rien à désirer si elle se bornait à l'emploi des moyens que nous venons d'indiquer?

Gardons-nous de le croire. Il est de plus nécessaire qu'un enseignement d'un genre tout particulier, un enseignement bien plus étendu, bien supérieur à tout ce que la sagesse de l'homme a jamais pu imaginer de plus parfait, vienne achever l'œuvre si difficile dont nous parlons.

Cet enseignement est celui de la Religion.

L'enseignement de la Religion est éminemment populaire.

Cet enseignement se mêle aux fêtes, aux divertissements, aux joies du peuple. Il s'associe à ses délassements, à ses peines, à son repos, aussi bien qu'à ses fatigues, à ses travaux et à ses occupations les plus communes.

C'est par cet enseignement que se généralise et se

perfectionne l'instruction dans les masses, surtout pour la partie la plus importante et la plus essentielle de toutes, c'est-à-dire pour la partie morale, pour la partie des droits et des devoirs.

En effet, quelles vérités morales, quels devoirs et quels droits, la Religion ne s'est-elle pas chargée d'enseigner au peuple?

Il est telles de ces vérités qu'elle peut seule proclamer sans danger, j'allais presque dire, sans scandale!

La fraternité et l'égalité générale des hommes, l'empire universel de la loi indistinctement sur toute volonté et sur toute puissance de l'homme, sont du nombre de ces vérités.

Or, combien de fois n'a-t-on pas abusé de ces mêmes vérités, ou n'a-t-on pas été tenté de le faire, lorsque la Religion ne se mêlant pas à ces leçons, on a enseigné sans correctif, sans explication, aux hommes ce qu'il leur aurait été plus utile d'ignorer que d'apprendre?

Après avoir révélé aux hommes ce qu'elle seule pouvait leur révéler, c'est-à-dire la grandeur de leur commune origine, la Religion seule pouvait aussi produire les titres propres à justifier la Providence qui sanctionne dans l'intérêt de tous le partage si inégal des facultés, des capacités, des moyens de fortune,

des rangs dans la société, par la loi de la compensation, par la grande loi de la réciprocité des devoirs!

Jeunes militaires, j'avais entrepris de vous parler dans ce chapitre du Courage et de ses diverses nuances. Entrainé par la haute importance de mon sujet, je me suis momentanément écarté de ce but, mais vous me le pardonnerez, je crois, parceque je n'en ai que mieux rempli ma tâche.

Que me reste-il maintenant à dire avant de commencer le récit des hauts faits qui formeront l'objet de ce chapitre?

Il ne me reste que ce qu'il peut y avoir pour vous de plus agréable à entendre, et de plus doux pour moi à vous exprimer.

Pour vous, ce sont des souhaits; pour moi, ce sont des vœux.

Si la génération qui a immédiatement précédé celle à laquelle vous appartenez, n'a pas démenti à Broys, à Rauss, à Authion, à Ceva, à Cosseria, et plus tard sous les murs de Grenoble, la haute réputation des valeureux défenseurs de Turin, de Coni, de l'Assiette, vous les descendants des uns et des autres pourriez-vous craindre que les braves de Goito, de Monzambano, de Pastrengo, de Peschiera, de Volta, manquent de successeurs dignes d'eux?

Que la Providence, qui veille depuis tant de siècles

d'une manière si visiblement paternelle sur les destinées de notre Patrie, ne cesse de faire pleuvoir sur les Princes qui la gouvernent, comme sur les peuples qui leur sont soumis, ces heureuses influences qui seront pour nos neveux les garants de cette force, de cette puissance, de cette grandeur politiques et militaires dont l'étendue du territoire est loin d'être la mesure, et auxquelles sont pourtant indissolublement attachées l'indépendance, la gloire et la prospérité des nations.

COURAGE (nuances), VALEUR, HARDIESSE.

18

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Dans l'introduction générale à ce chapitre j'ai expliqué ce que l'on doit entendre par Courage, et j'ai en même temps signalé la distinction des sens attachés à ce mot suivant deux acceptions diverses, dont l'une est bien plus étendue que l'autre.

J'ai parlé ensuite des dispositions de notre nature par rapport à cette qualité, j'en ai développé le principe et la source et j'ai fini par démontrer que dans le sens le plus étendu du mot, le Courage ne doit pas être regardé comme une qualité innée, mais comme une qualité acquise.

Après cela le lecteur devait s'attendre, que je ferais précéder d'une introduction particulière le récit des exploits qui feront le sujet de l'article, où je traiterai du Courage selon le sens de ses différentes

nuances. Or parmi ces nuances le Courage trouve lui-même sa place. Je la lui donnerai donc ici à côté de celle que je crois devoir accorder d'abord à la Valeur, qui n'exprime en quelque sorte (comme je l'ai dit) que ce que le Courage vaut; ensuite à la Hardiesse, dans le sens que ce mot exprime quelque chose de plus prompt et de plus ardent que le simple Courage et la Valeur.

J'ai la persuasion que mes lecteurs trouveront dans ces Traits historiques une preuve convaincante que l'on a senti de bonne heure dans notre pays, combien est grande et honorable la mission confiée au Courage de ses habitants. Ils verront avec quelle fidélité depuis des siècles, nos ancêtres ont veillé sur les destinées de l'une des plus belles parties de cette délicieuse Péninsule. Enfin ils sentiront que pour sortir victorieuses de tant de vicissitudes et de luttes opiniâtres et sanglantes auxquelles la Providence avait réservé notre patrie, il n'y avait que nos populations alpéennes qui en fussent capables!

TRAITS HISTORIQUES.

EMMANUEL PHILIBERT

DUC DE SAVOIE.

Le Duc de Savoie Emmanuel Philibert était occupé à diriger les travaux du port de Villefranche en 1560. Comme il ne prenait point de précautions pour la sûreté de sa personne, Occhiali fameux corsaire calabrais conçut l'audacieux dessein de l'enlever.

Dans la nuit du 29 au 30 avril, Occhiali se glisse adroitement dans le golfe de S. Hospice, et il y débarque avec sa troupe.

Il marchait dans le plus grand silence, et s'était approché de la maison où le Duc était logé, lorsque tout-à-coup des cris d'alarme se font entendre, et avertissent le Prince du danger qui le menace.

Emmanuel Philibert parvient non sans peine à se sauver dans une maison voisine. Il demande aussitôt ses armes pour faire justice, dit-il, de la témérité d'un misérable renégat.

Les personnes de sa suite s'efforcent de le retenir. Le Duc sans faire attention à leurs instances, sort et se met à la poursuite des brigands, suivi d'un petit nombre de gentilshommes, et de quelques bourgeois du pays.

Les pirates font d'abord bonne contenance. Dans le fort de la mêlée les bourgeois disparaissent; mais le Prince Emmanuel Philibert et sa petite troupe cernés par les corsaires n'en continuent pas moins de se battre vaillamment. Une compagnie d'arquebusiers partie du fort de Montalban arrive alors fort à propos pour le dégager. Occhiali est obligé de se retirer.

CHARLES AMÉDÉE DE SAVOIE

DUC DE NEMOURS

(*mort en 1652*).

La branche de Savoie qui s'était établie en France sous le règne de François I, offre dans l'histoire de ce pays le spectacle d'une succession de Princes tous plus braves, plus hardis et plus fidèles les uns que les autres.

Les femmes mêmes firent éclater plusieurs fois les sentimens généreux du sang dont elles étaient issues; quoique il soit hors de propos de rappeler en détail les preuves de cette assertion.

Nous avons rapporté au chapitre *Religion*, un trait remarquable du célèbre Jacques de Nemours.

Nous ajouterons ici celui de Charles Amédée fils du Marquis de S. Sorlin et petit-fils de ce même Jacques.

Ce Prince entrait à peine dans sa seixième année; se trouvant au siége de Courtrai, il avait chargé l'ennemi à la tête d'une compagnie de chevaux-légers français.

Il s'était signalé de même au siége de Mardik en 1646, où, suivi d'un petit nombre de braves, il avait repoussé une partie des assiégés, qui avaient formé le dessein de rompre les digues pour inonder les alentours de la place.

Ce succès avait paru si extraordinaire, et la conduite du jeune Prince si brillante, que le Roi Louis XIV crut devoir envoyer tout exprès un gentilhomme de sa Cour pour le complimenter, et lui dire qu'il venait de lui faire une pension de vingt mille francs.

Cet acte de libéralité du Roi dans les circonstances où se trouvait alors la France doit être regardé non pas tant comme une récompense que comme une marque de satisfaction et de reconnaissance.

(Frugoni, Accademia della Fama, pag. 262.)

BLAISE ASSARETTO,

ET JACQUES GIUSTINIANI

Génois.

En 1435 les Génois avaient mis le siége devant Gaeta, que défendaient les troupes de Naples, d'Aragon et de Navarre.

La flotte de Gênes commandée par Blaise Assaretto et par Jacques Giustiniani comptait douze vaisseaux; elle avait l'entrée du port.

La flotte ennemie composée de 14 vaisseaux se tenait en vue de la place; elle était montée par tout ce qu'il y avait de plus illustre parmi les guerriers et les marins des trois nations que j'ai nommées ci-dessus.

Les Génois avaient intérêt d'éviter un engagement: mais les alliés avaient un intérêt contraire.

Il fallut donc en venir aux mains. Un combat formidable s'engagea à une très-petite distance du port.

Le succès de l'action devait décider de celui de toute la guerre. Aussi l'on se battit de part et d'autre avec un acharnement inouï.

Enfin l'intelligence des chefs, la bravoure, l'habileté dans la manœuvre et le sang froid des marins génois, leur donnant une supériorité marquée sur les alliés, décidèrent la victoire en leur faveur.

La flotte ennemie complètement battue fut dispersée et presque détruite.

Des 14 vaisseaux dont elle se composait, 13 furent pris.

Les historiens ont fait monter à plus de 300 le nombre des personnages distingués qui se trouvèrent parmi les prisonniers.

Le Roi d'Aragon et l'Infant son fils furent de ce nombre.

(Dalla Real Grandezza di Genova, pag. 249).

CAVALLO EMMANUEL

Marin Génois

(1512).

En 1512 le fort de la Lanterne, au-dessus de Gênes était occupé par les Français.

Les Génois se flattaient que les défenseurs seraient bientôt dans la nécessité de capituler, faute de vivres. Une escadre qui croisait devant le fort devait empêcher qu'il ne fût ravitaillé.

Cependant un vaisseau chargé de vivres était parvenu à se glisser à travers la ligne génoise.

Un marin, nommé Cavallo Emmanuel, va trouver le doge, et lui propose de s'emparer du vaisseau avant qu'il puisse débarquer les munitions dont il est chargé.

Le doge, tout en regardant ce projet comme impossible, n'en autorise pas moins l'exécution.

Cavallo accompagné de quelques hommes de bonne volonté, monte sur un petit esquif, vogue en avant, et va se placer à la faveur du vent entre le fort et le vaisseau français. Là il est accueilli par des décharges réitérées d'artillerie qui lui tuent la plus grande partie de son monde. Mais loin de se laisser intimider, Cavallo se porte bravement à l'abordage et attaque le vaisseau français.

Soit surprise, soit défaut de moyens de se défendre, ce vaisseau n'oppose qu'une faible résistance. Une partie de l'équipage cherche à se sauver à la nage et se noie, l'autre partie tombe au pouvoir de l'assaillant. Le capitaine français lui-même s'étant jeté à la mer et cherchant à gagner le fort, un jeune génois s'élance à sa poursuite et le ramène à bord.

Cavallo, maître du vaisseau français, maître du capitaine du vaisseau, coupe les câbles et gagne le large.

Arrivé devant Gênes, il prend terre et entre dans la ville au milieu des acclamations d'une foule immense, accourue sur le rivage pour le voir et pour signaler son triomphe.

(*Varese, Storia di Genova, Tom. IV, pag. 254*).

GUASCO CÉSAR (3me du nom)

d'Alexandrie.

(*1566*).

La ville d'Alexandrie, qui a fourni à la profession des armes un si grand nombre d'hommes dont le nom a mérité de passer à la postérité, a été illustrée surtout par les exploits des guerriers issus de la maison Guasco.

Nous faisons mention dans ce recueil de Scipion I, d'Albert, de Scipion II et de Charles II, tous de cette même famille.

Il y aurait en quelque sorte de l'injustice à ne pas rappeler aussi les hauts faits de César, 3me du nom, qui figure d'une manière non moins brillante que les quatre précédents dans les fastes militaires de sa ville natale.

César, entré d'abord comme capitaine de cavalerie au service de France sous François I, passa ensuite comme capitaine d'infanterie au service de l'Empereur Charles Quint.

Engagé par le Pape Pie V à se rendre auprès de lui, il est nommé d'abord Gouverneur d'Ancone, et peu de temps après commissaire général des forteresses des États Pontificaux, et enfin Général d'armée.

César Guasco bâtit en pierre de taille (monument digne de l'ancienne Rome) les fortifications de la ville dont il était Gouverneur, en 1566.

Son courage et ses talents militaires ayant eu de fréquentes occasions de se montrer dans des expéditions contre les Turcs, il devint si célèbre et si respecté sur toute la côte d'Italie comme l'un de ses plus vaillants défenseurs, qu'on le surnomma l'*antemurale della Cristianità.*

La réputation de Guasco fut telle qu'il n'y avait presque pas de ville dans les États de l'Église qui ne lui eût décerné les honneurs de la bourgeoisie.

Ancone en particulier ne crut pouvoir mieux lui témoigner sa reconnaissance qu'en élevant une colonne en son honneur, et en donnant le nom de *Mont Guasco* à la montagne sur laquelle elle est bâtie et qui avait porté jusqu'alors le nom de *Mont Sarasin.*

(*Porta, esemplari e simulacri, pag. 71.*)

ODDON ROERO

noble Astesan.

(*1615*).

Oddon Roero, de l'ancienne maison de ce nom, originaire de Flandres, et l'une des plus puissantes de la ville d'Asti depuis le x siècle, s'était attiré par ses exploits la bienveillance particulière du Duc de Savoie Charles Emmanuel I.

François de Gonzague Duc de Mantoue et de Montferrat étant mort et ne laissant qu'une fille, les droits que Charles Emmanuel et le Cardinal Ferdinand de Gonzague frère du Duc François, croyaient avoir l'un et l'autre à la succession du Montferrat, allumèrent la guerre entre ces deux Princes. Dans cette guerre, Oddon Roero attaché au service de Savoie s'était trouvé fort jeune encore aux siéges de Montecalvo et de l'Altare. Plus tard il avait été blessé à celui de Nice en Montferrat.

Appelé, en 1615, au commandement de quatre compagnies dont deux de cuirassiers et deux de carabiniers, il fut attaqué tout près du village de Castion dans l'Astésan, sur les bords de la Versa. Dans cette rencontre Roero eut son cheval tué sous lui. Pressé de se rendre, il répondit en enfonçant son épée dans le corps de celui qui voulait l'y contraindre. Blessé de nouveau à la cuisse, il combattait encore.

Mais obligé de se tenir à genoux, bientôt il tomba mort, percé d'un coup de pique entre le brassard et la cuirasse.

GALLEANI MARC ANTOINE (*mort en 1578*),
LOUIS (*mort en 1611*),
JEAN JÉROME (*mort en 1631*),
tous de la même famille.

La Maison Galleani originaire de Nice-sur-mer, a fourni à l'histoire militaire de nôtre pays de nombreuses illustrations.

Nous ne rappellerons ici ni tous les hommes de guerre remarquables qu'elle a produits, ni tous les beaux faits des trois guerriers les plus distingués parmi les anciens, que nous nous sommes proposés de signaler dans cet article à nos jeunes lecteurs. Nous nous bornerons à faire mention d'un petit nombre de brillants faits d'armes auxquels ont pris part, Marc Antoine au xvi siècle, Louis et Jean Jérôme Galleani au xvii.

Le premier (Marc Antoine) qui s'était distingué à la bataille de Lépante, combattant sur une des galères de Savoie, donnait peu de tems après dans les mers de Nice le spectacle extraordinaire d'un navire qui traînait à sa suite deux navires turcs plus forts que le sien, et dont il s'était rendu maître après une lutte longue et sanglante, à peu de distance de la côte sur laquelle les Ottomans venaient d'enlever quelques individus que la victoire de Galleani rendait à la liberté (*).

Le deuxième (Louis Galleani chev. de Malte) avait fait des prodiges de valeur devant un des châteaux de Lépante, où on l'avait vu portant une échelle sur ses épaules, escalader à la tête de quelques braves les murs, d'où

(*) Lavriano, *Storia di Torino*, parte II, pag. 582.

les défenseurs ottomans faisaient pleuvoir sur les assaillants toutes sortes de moyens d'extermination.

Peu d'années après, embarqué sur un brigantin qu'il entretenait à ses frais au service de l'Ordre de Malte, il fut attaqué par un navire turc; mais il se défendit avec tant de valeur, que quoiqu'il fût dépourvu d'armes et de munitions, et obligé de se servir de pierres pour tout moyen de défense, il parvint non seulement à sauver son navire, mais encore à se rendre maître du navire ennemi, sur lequel il s'était jeté, où il abattit de sa main la tête du Bey, et fit bon nombre de prisonniers.

On remarqua que durant l'action il était resté longtems sur la poupe du vaisseau, l'épée à la main, donnant avec un sang froid admirable les ordres qui lui assurèrent le succès dont nous venons de parler.

Capitaine de galère au service d'Espagne Louis se trouva au fameux combat *delle Aracche* en Afrique.

On lui déféra par honneur la charge d'attacher le pétard à la porte d'un des châteaux. Après s'en être parfaitement acquitté, il se mit à la tête de quelques braves pour pénétrer dans ce même château, et périt sous les coups de poignard d'un soldat turc avec lequel il en était venu aux mains combattant avec lui corps à corps.

Le troisième (Jean Jérôme Galleani), comte de Châteauneuf, entré de bonne heure dans l'Ordre de Malte, faisait caravane dans les mers de Chypre sur un vaisseau monté par 103 hommes d'équipage et armé d'un seul canon et de cinq pierriers.

A peine eut-il doublé le cap Bianco au-dessus de l'île, qu'il se trouva en présence de huit galères commandées par le corsaire Abazar.

Celui-ci ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il marcha droit à lui, ne doutant nullement d'en avoir raison.

A la vue du danger Galleani n'hésita point à prendre son parti; il se mit sur le champ en mesure de soutenir l'attaque d'Abazar; il ordonna aux siens de ne faire aucun mouvement, avant qu'il ne leur en eût donné lui-même le commandement.

Une bordée de la galère qui portait Abazar, fut le signal du défi dans cette lutte inégale. Le vaisseau de Galleani répondit vigoureusement, et comme son feu parut jeter du désordre dans l'équipage barbaresque, il alla hardiment à l'abordage. Les coups de ses braves ayant causé de grandes pertes à ses adversaires, ceux-ci prirent le parti de s'enfuir.

Mais ils reparurent peu de momens après. Un second combat eut lieu; mais ce fut encore avec le même succès, quoique la galère d'Abazar se fût présentée à l'attaque, escortée de deux autres.

L'action demeura suspendue pendant quelque tems. Abazar s'étant momentanément éloigné, l'équipage de Galleani le pressa de profiter de cette occasion favorable pour se retirer. Mais Galleani en profita au contraire pour se préparer à mieux combattre.

Cependant les galères ennemies se portant toutes en avant, un coup parti de la première vint frapper Galleani à la cuisse. Ce brave sans montrer la moindre émotion, ne cessa d'adresser des paroles de bienveillance et des conseils généreux à sa troupe.

Un engagement très-vif eut encore lieu, mais les infidèles ne réussirent pas mieux cette fois que les deux précédentes. Le navire chrétien manœuvra avec tant d'adresse et tant de courage, et tous les coups qui partaient de son bord furent si efficaces, que le chef ottoman ne crut pas devoir faire de plus grands sacrifices pour s'en procurer la possession; il prit le parti de renoncer à cette entreprise hasardeuse, et de se retirer.

Il y eut sur le navire chrétien 32 morts et 27 blessés. Le canon et deux pierriers avaient été mis hors de service.

Galleani se retira vers Malte. Il y arriva précédé d'une renommée pleinement justifiée par l'état de son vaisseau, et par celui de sa personne.

(Mon. Hist. Pat. Gioffredo pag. 1729 e 1869).

LE COMTE DE SALUCES LA MANTA

GÉNÉRAL DE CAVALERIE.

(1617).

Le comte de Saluces La Manta commandait la cavalerie de Savoie dans la longue guerre de cette Puissance contre l'Espagne pour la succession du Montferrat, dans laquelle le Duc Charles Emmanuel I s'était acquis une si grande renommée.

Les armées étaient très rapprochées l'une de l'autre près de Verceil. La Manta épiait toutes les occasions d'inquiéter un ennemi dont la lenteur et l'indécision contrastaient d'une manière si frappante avec l'activité et la résolution du Duc de Savoie.

Il se retirait un jour avec peu de monde du côté de Verceil. Attaqué dans sa marche, un combat très-vif ne tarda pas à s'engager. La Manta fut blessé à la jambe droite. On lui conseilla de se retirer. *Il ne sera pas dit*, répondit-il, *que je lâche prise pour si peu de chose.*

Poussant son cheval en avant, suivi du petit corps qu'il commandait, La Manta fit soudain une charge brillante contre la cavalerie espagnole et l'oblige à se retirer précipitamment.

La Manta ainsi maître du terrain, se jetta à la poursuite de l'ennemi, qui s'éloigna en désordre. Les Piémontais regagnèrent tranquillement leurs quartiers.

La Manta se transporte auprès du Duc, et lui rend compte de cet heureux résultat sans faire mention de sa blessure.

Quelques assistants en font la remarque au Duc qui n'en admire que d'avantage le courage du Général, lui en exprime sa satisfaction et sa reconnaissance, et il prend soin lui-même de le faire panser.

CHARLES GUASCO (2me du nom)

d'Alexandrie.

Charles Guasco, mort en 1650 dans son château de Brucht près d'Anvers, était entré fort jeune au service d'Espagne et avait fait la guerre en Italie, en Flandres et en Allemagne. Il avait été nommé par le Roi Catholique chef de ses milices en Italie.

Gouverneur du Montferrat, commandant d'un *terzo* d'infanterie, Général d'Artillerie, et enfin Maître-de-camp général, il avait reçu de l'Empereur Ferdinand le titre de Prince de l'Empire.

Renommé par la sagesse de ses conseils autant que par la valeur de son bras, c'était à ces deux qualités qu'il avait dû la réputation d'avoir été un des principaux soutiens de la gloire militaire d'Espagne à l'époque dont nous parlons.

Les historiens Espagnols lui ont attribué l'honneur d'avoir hâté par ses sages conseils autant que par ses traits de bravoure la reddition de Fontarabie en 1638.

L'importance de cette grande entreprise est connue.
La renommée de Charles Guasco repose en grande partie sur son influence dans le succès de cette expédition.
(Porta, esemplari e simulacri, pag. 55).

LE MARQUIS VILLA. LE COMTE DE MAROLLES. LE COMTE CATALAN ALFIERI. LE M.[is] DE S. DAMIEN. LE COLONEL GABALEONE. LE COMTE BEGGIAMI DI S. ALBANO. LE CAPITAINE GUERRA. L'INGÉNIEUR PERACCHIO.

D'après les conférences de Turin, en 1658, entre les commissaires de France et de Savoie, au sujet de la continuation de la guerre de ces deux Puissances contre l'Espagne pour la possession du Montferrat, il avait été convenu que les troupes des alliés entreprendraient le siége de Trino, place des plus importantes du Montferrat à l'époque dont nous parlons.

Vers la mi-juillet, toutes les troupes commandées pour cette importante opération se mirent en marche et s'approchèrent de la place, ayant à leur tête le marquis Villa, chargé de diriger les opérations du siége.

Le comte de Marolles, le comte Catalan Alfieri et le marquis de S. Damien, tous Maîtres-de-camp, avaient été chargés des commandements particuliers, sous les ordres supérieurs du marquis Villa.

Dans la nuit du 21 juillet, on se trouva si près de la place qu'on ne pouvait plus douter qu'il ne fût temps de commencer l'attaque, les troupes étant d'ailleurs animées d'une ardeur incroyable.

Le comte Alfieri devait attaquer la tenaille qui couvrait la citadelle, après avoir cherché à se rendre maître des deux demi-bastions qui la flanquaient.

Les autres devaient par de feintes attaques, attirer sur d'autres points l'attention des défenseurs.

Le marquis Villa avait eu soin de confier aux troupes de France la garde des quartiers du côté de la campagne, pour que l'honneur de la prise de la place, ainsi que celui du plus grand danger, restassent aux troupes de Savoie.

Le signal donné à deux heures après minuit, le comte Alfieri suivi du marquis de S. Damien s'avança courageusement et commença l'attaque de la demi-lune dite de Caracena.

Arrivant au bord du fossé, on reconnut qu'on manquait d'instruments pour couper la palissade; le marquis de S. Damien et le comte Alfieri donnant l'exemple, un bon nombre d'officiers, parmi lesquels le comte Beggiami, le comte de S. Albano et le capitaine Guerra, se mirent à l'arracher de leurs mains, sans avoir l'air de faire attention qu'ils étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Les soldats excités par ce trait de dévouement de la part de leurs chefs, s'avancèrent précipitamment, et se jetèrent dans le fossé, si bien qu'arrivant contre la demi-lune, ils parvinrent à s'en emparer au même instant où le marquis Villa achevait la construction de la batterie principale qu'il avait entrepris de construire sous le feu de l'ennemi.

Dans ce même moment l'ingénieur Peracchio achevait aussi d'élever deux traverses qui mettaient les mineurs piémontais à couvert des coups de l'ennemi.

Cet habile et brave ingénieur fut tué d'un coup de mousquet, et le colonel Gabaleone reçut deux coups de feu dont l'un lui cassait le bras et l'autre lui effleurait

l'épaule, sans qu'il voulût pour cela abandonner son poste avant d'avoir reçu l'ordre positif de se retirer.

On en était là, lorsque les habitants de Trino intimidés, par tant d'audace et frappés d'ailleurs des preuves de courage et d'intelligence données par les assiégeants, demandèrent à traiter de la reddition de la place, qui fut effectivement rendue peu d'heures après.

(Gualdo Priorato, Storia di Leopoldo Cesare, v. I, libr. 3, pag. 272 et suivantes).

VAUDOIS DES VALLÉES DE PIGNÉROL

dans les guerres du Piémont contre la France

(1691).

Les Français étaient maîtres de Pignérol. Mr de Catinat qui occupait avec ses troupes une partie du Piémont était campé sur un plateau élevé de l'un des contreforts des Alpes qui séparent les deux vallées de Fenestrelle et de Suse.

Les Vaudois venaient d'entrer dans leurs vallées. Ils avaient conservé des traces profondes d'exaspération contre la France, dont les sollicitations auprès du Duc de Savoie avaient amené leur expulsion de leur pays natal.

La licence des troupes françaises répandues dans les campagnes du Piémont, était d'ailleurs la source de très-grands désordres et de troubles dans lesquels les soldats français se trouvaient assez souvent sacrifiés aux ressentiments qu'ils avaient malheureusement provoqués.

Mr de Feuquières, si connu dans les fastes militaires et littéraires de la France, commandait une partie des troupes qui se trouvaient sous les ordres de Catinat.

Contrarié, ou pour mieux dire, irrité par cet état des

choses et voulant se venger des pertes éprouvées par ses troupes, qu'il attribuait principalement aux habitants des vallées, il se décida, le 9 avril 1691, à pénétrer à main armée dans le village de Luzerne et à le livrer au pillage.

Le petit nombre d'habitants qui avaient pu échapper aux fureurs des Français, s'étaient réfugiés dans le petit fort de St-Michel situé à peu de distance de Luzerne.

A peine les Vaudois des vallées supérieures eurent-ils connaissance du triste sort de leurs compatriotes, que, marchant sous les ordres de deux chefs aussi intrépides qu'intelligens, Mallet et Pellinco qui se trouvaient au village de la Tour, ils se mirent en marche, et se dirigeant sur Luzerne, ne tardèrent pas à arriver au passage du Pellice.

Il était nuit. Un petit corps de troupes françaises, qui se gardait mal sur le bord de ce torrent, fut surpris et enlevé. Le reste des troupes qui s'étaient livrées au sommeil tout près du village même qui avait été le théâtre de leurs barbares exploits, subit le même sort.

Les Vaudois poursuivant leurs succès, entourèrent Luzerne, et pénétrant dans les rues et s'introduisant dans les maisons, ils égorgèrent impitoyablement à leur tour tous les Français qui y avaient pris leurs quartiers.

Feuquières arriva sur ces entrefaites.

Les Vaudois ayant rempli leur tâche, ne pensèrent plus qu'à se retirer: mais ils le firent en si bon ordre que, malgré la poursuite des troupes commandées par le général français, ce dernier faillit être pris en repassant le Pellice, où il eut son cheval tué sous lui.

Le lendemain on reconnut que la perte des Vaudois n'était que de 25 hommes, tandis que celle des Français était de 500, dont cent morts sur place.

(Solaro di Moretta, pag. 139).

RÉGIMENT-AUX-GARDES.

LE MAJOR BARATTA – LE MAJOR BOLGER.

Au siége de Turin en 1706 le 31 août, le Régiment-aux-Gardes avait été désigné pour déloger les ennemis de la contre-garde dite de St-Maurice, où ils s'étaient établis. Enseignes déployées, tambour battant et l'arme au bras, ces braves s'avancent au pas de charge à travers la mitraille lancée par les batteries des défenseurs. Officiers et soldats tous rivalisent d'ardeur. Le Major Baratta parvient au sommet du parapet, mais il tombe mort sur place. Le combat s'est engagé à l'arme blanche. Un autre Major Mr Bolger a le poignet abattu d'un coup de sabre. Deux autres officiers sont tués, huit sont blessés. Enfin le poste si obstinément disputé est enlevé.

Ce premier succés obtenu, le même Régiment-aux-Gardes réuni à quelques compagnies de grenadiers et au Régiment de Haremberg, reçoit l'ordre d'enlever une batterie ennemie sous le feu de laquelle ils se trouvent placés.

L'attaque est furieuse, la défense l'est de même.

On s'est joint, on combat corps à corps: d'abord les Français semblent avoir pris le dessus. Dans ce moment même les défenseurs de la place font jouer une mine pratiquée sous la batterie. Des pièces qui sont placées au-dessus, deux s'enfoncent dans la terre et la troisième roule dans le fossé.

Les Piémontais profitent de cette circonstance, et amènent dans la place un canon de gros calibre qu'ils enlèvent à l'ennemi.

(MS. et Essai sur la Brigade des Gardes, pag. 43).

LE CHEV. MICHEL DU BETTEX (Savoiard).

Le chev. Michel Du Bettex renommé par sa bravoure s'était surtout fait remarquer au siége de Valence, sur le Pò, en 1733, et aux journées de Camposanto et de N. D. de l'Orme en 1744 et 1745.

À l'attaque de Valence, il marcha à la tête d'une compagnie de Grenadiers du Régiment de Savoie. Il s'avança sous le feu de l'ennemi, et le premier il vint mettre le pied sur la brêche. Un coup de canon frappe dans une tourelle au dessus du fort, et les éclats, portés au loin, viennent mettre la vie du brave Du Bettex en danger.

Grièvement blessé à l'épaule, il tombe. Il se relève, met son bras en écharpe et s'écrie : *Grenadiers, marchons*, et un instant après il est parvenu au dessus du retranchement que l'ennemi est obligé d'abandonner.

LE GÉNÉRAL MAJOR DU VERGER.

LE CHEV. DE SEYSSEL. LE RÉGIMENT DE SAVOIE.

(1744).

Après le traité de Worms, du 14 septembre 1743, le Roi Louis XV, allié de l'Espagne, d'abord déclara la guerre à la Reine de Hongrie, et ensuite au Roi de Sardaigne Charles Emmanuel III.

Par suite de cette déclaration les troupes alliées de France et d'Espagne envahirent la Savoie. Elles aussi pénétrèrent en Piémont par la vallée de la Vraita où elles s'avancèrent jusqu'au village de Château-Dauphin.

Le Régiment de Savoie chargé de la défense de cette position s'y comporta avec un courage digne de son ancienne réputation. L'ennemi fut obligé de se retirer.

Les Savoiards n'abandonnèrent cette position peu de temps après que pour occuper celle de Pierre-longue. Un nouveau combat y eut lieu. On renouvella les preuves éclatantes de la même valeur et du même dévouement.

C'est dans le fort de l'action dont il s'agit, que le Général Major Du Verger tomba mort l'épée à la main.

Le chevalier de Seyssel lui succéda dans le commandement. Il fut lui-même tué un moment après au même endroit où était tombé le Général Du Verger. Un troisième, dont le nom n'est pas connu, remplaça le chev. de Seyssel. Enfin les officiers étant presque tous morts ou criblés de blessures et l'ennemi étant déjà parvenu à se rendre maître du poste, les braves soldats se battaient encore en criant: *nous devons venger le sang de nos chefs qui ont péri*. Un petit nombre survécut, et ils firent tous l'admiration des vainqueurs.

(*Essai sur la Brigade Savoie, pag. 130*).

FEMMES DE DÉMONTE.

Dans le mois de novembre 1744, les neiges ayant blanchi le sommet des Alpes, les Français crurent prudent de surseoir au siége de Coni; leurs troupes avaient commencé à se retirer par la vallée de la Stura.

Une colonne passait près du fort de Démonte; un grenadier s'étant éloigné de sa troupe, marchait seul dans un bois de châtaigniers à peu de distance du grand chemin.

Trois femmes qui s'y trouvaient cueillant des marrons virent qu'elles pouvaient attaquer le grenadier et le

désarmer. Elles aussitôt s'avancent, l'attaquent, le garrottent et l'obligent à se charger d'un sac de marrons et à marcher devant elles, lui faisant traverser leur village, où ce spectacle si nouveau ne manqua pas de provoquer les démonstrations de la joie la plus bruyante, et de fortifier de plus en plus l'esprit militaire des habitants.

Le pauvre grenadier traité d'ailleurs avec beaucoup d'égards ne savait lui-même que penser de son aventure. Il écrivit peu de temps après à l'un de ses camarades: *Ce n'est pas seulement des soldats qu'il faut que nous nous gardions dans ce pays-ci (le Piémont), mais surtout des femmes et de leur courage.*

Cette curieuse anecdote est rapportée dans les mémoires du temps (*).

ZINO

CAPITAINE D'ARTILLERIE

(*1793*).

Depuis que les troupes de la République Française, en 1793, eurent envahi le pays de Nice, et occupé la partie la plus rapprochée de la mer, les Piémontais, dans le but d'arrêter leurs progrès dans les montagnes, et de les empêcher de pénétrer du côté opposé des Alpes, prirent de fortes positions, parmi lesquelles une des plus importantes fut celle du Col de Broys au-dessus de Sospello.

(*) Voir *Mémoires* du Prince de Conti (qui commandait l'armée française en Piémont à la fin de 1744):

Campagnes d'Italie du maréchal de Maillebois. — *Histoire de Conti* de Mr De Saint Simon.

Plusieurs fois l'ennemi avait essayé de les déloger; chaque fois il avait été repoussé avec pertes.

Une nouvelle tentative ayant encore échoué, l'ennemi prit le parti de se retirer. Aussitôt les Piémontais pensèrent que la circonstance était favorable pour se mettre à la poursuite des troupes françaises qui s'éloignaient.

Dans ces circonstances Zino, capitaine d'artillerie, plein d'ardeur et de zèle, se mettant à la tête d'un petit nombre de canoniers, sort des retranchements avec deux pièces de campagne, et poursuit les Français dans leur marche rétrograde.

A chacun des nombreux détours de la route, d'où l'on pouvait découvrir la colonne française, il faisait halte et recommençait le feu.

Cette manœuvre fut renouvelée jusqu'à ce qu'on eut perdu l'ennemi de vue; alors Zino rebroussant tranquillement chemin, revint à son poste sans avoir perdu un seul homme et ayant causé des pertes fort considérables à l'ennemi.

D'aussi loin qu'on put apercevoir le retour de Zino et de sa troupe, les cris de *Vive le Roi*, *Vive l'artillerie* accompagnèrent les applaudissements des camarades et les éloges des supérieurs et des chefs.

(Tiré des notes ms. du général Copet).

FILIPPI, VIRLE, TRONA,
BOLLETTINO, DE MELLE,

OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS D'ARTILLERIE.

CROSET-MOUCHET

SERGENT MAJOR D'INFANTERIE.

L'Artillerie Piémontaise, à laquelle les doctes écrits des Pappacino, des Bertola, des Bozzolino, des De Saluces, aussi bien que les nombreux faits d'armes où elle s'était couverte de gloire, lui avaient acquis une grande et juste célébrité depuis le commencement du XVIII siècle; mais c'est surtout dans les campagnes de 1793 à 1796 contre la France, qu'elle s'est fait remarquer par la célérité, la justesse et l'efficacité de ses feux.

Il est superflu de dire que ces glorieux succès le plus souvent n'ont été que le fruit de ce sang froid qu'on ne saurait assez recommander dans le service de cette arme en présence de l'ennemi.

On lit dans les fastes de la vieille armée Piémontaise un grand nombre de cas, où nos artilleurs avaient fait ce que les gens du métier appellent des prodiges. Il serait trop long de les citer tous ici; nous nous bornerons à en rappeler quelques-uns choisis parmi les plus marquants.

Le lieutenant Filippi, en 1793, commandait l'artillerie qui avait été placée dans la redoute de la Tanarda au comté de Nice.

Le poste attaqué par un ennemi quatre fois plus nombreux avait inutilement opposé aux attaques réitérées des Français une résistance obstinée.

L'ennemi était parvenu à pénétrer dans les retranchements que les Piémontais ne cessaient de défendre

avec acharnement. L'artillerie prise à dos persistait à faire feu contre les assaillants qui se pressaient du côté opposé, et même dans l'intérieur des retranchements. Le lieutenant Filippi qui s'était attaché au service d'une des pièces continuait son feu de manière à semer l'extermination et la mort parmi les troupes françaises qui ne cessaient de se porter en avant.

Tout près de la pièce servie par Filippi se trouvait une autre pièce où le sergent Virle, imitant l'exemple de son Lieutenant, chargeait lui-même son canon au moment où une balle de fusil lui perça les deux bras.

Virle tombé, noyé dans son sang, le feu de Filippi seul ne suffit plus pour arrêter la marche de l'ennemi.

L'intrépide Lieutenant fut fait prisonnier, et ce ne fut qu'alors que les Français purent se rendre maîtres du poste.

En 1794, les Français qui n'avaient pas perdu le souvenir des événements qui avaient rendues si célèbres dans leurs fastes militaires comme dans ceux du Piémont les positions de l'Assiette et du grand Vallon dans la vallée de la Doire, avaient formé le projet de suivre une route pratiquée dans la montagne et parvenir ainsi à un point d'où ils pussent battre le fort d'Exiles qui barre le passage de la vallée, et le mettre par là dans la nécessité de capituler.

Pour exécuter ce projet, l'ennemi était parvenu à occuper sur la gauche du fort un plateau d'où son artillerie pouvait en effet battre la place et la couvrir de ses feux.

Mais ces mouvements n'avaient pas échappé à la clairvoyance des chefs Piémontais qui avaient aussitôt cherché de se mettre en mesure d'en empêcher les suites.

Le capitaine Trona qui commandait l'artillerie de la

place, y avait fait des dispositions si bien entendues, qu'à peine les Français eurent-ils commencé leurs travaux pour élever sur ce plateau les parapets de leurs batteries, que l'artillerie du fort commençant ses feux allait frapper si juste dans les terres de ces batteries en construction qu'il fut impossible à l'ennemi de s'y établir.

Un mois s'était écoulé depuis que l'ennemi essayait envain l'exécution de son plan.

La neige commençait à blanchir la crête des Alpes.

Désespérant du succès de ses travaux et craignant pour la liberté de ses communications avec la France, il prit le parti de s'éloigner et de se replier sur Briançon.

C'est encore à cette même campagne de 1794 que se rapporte le trait suivant.

Les Français s'étaient emparé du fort de Mirabouc dans la vallée de Luzerne.

Ils marchaient par les hauteurs pour gagner les plaines du Piémont.

Un convoi d'artilleurs piémontais commandé par le sous-lieutenant Bollettino sorti du fort, se retirait par le bas de la vallée.

Il était de la plus haute importance qu'il se tirât le plutôt possible du défilé dans lequel il se trouvait engagé.

Le sous-lieutenant Bollettino s'aperçoit que l'ennemi fait un mouvement qui indique qu'il va être attaqué.

Il se met en mesure de soutenir l'attaque avec avantage.

L'ennemi descendu des hauteurs se porte en avant, et il ne tarde pas à se trouver à la portée du feu de Bollettino. Celui-ci met ses pièces en batterie.

L'ennemi est foudroyé, il fait des pertes considérables et est repoussé.

Il revient à la charge, mais en ce moment deux compagnies de grenadiers piémontais qui avaient précédé de peu d'heures le convoi, averties par le bruit du canon,

rebroussent chemin, accourent et arrivent à temps pour apporter du secours aux braves canoniers qui, redoublant alors de hardiesse, dirigent si bien leurs feux que l'ennemi rebuté prend le parti de s'éloigner.

Bollettino se remet en route, et l'ennemi ne pense plus à l'inquiéter dans sa marche.

Dans la campagne de 1796 les Français marchaient sur le fort de Cève.

Ils avaient porté des forces imposantes sur la montagne derrière le fort; filant d'ailleurs au-dessus de Paroldo, et cherchant de gagner la route de Mulassano, ils comptaient de pénétrer sans résistance dans les plaines du Piémont.

Les Piémontais prévenus de ce dessein avaient occupé la position de la Pedagera qui interceptait la route dont il s'agit.

Quelques pièces d'artillerie avaient été placées pour la défense de cette position importante.

L'ennemi qui tenait beaucoup au succès de son projet se portait en avant pour attaquer les Piémontais, mais connaissant que si l'attaque se faisait de front, les défenseurs opposeraient une résistance trop difficile à surmonter, il s'était décidé à prendre un long détour pour tourner la position. Les Piémontais ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il leur fallait se défendre contre une double attaque, une de front et l'autre de flanc, et que ce n'était que par le moyen de l'artillerie qu'ils pouvaient espérer tenir l'ennemi en respect.

Le capitaine Paoletti de Melle qui commandait les pièces destinées pour ce service ne tarda pas un instant à faire toutes les dispositions convenables.

Il plaça en batterie deux pièces tournées du côté où l'attaque de flanc devait avoir lieu, et les autres du côté où l'ennemi attaquerait de front; le moment de la lutte

arrivé, Paoletti fit jouer ses batteries, et dirigeant leur tir avec une précision admirable, il fit si bien que les deux colonnes françaises attaquant de front et de flanc furent également repoussées et qu'après des efforts réitérés et toujours infructueux, elles furent obligées de se retirer.

Le capitaine De Melle en était alors à sa première campagne de guerre; cette belle défense était son coup d'essai, et le prélude de la réputation distinguée qu'il acquit plus tard dans cette arme.

Il fut successivement professeur aux écoles d'artillerie et Intendant Général de ce Corps.

Ce fut à cette même journée de la Pedagera que le jeune Henri Croset Mouchet, enrôlé volontaire à l'âge de 16 ans dans la brigade de Savoie où il avait alors le grade de sergent major, eut les doigts de la main emportés d'un coup de sabre au moment où il sauvait le guidon de sa compagnie que plusieurs soldats français s'efforçaient de lui ravir. Cette belle action fut récompensée par la croix militaire de Savoie.

(Extrait des notes mss. du Général Cappel).

TIRAILLEURS DU PO

(1809).

L'armée autrichienne commandée par l'Archiduc Charles, battue à Ratisbonne se retira sur Vienne. Pour retarder la marche de Massena, elle essaya de défendre le passage de la Trann, fort large à Ebersberg. Les soldats autrichiens remplissaient les maisons qui bordent la rivière. Deux pièces de canon étaient placées sous un vieux donjon au bout du pont auquel on avait déjà mis le feu.

La brigade du Général Coheorn composée des bataillons des Tirailleurs du Pô et des Tirailleurs Corses qui composaient l'avant-garde des troupes Françaises rencontrèrent en avant d'Ebersberg l'arrière-garde de l'armée autrichienne.

Ces audacieux Tirailleurs poursuivirent au pas de charge l'ennemi qui passait le pont, culbutèrent dans la rivière les canons, les chariots, huit à neuf cents fuyards et firent prisonniers dans la ville plus de trois mille hommes qu'on y avait laissés pour sa défense, enlevant avec cela une grande quantité de bagages et de munitions.

Les Tirailleurs du Pô qui formaient la tête de la colonne perdirent beaucoup de monde en cette occasion.

Mentionnés honorablement à l'ordre du jour de l'armée, l'Empereur Napoléon voulut les passer en revue le surlendemain et leur adressa les paroles les plus flatteuses, leur distribuant en même temps un nombre considérable de décorations.

(Bataille d'Ebersberg, 1809).

TROUPES ALLIÉES DE SARDAIGNE ET D'AUTRICHE

SOUS GRENOBLE.

(1815).

Dans la campagne de 1815, les troupes de Sardaigne et d'Autriche réunies marchaient sur Grénoble. On regardait l'occupation de cette ville, comme un succès du plus haut intérêt politique et militaire pour les alliés.

Le comte de la Tour (*) alors officier général qui avait été mis à la tête de ces troupes, pensait avec raison que cette entreprise ne pouvait réussir qu'autant que l'attaque de la ville, faiblement fortifiée mais défendue par une forte et brave garnison, et surtout récemment armée d'une nombreuse artillerie, aurait été précédée par l'occupation des faubourgs.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet, les préparatifs convenables étant faits, les troupes Austro-Sardes s'étant avancées jusqu'à Geores, un fort détachement aux ordres du général Giflenga reçut l'ordre de se porter sur Vizille.

Cet ordre exécuté, le reste de la colonne se dirigea (**), en partie sur le faubourg des Trois-cloitres et en partie sur celui de St-Joseph, ce dernier formant le point de l'attaque principale. Après une assez vive fusillade les faubourgs furent enlevés, et les Austro-Sardes se portant toujours en avant se trouvèrent bientôt aux pieds des remparts de la place, où malgré le feu exterminateur de la mitraille et de la mousqueterie, ils ne tardèrent pas à se trouver disposés pour attaquer la ville aussitôt que l'ordre serait donné.

L'Artillerie Piémontaise exposée aux feux des batteries de la place avait perdu le tiers de son monde. Mais la terreur que l'efficacité de ses tirs répandit dans la ville, fut si grande, que les autorités locales crurent devoir entrer en pourparler et traiter des conditions de la reddition.

(*) Le plan de notre ouvrage ne nous permet pas d'entrer ici dans des détails qui nous mettraient à portée de mieux apprécier la part que prit au succès de cette importante opération ce personnage aujourd'hui maréchal de Savoie, dont le nom se rattache aux souvenirs les plus honorables de notre pays.

(**) Cette partie de la colonne se trouvait sous les ordres du comte de Robilant.

De nouvelles attaques ménagées sur ces entrefaites et exécutées avec toute la vigueur et l'intelligence possibles, hâtèrent la conclusion des négociations. La capitulation fut signée le 9 juillet.

Dès le 10 au matin le quartier général des alliés se trouva établi dans la ville.

CHARLES ET LOUIS FRÈRES SIGNORETTI

(De Barge).

Les frères Charles et Louis Signoretti de Barge au pays de Saluces, ont laissé dans l'armée française de si beaux souvenirs, que nous avons cru devoir revendiquer à notre pays l'honneur de quelques-uns des exploits qui ont le plus illustré leur honorable carrière militaire dans les rangs de l'armée française.

Charles avait pris part aux plus périlleuses expéditions des armées de Napoléon.

A Veissenstein (1807) à la tête d'une compagnie de dragons il avait mis en fuite 500 cosaques.

Il avait renouvellé les mêmes exploits à Fuengirola en Espagne et enfin à Waterloo.

Louis n'avait pas eu moins fréquemment des occasions de se signaler parmi les braves des phalanges Napoléoniennes.

Ayant combattu à Austerliz, à Yena, à Eilau, à Wagram, blessé à la dernière de ces actions, il s'était surtout fait remarquer à Potosk où il avait enlevé avec son bataillon une redoute que les Russes défendaient avec une opiniâtreté extraordinaire.

Louis était resté attaché à son ancien chef dans sa mauvaise fortune.

Il combattait pour sa cause à Montereau où il enlevait une forte position défendue par 2000 confédérés. Il est mort en 1836.

Nos lecteurs ne trouveront pas mauvais qu'en finissant cet article nous disions que Louis et Charles Signoretti qui ont terminé d'une manière si honorable en France la carrière qu'ils avaient commencée de la même manière en Piémont, constamment attachés aux devoirs de leur état, n'ont jamais démenti leur généreux dévouement à leur patrie et à leur pays.

LE GÉNÉRAL GABRIEL GALATERI.

Le Général Gabriel Galateri, mort chevalier de l'Ordre de l'Annonciade et Inspecteur Général de l'armée du Roi en janvier 1844, avait signalé par les actes d'un courage brillant le début de sa carrière militaire en Piémont. Se décidant à abandonner son pays à l'époque où le Piémont passait sous la domination Française, il s'était transporté en Russie, et il était entré au service de cette Puissance.

Officier dans une armée, où les occasions de faire preuve des qualités qui distinguaient le jeune officier piémontais étaient si fréquentes, Galateri ne tarda pas à se faire remarquer parmi les braves dont il était entouré.

Plusieurs exploits signalèrent son courage dans les campagnes contre les Turcs et contre la France.

Nous nous bornerons à rappeler ici celui qui lui attira l'honneur d'être nommé par l'Empereur Alexandre chev. de l'Ordre de S. Wladimir.

Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ici les propres paroles de ce Monarque au moment où il

lui faisait annoncer l'honorable récompense qu'il venait de lui accorder.

« En récompense de la valeur distinguée que vous avez
» montrée dans les combats qui ont eu lieu contre les
» troupes françaises, surtout le 22 octobre dernier sur
» la rivière d'Ems où non obstant le feu de la mitraille
» que faisaient les ennemis vous vous êtes le premier
» élancé à travers les flammes d'un pont embrasé pour
» en rompre la partie qui était du côté de l'ennemi et
» vous êtes demeuré jusqu'à l'entière destruction de ce
» pont à encourager la troupe qui était sous vos ordres,
» et le 24 près de la petite ville d'Etingen où vous vous
» êtes conduit très vaillamment et avez été blessé d'une
» balle à la tête, je vous fais chevalier de S. Wladimir.»

(Da nota particolare).

PROUESSE. - VAILLANCE.



RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Preux, *Prouesse*, sont deux mots tirés du langage de l'ancienne chevalerie.

C'est par les romans de chevalerie, qui mirent la qualité de *Preux* en si grand honneur parmi les braves de la nation la plus éminemment chevaleresque, la nation Française, que ces mots se sont conservés et n'ont jamais cessé d'inspirer du respect aux militaires.

Les Preux jouaient dans l'ancienne chevalerie un rôle qui associait cette honorable qualité aux plus nobles attributions, telles étaient la protection du sexe, la tutèle du faible, partout où il pouvait se trouver, la défense obligée de toute cause juste, mais incapable de se défendre elle-même par ses propres armes, ou par d'autres moyens.

Les Preux étaient, comme on disait alors, les *redresseurs des torts*, et c'est par suite de cette manière de les qualifier, qu'ils étaient regardés comme formant

une classe distincte de chevaliers, exerçant, en quelque sorte, les fonctions d'une magistrature extraordinaire, généreuse et toute libérale.

Aujourd'hui le mot *Preux* n'est plus reçu qu'en poésie et signifie Honneur et Vaillance.

Il est bon d'observer qu'il n'en est pas de même du mot *Prouesse*, quelque que soit l'affinité radicale de ce mot avec celui de *Preux*.

Le mot *Prouesse* continue d'être employé par les militaires pour exprimer les actions extraordinaires de Courage et de Valeur.

D'après ce que nous venons de dire on peut avancer, que la Vaillance est à la Prouesse à-peu-près ce que la Valeur est au Courage.

Nous ajouterons que, quand on parle de Vaillance, l'esprit se porte naturellement à entrevoir sous la signification de ce mot une disposition durable et permanente que la Prouesse réalise dans des actes isolés qui en sont la preuve.

Jeunes militaires, nous bornons là nos observations sur cette matière d'ailleurs si pleine d'intérêt pour des adeptes de l'honneur guerrier. Nous comptons que les traits que vous allez lire, vous fourniront l'occasion de juger par vous-mêmes de la grandeur du prix que vous devez attacher à ces sentimens dont vos pères vous ont légués tant et de si lumineux exemples.

TRAITS HISTORIQUES.

CHARLES EMMANUEL I

DUC DE SAVOIE.

(*1628*).

Charles Emmanuel I, sujet à la goutte, était dans un accès de douleurs très-aigues, lorsqu'on vint lui annoncer que les Français s'avançaient pour attaquer le poste des barricades dans la vallée de Suse.

Aussitôt il exige qu'on le transporte en litière dans les retranchemens.

Il parle à ses troupes, les excite à combattre, et pendant toute la durée de l'action il se tient constamment au plus fort du danger.

Quelques années auparavant (en 1617) dans un engagement qui eut lieu sous les murs de Saint Damian d'Asti, on avait déjà vu ce même Prince, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, combattre pendant plus d'une heure à pied, la pique à la main, à la tête d'un corps d'infanterie.

LE PRINCE THOMAS DE SAVOIE-CARIGNAN.

LE MARQUIS DE LUCINGE.

LE COMTE DES LANCES.

LE COMTE MASSET.

(*1646*).

Le marquis de Lucinge et le comte des Lances, tous deux gentilhommes de la chambre du Prince Thomas de Savoie, avaient appris le métier de la guerre sous cet illustre maître dans l'art des combats, au service duquel ils s'étaient voués dès leur première jeunesse.

Ils se trouvaient sous Orbitello, lorsque le général de l'armée française en Italie, mit le siége devant cette place, défendue par les troupes d'Espagne.

Un bataillon de ces mêmes troupes occupait une position sur la colline au dessus de la ville.

Les Français crurent devoir s'emparer de cette position avant de commencer le siége.

Les Espagnols regardant leur position comme inexpugnable, à peine avaient-ils l'air de faire attention à une attaque qu'ils regardaient comme un trait de témérité impardonnable.

Cependant les Français s'ébranlent, ils marchent en avant et gagnent le haut du talus qui les sépare des défenseurs.

Ceux-ci n'en croyent pas à leurs propres yeux. Toutefois lorsqu'ils voyent l'ennemi s'approcher, ils se mettent en mesure de le recevoir vigoureusement.

Un feu terrible s'ouvre sur leur front, et couvre celui de l'ennemi de morts et de blessés.

De Lucinge et des Lances demandent en grâce de

marcher comme volontaires, et cette demande leur est accordée.

Le moment est venu de s'en montrer dignes. Leur contenance inspire aux troupes qui les suivent une ardeur égale à la leur.

Repoussés plusieurs fois, ils reviennent chaque fois à la charge. Enfin on a pu aborder l'ennemi et la mêlée la plus chaude s'engage sur le terrain même que les défenseurs avaient occupé dès le commencement.

Les assaillans jettant leurs piques se font jour avec leurs coutelas, espèce de sabre de courte dimension, à travers les rangs ennemis.

Ceux-ci résistent à peine à cette espèce d'armes qu'ils ne connaissaient pas encore.

Une fois rompus, tous les efforts de leurs chefs pour les retenir deviennent inutiles.

Les chefs sont entraînés eux-mêmes dans la déroute et la position reste sans défenseurs.

De Lucinge et des Lances se montrèrent partout au milieu du danger; le premier reçut une blessure à la main. Les traces de nombreux coups de piques sur les armures du comte des Lances sont pour lui un témoignage de la part qu'il prit dans cette sanglante lutte, dans laquelle le Prince Thomas lui-même exposa sa vie, et où il eut le comte de Masset blessé au genou d'un coup de piques et deux autres officiers tués à côté de lui.

(Extrait de la vie du comte de Soissons, vol. in-18. pag. 30).

LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE.

Dans les guerres d'Autriche et de Savoie contre la France, le prince Eugène préludait par ses campagnes

d'Italie en 1690-93 etc., aux succès qui, dans les premières années du XVIII siècle, devaient le placer au rang des plus illustres capitaines des temps modernes.

Il était avec une petite partie des troupes impériales dans les plaines de Turin à Vinovo, sur la gauche du Po, lorsqu'il apprit que les Français qui se trouvaient sur la droite entre Asti et Poirino, après avoir reçu des renforts de Casal, se portaient en avant pour passer ce fleuve entre Villastellone et Carignan.

Quelques dragons Allemands s'étaient témérairement portés de l'autre côté de la rivière, et avaient été ramenés.

Le Prince tout en désapprouvant l'imprudente conduite de cette troupe, et au fond vivement piqué de l'échec quoique léger et insignifiant qu'elle venait d'éprouver, prend soudain la résolution de se porter lui-même en avant, afin de reconnaître ainsi les véritables forces de l'ennemi. Le marquis de Parella et le général Santa Croce essayent en vain de le détourner de cette détermination qui leur semble trop hasardée et qui expose d'ailleurs le Prince à un danger évident.

Le Prince ayant pris malgré cela ses dispositions, et ayant laissé derrière lui, à quelque distance, un escadron du régiment de Montecucoli pour protéger au besoin sa retraite, fait dire au capitaine Brichanteau de charger avec 50 hommes les escadrons français qui se trouvaient déjà de ce côté de la rivière.

Dans sa courageuse impatience, accourant lui-même pour se mettre à la tête de cette petite troupe, Eugène fait avec elle une charge si ferme que les escadrons français sont enfoncés et obligés de se retirer. Mais au lieu de s'en tenir là, le Prince suivi de ses 50 braves, croyant qu'il pourrait pousser sa pointe plus loin, continuait à marcher en avant, lorsque se trouvant en pré-

sence d'un régiment entier de dragons français, il est ramené à son tour si bien qu'il aurait été pris, s'il ne se fût fait jour l'épée à la main à travers la cavalerie ennemie, et ne se fût replié à temps sur l'escadron de Montecucoli, à la tête duquel il exécuta tranquillement sa retraite regagnant ses quartiers de Moncalier.

Le Maréchal de Catinat apprenant ce trait, qu'il regardait non sans raison comme trop audacieux de la part du Prince de Savoie, tout en admirant sa bravoure, crut devoir s'en servir *pour recommander à ses officiers de ne pas suivre un exemple dont le succès seul pouvait*, disait-il, *excuser la témérité.*

(Solaro di Moretta pag. 270 e seg.)

UN JEUNE CHEVALIER GÉNOIS
à la première Croisade de St. Louis.

Sur la fin du mois de juin 1252, les Turcs ayant abandonné le projet de surprendre Jaffa, se réunirent sous les murs d'Acre, et firent déclarer à Gui d'Ibelin, connétable du royaume de Jérusalem, que s'il ne leur envoyait aussitôt soixante mille besans d'or, ils détruiraient les jardins des alentours de la ville.

Ne recevrez mie un maille, fit répondre le connétable.

Les Sarrasins irrités, marchant le long du rivage de la mer, se rapprochèrent à une portée d'arbalète de la tour d'Acre. Le Sire d'Ibelin sortit alors de la ville et se porta sur un tertre tout près du cimetière de Saint Nicolas, point le plus favorable pour la défense des jardins.

L'ennemi ayant essayé de se porter plus avant, les Chrétiens sortirent à sa rencontre, et l'attaquant avec

audace, ils s'aventurèrent tellement que le connétable de Jérusalem se crut en devoir de leur faire porter par un jeune Chevalier Génois l'ordre de rentrer.

Tandis que ce dernier les ramenait, un Sarrasin d'une taille gigantesque l'arrêtant lui dit: *Veux-tu joûter avec moi?*

Très-volontiers! répondit l'intrépide jeune homme. Armés jusqu'aux dents, neuf Sarrasins formèrent alors un cercle autour des deux champions, placés, *fer en main*, à la distance convenue. Mais le Génois, qui avait sans doute deviné le guêt-à-pens formé pour le perdre, regardant son adversaire d'un air de mépris, se précipite sur les gardes qui l'entourent, en perce un de part-à-part d'un coup de lance, et se dirige en suite tranquillement vers le tertre où se tenait sa troupe en attendant la fin du combat des deux preux.

Les Sarrasins revenus de leur stupeur, se mettent à la poursuite du Chevalier Chrétien, et l'un d'eux l'ayant rejoint, lui assène un coup de sa lourde masse d'armes sur le haubert. Le Chevalier riposte par un coup de fendant d'épée et frappe sur le turban de son rival un coup si puissant que le Sarrasin se courbe jusqu'à terre.

Le Génois fait alors voler au loin le poignard qu'un autre Musulman avait cherché de lui enfoncer dans le sein.

A ce nouveau trait de courage et d'adresse, les Turcs intimidés par l'attitude menaçante du preux Chevalier, se décident à lâcher prise et à abandonner le rude joûteur.

Le Sire d'Ibelin, ses chevaliers et les notables d'Acre, les uns de dessus le tertre, où ils s'étaient portés d'abord, les autres de dessus les remparts et les plates-formes des tours, furent témoins de cette formidable lutte.

Il est plus facile de s'imaginer que de décrire l'enthousiasme avec lequel le jeune Chevalier fut accueilli lorsqu'il reparut sain et plein de vie au milieu de ces nombreux spectateurs.

Le nom n'en a pas été conservé par les annalistes Génois.

AGAFIN DE SOLAR.

(1366-67).

Agafin de Solar avait suivi le Comte de Savoie Amédée VI en Orient.

Il combattait vaillamment sous les yeux de ce Prince lorsqu'il fut frappé d'un coup de lance qui l'étendit mourant sur le terrain.

Dans ce moment, le Général ennemi que quelques chroniqueurs ont appellé Soliman, s'avançait à cheval foulant aux pieds les corps des malheureux blessés qui couvraient le champ de bataille.

Solar, recueillant un dernier reste de forces prêtes à s'éteindre, en voyant le Général musulman tire sa dague et lui porte un coup si juste et en même tems si rude, qu'il fait une large blessure au ventre de son cheval, et qu'il périt écrasé sous son poids.

LOUIS DE SALUCES

surnommé L'ÉTOILÉ.

(XVe siècle).

Plus d'un descendant de Jacques de Saluces de la branche des Seigneurs de Dogliani, surnommé le Grand, ont laissé à la postérité des exemples de hauts faits dignes d'être rappelés par l'histoire. Mais l'un des plus brillants est celui qui suit.

Louis de Saluces était entré au service de l'Empereur. Dans un grand nombre d'occasions il s'était distingué par des traits d'une bravoure et d'une intrépidité extraordinaires. Trois fois combattant corps-à-corps en présence de l'Empereur avec un ennemi qui avait eu l'audace de le provoquer à un combat singulier, trois fois il était sorti victorieux de la lutte.

Après le troisième combat suivi de la défaite de son audacieux rival, l'Empereur se montra satisfait de la conduite de Louis et voulut l'en récompenser dignement; *Brave chevalier*, lui dit-il, *tout ce qui proviendra de toi dans les tems à venir doit porter les enseignes de ta généreuse conduite; tu porteras dans l'écusson de tes armes, trois étoiles, qui rappelleront autant des plus glorieux exploits de ton bras.*

Depuis cette époque les Saluces de cette branche ont porté dans leurs armoiries trois étoiles. Ce fut en suite de cette faveur que le premier reçut le surnom d'Étoilé.

PIERRE DE CHALS

Gentilhomme Savoyard au service de France.

(1502).

Tout le monde sait qu'au célèbre combat de Barletta, où treize guerriers italiens luttèrent contre égal nombre de guerriers français, les premiers demeurèrent vainqueurs; mais on ne sait pas aussi généralement que le plus brave parmi les derniers était un gentilhomme Savoyard; et que trois autres de ses compatriotes figuraient parmi les braves qui complètaient le nombre des treize gentilhommes français.

« Pierre du Chals fut » dit l'historien français qui nous a transmis le récit détaillé de cet événement,
» gentilhomme de grande prouesse, qui seul contre tous
» ses ennemis tint le combat longuement, et tant que
» les juges furent obligés de lui dire qu'il cessât, et
» qu'il ne pourrait contre tant de gens avoir durée.
» À quoi ne voulait entendre, mais à rûer coups dés-
» espérés, et tant que Lyonel du Breuil, l'un des juges
» français, lui dit: mon compagnon assez en avez fait
» pour donner à connaître à chacun que si vos com-
» pagnons eussent été de votre vouloir, l'affaire fût au-
» trement allée. Un des juges même des ennemis dit
» que trop grand dommage serait de perdre un tant
» gaillard homme d'armes. Parquoy celuy Lyonel du
» Breuil le fit cesser, et malgré lui le mit hors du
» camp. »

(Hist. de Louis XII. par d'Antoñ. chap. XXVIII, pag. 160).

COURTOIS D'ARCOLIÈRES

(1525).

François I combattait vaillamment sous les murs de Pavie. Entouré de quelques braves il vendait cher aux ennemis l'honneur de l'approcher.

La plupart des guerriers qui cherchent à couvrir sa personne sont tués ou mis hors de combat. Au nombre de ceux qui restent se trouve Vaillant Courtois d'Arcolières, gentilhomme savoyard. Le Roi tombe de cheval; d'Arcolières est là pour le relever. Le Roi remonte; d'Arcolières se sent blessé lui-même d'un coup de sabre sur la tête. Heureusement la blessure n'est pas grave. On la panse soudain. François I a son cheval tué sous lui; d'Arcolières quitte le sien et l'abandonne au Roi.

Un coup de pique lui traverse en ce moment les deux joues, et lui brise la mâchoire.

D'Arcolières s'obstine à ne pas lâcher prise.

Enfin le Roi est entouré et fait prisonnier.

Le Duc de Savoie visite le Monarque français à la Chartreuse de Pavie. Celui-ci lui raconte les exploits du gentilhomme savoyard qui a, dit-il, sacrifié sa vie pour le sauver.

On lui apprend alors que d'Arcolières n'a pas été tué. Le Roi témoigne alors un grand désir de le voir.

D'Arcolières est transporté auprès du Roi.

Là, François I apprenant que son nom de famille est Courtois: *Vous l'êtes bien de nom et d'effet*, lui dit-il, *puisque vous m'avez bien secondé. A l'avenir, brave Courtois, vous porterez dans vos armoiries deux fleurs de lis d'or pour autant de fois que vous m'avez relevé, et une épée entre eux pour souvenir de celle dont vous vous êtes si bravement servi.*

ANTOINE SCARAMPI (Piémontais)

CHEVALIER DE L'ORDRE DE ST-JEAN.

Dans l'expédition de l'Empereur Charles V contre Tunis en 1535, la valeur et l'obstination des Turcs en prolongea la défense bien au delà de ce qu'on avait calculé.

L'armée chrétienne souffrait de la faim et de l'influence malfaisante du climat.

Il fut décidé dans un conseil de guerre, qu'une attaque générale aurait lieu le 13 juillet contre le fort de la Goulette, et qu'en cas de non succès, on prendrait le parti de la retraite.

Les troupes de l'Empereur devaient monter à l'assaut par la brèche qui avait été faite du côté de terre, les troupes de l'ordre de St-Jean devaient monter par celle qui avait été ouverte du côté de la mer.

Au signal donné les galères de l'Ordre s'avancèrent jusque sous le feu de l'ennemi, mais des bancs de sable et des bas-fonds les empêchèrent de se porter plus avant.

Les regrêts des chevaliers étaient extrêmes, et l'inquiétude de leur commandant égalait leurs regrêts. On était dans cet état d'hésitation et d'alarmes, lorsque tout-à-coup le chev. Scarampi de la ville d'Asti en Piémont quitte son habit, court à bord, se jette à la mer, et l'épée à la main s'avance à la nage sous les coups de mousquetterie que l'ennemi fait pleuvoir sur lui de tous les côtés. Cet exemple a bientôt trouvé des imitateurs. Un grand nombre d'autres chevaliers font comme lui. Bravant le double danger qui les menace, ils se portent ainsi jusque sur le rivage et parviennent heureusement à gagner le pied de la brèche.

Ils montent résolument à l'assaut, et bientôt la victoire vient couronner leur audacieuse entreprise. A cette vue l'ennemi effrayé abandonne son poste.

Malheureusement le preux Scarampi tombe en cet instant même frappé mortellement d'un coup de feu.

AUGUSTIN SPINOLA

(*1536*).

Augustin, de l'illustre maison génoise des Spinola, servait en Flandres dans l'armée de l'empereur Charles V, lorsqu'il fut destiné par ce Prince à conduire un Corps de troupes au secours de la ville de Gênes assiégée par les Français.

Spinola arrive au moment où la garnison se trouvait réduite aux dernières extrémités. Il pénètre dans la ville, où le découragement était général et où l'on avait déjà parlé de se rendre.

L'arrivée des impériaux relève le courage des défenseurs.

L'ennemi presse le siége avec ardeur.

Des attaques furieuses se renouvellent à tout moment. Enfin, les assiégeans se décident à tenter un assaut général.

Les assiégés se preparent à les bien recevoir.

Après avoir long tems battu les murs avec une artillerie formidable, les ennemis parviennent à former une brèche qui ne peut tarder de devenir praticable. Spinola à la tête de quelques braves se transporte sur ce point au moment où sa présence y est le plus nécessaire.

Un soldat ennemi plante l'étendard français sur la brèche, mais Spinola se porte en avant et se dirige sur

lui. Un combat corps-à-corps s'engage. Spinola plus adroit porte à son adversaire un coup dans la poitrine, et le précipite sous les murs.

Ce trait de bravoure augmente le courage des troupes génoises. Elles font des prodiges de valeur. Les Français sont de nouveau repoussés, et perdant l'espoir de vaincre, ils prennent le parti de lever le siége.

FRANÇOIS DE SOLAR

COMTE DE MONASTEROL.

Dans la guerre du Piémont contre la France en 1552, François de Solar comte de Monasterol commandait pour le Duc de Savoie dans le château de Cardé au Marquisat de Saluces.

La conservation de ce château si peu important par lui-même, était devenue un objet d'un grand intérêt pour le Duc, depuis que la perte de la plupart des places du haut Piémont l'avait mis lui et ses alliés dans une situation extrêmement critique vis-à-vis de la France.

L'ennemi s'étant présenté devant le château, Monasterol fut sommé de se rendre.

Il répondit en homme d'honneur. On insista; après les promesses on vint aux menaces; la réponse fut toujours la même.

Enfin l'artillerie, qui manquait d'abord, étant arrivée, on commença à battre le château avec le canon.

Le mur d'enceinte ne tarda pas à être totalement détruit. On renouvella alors au brave commandant la sommation de se rendre.

On lui fit l'offre d'une capitulation très-honorable. Il persista à la refuser. Les Français irrités d'une

résistance à laquelle ils étaient loin de s'attendre, redoublèrent d'efforts pour la surmonter.

Deux pièces d'artillerie braquées contre l'entrée du château ont bientôt fait tomber le pont qui la ferme.

L'ennemi se transporte alors en forces à cette entrée où Monasterol se précipite à son tour, bien décidé à résister encore. Accompagné de huit cents braves, unique reste de sa garnison, il fait tout ce que la valeur la plus héroïque peut imaginer de plus étonnant.

Long-temps il oppose une barrière que l'ennemi s'efforce en vain de surmonter; une balle de fusil vient le frapper à la tête. Ce n'est qu'en marchant sur son corps que l'ennemi parvient alors à pénétrer dans le château, et à s'en rendre maître.

PALLAVICINI JULES CÉSAR.

Jules César Pallavicini chevalier de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, commandait dans le fort des Gerbes assiégé en 1560 par Dragut fameux chef de corsaires ottomans, un des plus formidables ennemis du nom chrétien.

Les exploits de cet intrépide chevalier dans le cours de ce siége, comme en d'autres expéditions précédentes des chevaliers de l'ordre auquel il appartenait, sont sans nombre.

Mais l'on se bornera ici à rappeler l'entreprise qui le fit regarder par les Ottomans comme un de leurs plus redoutables adversaires.

Pallavicini s'entend secrètement avec quelques braves plus intimément liés d'amitié avec lui, et leur propose de faire une sortie, de se porter vers le camp des as-

siégeants, de pénétrer dans leurs lignes, et d'aller attaquer personnellement leur chef Dragut.

Il n'eut pas de peine à trouver des camarades dignes et empressés de le suivre.

Il sort en silence à la tête de sa petite troupe, passe à travers ses nombreux ennemis et manœuvre si bien qu'après avoir encloué quelques canons dans leurs batteries, il parvint jusqu'aux logemens et de là il est assez hardi pour arriver tout près de la personne de Dragut. Un combat terrible s'engage alors, et Pallavicini fait si bien qu'il porte un coup de lance dans la cuisse du corsaire. Cet acte est suivi d'une mêlée furieuse au milieu de laquelle Pallavicini fait des prodiges, parvenant ensuite à se retirer sain et sauf et à rentrer dans le fort avec la plupart de ses camarades.

ALEXANDRE SCARAMPI

CHEVALIER DE MALTE.

Alexandre Scarampi d'Asti fut du nombre des Piémontais qui firent des prodiges de valeur dans la défense de Malte contre les Turcs, en 1565.

Il faisait partie de la garnison du fort de Saint Michel lorsque six mille Turcs ayant Mustapha Bacher à leur tête, renouvelèrent contre ce fort les attaques qui en avaient déjà presque entièrement détruit les défenses les jours précédents.

C'était le 30 août, il ne restait entre les assaillans et les défenseurs qu'un retranchement fait en poutres et en planches, que ceux-ci avaient formé à la hâte dans la nuit du 29.

Les Turcs parvinrent sans beaucoup de peine à détruire ce faible obstacle auquel ils trouvèrent le moyen de mettre le feu.

Le retranchement détruit, les défenseurs paraissaient à découvert devant un ennemi qui après les avoir accablés par sa nombreuse artillerie, marchait courageusement à l'assaut.

Scarampi court des premiers s'opposer aux attaques furieuses des Ottomans.

Il n'est sorte de dangers auxquels il ne s'expose. Encourageant constamment ses camarades par son exemple autant que par ses discours, il fait payer cher à l'ennemi le sang qui sort en abondance des blessures dont son corps est couvert.

Les Turcs sont au moment d'emporter le poste. Les héroïques défenseurs redoublent d'efforts. La nuit survient. Les Turcs commencent à perdre de leur audace. Les chevaliers s'excitent l'un l'autre à tenir bon.

L'ennemi fléchit. Scarampi croit trouver alors le moment favorable pour le culbuter.

Il marche à sa rencontre; il pénètre dans ses rangs Tout fuit devant lui. Dans cet instant, frappé d'une balle il tombe mort sur le théâtre de ses exploits.

LE CHEVALIER DE BROGLIA

(*tué en 1615*).

Après la prise d'Oneille dans la rivière de Gênes, en 1615, les Espagnols réunis aux Napolitains s'étaient portés vers le château del Maro dont une faible garnison piémontaise avait été destinée à défendre les approches.

Les premières attaques avaient été repoussées si vigoureusement que, quoique les feux de l'artillerie en abattant plusieurs pans de murs y eussent formé plus d'une brèche praticable, il avait été impossible aux assaillants de pénétrer dans l'intérieur du fort.

Toutefois en dépit de ce mauvais succès, les alliés n'avaient pas perdu l'espoir d'obliger enfin la place à se rendre, surtout depuis que leur artillerie avait encore augmenté le nombre des passages ouverts dans l'enceinte.

Une nuit s'étant avancés en silence jusqu'aux pieds du mur, après avoir salué le château du feu de toutes leurs batteries, ils se précipitèrent sur les brèches, et là ils parvinrent à se mesurer corps à corps avec les assiégés.

Le chevalier de Broglia, un des plus hardis officiers de la garnison, conçut en ce moment le dessein de tenter un coup dont le succès pouvait sauver la place, ou du moins en retarder la reddition.

A la tête d'un essaim de braves qui s'étaient offerts volontairement de le suivre, il sortit du château par un chemin couvert et dérobé; s'étant ensuite rapproché par ce moyen des assaillants qu'il prenait à dos, par cette aggression imprévue il jetta d'abord dans leurs rangs un trouble et un désordre incroyables.

Malheureusement Broglia frappé d'une balle dans son armure tomba par terre; on le crut mort, mais il ne tarda pas à se relever; à peine avait-il repris sa place à la tête de ses volontaires qu'il fut blessé d'un coup de pique à la gorge. Une balle vint encore le frapper. Un torrent de sang sortit de ses blessures et inonda le terrain sur lequel il rendit le dernier soupir.

(Gioffredo hist. V. 6. p. 253).

ALEXANDRE SOLAR DE MONASTEROL.

(*1615*).

Alexandre Solar comte de Monasterol avait accompagné le Duc Charles Em. I dans son expédition de Provence.

Il s'était fait remarquer précédemment par sa bravoure au siège de Moncalve en 1613, et ensuite à celui de Verceil en 1617.

En 1615 l'armée piémontaise se trouvait sous les murs d'Asti. Monasterol, qui commandait un corps d'infanterie, fut chargé d'empêcher que l'ennemi ne se portât en avant, ce corps étant destiné à couvrir les mouvements que le Duc Charles Em. I se proposait de faire exécuter à d'autres corps placés plus loin.

L'ennemi comprit l'objet de cette manœuvre; et se décida à attaquer Monasterol.

Un corps de cavalerie s'avance pour charger l'infanterie piémontaise.

Le Duc qui se trouvait tout près de Monasterol, lui crie: *voici le moment.*

Ces paroles produisent un effet magique.

La cavalerie espagnole regardée alors comme la plus formidable de l'Europe, charge avec une vigueur extraordinaire.

Elle est repoussée. Elle renouvelle ses attaques. Mais les Piémontais continuent d'opposer une contenance si ferme que tous les efforts de l'ennemi pour les faire reculer deviennent inutiles.

Le corps de cavalerie espagnol est obligé de renoncer à son entreprise et il est forcé d'avouer, qu'il n'avait jamais trouvé nulle part une résistance comparable à celle dont l'infanterie piémontaise venait de donner l'exemple.

Charles Em. I fit une pension de 2|m ducats à l'intrépide Monasterol.

(Hist. des Chev. de l'Annonciade pag. 482. Corbelloni, storia Vercellese, Vol. 2. pag. 281).

LE BARON MICHEL D'ASTE

né à Rome, originaire d'Albenga.

Au mémorable siége de Buda, en 1686, Michel d'Aste, gentilhomme génois, officier supérieur au service de l'Empereur, se fit remarquer par sa bravoure et par sa résolution.

Le 26 juillet, montant à la brèche à la tête de la troupe dont il avait le commandement, il fut blessé à la jambe d'un coup de feu, et obligé de se retirer.

On le transportait sur un brancard lorsqu'on vint lui dire que le corps qui s'était si bien battu jusqu'au moment où il s'en était séparé, se retirait précipitamment.

Dans l'impossibilité de se tenir sur ses jambes, d'Aste ordonne aux soldats qui le portent de rebrousser chemin et de le ramener à la brèche.

Il rencontre les fuyards sur sa route; *à l'ennemi, à l'ennemi,* s'écrie-t-il. *Je serai avec vous, camarades; je serai à votre tête, marchons à l'ennemi.*

Les fuyards s'arrêtent, se rallient, se mettent à la suite de leur ancien chef. Ils atteignent le pied de la brèche. Ils y montent, y font des prodiges de valeur; et sans les renforts survenus aux défenseurs, la ville, qui se rendit peu après à Aste lui-même (le 30 août), aurait été emportée grâce au courage de cet intrépide guerrier, dès le jour même qu'avait eu lieu l'exploit que nous venons de raconter.

LE MARQUIS VICTOR DE SEYSSEL D'AIX

Grand Maître d'Artillerie.

Victor Amé de Seyssel, marquis d'Aix et de la Serraz, commença fort jeune à servir dans les armées de son Prince.

Dans la campagne de 1690, ainsi que dans celle de 1700 contre la France, il se fit une grande réputation de bravoure.

Major au régiment de Savoie, il se distingua à la défense de Turin en 1706.

C'est à cette occasion que le 12 juin, lorsque les Français attaquèrent un des ouvrages extérieurs de la citadelle, il fut blessé trois fois, et ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, Seyssel soutenu par deux grenadiers s'obstina à rester sur les lieux voulant être spectateur, disait-il, là où il ne pouvait plus figurer comme acteur.

Le Marquis d'Aix n'était pas encore parfaitement remis des blessures dont nous venons de parler, lorsque le 31 août de la même année il fit preuve d'un sang froid admirable.

Le feu avait pris à un dépôt de poudres tout près de l'endroit où il se trouvait à la tête d'une compagnie de grenadiers. Il ne donna pas le moindre signe d'inquiétude; et continuant à vaquer tranquillement à l'opération dont il était chargé, il fit partager cette même attitude à tous ses subordonnés.

Le Marquis d'Aix qui avait pris part à presque toutes les guerres des règnes de Victor Amédée II et de Charles Emmanuel III, nommé successivement Colonel du Régiment de Savoie, Brigadier d'Armée, Gouverneur de la Citadelle de Turin, Lieutenant Maréchal,

Grand Maître d'Artillerie, et enfin chevalier de l'Ordre de l'Annonciade, mourut dans son château d'Aix en Savoie, le 16 janvier 1754.

CHARLES EMMANUEL MARQUIS DE PARELLE

(*mort en 1710*).

Charles-Emile Marquis de Parelle, de l'ancienne maison des Comtes de St. Martin, avait fait ses premières armes de la manière la plus brillante sous les ordres du Duc Charles Emmanuel II.

Sa bravoure et son intelligence à la guerre lui avaient attiré fort jeune les bonnes grâces du successeur de ce Prince, le Duc Victor Amédée II, qui, parvenu au trône, le nomma maréchal de camp.

Les Turcs s'étant portés en 1683 sous les murs de Vienne en Autriche, l'allarme que cet événement répandit dans toute la Chrétienté fit qu'un grand nombre de guerriers de divers pays d'Europe accoururent pour offrir leur épée à l'Empereur Léopold.

Le Marquis de Parelle fut de ce nombre.

La haute réputation qui l'avait précédé à l'étranger lui fit trouver un accès facile auprès de l'Empereur, qui n'hésita pas à lui confier le commandement d'un corps de volontaires, l'élite des braves de son armée.

Dans les engagements qui eurent lieu presque journellement sous les murs de la place, Parelle se fit remarquer, non seulement par les défenseurs, mais par les assiégeans même et particulièrement pra un des Pachas des plus renommés de l'armée ottomaue.

Ce Chef brûlait du désir de combattre corps-à-corps avec Parelle.

Le 13 septembre 1683, une attaque générale ayant été résolue, et les défenseurs en ayant eu avis, les préparatifs de la plus vigoureuse défense furent faits; Parelle reçut l'ordre de marcher vers l'ennemi à la tête du corps qu'il commandait. Il s'avança, et le Pacha n'ayant pas tardé de le reconnaître, voulut en faire autant de son côté.

Les deux armées en vinrent aux prises. Le choc fut des plus violens.

L'action devenant à chaque instant plus sanglante, l'ardeur du Pacha, aussi bien que celle de son adversaire, redoublait d'instant en instant.

Parelle reçut des blessures graves.

Il refusa de se retirer malgré les instances que lui en faisaient ses officiers. Le Pacha de son côté grièvement blessé n'en était que plus acharné à chercher son rival et à lui porter des coups. Enfin, Parelle fut assez heureux pour trouver le moment d'assèner un coup de sabre sur la tête du Pacha qui tomba roide mort à ses pieds.

Dès ce moment, le succès de la lutte ne fut plus douteux. Les infidèles prirent le parti de la retraite; et Parelle de son côté rentra dans la place.

Cette action brillante fut rapportée à l'Empereur. Ce Prince nomma sur le champ Parelle général d'artillerie.

Retourné peu de tems après dans son pays, Parelle destiné d'abord à accompagner Don Gabriel de Savoie dans son expédition contre les Vaudois des Vallées, fut successivement placé sous les ordres du Prince Eugène comme général de cavalerie dans la guerre contre la France. Après avoir combattu à Staffarda en 1690, devant Coni en 1691, à Embrun en Dauphiné en 1692, à la Marsaille en 1693, sous Trino, devant Verceil, et devant Casal en 1695, où marchant à la tranchée

et pénétrant dans la place, il força le commandant français à capituler, blessé enfin de nouveau devant Turin (en 1706), il succomba aux fatigues de la guerre en 1710.

Parelle avait été nommé peu de temps auparavant Chevalier de l'ordre de l'Annonciade.

LE CHEVALIER BORGHESIO DE CORSELLE.

La cavalerie des alliés austro-sardes étant ramenée par la cavalerie espagnole à la bataille de Camposanto le 8 février 1743, les vainqueurs se mirent à la poursuite des corps qui se retiraient en désordre.

Le chevalier Borghesio de Corselle, capitaine dans Savoie cavalerie, chercha à rallier les fuyards. Il parvint à recomposer un petit corps, à la tête duquel il marchait pour tenir tête aux cavaliers espagnols, et pour les obliger à s'éloigner. Mais il se trouva tout-à-coup enveloppé par un si grand nombre d'ennemis qu'il lui devint impossible de continuer sa marche. Attaqué il se défendit avec un courage admirable. Frappé de deux coups de sabre, perdant le sang par deux larges blessures, se sentant défaillir, il fut forcé de demander quartier. *Point de quartier*, répond un officier ennemi qui le pointe avec son pistolet. Borghesio tombe; mais il se relève, saisit lui-même son pistolet, et le décharge dans la poitrine de l'officier barbare qui tombe mort sur le carreau.

Il succomba lui-même peu de moments après.

(D'Agliano mem. pag. 70.)

LE COMTE PORPORATI (Piémontais)

AU SERVICE D'AUTRICHE.

Le comte Porporati, Piémontais, Feld-Maréchal dans l'armée d'Autriche, commandait un détachement à Reichemberg en Bohème lorsqu'il fut attaqué le 21 avril 1757 par un corps de 13 à 14,000 Prussiens sous les ordres du Prince de Bevern.

La supériorité des forces de l'ennemi ne laissait à Porporati aucun espoir de se défendre longuement.

Ne voulant pourtant pas abandonner facilement un poste dont la garde lui avait été confiée, il se mit d'abord en mesure d'opposer toute la résistance qu'une poignée d'hommes résolus peut opposer à un corps d'armée.

Il se retranche en toute hâte, dispose son monde derrière le retranchement de la manière qu'il croit la plus avantageuse, et se met ensuite en mesure de disputer pas à pas le terrain, ne le cédant successivement qu'à mesure que la destruction de sa troupe le met dans la nécessité de concentrer ses moyens de défense.

Il avait enfin épuisé toutes les ressources que l'art et la bravoure peuvent fournir à l'homme de cœur le plus intelligent et le plus habile, lorsque voyant sa troupe réduite à une poignée de braves, il s'écrie: *camarades, camarades, en avant*, et se portant avec plus d'ardeur que jamais à travers les rangs ennemis, il tombe percé de coups au milieu d'eux.

MONTELEONE JEAN (Sarde)

(*1793*).

Sur les côtes de l'île de Sardaigne on rencontre de distance en distance des tours bâties dans le double

aut, d'empêcher la descente des Corsaires, et de ménager aux habitans appelés au secours le tems d'arriver.

Jean Monteleone avait en 1793 le commandement de l'une de ces tours.

La flotte française rôdait depuis quelques jours autour de l'Ile, pour y faire une descente.

Monteleone aperçoit un jour une tartane de l'ennemi faisant voile du côté du couchant. Il se précipite du haut de la tour, court sur le rivage, se jette dans une chaloupe et se met à la poursuite du bateau français.

Il le rejoint à 30 milles de la côte, l'attaque, s'en empare et l'amène dans le port de Cagliari à la grande joie des habitants qui couvrent d'applaudissemens l'action hardie de l'intrépide navigateur.

Il est rare qu'une action d'éclat n'en produise pas d'autres.

La flotte française se trouvant encore en vue de l'Ile, veut essayer de se venger de Monteleone. Pour couvrir et protéger la descente de quelques troupes sur la côte, elle bombarde pendant plusieurs heures la tour confiée à sa garde.

Monteleone tient bon: avec un poignée de bourgeois volontaires il résiste aux attaques les plus furieuses de l'ennemi, qui voyant ses efforts inutiles, cesse son feu, abandonne le litoral, et s'éloigne.

Le Roi de Sardaigne récompense d'abord de la médallle destinée à la valeur militaire, la belle défense du courageux Monteleone, qui reçoit, peu de tems après, la croix des Ss. Maurice et Lazare, et est nommé Directeur du Lazaret de Cagliari.

LE LIEUTENANT COLONEL MARQUIS DE S. SULPICE.

LE MAJOR M.IS DEL CARRETTO DE MONCRIVEL.

LE CAPITAINE CHEV.R DE GERMAGNANO.

LE CAPITAINE CHEV.R VIALARDI.

En 1794 les troupes alliées de Sardaigne et d'Autriche occupaient le col Ardente dans le comté de Nice.

Dans la matinée du 17 avril cette position regardée avec raison comme fort importante fut attaquée par les Français. Ils sont repoussés.

La partie des défenseurs qui appartenait à des corps autrichiens reçoit l'ordre de se retirer.

Sur cet avis, l'ennemi renouvelle l'attaque. Les Piémontais restés seuls redoublent d'ardeur à se défendre. Mais plus de 200 hommes tant soldats que sous officiers sont tués, et un nombre considérable d'officiers sont plus ou moins dangereusement blessés. Parmi ceux-ci se trouvent le lieutenant-colonel Marquis de St-Sulpice, le major Marquis del Carretto de Moncrivel, et le capitaine Chev. de Germagnano.

Enfin ils sont obligés de se retirer. Faisant leur retraite en bon ordre, ils vont occuper derrière la position qu'ils abandonnent les deux postes de la *Cima del bosco*, et de la *Butta Rossa*.

Le Chev. Vialardi, plus tard général de la brigade des grenadiers Gardes à laquelle il appartenait alors comme capitaine, prend le commandement du second de ces deux postes. Ses forces étaient minimes, il ne

pouvait opposer qu'une bien faible résistance. Malgré tous ses efforts pour garder le poste, il est forcé de l'abandonner.

La défense de la *Cima del bosco* devient alors d'une importance plus grande que jamais.

Vialardi s'y était transporté. Il y avait fait les dispositions les mieux entendues. Le renfort d'une compagnie du régiment de Piémont et une pièce d'artillerie arrivent alors fort à propos pour le secourir.

Les ennemis s'avancent. Ils gravissent sous le feu des Piémontais le talus de la montagne. Ils se croyent un moment maîtres du retranchement.

Mais le feu des Piémontais ne cesse pas. Il cause à l'ennemi des pertes immenses. L'artillerie surtout joue un rôle décisif dans ces circonstances. Les canonniers meurent à côté de leurs pièces. Des fantassins ayant le lieutenant de la Fléchière à leur tête, les remplacent dans leur service.

Cependant les Français ont atteint le haut de la montagne. Le drapeau tricolore flotte devant le parapet du retranchement.

Le moment est décisif. Vialardi monte sur le parapet et se jette en bas.

L'ennemi surpris, hésite. Mais revenu bientôt de sa surprise, il redouble d'efforts pour avoir raison de défenseurs aussi obstinés. Un nombre considérable de ceux-ci suivent l'exemple de Vialardi; on ne se bat plus que corps à corps et à arme blanche. Enfin voyant la résistance héroïque des Piémontais, les républicains renoncent à leur entreprise et prennent le parti de la retraite. Vialardi et les siens ont tout l'honneur de la journée.

(Extrait de l'essai sur le Régiment aux Gardes, pag. 64, et de Rel. ms.)

BATAILLON DU RÉGIMENT DE SAVOIE.

LE COMMANDANT DE LOCHES.

Officiers

SOUBERAN - BELLEGARDE - PERRIN.

Le Tambour Major BELLEZIA.

Le 19 août 1796, les Français, ayant forcé le pont de la Corsaglia, et le village de S. Michel près de Mondovi, marchaient pour s'emparer de la Bicoque et tomber sur les derrières de l'armée sarde échelonnée entre la Corsaglia et le Tanaro. Mais un bataillon du régiment de Savoie avait été placé à un côté de la Bicoque sous les ordres de M. de Loches.

La bonne contenance de ces braves suffit pour arrêter la marche de l'ennemi, fort d'environ trois mille hommes, et pour donner aux autres troupes piémontaises le tems de se mettre en mesure de repousser, comme elles le firent en effet, les attaques des républicains.

Dans ce sanglant combat le bataillon de Savoie fit des pertes considérables. On compta parmi les morts le porte-enseigne Souberan et deux autres officiers Bellegarde et Perrin.

Souberan est atteint d'une balle. Un sergent ramasse le drapeau; il tombe percé de plusieurs coups peu de momens après. Un soldat enlève encore cette glorieuse enseigne; il subit bientôt le même sort.

Le tambour major Francœur dit Bellezia s'empare alors du glorieux et fatal étendard.

Plus heureux que ses camarades, il se précipite sur l'ennemi, criant, *A moi Savoie*, et la victoire se déclare

en ce moment en sa faveur. L'ennemi forcé de rétrograder, renonce pour le moment à son entreprise.

(Extrait de l'essai sur la Brigade de Savoie pag. 143).

LE CAPORAL DUBOUCHET.

En 1815 le capitaine Charbonneau avait reçu la mission délicate de veiller avec sa compagnie, tout récemment formée, sur les mouvements des troupes françaises qui marchaient vers le village de Maltaverne, où cette compagnie avait pris ses quartiers. Pour s'acquitter de la tâche qui lui est confiée, Charbonneau fait faire des reconnaissances dans les environs.

Le caporal Dubouchet de Rumilly est commandé pour ce service. Il se trouve tout-à-coup en présence d'une patrouille de cavalerie française. Il est sommé de se rendre. Pour toute réponse, il fait feu et croise la bayonnette. Les ennemis entourent Dubouchet, s'efforcent de s'en emparer; mais celui-ci se défend courageusement; il tient bon et parvient à éviter les coups que lui portent ses adversaires.

Il s'aperçoit sur ces entrefaites qu'il y a une haie derrière lui à peu de distance. Il recule, la franchit, et faisant feu aussitôt qu'il se trouve à couvert, il abat le cavalier qui s'avance le premier vers ce faible retranchement.

L'ennemi qui a bientôt tourné l'obstacle, va prendre à dos l'intrépide Caporal. Mais celui-ci trouve encore une fois le moyen d'échapper à la poursuite des Français; il se retire devant eux, et fait si bien qu'il parvient à regagner son poste criblé de blessures.

Il arrive tout couvert de sang s'écriant d'une voix mourante: *Capitaine, Capitaine, voilà l'ennemi.* Il expire à l'instant même aux pieds du capitaine Charbonneau.

(Extrait de l'essai sur la Brigade de Savoie).

INTRÉPIDITÉ.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Le Courage, une fois enraciné dans l'homme, arrive par degrés jusqu'à l'*Intrépidité.*

Chez le militaire il est à désirer, sans qu'on puisse toujours le prétendre, que cette transition s'effectue.

Nous ferons remarquer ici que le mot latin *trepidus*, d'où celui d'Intrépidité est visiblement dérivé, implique l'idée d'un tremblement dans la personne que la Peur a frappée.

Cet état d'une personne que la Peur domine, était désigné chez les Latins par le mot *trepidatio.*

Il paraît donc, d'après l'étimologie du mot, que l'Intrépidité exprime l'attitude d'un homme qui se fait remarquer par cette immobilité qui caractérise la tranquillité parfaite en présence d'un danger, non seulement grave et éminent, mais spontanément affronté.

Nous pensons même que c'est à cette dernière condition qu'on reconnait, comme à un caractère propre, l'Intrépidité qui se distingue par là de la Résolution, qui suppose l'*improvisation* de l'acte que l'on qualifie de cette manière, du simple Courage, de la Bravoure et de la Vaillance, qui tous supposent, jusqu'à un certain point, des accidents inséparables de la *provocation*.

L'Intrépidité est l'opposé de la Peur; l'homme intrépide, l'opposé de l'homme peureux.

Dans l'intérêt de l'homme de guerre et des sentiments qui lui sont propres, il importe de ne pas confondre la Peur avec la Crainte.

Il y a une sorte de Crainte dont les Latins ont dit: *in constantem virum cadit.*

Cette Crainte, expression d'une méfiance raisonnable qui porte l'homme sage à se tenir en garde contre un danger qu'il croit devoir éviter, peut être non seulement excusable, mais même louable.

Elle le sera en particulier dans le militaire qui exerce des fonctions d'un commandement.

De ce qu'on peut être louable d'avoir craint certain danger, il ne s'en suit pas qu'en aucun cas ce soit un mérite d'être Craintif.

Car le mot Craintif signale une disposition habituelle et permanente de Crainte, et une disposition

de faiblesse que le mot Crainte seul n'inclut pas du tout.

La signification du mot Craintif ne saurait être appliquée à l'homme de guerre sans le charger d'un reproche qu'il doit s'empresser de repousser.

L'Intrépidité se retrace dans les actions hardies qui en sont comme la preuve et la conséquence.

Toutefois cela ne veut pas dire que nous regardions la Hardiesse et l'Intrépidité comme une seule et même chose; la Hardiesse se rapporte de préférence au fait d'une action isolée; l'Intrépidité, à une attitude morale de l'individu courageux. La manière de voir a plus de part dans les actions hardies; la manière de sentir, dans les traits d'Intrépidité.

Jeunes guerriers, il pourrait arriver que vous fussiez tentés de trouver extraordinaire que, dans un Recueil comme celui-ci, vous soyez si souvent arrêtés par des observations et des discussions qui semblent plutôt se rapporter à des questions de grammaire, qu'à des questions propres de l'état que vous professez.

Ce serait à tort; car si dans toutes les professions on doit attacher du prix à la précision du langage et à la justesse de l'expression, c'est surtout dans la vôtre.

Un mot peut compromettre la dignité du supérieur qui le profère, comme aussi la délicatesse de l'inférieur à qui on l'applique.

Quelles suites fâcheuses ne pourrait pas avoir une phrase qui formerait un contre-sens, ou une équivoque ?

Une période mal tournée, louche, obscure, de combien d'inconvénients ne peut-elle pas être cause à la guerre ?

Ne croyez donc pas, jeunes militaires, que ce soit un temps mal employé que celui que vous donnerez à des observations qui vous porteront à réfléchir murement sur l'importance de vous exprimer avec justesse.

L'histoire des désastres qui ont été occasionnés à la guerre par l'inexactitude des rapports, par l'obscurité des ordres, par l'imperfection de la rédaction dans les réglemens et dans les lois, fournit des preuves sans nombre des immenses dangers qui découlent du peu de soin accordé au perfectionnement de cette partie fondamentale de l'instruction militaire, l'art de rédiger et de s'exprimer.

TRAITS HISTORIQUES.

DOM PHILIPPE DE SAVOIE

ET SES SIX CAMARADES.

(*1594*).

Dans les guerres du Duc Charles Em. I contre la France, pendant les dernières années du XVI siècle, la France attachant une grande importance à la conservation du bourg fortifié de Briquérasque proche de la ville de Pignérol, en avait considérablement amélioré les défenses. Le Duc de Savoie attachant de son côté une importance non moins grande à se rendre maître de cette petite place qui pouvait être regardée comme la clef des vallées des Vaudois, au débouché desquelles elle se trouvait, résolut d'en faire le siége, après avoir reconnu l'impossibilité de s'en emparer par un coup de main.

Les opérations de ce siége ayant été poussées avec vigueur, la brèche ne tarda pas à être praticable; aussitôt il y eut presse parmi les braves de l'armée piémontaise pour y monter.

Dom Philippe de Savoie, jeune encore et au début de sa carrière militaire, d'accord avec six gentilshommes aussi courageux que lui, se décide à emporter le fort d'assaut. Trois fois monté au haut de la brèche, trois

fois Dom Philippe fut repoussé. Heureusement il n'en rapporta aucune blessure, sauf quelques coups de piques qui l'avaient frappé.

Mais il n'en fut pas de même de ses camarades. Le comte Emmanuel Costa d'Arignan, blessé, mourut peu de jours après, et M. d'Anselme, page du Duc, fut tué dans l'action même d'un coup de mousquet. Les autres furent tous plus ou moins gravement maltraités.

Cependant le succès couronna les efforts de ces braves et les vœux du Duc. Le fort de Briquérasque fut emporté.

(Cambiano di Ruffia, Hist. Discorso pag. 1326).

PRINCE THOMAS DE SAVOIE.

Durant la guerre dite de la Régence, en Piémont, une suspension d'armes avait été conclue le 17 septembre 1640, entre les armées de France et d'Espagne.

Le Prince Thomas de Savoie qui avait dirigé la défense de Turin contre les Français, devait se retirer dans son gouvernement d'Ivrée.

Voulant donner quelque relâche à ses troupes, ce Prince crut devoir leur faire suivre la route de Rivoli pour prendre des quartiers de repos.

A peine y fut-il arrivé, que, par un message secret du comte d'Harcourt commandant des troupes de France à Turin, il fut prévenu que le Cardinal de Richelieu, extrêmement jaloux, comme on le sait, du crédit dont ce même Prince jouissait à la cour de France, avait ordonné qu'on se rendît maître de sa personne et de celle des Princesses de Savoie ses sœurs. Le comte avait refusé d'exécuter ce brutal coup de main.

Le Prince Thomas comprenant toute l'importance des suites qu'aurait pu avoir pour la cause qu'il soutenait la capture projetée par le Cardinal, prit le parti de laisser ses troupes à Rivoli, de passer la Doire et de se retirer avec ses sœurs dans le Canavais.

Cependant les pluies qui tombaient depuis plusieurs jours en grande abondance avaient grossi la rivière.

Le danger de la traverser était des plus grands; mais le Prince ne sut reculer devant cet obstacle.

Il faut prendre son parti, dit-il, et sur cela se confiant à un frêle bâteau avec les Princesses ses sœurs aussi courageuses que lui et luttant contre l'impétuosité du torrent, il parvint à atteindre heureusement la rive opposée.

Cette résolution aussi soudaine que hardie, déjoua les projets du Cardinal de Richelieu. Elle réveilla d'ailleurs l'émulation la plus noble parmi les fidèles serviteurs du Prince.

Nous avons rapporté ailleurs les traits de courage que l'exemple du Prince Thomas avait excités dans quelques-uns des officiers de sa suite, et en particulier au comte Balbian et au colonel Capris, ce dernier sauvant la vie du premier au grand péril de ses jours.

(Dal Tesauro, Campeggiamenti, assedio di Torino.)

GUILLAUME EMBRIACO.

(*1099*).

Guillaume Embriaco, chef des Genois qui faisaient partie de l'armée chrétienne à la première Croisade sous le commandement de Godefroi de Bouillon, avait mis le siége devant Césarée.

Impatiens de se rendre maîtres de la place, qui paraissait vouloir opposer une résistance obstinée, les assiégeants se décidèrent à en escalader les murs.

Les Génois renommés dans toute l'Europe, non seulement par leur courage et leur esprit entreprenant, mais plus particulièrement encore par leur adresse et leur agilité, se portèrent avec ardeur à cette périlleuse entreprise.

Aussitôt les échelles placées, Embriaco monte le premier.

Il était parvenu à gagner le haut du mur, lorsque l'échelle qu'il venait de quitter, et sur laquelle il avait été suivi par un grand nombre d'autres braves, se brisa sous le poids dont elle était chargée, de sorte que tous les guerriers qui étaient montés après lui furent précipités dans le fossé.

Embriaco resté seul et isolé, se trouvait heureusement près de l'entrée d'une tour où il pénétra, et rencontrant un Sarrasin qui voulut lui disputer le passage, il le saisit et le jeta en bas du mur.

Monté ensuite au sommet de la tour, Embriaco jetant les yeux autour de lui reconnut que des deux enceintes, dont la ville était entourée, une seule, l'intérieure, était gardée, les défenseurs se croyant suffisamment garantis par l'extérieure.

Embriaco sur lequel les yeux de tous ses compagnons étaient tournés, leur fit signe de prendre courage et de placer de nouveau les échelles pour exécuter le dessein qui leur avait d'abord si mal réussi.

L'opération s'exécuta pour la première enceinte sans que les défenseurs, surpris, se fussent mis en mesure de l'empêcher.

Il n'en fut pas de même de la seconde enceinte, où le sang coula en abondance des deux côtés.

Mais enfin, les Génois continuant à faire des prodiges de valeur finirent par prendre le dessus, et forcèrent les défenseurs à lâcher prise. La ville fut occupée par leurs armes victorieuses.

L'histoire nous a conservé le souvenir d'un grand nombre de faits glorieux de l'immortel Embriaco. Mais elle rappelle surtout son admirable habileté pour les constructions mécaniques et navales.

Ce fut en effet par l'emploi de ce talent que l'Amiral Génois mit Godefroi de Bouillon dans le cas d'ouvrir la brèche dans les murs d'enceinte de Jérusalem et de pénétrer dans la ville sainte le 15 juillet 1099.

(Sopranis, Vite de' Pittori etc. pag. 3. - Serra lib. 3 - Canale V. 1, P. 76. - Tasso, Gerusalemme canto 18, stanza 40 e 41).

GASPARD SEIGNEUR DE VARAX (Savoiard).

(1449).

Les troupes de Savoie commandées par Jean de Compeys étaient entrées sur les terres de Milan, où leur irruption soudaine avait d'abord répandu l'effroi et la consternation.

Mais, revenus de leur surprise, les Milanais commandés par Alviane, avaient marché en force contre les Savoiards et les avaient complètement battus.

Gaspard de Varax, après cet échec, avait pris le commandement des troupes de Savoie, et en attendant de nouveaux ordres du Duc, il s'était replié sur Borgomanero.

Il avait achevé cette manœuvre, quand on vint lui dire qu'Alviane s'avançait pour l'attaquer. Varax forcé de combattre contre un ennemi si supérieur en forces pensa qu'il lui serait plus avantageux de prendre lui-

lui-même le rôle d'agresseur. Il marche en conséquence audevant des Milanais, et son attaque est si impétueuse que ceux-ci sont obligés de s'éloigner précipitamment.

Cependant Alviane ne tarde pas à revenir avec des forces plus considérables que les premières. Une nouvel engagement a lieu. Les Savoiards font des prodiges de valeur. Mais, entourés, écrasés par le nombre, ils n'ont bientôt plus d'autre parti que celui de périr ou de se rendre.

Dans ce moment décisif, Varax bien résolu de ne prendre en aucun cas ce dernier parti, se lève et fait entendre le cri de *Vive Savoie*. À ce cri mille fois répété par sa troupe, l'ardeur belliqueuse de cet essaim de braves se ranime et s'exalte jusqu'à l'enthousiasme. Les Savoiards se forment en cercle, selon l'usage du temps, et sans espoir désormais de vaincre, ils combattent encore comme des lions.

Alviane victorieux arrivait à Milan pour annoncer ses succès à François Sforza, au moment même où ce Prince venait de recevoir l'affligeante nouvelle que le fameux Picinino avait abandonné ses drapeaux.

Cette perte est grande, répondit Sforza, *mais la défaite des Savoiards me donne bien plus de forces que la défection de Picinino ne peut m'en ôter.*

On peut reconnaître à ces paroles quel cas le seigneur de Milan, si puissant à cette époque et si redouté de tous ses voisins, faisait des armes de la Savoie, les seules en effet dont l'influence balançât la sienne en ce moment dans les affaires de cette partie de l'Italie. *(Guichenon, Hist. de Savoie V. Ed. pag. 510).*

CERVELLON JEOFROI (Sarde).

Les Français assiégeaient en 1527 le château Aragonese défendu par les Sassarais.

Les assiégeans étaient au nombre de quatre mille. Les assiégés n'étaient que quelques centaines d'intrépides bourgeois.

Heureusement Cervellon, propriétaire des environs de Sassari, parvient à s'introduire dans le château avec une petite troupe de volontaires.

Les assiégés redoublent de courage. Ils s'avisent dans l'enthousiasme de leur dévouement de tenter un coup décisif en prenant eux-mêmes le rôle d'agresseurs. Ils sortent du fort, Cervellon à leur tête. L'attaque soudaine surprend les assaillants. Elle est si furieuse qu'elle réussit au-delà de toute espérance. L'ennemi surpris prend la fuite et se retire en désordre.

(Tola, Dizionario Biografico Sardo).

CAMILLE LANZAVECCHIA

ET LES VOLONTAIRES BOURGEOIS D'ALEXANDRIE.

François Ferdinand d'Avalos marquis de Pescara, qui commandait dans le Monferrat les troupes d'Espagne en 1556, ayant formé le dessein de s'emparer de Casal occupé par les troupes françaises, pensa que, pour mieux réussir dans cette entreprise, il fallait commencer par resserrer la place en occupant les principales terres des environs.

Vignale était de ce nombre: ce bourg fut donc occupé par les Espagnols. Pescara en avait confié le commandement et la défense à Camille de Lanzavecchia, gentilhomme d'Alexandrie, connu par son intelligence à la guerre autant que par son courage.

Camille s'y était transporté avec une compagnie de

bourgeois ses compatriotes, tous jeunes gens braves et déterminés.

Les habitants de Vignale, malgré les vives sollicitations de Lanzavecchia, avaient refusé de s'associer à lui pour mettre leur village à l'abri d'un coup de main de la part des Français.

Lanzavecchia fut réduit à pourvoir à la défense de Vignale avec les seules forces que nous avons designées.

Le maréchal Brissac prenait de son côté une attitude menaçante.

S'étant porté sous les murs de Vignale, il fit faire aux habitants la sommation de se rendre.

Lanzavecchia répondit que c'était là une affaire qui ne regardait que lui seul.

Les Français firent une première attaque. Elle fut repoussée par les braves compagnons de Lanzavecchia.

Ces attaques renouvelées à plusieurs reprises furent infructueuses, grâce à la généreuse résistance de ces intrépides volontaires.

Les habitants auraient voulu alors s'être mieux montrés, et témoignèrent des dispositions plus favorables. C'était trop tard.

La compagnie de Lanzavecchia était presque entièrement détruite.

Ce vaillant chef, au moment où il affrontait encore une fois la mort qui l'avait épargné jusqu'à ce moment, fut frappé d'un coup de feu, et périt victime de son dévouement.

A peine Lanzavecchia fut-il mort, que le village fut emporté, livré au pillage, et les habitants passés au fil de l'épée.

La noble conduite de Lanzavecchia inspira une admiration si grande au Roi d'Espagne, que ce monarque ne crut pas trop faire pour couronner ses services hé-

roïques de les récompenser dans la personne de sa veuve, en lui accordant la même pension qui serait revenue à son mari s'il avait survécu, et de faire insérer dans les registres de son armée la relation du trait qui avait signalé la fin de ce chef intrépide.

(Porta, Esemplari e simulacri, pag. 54. Ghilini, pag. 152).

VINCENT GERMON

ET SA TROUPE

(1574 environ).

Vincent Germon, frère du célèbre archevêque de Tarantaise, se trouvait à Turin au moment où Henry III revenant de Pologne passait par cette ville pour se rendre en France. Le Roi ayant requis le Duc Em. Philibert de lui fournir des troupes pour attaquer les Huguenots, le Duc accéda à sa demande, et lui accorda un secours de trois mille chevaux et de quatre mille hommes d'infanterie.

Vincent Germon en fut nommé le porte enseigne. Il n'était alors âgé que de 23 ans.

Les troupes de la Savoie étant arrivées sur le sol français, Vincent fut destiné à marcher à la tête d'un corps de fourrageurs contre une troupe d'ennemis, qui firent semblant de s'être laissés surprendre et de vouloir se retirer.

C'était une embuscade si bien préparée qu'au moment où les cavaliers de Germon allaient commencer leurs fourrages, ils se trouvèrent cernés, pressés de tous côtés par l'ennemi, et dans la nécessité de combattre contre une troupe dix fois plus nombreuse.

Vincent encourage ses soldats, il fait des prodiges de valeur.

Mais l'intrepide commandant reçoit en ce moment deux blessures mortelles, et tombe de cheval.

Au moment de rendre l'esprit tenant toujours l'épée serrée dans sa main il s'écrie : ***camarades, je meurs, mais tenez bon vous-mêmes, ne permettez pas que nos ennemis se vantent de nous avoir forcés à la retraite.***

Vincent n'est plus; mais ses braves cavaliers résistent et se font hacher en pièces plutôt que de lâcher prise, et d'abandonner aux ennemis le corps de leur chef.

Bernardin de Savoie, qui faisait un cas tout particulier de Germon, envoya le lendemain recueillir les restes de ces intrépides guerriers dont six seulement avaient pu échapper aux coups exterminateurs de l'ennemi.

(*Comment. latins d'Anastase Germonius, vol. I, pag. 8 et 9, ms.*).

LA FEMME DU COMMANDANT

DU CHATEAU DE REVEL.

Dans la guerre du Marquisat de Saluces en 1594, les troupes du Duc de Savoie qui tenaient garnison dans le château de Revel avaient été chargées de la garde d'un grand nombre de prisonniers d'état, auxquels on laissait la liberté de se promener dans l'intérieur du fort.

Les prisonniers firent le complot de s'évader.

Un jour que le commandant était absent, ils se rassemblent, forcent la garde du donjon, et se pressent en foule à la porte du château pour l'enfoncer.

La femme du commandant se trouvait seule dans son appartement.

Au bruit qu'elle entend, elle descend, appelle au secours; rallie le peu de troupes qui se trouvaient dans le fort et se met à leur tête.

Ces opérations se font avec tant d'ordre et de célérité que les prisonniers sont arrêtés au moment où ils ne doutaient plus du succès de leur tentative.

Il est à regretter que l'historien, qui nous a conservé le souvenir de cet admirable trait de l'Amazone piémontaise, ne nous en ait pas fait connaître le nom.

(Dal Cambiano di Ruffia, pag. 359).

LE CAPITAINE ANTOINE AMORETTO.

BORRO

FILS DU COMMISSAIRE DU PORT DE VILLEFRANCHE.

(1604).

Cinq galères de France en croisière dans les eaux de Nice donnaient de l'ombrage aux braves et fidèles habitants de cette ville, qui n'ignoraient pas les intentions hostiles de la France à l'égard du Duc de Savoie et les intelligences qu'elle cherchait à se ménager avec les Ottomans pour faire dans l'occasion une descente sur les côtes.

Les alarmes produites par cet état des choses devinrent bien plus grandes lorsque la révolte des esclaves turcs vint à éclater sur une des galères de Savoie qui se trouvait dans le port de Villefranche.

Heureusement le capitaine Amoretto d'Oneglia, qui avait le commandement de cette galère, était un homme de grand cœur et d'une résolution éprouvée.

Les révoltés avaient trouvé le moyen de se procurer les instruments nécessaires pour briser leurs fers. Le complot ne fut découvert qu'au moment où le succès avait couronné les mesures que ces malheureux avaient prisés pour assurer l'exécution de leur dessein.

Amoretto ne s'en laissa imposer ni par leurs cris, ni par leurs menaces.

Accourant au milieu d'eux et frappant de son sabre ce qui osait l'approcher, soutenu par le jeune Borro, fils du commissaire du port, et secouru dans ce pressant danger, non seulement par l'équipage, mais par les bourgeois mêmes de la ville, les révoltés furent si rudement maltraités que leur audacieux attentat fut puni sur le lieu même par une extermination presque totale.

Le capitaine Amoretto reçut plusieurs blessures. Mais les éloges de sa troupe, les marques de reconnaissance des habitants de la ville, et surtout le témoignage de la satisfaction de son souverain le Duc Charles Emmanuel I, qui lui écrivit de sa propre main une lettre fort honorable le 27 juillet 1604, l'en dédommagèrent si amplement, qu'il se regarda comme heureux d'avoir eu cette occasion de donner une preuve si éclatante de son courage et de son dévouement.

(Dal Gioffredo, Storia delle Alpi marittime, vol. VI, pag. 146).

GUI BLANDRATE COMTE DE S. GEORGES.

Dans la retraite que les troupes de Savoie furent obligées de faire devant les Espagnols après la malheureuse affaire du Tanaro 1615, Gui de S. Georges prit le commandement de l'arrière garde, tandis que Charles Emmanuel I à la tête de l'avant garde se portait vers Asti avec le dessein d'empêcher l'ennemi, qui avait cerné cette place, de s'en rendre maître.

L'armée espagnole était forte de trente mille hommes environ; celle du Duc en comptait à peine dix mille.

Depuis 35 jours les deux armées étaient en présence. Plusieurs engagements avaient eu lieu; mais aucun n'avait été décisif.

Gui de S. Georges proposa au Duc d'en finir par une action de vigueur et d'attaquer l'ennemi dans ses retranchemens. Ce Prince à qui les partis les plus hardis paraissaient toujours les meilleurs, approuva le dessein de Gui et lui en confia l'exécution.

C'était une heure avant l'aurore. Gui avec deux mille hommes d'infanterie et deux cent chevaux s'approche du camp espagnol, et en brusque l'attaque.

Les Espagnols surpris se défendent d'abord faiblement, mais après qu'ils sont revenus de leur premier étonnement, ils combattent avec vigueur.

Gui que cette résistance ne décourage pas, s'éloigne un moment, puis il recommence plus vigoureusement ses attaques, et il les renouvelle à tant de reprises, qu'enfin il parvient à pénétrer dans les retranchemens.

Les Espagnols qui croyaient que les assaillants fussent bien plus nombreux qu'ils ne l'étaient, prennent le parti d'abandonner leur camp. Asti est sauvé.

LE CAPITAINE JÉROME GIAVELLI.

Dans la guerre de la République de Gênes contre le Duc de Savoie en 1625, la ville d'Oneille sujette de ce Prince n'ayant pu se défendre contre les forces de la République, avait passé sous sa dépendance.

A cette occasion un nombre considérable de bourgeois marquants s'expatrièrent, attendant le moment favorable de rentrer dans leur ville natale dès qu'elle serait retournée sous la domination de son souverain légitime.

Le capitaine Jérôme Giavelli fut de ce nombre. Ce fidèle et brave Oneillais ayant appris que le Duc Charles Emmanuel I s'était avancé dans les Apennins, et occupait le bourg de Diano, ne douta plus qu'Oneille ne fût attaquée de ce côté par les Piémontais, et pensa en conséquence que le moyen le plus efficace de favoriser les progrès de ces derniers, était de s'avancer du côté opposé pour prendre la ville entre deux feux et en chasser l'étranger.

C'est de ce côté que coule la rivière d'Impero, seul obstacle naturel qui défende Oneille contre l'ennemi qui voudrait l'attaquer de ce côté.

Trois régiments de Piémontais portant le nom des colonels La Fléchère, Ferrero et Beggiami, tous commandés par le général marquis Bobba, s'étant avancés sous les retranchements qui couvrent le faubourg de S. Martin et franchissant tous les obstacles qui leur sont opposés, obligent les défenseurs à se retirer dans l'intérieur de la ville.

Giavelli suivi de quelques centaines d'intrépides miliciens arrive en ce moment sur le bord de la rivière, et fait des dispositions pour la traverser.

Le Gouverneur Génois Giustiniani, voyant la place menacée du côté où elle était réellement plus faible, s'y transporte pour encourager les défenseurs par sa présence.

Il ne fallait rien moins que l'intrépidité de Giavelli et des braves de sa suite pour tenter le gué sous le feu des assiégés.

Giavelli se jette le premier dans les eaux du courant.

Les efforts que font les assiégés pour repousser Giavelli et les siens sont des plus grands et des plus obstinés. Entouré de blessés et de morts Giavelli tient bon et parvient enfin à gagner l'autre bord de la rivière.

Dès ce moment Giustiniani n'est plus maître d'empêcher ses troupes de prendre le parti de la retraite.

Les assaillans parvenus aux pieds des murs, continuent à se porter en avant et ne trouvent plus qu'une faible résistance à la porte d'entrée. Oneille tombe peu de moments après au pouvoir du Duc.

Les fidèles bourgeois, qui avaient si efficacement coopéré à lui rendre cette victoire moins difficile, se pressent autour de lui; et voulant d'ailleurs faire à leur intrépide compatriote l'honneur dont il était si digne, ils courent en foule à sa rencontre, et le portent en triomphe devant le Duc Charles Emmanuel qui le comble d'éloges, l'assure de sa protection non seulement pour sa personne mais pour sa famille, et ordonne en même temps que son nom soit inscrit sur les régistres de la Ville comme celui d'un citoyen qui a le mieux mérité d'elle, de son Prince et de l'État.

(Mon. hist. pat. Gioffredo, Alpi Marittime, pag. 1831).

JEAN GAMALERO (d'Alexandrie).

(1628).

Les troupes d'Espagne sous les ordres du Grand Gonzalve de Cordoue faisaient la guerre en Italie dans cette partie des États de Savoie qu'on appelle les *Langhes*.

Le grand *Capitaine* attachait une haute importance à se rendre maître du château de Ponzone dont la possession devait lui rendre beaucoup plus facile le succès de son expédition.

Mais le château, assez bien fortifié pour cette époque, était défendu par des braves qui étaient décidés à ne le livrer qu'à la dernière extrémité.

Gonzalve avait grande confiance dans la valeur d'une

compagnie d'Italiens auxquels il avait souvent confié les expéditions les plus périlleuses.

Il donna le commandement de cette compagnie à un guerrier, Jean Gamalero d'Alexandrie, qu'il avait élevé lui-même à l'honneur d'un rang qui répondait à celui de Lieutenant de nos jours.

Plusieurs attaques avaient été faites, mais toujours sans résultat. Déjà on commençait à désespérer du succès.

Vous attaquerez demain, dit un jour Gonzalve à Gamalero, *le château de Ponzone, et vous l'emporterez.*

Le lendemain arrivé, Gamalero se met à la tête de sa compagnie d'Italiens; donne l'exemple de gravir le rocher au haut duquel le château se trouve. Il arrive aux pieds de l'enceinte. Le courage de Gamalero et des siens n'est point ébranlé par tous les moyens de défense que l'ennemi met en jeu. Repoussé d'abord, il persiste, il retourne à la charge; obligé de reculer, il s'obstine à remonter encore. Enfin il fait si bien qu'il réussit à pénétrer par un passage pratiqué dans le mur: le château alors ouvre ses portes, et Gamalero y entre en triomphateur.

Le grand Gonzalve le nomme Capitaine à l'instant même.

(Extrait de l'ouvrage de Porta, Esemplari e Simulacri, pag. 107).

UNE FEMME DE CASAL.

(1629-1630).

Les Espagnols assiégeaient Casal défendue par les Français. Une pauvre femme de la ville nommée *Francesca* travaillait à faucher de l'herbe dans les fossés de la place.

Quelques soldats espagnols voulant l'en empêcher, s'avancent vers elle. Elle se défend d'abord de son mieux. Les soldats étonnés s'arrêtent un instant comme pour voir le parti qu'elle va prendre.

Francesca profite de ce moment pour courir au poste le plus voisin; elle y saisit un mousquet et revient; elle ajuste un soldat et le tue.

On cherche alors à s'emparer de sa personne; mais elle a eu le temps de recharger son arme. Elle fait une seconde décharge, et un autre soldat espagnol éprouve le même sort que le premier. Pendant 15 jours elle ne fait que s'exposer à toutes sortes de dangers. Elle cherche constamment les postes les plus périlleux et toujours elle combat avec un courage digne d'un vieux grenadier.

Le Général Français qui commande dans Casal, fait venir cette héroïne devant lui, la comble d'éloges et lui fait assurer une pension par le Roi.

LE MARQUIS JEAN FRANÇOIS SERRA.

(*1638*).

La vie du marquis Jean François Serra est marquable dans la carrière des armes par un bonheur presqu'inouï; jamais le succès ne cessa de l'accompagner.

Il se trouvait au siége de Verceil en 1638, chargé de défendre l'île de la Sesia. Attaqué pendant la nuit par un ennemi qui s'était flatté de le surprendre, abandonné par un corps de cavalerie qui avait été destiné à le soutenir et reduit en conséquence à combattre dans l'obscurité, avec une poignée de braves

contre des forces infiniment supérieures, il fit si bien, que l'ennemi, jugeant par la vigueur de la résistance, que les défenseurs étaient bien plus nombreux qu'il ne l'avait cru d'abord, prit le parti de se retirer.

Serra avait reçu peu de momens auparavant une blessure assez grave; mais elle ne l'avait pas empêché de rester à sa place et de s'y montrer tel qu'on vient de le voir.

(Gualdo, Vite di Capitani illustri, fol. 166).

BOLOGNINO MAITRE-DE-CAMP.

Le Prince Thomas commandait dans Turin à l'époque mémorable du siége que les Français avaient mis devant cette ville en 1640.

Il attendait les secours du Général Espagnol Leganez et faisait les dispositions nécessaires pour en favoriser l'entrée dans la place. Le secours devait arriver du côté de la Doire. Il importait de détruire la batterie que les Français avaient construite sur la rive gauche de la rivière. Le Maître-de-camp Bolognino se chargea de cette hardie et périlleuse opération. La batterie ne consistait qu'en une seule pièce de gros calibre.

Bolognino pensa que le parti le plus sûr était de se porter franchement en avant et d'enlever cette pièce.

Connaissant parfaitement les localités, il fit les préparatifs pendant le jour, et quand la nuit fut assez avancée pour permettre de croire qu'on pouvait surprendre l'ennemi, il assembla la troupe chargée de l'expédition, lui ordonna de se mettre en marche dans le plus grand silence, et après qu'elle serait descendue dans le fossé de la place, de se porter jusqu'au bord de la rivière à l'endroit où se trouvaient les ruines d'un

ancien pont de pierre qu'il fit soudainement mettre en état de servir pour y faire passer la pièce dont il comptait se rendre maître.

Les troupes filaient et traversaient la rivière. La cavalerie se portait derrière les postes français à gauche de la batterie. L'infanterie s'avançait sur la droite, tandis qu'un petit nombre de braves marchaient droit à la batterie pour exécuter le coup de main et enlever le canon.

Les postes français avaient été doublés la journée précédente.

Cette circonstance, que les Piémontais ignoraient, faillit faire échouer l'entreprise.

Cependant l'intrépide Bolognino, qui en fut informé au moment où il se mettait en marche, ne perdit point courage, et le moment décisif étant arrivé, il commanda à sa petite troupe de monter à l'assaut. Ces braves n'écoutant que la voix de l'honneur, se portèrent en avant, coururent sur la batterie, s'en rendirent maîtres, et jettèrent les défenseurs dans la rivière. La pièce fortement attachée par des cables fut transportée rapidement au-delà du pont.

Au bruit de cette attaque soudaine, les troupes ennemies qui occupaient les postes dont on a parle plus haut, accoururent précipitamment. Il était trop tard. La pièce avait été traînée jusqu'au bord du fossé.

Malheureusement la roue du charriot sur lequel on l'avait chargée vint à casser.

Le contre temps était d'autant plus fâcheux que le jour commençait à poindre, et que les Piémontais se trouvaient découverts. L'ennemi pouvait en conséquence diriger sur eux les feux les plus meurtriers.

Bolognino s'avisa alors d'un expédient pour assurer le plein succès de l'entreprise; il fit placer des deux

côtés du chemin sur lequel la pièce était trainée deux rangs de soldats d'infanterie, qui faisant feu sans interruption devaient couvrir par la fumée de leurs armes l'endroit où se trouvait la pièce, et en dérober ainsi la vue à l'ennemi. Ce stratagème réussit parfaitement; la pièce fut introduite dans la ville (24 juin). Si la perte de tant de braves, que l'ennemi tirant presque à bout portant occasionna, fut grande et sensible, la satisfaction de l'armée piémontaise ne le fut pas moins, lors que les secours espagnols purent être introduits dans la place à la faveur du désordre que le succès de l'entreprise de Bolognino avait jeté dans les rangs français.

(Dal Tesauro, Campeggiamento del Principe Tommaso).

BLAISE BIANCO (d'Alexandrie).

(1640-1641).

Blaise Bianco d'Alexandrie capitaine d'infanterie au service d'Espagne, se distingua surtout au siége que cette Puissance mit devant Turin en 1640.

Le Gouverneur du Milanais, Leganez, qui avait grande confiance dans le dévouement de Bianco, l'avait destiné à faire partie, l'année suivante, de la garnison d'Ivrée, assiégée par les Français.

Décidé d'enlever le poste dont l'ennemi s'était emparé sur le bord de la rivière de la Doire, à l'endroit où les assiégeans avaient commencé à jeter un pont, Leganez pensa que Bianco était le seul capable de faire réussir cette expédition. Bianco se montra en effet non seulement disposé, mais empressé de la tenter.

La nuit arrivée, à la tête d'un petit corps de braves

qui s'offrent de marcher sous ses ordres, ce capitaine sort de la place, s'avance en silence vers la rivière, se jette à la nage, et se portant en avant malgré le feu que l'ennemi fait rouler sur lui, il parvient à l'autre bord. Là, suivi de 40 Bourghignons (troupes connues alors sous ce nom, chargées le plus souvent de ces sortes d'entreprises), il attaque le poste, l'enlève, et après que les ouvrages construits par l'ennemi, qui est mis complètement en déroute, ont été totalement détruits, il reprend sa marche vers les siens, par la même route qu'il avait suivie en sortant de la place.

(Porta, Esemplari, pag. 47).

LE COMTE SOLARO DE MORETTA.

En 1641 durant les malheureux troubles de la Régence, la fortune se montra si contraire aux Princes, beaux frères de la Régente Mad.me Christine de France, que vers la moitié de cette campagne, il ne restait plus dans leur dépendance d'autre place considérable que celle de Coni.

Vers la fin de juillet, les troupes de Mad.me Royale, composées en partie de corps français et commandées par le marquis Villa, mirent le siége devant cette place.

Plusieurs traits de bravoure signalèrent le dévouement d'un grand nombre de militaires dans l'un comme dans l'autre des deux partis.

Le colonel Solaro de Moretta attaché à celui de la Régente fut un de ceux qui se firent le plus remarquer par des traits extraordinaires de courage.

Le 18 août, le comte du Plessis de Praslin s'était avancé sur la contrescarpe, comptant s'y établir pour faire ensuite la descente du fossé. L'explosion d'une mine que

les assiégés firent jouer en ce moment, ayant répandu la terreur et la mort parmi les assaillants, le comte de Praslin se vit dans la nécessité de se retirer avec ses troupes, d'autant plus que les assiégés avaient saisi cet instant pour faire une sortie.

Le colonel de Moretta arrivant sur ces entrefaites engagea ceux qui avaient survécu à tenir bon et à continuer leurs travaux. Poussant d'autre part les ennemis l'épée dans les reins, il les obligea à se retirer dans la place.

L'action qui eut lieu alors fut si vive, que le colonel de Moretta emporté par son courage se trouva, presque sans s'en apercevoir, mêlé et confondu avec l'ennemi: il était au bord du fossé, quand deux coups de fusil vinrent le frapper.

Mortellement blessé, il scella de son dernier soupir le succès de sa courageuse entreprise.

LE COMMANDEUR DE BALBIANO.

LE CHEVALIER DE SALES.

Au siége de Candia par les Turcs en 1649, le Commissaire Vénitien qui commandait dans la place réunit un conseil de guerre pour delibérer sur le parti à prendre au moment où l'ennemi viendrait à emporter l'un des ouvrages les plus importans. La discussion durait depuis long tems. Les avis étaient partagés. Le commandeur de Balbiano Piémontais, général des galères de Malte, qui avait gardé jusqu'alors le silence le plus absolu, se levant tout à coup au milieu de l'assemblée dit: *Messieurs, il faudra reprendre cet ouvrage.*

Plusieurs membres du conseil s'étonnèrent de ce que

Balbiano osait proposer comme le seul parti à prendre ce qu'ils regardaient comme impossible à exécuter.

Balbiano s'apercevant de cette disposition des esprits, ajouta: *je me charge de l'exécution*, et sur cela il sort du conseil, se met à la tête de trente chevaliers et de cent soldats commandés par le chevalier de Sales, et suivi de cette troupe de braves il marche sans hésitation droit à l'ennemi.

L'attaque est des plus furieuses. La défense ne l'est pas moins. Mais enfin les Chevaliers parviennent à surmonter tous les obstacles, et à gagner le haut des retranchements.

A peine y sont-ils arrivés qu'ils se précipitent en bas du côté de l'ennemi, exterminant tout ce qui leur oppose quelque résistance; dès lors les Turcs sont forcés de se retirer.

LE MARQUIS JEAN-FRANÇOIS SERRA.

(*1652*).

Les guerres pour la succession du Montferrat pendant la première moitié du XVII siècle, dans lesquelles le Duc de Savoie allié de la France, combattait contre l'Espagne, maîtresse alors de presque toute la Lombardie, sont remplies d'évènements extrêmement intéressants pour l'art militaire.

Le nombre des Génois qui faisaient partie à cette époque des armées étrangères, et surtout de celle d'Espagne, était fort considérable. C'est une des particularités dont l'histoire soit militaire, soit politique d'Italie a tenu compte. Il peut être regardé en effet comme important et caractéristique de l'esprit de la Péninsule

Italique. A l'époque dont nous parlons, Jean François Marquis de Serra de Gênes joua dans la lutte sanglante qu'on vient de signaler, un rôle brillant et même d'une haute importance pour l'honneur de son pays.

La ville de Casal sur le Pô regardée alors avec raison comme une place fort importante, était serrée de près par les troupes de l'Espagne, alliée de Charles II Duc de Mantoue (1651-52) prétendant à la succession du Montferrat.

Il s'agissait de presser la reddition de la place, d'autant plus que les renforts, que l'armée Franco-Piémontaise paraissait sur le point de recevoir, auraient probablement empêché les assiégeants de continuer leurs travaux.

L'emploi des mines était devenu très-fréquent depuis quelque temps, et les Espagnols surtout passaient pour être fort habiles dans cette partie de la guerre de siége. Mais la place de Casal ayant ses fossés pleins d'eau, l'usage du moyen destructeur dont nous parlons offrait des difficultés toutes particulières.

Les mineurs qui y étaient employés, rebutés par l'inutilité de plusieurs tentatives infructueuses, commençaient à désespérer du succès.

Serra officier d'infanterie, sans être attaché à ce service spécial, en avait néanmoins une connaissance parfaite.

Un jour voyant que les mineurs découragés allaient définitivement abandonner leurs travaux, se trouvant enfoncés dans l'eau du fossé jusqu'à la ceinture, il s'y précipite lui-même et se porte en avant, la pêle, la pioche et le marteau à la main et la fascine sur le dos. Arrivé aux pieds du mur, il met la main à l'œuvre et s'y employant sous le feu de l'ennemi avec une ardeur sans égale, il fait si bien que les mineurs

revenus de leur découragement et reconnaissant la possibilité de réussir dans leur entreprise, s'y remettent avec plus d'ardeur que jamais. Tous les obstacles sont bientôt surmontés, et l'on parvient peu-à-peu à achever ce que l'intrépide Serra avait donné l'exemple d'entreprendre. On parvient à mettre le feu aux mines; elles font un effet prodigieux.

Serra est l'objet de l'admiration générale.
(Gualdo, le vite di capitani illustri, pag. 171).

LE COMMANDEUR DE SALES (Savoiard).

(1666).

Le Commandeur de Sales, qui avait été du nombre des chevaliers envoyés par l'ordre de Malte au secours de la République de Venise pour la défense de Candie contre les Turcs, s'y était si bravement comporté que le Conseil de l'Ordre avait décrété que trois ans de services du chevalier de Sales dans l'armée vénitienne lui seraient comptés pour six caravanes.

Le Roi Louis XIV l'ayant ensuite choisi pour être Gouverneur de l'île de S. Christophe, le chevalier de Sales se trouva chargé de la défense de cette île contre les Anglais qui y avaient fait un débarquement.

Dans plusieurs engagements particuliers ce gentilhomme se fit remarquer par la valeur la plus brillante. Mais le rôle de défenseur ne satisfaisait pas son impatiente bravoure.

Il veut prendre lui-même l'offensive. Le jour 10 avril, il sort des retranchements et attaque l'ennemi. Les Anglais opposent d'abord une résistance très-vive. On combat pendant plusieurs heures avec une vigueur sans égale.

De Sales est partout où le danger est plus pressant. Blessé dans plusieurs parties de son corps, il n'a pas cessé un instant de combattre; quatre Anglais ont été tués de sa main. Enfin un coup de feu lui casse le bras; on le presse de se retirer: *Je veux*, dit-il, *survivre à la défaite de l'ennemi.*

En disant ces paroles, il se porte encore en avant. Atteint par un boulet, il tombe mort sur la place. Dans cet instant même, sa troupe remportait sur l'ennemi une victoire complète.

LE CHEVALIER GASPARD FAUSON DE MONTALDE.

Dans la campagne de 1705 en Italie, le Duc de Vendôme après s'être rendu maître du fort de Verrue avait formé le dessein de s'emparer de la ville de Chivasso sur la gauche du Pô.

Les approches de cette ville fortifiée étaient défendus du côté où les Français pouvaient y pénétrer, par un retranchement élevé à la hâte autour d'une cassine dite la *Trucchetta.* Le corps de logis de cette cassine formait comme le réduit du poste dont la défense fut confiée à un bataillon du régiment aux Gardes commandé par le chevalier Fauson de Montalde.

Monsieur de Vendôme venait de passer le Pô. Il s'avançait vers Chivasso. Tout à coup sa troupe est arrêtée par les feux qui partent de la cassine dont nous venons de parler.

Le Général Français croit qu'il n'aura qu'à montrer son artillerie pour porter les défenseurs à abandonner ce poste. Après quelques coups de canon, il les somme de se rendre. Les Piémontais répondent d'une

manière à faire voir que l'ennemi n'en sera pas quitte à si bon marché.

Les Français prennent alors les dispositions convenables pour forcer le poste. Une première attaque à lieu (le 18 juin); elle est repoussée. Une nouvelle attaque se fait le lendemain; elle ne réussit pas mieux que celle de la veille.

Quinze jours se passent au milieu de cette lutte.

Enfin au bout de deux semaines les défenseurs se trouvent réduits à une poignée de braves. Les défenses sont presque entièrement détruites et la cassine n'est bientôt plus qu'un morceau de décombres.

Le 30 juin les troupes de Vendôme venaient de recevoir des renforts. Elles se portent à l'assaut. Le combat s'engage à la pointe du jour. Il durait depuis plusieurs heures, lorsqu'une balle vient frapper l'intrépide chevalier de Fauson, et l'étend roide mort sur le terrain.

Les défenseurs, c'est-à-dire le petit nombre de soldats mutilés et criblés de blessures, qui restaient, acceptent la capitulation honorable que l'ennemi généreux s'empresse de leur offrir.

C'est à l'occasion de cette mémorable défense, qu'un jeune officier Français, dont la lettre fut interceptée par le Duc de Savoie, écrivait à un de ses camarades à Paris. « Nous sommes ici dans un pays, où nous nous trouvons chaque jour devant des places dont nous n'aurions pas soupçonné l'existence le jour auparavant. »

BRUN

Capitaine dans le Régiment des Gardes.

LE CHEVALIER RADICATI DE BROSOLO

Major dans le même Régiment.

Au siége de Turin en 1706, trente compagnies de grenadiers français, soutenus par cinq mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie, attaquèrent en même tems deux contre-gardes et une demie lune, le 31 août à midi.

Les gardes ordinaires des postes, après avoir fait une vigoureuse résistance, voyant l'impossibilité de la prolonger, se retirèrent après avoir fait des pertes considérables.

L'ennemi ne manqua pas de profiter de ce moment favorable pour prendre possession des ouvrages dont il s'agit.

Mais un capitaine aux Gardes nommé Brun, ayant promptement réuni un certain nombre de volontaires de son régiment, attaqua à son tour les ennemis dans la contre-garde de S. Maurice, et les obligea à désemparer.

Brun, qui avait perdu le bras gauche au siége de Montmeillan en 1690, fut blessé dans l'action de deux coups de baïonnette, mais il ne continua pas moins de se battre; et malgré l'état où il se trouvait, il enfonça l'épée qu'il tenait de sa main droite dans le sein d'un sergent ennemi qui venait de le frapper sur la tête d'un coup de crosse de fusil, et qui l'avait étendu moribond à ses pieds.

Tant de traits d'une intrépidité si persévérante avaient signalé le capitaine Brun à toute l'armée piémontaise au point que son nom était devenu comme le synonime de brave.

Il ne sera pas hors de propos de rappeler ici que dans cette même action le comte Radicati de Brosolo, défendant la contr-escarpe du bastion dit *du Béat Amédée*, périt l'épée à la main, après avoir refusé obstinément toute proposition de se rendre.

(Extrait des mem. mss. de Daun sur le siège de Turin.)

FRANÇOIS PROVANA

COMTE DE FROSSASQUE

(*mort en 1710*).

François, de l'illustre maison de Provana comte de Frossasque, et l'un des guerriers les plus illustres de son temps, fut aussi un des sujets les plus dévoués et les plus fidèles de la Régente de Savoie Madame Jeanne Baptiste.

Frossasque qui avait combattu fort jeune dans les guerres de Flandres sous les yeux même du roi Louis XIV, avait reçu de ce monarque de grandes marques d'estime et de protection.

Mais une renommée impérissable devait être assurée à cet intrépide guerrier piémontais par la distinction de ses services à la mémorable défense de Vienne en Autriche, assiégée par les Turcs en 1683.

Toute la Chrétienté menacée par les progrès des armes Ottomanes en Europe, attendait avec anxiété

l'issue de ce grand drame qui se jouait sous les murs de Vienne.

Des guerriers de presque toutes les parties de l'Europe étaient accourus pour y prendre part.

Frossasque voulut être de ce nombre.

Il était personnellement connu de l'empereur Léopold qui avait eu occasion d'apprécier ses qualités et ses talents militaires.

Aussi Frossasque s'étant présenté à ce monarque, en avait-il rapporté une démonstration insigne de bienveillance et de confiance.

L'empereur lui confia l'un des bastions les plus exposés de la place.

L'issue de cette grande et mémorable entreprise est connue. Le succès des impériaux fut complet.

Vienne étant sauvée, l'empereur fit appeler Frossasque, et lui dit : *Je vous avais chargé de la défense de l'un des bastions de ma capitale menacée par l'ennemi du nom Chrétien; vous vous êtes montré digne de cette marque de ma confiance; désormais le bastion que vous avez si vaillamment défendu portera votre nom.*

Plus d'un siècle après cette époque mémorable, dans les vieilles fortifications de Vienne, le nom de Frossasque se trouvait encore attaché à l'un des bastions d'enceinte de cette capitale.

(Hist. ms. de l'ordre de l'Annonciade etc. pag. 280).

BOZZOLINO (de Turin)

capitaine d'Artillerie.

(*1792*).

Plus les souvenirs des guerres de la Sardaigne contre la France révolutionnaire (de 1792 à 1796) sont douloureux et pénibles, eu égard à leurs conséquences politiques; plus aussi les souvenirs des travaux, des efforts et des exploits de l'armée piémontaise à cette époque sont honorables et glorieux.

Les traits de courage, les exemples d'une résignation qu'on pourrait appeler héroïque, les preuves d'un dévouement sans égal sont aussi étonnants par leur grandeur que par leur nombre.

Si tant de hauts faits ne furent pas couronnés par la fortune, la vertu aux prises avec le malheur n'en fut que plus admirable!

La guerre dont nous parlons s'était ouverte sous des auspices les plus défavorables.

L'agression soudaine et impétueuse des armées françaises fut suivie d'un mouvement général rétrograde des troupes sardes qui, abandonnant l'extrême frontière des pays de Nice et de Savoie, se replièrent vers le Piémont.

Cette retraite du côté de la Savoie s'opéra en partie à travers les montagnes des Bauges. Le pays étant extrêmement difficile; elle ne s'exécuta pas sans quelque désordre.

Le fait que nous allons raconter, si honorable pour l'officier qu'il concerne, en est la preuve.

Le capitaine Bozzolino, brave et intelligent artilleur, avait reçu le commandement d'une batterie, placée

à côté de la route que devait suivre l'infanterie piémontaise dans sa retraite, pour la protéger par ses feux.

On était convenu que Bozzolino ne quitterait son poste qu'après que les troupes de ligne auraient achevé leur retraite.

Ces troupes avaient défilé pendant la nuit. On oublia d'en instruire Bozzolino qui se trouvait encore ferme à son poste, lorsqu'au premier point du jour, il vit la tête de la colonne française qui s'avançait.

Bozzolino n'hésita pas, et ne perdit pas un instant à commencer son feu.

L'effet en fut d'abord si meurtrier, et la surprise des Français si grande, que leur commandant crut devoir arrêter la marche de sa troupe. Revenu peu après de son étonnement, il se mit en mesure d'attaquer: il le fit en effet de la manière la plus vigoureuse.

Bozzolino ne cessa pas moins de faire jouer ses pièces avec une efficacité merveilleuse.

Mais enfin les efforts de l'ennemi augmentant d'un moment à l'autre, Bozzolino se trouva dans la nécessité de rallentir son feu.

Le commandant français lui fit proposer alors les conditions d'une capitulation infiniment honorable.

Bozzolino refusa. Peu après il s'aperçut qu'on l'avait tourné à dos: voyant d'ailleurs toutes ses munitions épuisées, ses braves canonniers presque tous ou tués ou mis hors de combat, il se vit reduit à l'impossibilité de faire une plus longue résistance: alors il prêta l'oreille aux nouvelles propositions qui lui furent faites par le commandant français.

S'il m'était encore resté des pierres, dit alors l'intrépide Bozzolino à l'officier qui se présentait pour traiter, *vous n'auriez pas eu aussi bon marché de moi.*

La capitulation ne tarda pas à être signée; mais le commandant français déclara franchement à Bozzolino qu'il mettait pour condition qu'un aussi habile artilleur fût mis hors du cas de nuire aux Français dans le cours de cette campagne.

Bozzolino qui s'y était d'abord refusé, ne pouvant rien obtenir de mieux, demanda que du moins les articles de sa capitulation fussent soumis à l'approbation du général Kellerman, commandant supérieur du Corps d'armée dont faisait partie le détachement qui l'avait attaqué et fait prisonnier.

Ce général ayant entendu le récit de la belle défense du capitaine Bozzolino ajouta: *J'exige de plus, que ce brave officier cesse d'être employé à l'armée pendant toute la durée de la guerre; de tels hommes peuvent faire trop de mal à la République.*

(*Tiré de notes ms. du général Capel*).

LE CHEV: MORAND

ET LE BARON DU BOURGET.

(*1793*).

Lorsque la prise de Lyon par les républicains en 1793, eut donné à la France révolutionnaire le moyen de doubler ses forces militaires en Savoie, l'armée française se portant vers la frontière du Piémont, obligea les troupes du roi de Sardaigne à se retirer du côté de la Maurienne. jusqu'à la hauteur de Modane, et du côté de la Tarantaise jusqu'à Rochesevin.

Les Français occupèrent dans leur marche le Col de la Magdeleine. De là ils se portèrent dans la Tarantaise jusqu'à l'Isère, et jettèrent un pont sur cette rivière au dessus de Rochesevin.

Ils menaçaient ainsi le flanc des troupes piémontaises. L'importance de les empêcher de profiter de cet avantage décida le commandant piémontais à tenter l'attaque du pont dont il avait inutilement cherché à empêcher la construction. Pour réussir dans ce dessein, cent chevaux-légers, portant chacun un grenadier en croupe, furent commandés pour partir à minuit du camp de Rochesevin, et se porter par une marche silencieuse et rapide à la portée du canon qui défendait l'entrée du pont.

Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Les chevaux et les grenadiers arrivent heureusement à l'endroit marqué sans être reconnus.

Les grenadiers commandés par le chev. Morand ayant mis aussitôt pied à terre, les cavaliers commandés par le baron du Bourget se précipitèrent sur l'artillerie française en avant du pont.

Les pièces furent enlevées. L'infanterie passant alors le pont, attaqua à la baïonnette la garde chargée de le défendre. L'attaque fut si soudaine et si brusque, que la garde surprise, lâcha le pied, et laissa aux Piémontais le temps de submerger les pontons avant que les troupes françaises qui accouraient au bruit pour soutenir leurs avant-postes, pussent se trouver à portée de les empêcher de repasser la rivière, de regagner la rive gauche, et de rentrer paisiblement dans leurs quartiers, emmenant les deux canons qui avaient été enlevés.

(Note particulière de S. E. le comte Alexandre de Saluces).

LE COMTE BRUNO DE SAMONE.
LE MARQUIS DI NEGRO.
le sergent CERMELLI (de Casal).
BALBO (d'Oviglio),
BADOCCO, GUAZZOTTO, (d'Alexandrie)
soldats du Régiment d'Acqui.
le soldat CARTOCCIO.

(1793).

Après le mauvais succès qu'avait eu dans le comté de Nice le combat livré, le 8 juin 1793, par les troupes françaises commandées par le général Brunet, aux braves Piémontais qui défendaient le Col-Roger, ce Général, qui avait à cœur d'effacer la fâcheuse impression que cet échec avait fait sur ses soldats, projeta une nouvelle expédition, et se mit en mesure d'attaquer avec avantage la ligne qu'occupaient les troupes sardes, en cherchant à s'emparer des deux postes de Capelletto et de Terre Rosse.

Les Piémontais instruits de ce dessein, cherchent à le prévenir; ils marchent rapidement vers ces mêmes points, mais étant arrivés trop tard pour occuper le Col de Terre Rosse, ils dûrent malheureusement se borner à occuper le Col de Capelletto; ce qu'ils firent dans la matinée du 10 juin.

La marche exécutée dans cette occasion donna lieu d'admirer le dévouement des soldats piémontais.

Deux pièces de montagne furent transportées à bras au-dessus du Col de Capelletto par des soldats du régiment d'Acqui et servies par le sergent Cermelli et trois

autres soldats, Balbo d'Oviglio, Badocco et Guazzotto d'Alexandrie, tous du même régiment.

Le lendemain deux bataillons de ce même régiment ayant à leur tête le colonel Bruno de Samone, se portèrent du Capelletto à l'attaque de Terre Rosse.

Les Français avaient eu le temps de s'y retrancher; il y avait de la témérité à tenter une attaque de front contre un poste défendu par des gens que l'on devait croire bien résolus de garder à tout prix ce qu'ils avaient cru si important d'occuper.

Il ne fallait rien moins qu'une résolution aussi prononcée que celle des troupes piémontaises pour rendre inutiles tous les efforts que les Français pourraient faire pour leur résister.

Le marquis di Negro, génois de naissance, alors capitaine au service sarde, fut un des officiers qui se firent le plus remarquer par leur belle conduite dans cette occasion.

L'exemple de cet officier contribua beaucoup à inspirer de l'enthousiasme à ses camarades et aux soldats qui marchaient à leur suite.

Le poste fut emporté. Les Français furent forcés de l'abandonner, mais au prix d'immenses sacrifices et de pertes bien regrettables.

Il est juste en comptant ces pertes de ne pas oublier celle du soldat Cartoccio.

Ce jeune militaire avait juré qu'il pénétrerait le premier dans le retranchement de l'ennemi. Il tint parole, il arriva le premier au dessus du parapet.

C'est en ce moment qu'il succomba sous les coups des baïonnettes qui percèrent son corps de part en part. On sait que le général français Brunet paya de sa tête l'insuccès d'une expédition témérairement tentée et où (disaient les patriotes) le chef avait compromis

l'honneur de l'armée républicaine, et dans laquelle (comme s'exprimait la Convention dans son arrêt de mort contre ce chef) le sang de tant de braves défenseurs de la patrie avait été répandu sans utilité.

(Mémoires et notes ms. du comte Migliorini et autres).

LE CHEV. MAXIMILIEN CORDERO DE MONTEZEMOLO.

LE COMTE SANTA ROSA.

VISETTI sergent, GARONELLI soldat du régiment aux Gardes.

Dans la guerre du Piémont contre la France en 1794, le chevalier Maximilien Cordero de Montezemolo fut chargé de la défense du poste de Zuccarello dans les Apennins sur la frontière du territoire Génois.

Il avait sous ses ordres un détachement du régiment aux Gardes.

Montezemolo devait tenir ce poste et le défendre jusqu'à la dernière extrémité. La consigne portait d'ailleurs qu'il demanderait secours aux postes voisins, si l'ennemi se présentait avec des forces supérieures.

Les Français se montrèrent le 27 avril dès le point du jour. L'affaire s'engagea aussitôt. L'attaque fut des plus chaudes; la défense ne le fut pas moins.

Comme les assaillants devenaient à chaque instant plus nombreux, Montezemolo se vit obligé de demander des renforts devenus absolument nécessaires.

Une compagnie du régiment de Piémont, commandée par le chevalier Radicati, arriva d'abord. Peu après,

elle fut suivie d'une compagnie de grenadiers commandée par le colonel Santa Rosa.

Aussitot ce dernier annonce qu'il va se porter en avant avec ses grenadiers, et que les autres troupes n'ont qu'à le suivre.

Un jeune soldat du régiment aux Gardes, nommé Garonelli, entend ces paroles. Il s'avance vers son commandant et lui dit: *Monsieur le commandant, le régiment dont j'ai l'honneur de faire partie, jouit du privilège de monter de préférence la garde aux quartiers du Roi dans les garnisons en temps de paix, n'aurait-il pas l'honneur de se présenter le premier à l'attaque lorsqu'il se trouve en présence de l'ennemi?*

Montezemolo applaudit à cette manifestation d'un si beau sentiment; il s'abouche avec le colonel Santa Rosa qui, sur sa demande, consent à ce que la compagnie du régiment aux Gardes marche en tête de la colonne à l'attaque de l'ennemi qui n'a pas cessé de s'approcher.

Braves Gardes, à moi! s'écrie alors Montezemolo.

Tous sortent du retranchement et vont prendre la place que le commandant leur désigne.

Les Français sont attaqués avec une vigueur extraordinaire: ils résistent. La victoire est longuement disputée; mais enfin elle se prononce en faveur des Piémontais. Les Français prennent le parti de se retirer.

Le colonel Montezemolo grièvement blessé une première fois durant l'action, n'avait pas voulu lâcher prise. Une seconde blessure l'atteint. Il est obligé de consentir qu'on l'emporte.

Le sergent Visetti prit alors le commandement de la troupe que Montezemolo venait de quitter.

Il avait rivalisé de courage avec son commandant et avec le brave Garonelli pendant toute la durée de l'action.

(Extrait de l'essai sur l'histoire de la Brigade aux Gardes, page 67, et des notes particulières).

BARONE Grenadier.

Dans la campagne de 1794 contre la France, les troupes piémontaises marchaient pour occuper les retranchemens du Petit S. Bernard. Leur marche était couverte par un bataillon de grenadiers que commandait le colonel Chamousset.

Un coup mortel vient frapper cet intrépide chef, et dans ce moment sa troupe poussée par une charge furieuse de l'ennemi perd du terrain; Chamousset mourant est entouré de soldats ennemis, dont quelques uns se mettent aussitôt à le devaliser.

Un grenadier piémontais nommé Barone voit de loin cette scène odieuse; seul, son sabre à la main, il se sépare de ses camarades, se jette au milieu des ennemis, se fait jour à travers leurs rangs et arrive à son colonel expirant; il le charge sur son dos, et l'emporte au milieu d'une grêle de balles et à la vue des Français qui saisis sans doute d'admiration ne se mettent pas même en mesure de l'en empêcher.

LE CAPITAINE CHARBONNEAU ET CINQ SOLDATS

tous du régiment de Savoie.

Le 31 décembre 1795 le capitaine de Charbonneau cantonné à Notre-Dame-des-Neiges apprit que le comte de Santa Rosa désirait donner un bouquet au Général en chef pour le premier jour de l'an.

« Les fleurs sont rares en cette saison, dit Charbonneau au comte de Santa Rosa; mais si vous le » permettez, je sais où il y a des lauriers à cueillir.

» Donnez-moi carte blanche et je vous promets un ca-
» deau qui fera plaisir au Général. »

Là dessus Charbonneau part à la nuit tombante, avec sa compagnie et deux cents hommes tirés tant des Grenadiers-royaux que des Chasseurs de Nice. Son dessein est d'attaquer et d'emporter trois redoutes au-dessus de *Casal-Priola*.

Charbonneau avec sa troupe s'avance secrètement et dans le plus grand silence.

Arrivé tout près de la première des trois redoutes, il se porte en avant.

Au léger bruit qui annonçe l'apparition des Piémontais, les soldats français font feu. Charbonneau au lieu de riposter croise la baïonnette et monte à l'assaut.

L'ennemi surpris d'une si brusque attaque est culbuté. Trois compagnies françaises arrivent sur ces entrefaites pour renforcer leurs postes. Elles s'approchent avec confiance croyant qu'ils étaient toujours au pouvoir des leurs. Et ce n'est qu'au moment où le capitaine Charbonneau donne le commandement, *camarades, feu*, que l'ennemi revient de son erreur.

Étonnés de cette reception si peu attendue, leurs rangs sont rompus; ils reculent. Charbonneau se met à leur poursuite et arrive avec eux à la seconde redoute qu'il emporte de même à la baïonnette.

Il en fait autant de la troisième.

Quarante soldats tués, quatre-vingts prisonniers, dont plusieurs officiers, sont le fruit de cette audacieuse manœuvre. Charbonneau est décoré de la croix des Ss. Maurice et Lazare et cinq soldats de la médaille d'honneur.

(Extrait de l'essai sur la Brigade de Savoie, page 142).

LE CHEV. DEL CARETTO (de Camerano).

(*1796*).

Le courage des Piémontais luttait depuis trois ans dans les Alpes et sur les Apennins contre les efforts de la valeur française.

Bonaparte paraissant pour la première fois au rang des généraux, et appréciant la bravoure d'un ennemi plus difficile à vaincre par des combats que par de savantes conceptions stratégiques, s'était décidé à tenter le sort d'une grande opération, dont le succès devait le mettre à portée de couvrir bientôt de ses phalanges victorieuses les plaines de la Lombardie. En se portant vers le centre de la ligne que l'ennemi avait pris pour base de sa défensive dans les Apennins, il se flattait de la forcer. Bonaparte n'en avait pas moins calculé la courageuse résistance des troupes qui gardaient quelques uns des points de cette ligne, au nombre desquels celui de Cosseria était un des plus importans.

Cependant comme rien ne devait arrêter dans l'exécution de ses desseins cet homme extraordinaire qui comptait les obstacles mêmes parmi les élémens de ses succès, après avoir emporté Montenotte, surpris Cairo et forcé les gorges de Millesimo, il se trouva en face des ruines du vieux château de Cosseria qui servaient de retranchement à un bataillon de braves: il fallait emporter ce poste, car sans cela les premiers avantages qu'il avait gagnés jusques là ne pouvaient être regardés comme décisifs.

Le Chev. del Caretto de Camerano commandait, sous les ordres du général autrichien Provera, les troupes piémontaises et autrichiennes chargées de la défense de ce poste.

Le 13 avril à la pointe du jour les Français s'avancent. Leur artillerie tonne pendant plusieurs heures. On fait proposer au général Provera de se rendre. Il repousse cette proposition. L'artillerie ennemie recommence son feu. La résistance est toujours la même. Les Français montent à l'assaut la baïonnette en avant. Ils sont repoussés. La nuit survient, et des deux côtés elle est employée à faire les préparatifs pour le combat du lendemain.

Pendant la nuit l'ennemi entoure le poste couvert avec des épaulements, derrière lesquels il place des obusiers à portée de fusil.

A la pointe du jour du 14, les Français ne découvrent leur front qu'au moment où leurs batteries commencent à jouer. Les attaques sont plus furieuses et la défense plus vigoureuse que la veille.

Cependant l'ardeur des assaillans commence à se ralentir; un de leurs officiers généraux est renversé, un autre est tué.

La mémorable journée de l'Assiette va se renouveller.

Malheureusement les secours que le général Piovera attend n'arrivent point; sa troupe est reduite à une poignée de braves la plupart mutilés ou blessés. Les munitions de guerre manquent. Tandis que des renforts arrivent en ce moment aux ennemis, et leur redonnent le courage prêt à les abandonner.

Les Français montent pour la troisième fois à l'assaut à la baïonnette; ils proposent en même tems une capitulation. Elle est refusée, et c'est alors, qu'après avoir epuisé tous les moyens de la résistance la plus obstinée, le brave Del Caretto tente un dernier effort et couronne tant d'exploits par un admirable trait de bravoure.

Les Français sont aux pieds du retranchement. Une

grande partie du parapet est détruite par les défenseurs eux-mêmes, qui, à défaut d'autres moyens, font-rouler d'énormes quartiers de rochers, dont ils se servent comme d'un puissant moyen d'extermination.

Del Caretto debout sur le parapet du retranchement à demi ruiné s'écrie: *Sortons, braves grenadiers, suivez moi.* En disant ces paroles il se précipite sur l'ennemi. Atteint d'un coup de feu dans la tête il tombe mort au pied du retranchement.

Le général autrichien dans l'impossibilité de prolonger la défense accepte enfin la capitulation qu'on n'avait cessé de lui proposer.

LE COLONEL D'ICHAT.

(*1796*).

Dans la guerre du Piémont contre la France en 1796 le colonel d'Ichat savoisien commandait un régiment de grenadiers piémontais.

Ce régiment occupait les hauteurs de Mondovi lorsque le 22 avril, poussant une reconnaissance dans la vallée de l'Ellero, le brave d'Ichat fut fait prisonnier.

Quoique gardé à vue, d'Ichat parvient néanmoins à savoir que le poste où les grenadiers se trouvent doit être attaqué dans la journée même.

Sacrifiant tout ce qu'il a sur lui d'objets de quelque valeur il réussit de gagner un des ses gardiens qui lui laisse le moyen de s'évader.

D'Ichat a regagné son poste. L'attaque a lieu comme on l'avait annoncé. Quelques momens après l'intrépide Colonel, combattant l'épée à la main à la tête de ses grenadiers, tombe percé de coups sous le fer de l'ennemi.

GAMBERA

LIEUTENANT D'ARTILLERIE PIÉMONTAISE

au service de France.

L'armée française combattait contre les Autrichiens dans le Tirol Italien en 1799.

On sait que par une convention récemment stipulée (5 avril 1797) entre le Roi de Sardaigne et la République Française, le premier devait fournir un contingent de troupes à l'armée républicaine.

Quatre compagnies de canonniers piémontais suivaient en conséquence la division française qui harcelait l'ennemi dans sa marche rétrograde, et l'avait forcé d'abandonner la ville de Bormio, et de se retrancher sur les hauteurs des deux tours au-dessus de cette ville.

Les artilleurs piémontais arrivés sur la montagne au-dessus de Bormio, après l'avoir gravie avec huit pièces par des sentiers regardés jusque là comme impraticables à l'artillerie, tombèrent sur les derrières des Autrichiens qui, aussi surpris qu'étonnés de se voir attaqués par où ils l'attendaient le moins, n'hésitèrent plus à se rendre prisonniers.

L'expédition que nous venons de mentionner fut suivie d'une marche des plus désastreuses dans l'Engadino et dans le haut Tirol.

C'est à la suite de cette dernière marche, que l'artillerie piémontaise fut destinée à prendre position près de Beaufort pour y défendre le retranchement de S. Marie.

Deux pièces avaient été placées au-dessus d'un ravin sur le flanc droit du retranchement pour empêcher les Autrichiens de tourner la position. Le lieutenant Gambera avait été chargé du commandement de ces pièces.

Dix mille Autrichiens se portaient à l'attaque des retranchements français. Les pièces commandées par Gambera étaient isolées. L'infanterie qui aurait dû se trouver là pour les soutenir n'était pas arrivée.

Néanmoins les canonniers n'hésitèrent pas à commencer le feu. Les canons vomissaient l'extermination et la mort sur la route où l'ennemi s'avançait. Mais celui-ci résolu d'emporter la position à tout prix, renouvellant sans cesse les attaques les plus vigoureuses, réduisit enfin au silence l'artillerie dont les munitions se trouvaient épuisées.

Tous les canonniers ayant été tués ou blessés, Gambera se trouva seul debout derrière ses pièces.

On lui enjoignit de se rendre. Il refusa de le faire.

Le poste fut emporté : un cavalier leva le sabre sur lui; Gambera a été assez adroit pour éviter le coup en se jetant au-dessous d'une des flasques de la pièce.

Ce moment lui parut favorable pour s'évader. C'était le moment où l'ennemi entrait dans le retranchement, s'occupant d'en faire la reconnaissance.

Gambera erra pendant quelque temps dans les montagnes; mais enfin épuisé de faim et de fatigue, il allait succomber, lorsque quelques paysans l'ayant découvert lui fournirent les moyens de reprendre des forces et de se remettre en route.

On peut se figurer l'accueil que firent à l'intrépide Gambera les camarades qu'il venait rejoindre et qui l'avaient cru perdu.

(Tiré des Ms. du Général Capel).



LA 31e ET LA 32e DEMI-BRIGADES

COMPOSÉES DE PIÉMONTAIS ET DE GÉNOIS

au service de France.

Le Général Junot venait de signer la capitulation (1808) par laquelle, dans l'impossibilité de garder plus longtemps le Portugal, il s'obligeait à l'évacuer; les Anglais s'engageaient de leur côté à transporter l'armée ennemie sur les côtes de France.

Pendant que ces arrangemens se traitaient entre les chefs des deux armées, deux régiments, le 31e et le 32e d'infanterie légère, composés presque en entier de Piémontais et de Génois, s'avisèrent de signaler les derniers momens de leur présence sur la terre portugaise par une expédition digne de leur haute réputation de hardiesse et de bravoure.

Tout près de l'endroit, où ces deux régiments tenaient leurs quartiers, se trouvait la ville de Trafaria dont les habitants s'étaient constamment montrés partisans de l'Angleterre.

C'était un juste motif, et l'on croyait avoir trouvé une belle occasion d'en tirer vengeance.

Dulong chef de bataillon se mit à la tête de 40 braves choisis pour l'exécution du dessein hardi qu'il avait conçu.

Ayant endossé ainsi que ses 40 camarades le costume militaire anglais, Dulong se porte vers Trafaria, dont les habitants, persuadés qu'ils avaient à faire à des Anglais, ne manquent pas d'ouvrir leurs portes et de faire à leurs bons amis la réception la plus amicale.

Cette troupe à laquelle les habitans s'empressaient de fournir toutes sortes d'objets, de nourriture et d'a-

grément, jouissait sous cape de l'erreur qui la favorisait d'une manière si singulière.

Sur ces entrefaites une chaloupe anglaise vient prendre terre et débarquer quelques soldats, vrais Anglais, qui se hâtèrent de s'introduire dans la ville. Reconnus par les Français, ils sont vertement attaqués et repoussés vers la mer. La chaloupe cherche alors par ses feux à soutenir les siens. Une partie des habitans revenus de leur erreur, prennent parti pour eux. Un engagement sanglant a lieu dans les rues de la ville. Enfin la troupe de Dulong l'emporte.

Tandis qu'une partie de ces braves restent dans la ville pour se défendre de toute surprise, un autre partie se met à la poursuite des Anglais, qu'ils repoussent jusqu'à la chaloupe, dans laquelle ils s'introduisent avec eux et parviennent ainsi à s'en rendre maîtres.

Une bonne pacotille prise tant sur la chaloupe que dans la ville est le fruit de cette téméraire expédition (24 août).

Les vainqueurs, tout glorieux d'un exploit presqu'incroyable, s'en retournent à leurs quartiers chargés de butins, et accueillis, comme on peut bien le croire, par les applaudissements et les cris de joie de leurs camarades émerveillés.

(Lissoni, Museo Scientifico n. 21. - Thiébault, Expédition du Portugal).

SÉBASTIEN MELIS (Sarde).

L'*Alcaldé* Sébastien Melis se trouvait (en 1812) avec son fils et un canonnier dans la Tour de S. Jean de Sarala sur la côte orientale de l'île de Sardaigne, lorsqu'un corps nombreux de troupes turques se présenta pour faire une descente sur la côte.

Aux premiers coups tirés par les Turcs, son jeune fils, frappé d'une balle, tombe mort à ses côtés.

Le même sort attend le compagnon de l'Alcalde. Le canonnier est tué quelques moments après. Ni l'une ni l'autre de ces deux pertes, ni la blessure qu'il remporte lui-même, ne peuvent abattre son courage.

• Resté seul dans la tour, il continue de faire feu sur l'ennemi, qui, après avoir inutilement tenté d'enfoncer la porte, parvient à y mettre le feu. L'intrépide Melis persiste à se bien défendre.

Il combattait ainsi depuis deux heures lorsque les habitants des villages voisins, avertis par le bruit de l'artillerie, accourent sur la côte, se précipitent courageusement sur l'ennemi, et le forcent à se rembarquer.

(V. Tola Diz. Biografico degli uomini illustri di Sardegna).

LE CAPITAINE PARTENOPEO.

Partenopeo, issu d'une illustre maison de Gênes, était entré fort jeune au service de la république.

Gênes étant passée sous la domination française, Partenopeo suivit les drapeaux de la France, et se fit une réputation brillante dans les armées de cette nation.

Après la chute de Napoleon, nommé en 1814 capitaine d'artillerie par le gouvernement Génois, il se trouva chargé du commandement de la batterie de S. Lazare à Gênes.

Attaqué par les Anglais, Partenopeo se défendit avec un courage admirable, et ce ne fut qu'après avoir démâté une fregate, et coulé à fond cinq barques canonnières ennemies, que, abandonné à ses seules forces et ne recevant aucun secours, il crut pouvoir prêter l'oreille aux propositions que lui fit le commandant An-

glais. Ce commandant plein d'estime pour les braves défenseurs de la batterie, et surtout pour son intrépide chef, lui accorda la capitulation la plus honorable.

Au moment où l'ennemi prenait possession du poste que Partenopeo avait si bravement défendu, quatre vingts hommes des cent qu'il commandait avaient mordu la poussière.

(Tiré des feuilles d'annonces d'Aoste du 17 avril 1844).

TROUPES AUSTRO-SARDES.

LE GÉNÉRAL D'ANDEZENO.

Dans la campagne de 1815 contre la France, un corps d'alliés austro-sardes sous les ordres du général piémontais d'Andezeno avait occupé sur la gauche de la rivière d'Arli les hauteurs qui dominent le pays entre Venton et l'Hôpital.

Les troupes françaises du côté opposé de la rivière étaient appuyées à un groupe de maisons à peu de distance du rivage. Le 28 juin le Général Piémontais, décidé à passer la rivière, mit ses troupes en mouvement dès une heure après minuit. Le pont qui joignait les deux rives avait été détruit peu de temps auparavant.

Il était resté à cet endroit deux rangées de poutres. Les alliés s'en étant approchés, la fusillade la plus vive commença de la part des Français. Les Piémontais ne s'en portaient pas moins en avant.

Arrivés près des poutres, *mes enfants*, le Général qui marchait à leur tête leur dit: *mes enfants, suivez-moi.* Et sur cela mettant le pied sur une des poutres, Pié-

montais et Autrichiens tous, à l'envi, se mirent en devoir d'en faire autant.

L'ennemi ne cessa de faire le feu le plus vif, presque à bout portant.

Le passage des Piémontais et des Autrichiens ne s'en exécuta pas moins si bien, qu'en présence d'une opération si audacieusement exécutée, l'ennemi jugea prudent de battre en retraite.

LE COMTE RODOLPHE GATTINARA Aide-Major.

LE CHEV. BRUNETTA.

APPIOTTI Sous-Lieutenant.

LE RÉGIMENT DE GÊNES CAVALERIE.

(*1848*).

Au combat de Governolo, la garnison autrichienne chassée du village s'était retirée dans un champ entouré d'un canal sur lequel un petit pont offrait seul un étroit passage. Le régiment de Gênes-cavalerie lancé à leur poursuite arrive aussitôt, mais les premiers cavaliers qui se présentent ont bientôt encombré de leurs cadavres ce dangereux passage.

Un mouvement d'hésitation peut devenir fatal à nos troupes et donner aux Autrichiens le temps de se retirer. C'est alors que le jeune comte Gattinara aide-major en second, quitte son rang, et s'ouvrant un passage parmi les siens, arrive au pont pour leur donner l'exemple et le franchir. Il tire son sabre, et au cri de *vive le Roi*, *vive l'Italie*, franchissant les cadavres qui encombrent

le pont, il se précipite sur les baïonnettes autrichiennes. Criblé de coups il tombe aussitôt victime de son héroisme. Mais son exemple n'est pas perdu; le chevalier Brunetta et le sous-lieutenant Appiotti le suivent. Ils tombent comme lui; mais le chemin est ouvert; entrainé par ces glorieux exemples, le régiment entier s'élance à leur suite, et les Autrichiens enfoncés, massacrés, sont forcés de se rendre et sont emmenés prisonniers avec tous leurs officiers et le drapeau du régiment.

(Extrait des rapports officiels au Ministère de la guerre).

BRAVOURE.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES

La Bravoure est une des nuances les plus brillantes du Courage, ainsi que nous l'avons déjà dit dans l'Introduction générale de ce chapitre; nuance dont le caractère a cela de particulier, qu'elle se manifeste le plus souvent par des actes isolés, et dans des cas de surprise.

Par ce que nous venons de dire, tout lecteur judicieux peut apprécier la justesse de l'expression de ce soldat espagnol, reçue en quelque sorte comme un adage dans les vieilles armées d'Europe, *que tel homme avait été brave un tel jour;* ce qui signifie que si tel homme n'est pas simplement qualifié de *brave*, c'est que la Bravoure doit être regardée plutôt comme une affaire de circonstance, que comme une manière d'être habituelle ou une attitude permanente de l'homme de cœur.

Un seul guerrier, en France, fait exception à cette règle, le surnom de *brave* est toujours resté inaltérablement attaché à son nom.

Mais ce brave par excellence, ce brave des braves, ne nous laisse-t-il pas, dans l'histoire de sa vie, la preuve qu'il attribuait lui-même à un acte la qualification de Bravoure, sans toutefois la regarder comme inséparable de son auteur?

L'anecdote est connue, et l'on se rappelle cet avis:

Imprudent jeune homme! tu ne sais à quel danger tu te serais trouvé exposé par ton inconsidération, si Crillon avait été pris en défaut.

Nobles paroles! prononcées il y a près trois siècles, elles n'ont pas cessé depuis cette époque d'exciter l'admiration des guerriers capables de les comprendre.

Crillon ne croyait pas à l'impossibilité d'être pris en défaut! Quel aveu!

Jeunes militaires, les réflexions que vous venez de lire, doivent vous prouver, que, quelque confiance que l'homme de cœur soit autorisé à avoir dans sa manière habituelle de regarder le danger en face, cette confiance ne doit pas aller jusqu'au point de lui faire confondre le Courage avec la Bravoure, puisqu'il sera toujours vrai de dire, que c'est en quelque sorte exclusivement à la Bravoure qu'il appartient de décider le succès, là où le Courage seul n'aurait pas suffi.

Emmanuel Philibert dans la rade de Villefranche rachetait par sa bravoure une faute grave à laquelle son courage même ne pouvait le justifier de s'être exposé sans nécessité.

TRAITS HISTORIQUES.

ÉDOUARD

COMTE DE SAVOIE

(1324).

Édouard comte de Savoie faisait la guerre contre le Dauphin Viennois et ses alliés le Comte de Genève et le Seigneur de Faucigny.

Les troupes des alliés s'étaient avancées sous le château des Allinges, lorsqu'elles furent attaquées par le comte Édouard.

La supériorité du nombre leur donna d'abord quelque avantage; après avoir vaillamment combattu, les Savoiards commençaient à plier. Soudain Édouard, saisissant l'enseigne que portait un de ses chevaliers, *Savoie! Savoie!* s'écrie-t-il, et il se porte courageusement contre les rangs ennemis.

Aussitôt, ses troupes, auxquelles cet exemple rend leur première énergie, redoublent d'ardeur. Les Savoiards reprennent le dessus, ils enfoncent les rangs ennemis, et font un carnage si épouvantable de leurs adversaires, que ceux-ci finissent par abandonner le champ de bataille et se livrer à une fuite précipitée.

La paix se fait sous ces auspices glorieux.

(Botero, i Principi, parte II, pag 321).

DON SILVIO DE SAVOIE,

GARNISON ET HABITANTS D'IVRÉE

à la défense de cette ville.

(*1641*).

Le comte de Harcourt qui en 1641 commandait les troupes que la France avait envoyées en Piémont au secours de la Duchesse Régente, veut mettre le siége devant la ville d'Ivrée. Contrarié par la résistance obstinée de cette place, d'ailleurs aussi faiblement fortifiée que courageusement défendue, il se décida à en brusquer l'attaque et à essayer de s'en rendre maître par un coup de main.

Deux brêches rendues praticables et le mauvais état de quelques-unes des autres parties de l'enceinte semblaient justifier ce dessein et en garantir le succès.

Toutefois le Général français crut devoir faire précéder l'exécution de son projet par l'offre d'une capitulation honorable.

Don Silvio de Savoie frère du Prince Thomas, dont il soutenait les intérêts, commandait alors la place.

Connaissant les dispositions de la garnison aussi bien que celles de la population, résolues l'une et l'autre de se défendre jusqu'à l'extrémité, il refusa de prêter l'oreille à toute proposition de l'ennemi.

D'Harcourt vivement sollicité par l'abbé Mazarin et par le comte de Turenne, tous deux si célèbres depuis, l'un, comme cardinal ministre, l'autre, comme maréchal de France, fixa le jour 23e d'avril pour attaquer la ville.

Ce jour arrivé, le comte d'Harcourt dispose ses troupes et leur dit: *Mes enfans, voilà la place dont nous*

devons nous rendre maîtres; avancez bravement; emportez-la; conservez ses murs au Roi, le reste est à vous.

Le jour était déjà fort avancé, lorsque l'ordre de se porter en avant fut donné.

L'une des deux brêches, dont nous venons de parler, offrait plus de facilités pour l'assaut. Comme c'était sur ce point que se portaient les forces les plus considérables des assaillants, c'était aussi là qu'on s'était préparé à opposer une plus vigoureuse résistance. Un bataillon français, commandé par Turenne, s'avance et monte à l'assaut. Il est repoussé avec perte. Une seconde attaque a lieu; mais elle n'obtient pas un meilleur succès.

Enfin à une troisième reprise, les défenseurs fatigués, décimés par le feu, et presque détruits commencent à fléchir. L'ennemi gagne alors le haut de la brêche, et se regardant déjà comme vainqueur, il ne pense plus qu'à égorger impitoyablement tout ce qui se présente sous ses coups, sans en excepter même les femmes qui dans un si pressant danger étaient accourues en grand nombre pour prendre part à la défense.

D'illustres victimes venaient de succomber dans cette lutte sanglante. Le comte Tornielli, le chevalier Lazzari, le capitaine Sola, le chevalier Casanova venaient d'y perdre la vie.

Heureusement l'actif et intrépide Don Silvio arriva sur ces entrefaites à la tête d'un corps de cuirassiers. Il leur fit mettre pied à terre; et suivi de ces braves, il s'avança, et arrêta d'abord les progrès des assaillants. Deux balles de fusil vinrent l'atteindre en ce moment; une lui perça le bras droit, mais sans faire attention à ses blessures, Don Silvio continua à se porter avant, et reprit le dessus.

L'ennemi après des efforts inouis, rebuté par la ré-

sistance obstinée des défenseurs, fut obligé de reculer. Il se précipita dans le fossé et renonça à son entreprise. Le carnage avait été affreux; les pertes des deux côtés, immenses. Le Général français reçut la nouvelle que les autres attaques n'avaient pas mieux réussi que celle que nous venons de décrire.

Le jour tombait. D'Harcourt désespérant de réussir, fit donner le signal de la retraite.

Le lendemain ce Général demanda une suspension d'armes pour retirer les blessés et enterrer les morts. Plus de cinquante charriots chargés de blessés furent dirigés sur Centallo où se trouvait l'hôpital de l'armée française. Aussitôt après on s'occupa à rendre les devoirs religieux aux morts; mais le nombre s'en trouva si grand que les Français ne croyant pas devoir différer plus long-temps leur départ, prièrent les habitants de la ville de s'en charger.

(Dal Tesauro, Campeggiamento. Assedio d'Ivrea).

CHARLES EMMANUEL DE SAVOIE

PRINCE DE CARIGNAN.

Charles Em. de Savoie, prince de Carignan, père du Roi Charles Albert, faisait la guerre dans les Alpes en 1793.

Attaché au quartier général de la division, chargée de défendre la vallée de la Stura, il se trouvait avec les troupes qui occupaient le col d'Argentiere.

Un jour, le capitaine d'état major Martinet ayant été chargé d'une reconnaissance vers l'ennemi, le Prince voulut se mettre à sa suite.

Des coups de fusil étant partis de quelques-uns des

postes ennemis, le cheval du capitaine Martinet l'emporta si loin que cet officier se trouva tout-à-coup transporté sous le feu de ces mêmes postes.

Le Prince, ne consultant en ce moment que son bouillant courage, ne cessa de suivre le capitaine.

Il est inutile de dire qu'il se trouva exposé au même danger que lui. Heureusement Martinet étant parvenu à calmer son cheval, trouva le moyen de le ramener et de rentrer au quartier général, où le Prince arriva avec lui sans avoir l'air de croire qu'il eût fait quelque chose d'extraordinaire.

Le Marquis de Cève, officier supérieur d'un grand mérite qui avait été donné pour mentor au Prince à son entrée en campagne, lui fit des remontrances sur l'imprudence de sa conduite.

Quelques personnes, présentes à cet entretien, ajoutaient que le Prince aurait au moins dû cacher les décorations qui le signalaient d'une manière particulière aux coups des républicains.

Eh quoi! reprit le jeune Prince en se tournant vers le Marquis de Cève, *vous auriez donné ce conseil à un Prince de la maison de Savoie?*

CONRAD MARQUIS DE MONFERRAT.

(1187).

Conrad Marquis de Monferrat ayant appris à Constantinople que son père, Guillaume-le-vieux, avait été fait prisonnier par Saladin à la funeste journée de Tibériade, et que la ville de Tyr était menacée, prit sans hésiter la résolution de faire voile de ce côté, et alla débarquer au port de Tyr au moment même où l'armée du Sultan se présentait pour en faire le siége.

Conrad fut reçu par les habitants de la ville comme leur sauveur.

Conrad répondit parfaitement à leur attente. Saladin étonné d'une résistance qu'il n'avait pas prévue, et ne voulant pas consumer inutilement ses forces devant Tyr, et perdre ainsi le fruit de la victoire de Tibériade, se décida à abandonner son entreprise: il résolut de porter ses armes contre les places voisines de Jérusalem. Ces villes firent moins de résistance, et la Ville Sainte elle-même ne tarda pas à tomber entre ses mains.

Cependant, Conrad aidé des secours que lui avaient fournis les Pisans, équipa une flotte considérable, avec laquelle il ne cessait de poursuivre et d'inquiéter celles des infidèles.

Saladin irrité se présenta de nouveau devant Tyr; mais il se vit obligé pour la seconde fois de se retirer (31 décembre 1187).

Le Sultan alors furieux de cet échec, mit, de ses propres mains, le feu à ses machines de guerre.

En même temps il fit couper la queue à son cheval, en signe de deuil et pour exciter les siens à la vengeance.

Dès-lors on a cru généralement *que c'était de là qu'avait pris naissance la coutume des Turcs d'attacher en temps de guerre une queue de cheval à leur étendard.*

L'année suivante les Tyriens allèrent par ordre de Conrad attaquer Azot, dont ils s'emparèrent. Ils firent prisonnier l'Amiral qui avait pris Gui de Lusignan dans la guerre précédente. Et c'est à cette occasion que Conrad recouvra son père, en échange de cet officier. *(V. art de vérifier les dates. Tome 17, pag. 215.)*

MAINFROI MARQUIS DEL CARRETTO

ET TROUPES GÉNOISES.

OBIZZO SPINOLA

ET QUELQUES AUTRES GUERRIERS DE CETTE MAISON.

(1315).

La faction des Guelfes dominait dans Gênes. Elle poursuivait à outrance Obizzo, chef de la maison des Spinola, et le soutien le plus puissant de la faction des Gibelins.

Ces derniers venaient de remporter une grande victoire, mais Dominique Doria, général des troupes de la République, avait perdu la vie dans le combat.

Le Gouvernement voulant le remplacer par un chef habile et respecté, on jeta les yeux sur Mainfroi, marquis del Carretto, et on le nomma général de la République.

Mainfroi jugea d'abord qu'il fallait aller au-devant des troupes de Spinola, et les empêcher de trop s'approcher de Gênes.

Il sortit donc de la ville, et alla à la rencontre de son adversaire.

Obizzo avait formé le dessein d'attirer le Génois dans les défilés de la Polcevera où il devait lui être plus facile de le battre avec des forces inférieures.

A l'approche de Mainfroi, Obizzo se met en mesure d'exécuter son dessein.

Mainfroi s'attache à le poursuivre; Spinola, reculant toujours, finit par arriver à l'extrémité de la vallée,

où ses troupes se trouvaient placées derrière un retranchement construit sur le plateau de la Bocchetta.

Là Spinola fait halte et se prépare à bien recevoir l'ennemi.

Cependant Mainfroi ne laisse pas de s'avancer.

Bientôt le combat s'engage, et l'action devient des plus meurtrières. Trois fois les troupes de la République sont sur le point d'emporter les retranchements défendus par Spinola, trois fois elles sont repoussées avec une perte immense. Mainfroi veut livrer un quatrième assaut; mais ses soldats hésitent: le découragement s'est emparé des esprits. Mainfroi, qui s'est toujours tenu au plus fort du danger, voyant celui qui le menace s'écrie: *Soldats, pourquoi êtes vous donc venus ici? Est-ce pour fuir? Si vous êtes battus, croyez-vous que vous seriez reçus dans Gênes? Pensez que les Gibelins sont à vos portes, qu'ils sont puissants, même dans vos murs; ils n'attendent que votre défaite pour vous égorger. Soldats! encore un dernier effort, et vos ennemis sont détruits!* .

Ces paroles et l'exemple surtout de l'intrépide Mainfroi, qui se porte le premier en avant, relèvent les esprits abattus.

Spinola était alors sorti de ses retranchemens; et l'engagement redevenu général, n'en fut que plus meurtrier. La victoire resta long-temps indécise, mais enfin Obizzo fut obligé de se retirer. Sept braves du nom de Spinola, chefs d'autant de branches de cette puissante maison, furent trouvés parmi les morts. Mainfroi, blessé, mais couvert de gloire, ramena sa troupe dans Gênes, où il rentra au milieu des acclamations et des cris de joie de son parti.

(Varese. Storia di Genova. Tomo II.)

LE BATARD DE CLAIRIEUX

Gentilhomme Savoiard.

(*1380-1381*).

Au combat de Vannes entre quatre Français, et quatre Anglais, le bâtard de Clairieux, gentilhomme Savoiard qui y figura comme Français, après s'être fait admirer par plusieurs traits d'adresse et de bravoure, renversa deux fois Édouard de Beauchamp son adversaire.

« Les Anglais moult courroucés, dit Froissard, ne
» cessaient de crier: Édouard est trop faible contre cet
» Écuyer. Les diables le font bien contre ce Savoisien
» jouster. »

Tout le monde resta d'accord que la palme de la journée était due au Gentilhomme Savoiard.

(V. Froissard, Vol. II, pag. 3.)

ANTOINE (*1505*), BENOIT (*1621*),

EMMANUEL (*1640*), JEAN BAPTISTE (*1659*),

TOUS DE LA MAISON GHILINI.

Emmanuel Ghilini, de l'ancienne maison de ce nom si célèbre dans les fastes de la ville d'Alexandrie, était avantageusement connu comme jurisconsulte et comme poète, lorsqu'il se décida d'entrer dans la carrière des armes. Sa ville natale était à cette époque soumise au Roi d'Espagne, comme faisant partie de la Lombardie qui était tombée en partage à la branche aînée de la

maison d'Autriche après l'abdication de l'empereur Charles Quint.

Nommé Lieutenant du commissaire général de l'armée espagnole, et peu après Maître de Camp Général, il entretint long temps à ses frais un corps de 200 hommes.

Il hâta par ses exploits la reddition de Casal, ou, blessé à la main d'un coup de feu, il n'en voulut pas moins continuer de combattre, et monter des premiers à l'assaut. Il introduisit des secours dans Valence. Il se rendit maître l'épée à la main des châteaux de Ponzone, de Melazzo et de Cartosio dans le Monferrat dont il finit par être nommé Gouverneur à la conclusion de la paix.

Ghilini se fit remarquer partout par des traits d'une bravoure extraordinaire.

Il échappa à mille dangers avec un bonheur qui semblait s'attacher à justifier ce qu'on aurait pu quelquefois appeler témérité de sa part.

Une mort glorieuse l'attendait sous les murs de Turin en 1640, où, tandis qu'il faisait sous le feu même de la place les dispositions de l'attaque, et qu'il donnait des ordres à sa troupe avec un admirable sang-froid, il fut frappé d'une balle qui l'étendit mort sur le coup.

C'est à cette même famille Ghilini qu'ont appartenu, outre tant d'autres individus aussi recommandables par leur dévouement, Antoine Ghilini, Benoît Ghilini, Jean Baptiste Ghilini.

Le premier mort Général des troupes de Sforza dit le *Moro*, seigneur de Milan.

Le second, Lieutenant Général du fameux comte de Buccoi, mort en 1621 des suites de ses blessures au château de Crems en Autriche.

Et le troisième, mort à Milan, Maître de Camp Gé-

néral au service de l'Espagne, après s'être couvert de gloire dans les guerres du Monferrat, où son nom était devenu synonime de brave.

(Porta, page 76. Ghilini, pages 250-51.)

CÉSAR PASSALACQUA

(*1571*).

César, de l'ancienne maison Passalacqua d'Alexandrie, fit ses premières armes en Flandres au service de l'empereur Charles V.

Parvenu au commandement d'une compagnie, il fut envoyé à Venise dans la guerre de cette république contre les Turcs et se trouva en 1571 à la bataille de Lépante.

Monté sur une galère dont le commandement lui avait été confié, il se mit à la poursuite d'un vaisseau ottoman dont il tenta réitérément l'abordage sans y pouvoir réussir.

Enfin, un moment plus favorable étant arrivé, il s'approche du vaisseau ennemi, et l'attaque avec tant d'intrépidité et de bonheur qu'il parvient à s'en emparer.

Passalacqua reçut alors de nombreuses blessures, mais le commandant turc était tombé entre ses mains. Le triomphe de Passalacqua fut complet.

(Ghilini, pag. 162. Porta, pag. 69).

VARALLE, cavalier.

(*1617*).

Les Espagnols faisaient le siége de Verceil défendu par les Piémontais en 1617.

Une vedette avait été placée par les assiégeants sur le bord de la rivière de la Sesia pour épier les mouvements des assiégés; les travailleurs espagnols se trouvant placés derrière une élévation de terrain qui les mettait à couvert des feux de la place.

Un cavalier piémontais nommé Varalle voit cette vedette isolée, et forme le projet de l'enlever.

Seul il pousse son cheval dans la rivière, malgré la profondeur du gué que la crue des eaux avait rendu plus difficile.

Il marche droit à la sentinelle qui ne manque pas de faire son coup de fusil; mais fort heureusement ce coup n'atteint pas l'intrépide agresseur, qui, se trouvant avoir traversé la rivière, se met en mesure de s'emparer de la personne de l'ennemi au moment même où la troupe à laquelle celui-ci appartenait accourait à son sécours.

Cette circonstance n'empêche pas le brave Varalle de s'obstiner à poursuivre l'exécution de son dessein. Il rejoint son rival, le frappe et l'étend mort sur le terrain, sans se laisser intimider par l'ennemi qui s'avançait toujours: malgré une grêle de balles qui pleuvait de toute part, il est assez heureux pour regagner le bord opposé de la rivière.

Le sang-froid avec lequel ce jeune cavalier exécuta cet exploit et le succès qui le couronna, servirent, autant que l'admiration et les prières de ses camarades, à racheter la punition que sa transgression de la consigne lui avait méritée, et qui malheureusement s'opposa à la récompense qu'on aurait voulu lui accorder.

(Tiré de Berardo, Assedio di Vercelli 1617, pag. 22.)

M. DE SAINT RERAN

Commandant de Verrue.

(*1625*).

LE COMTE DE SALUCES DE LA MANTA.

La forteresse de Verrue sur le Pô a joué un grand rôle dans les guerres du Piémont au XVI et XVII siècles.

Mais ce sont surtout le siége de 1625 et celui de 1704 qui ont fixé l'attention des militaires. Nous ne parlerons ici que du premier siége pendant lequel plusieurs traits de bravoure signalèrent la conduite du commandant Marquis de Saint Reran Savoiard.

A l'époque dont nous parlons les ingénieurs faisaient grand cas des mines dans l'attaque des places.

Pour les places fortes qui, comme Verrue, se trouvaient situées de manière à ce que la formation des batteries fût extrèmement difficile, cette tactique pouvait être juste, et même opportune.

Aussi les Espagnols attaquant Verrue ne manquèrent pas d'avoir recours, dès les premiers jours, au moyen dont nous parlons.

Les assiégés de leur côté dirigés par l'habile ingénieur Deferrari opposèrent avec succès à l'attaque par les mines la ressource du pétard. Le 23 octobre une mine ayant été éventée, les assiégeans se hâtèrent de mettre le feu à une seconde qu'ils avaient construite tout près de la première.

Mais dans leur imprudente précipitation, ils n'eurent pas soin de laisser aux troupes qui se trouvaient à portée de monter à la brêche le temps de s'éloigner, dans le cas que l'explosion de la première mine eût lieu comme on se l'était promis.

Un grand nombre de braves fut victime de cette imprévoyance.

Cependant de nouvelles troupes ayant remplacé les anciennes; sitôt que l'explosion de la seconde mine eut produit une large ouverture par laquelle on pouvait monter à l'assaut, l'infanterie espagnole s'y précipita, leurs chefs ne doutant plus que les assiégés n'en abandonnassent la défense.

Mais M. de Saint Reran bien résolu à leur prouver le contraire, se présenta le premier au haut de la brêche la pique à la main, ayant le capitaine de Morand à sa droite, un sergent à sa gauche et un autre derrière lui.

Un tel exemple excita, comme on peut se le figurer, un enthousiasme général dans la garnison. En vain les Espagnols repoussés à une première attaque, se hâtèrent d'en tenter une seconde. En vain ils en firent une troisième et une quatrième. Toujours ils échouèrent, et finirent par prendre le parti de se retirer.

Dans cet instant décisif, une circonstance imprévue vint augumenter leurs pertes et leur découragement. Au moment de la dernière attaque, une de leurs batteries qui avait été placée pour favoriser l'opération des braves qui monteraient à l'assaut, jetait la mort dans leurs rangs.

La perte des Piémontais fut à peu près nulle, elle n'aurait presque point laissé de regrets, si parmi le très-petit nombre de défenseurs qui avaient péri, ne se fût trouvé le comte de Saluces la Manta renommé par ses travaux, et regardé comme un des plus habiles officiers supérieurs de la cavalerie du Duc de Savoie.
(Relazione dell'assedio di Verrua del 1625, pag. 26).

DIEGO MASONES (de Cagliari).

(*1637*).

Diego Masones, entré vers l'an 1610 au service du Roi d'Espagne, alors maître de l'Ile de Sardaigne, se fit une grande réputation de bravoure et d'intelligence, qu'il se mérita que, dans la guerre contre la France en 1637, le Roi lui confiât le commandement des troupes régulières espagnoles et des miliciens de l'île.

Les Français commandés par le comte d'Harcourt, s'étant emparés de la ville d'Oristano, la livrèrent au pillage, et ensuite s'y retranchèrent.

Masones ayant trop peu de troupes pour mettre le siége devant cette ville, se borna à y entretenir des intelligences, à repousser les sorties des ennemis toutes les fois qu'ils se hasardaient d'en faire pour se fournir des vivres dans la campagne.

Ce fut dans une de ces fréquentes rencontres que Diego eut occasion de faire preuve d'un courage qui pourrait être appelé témérité, s'il n'avait été couronné du succès le plus complet.

C'était le 5 janvier. Un bataillon français sortit de la ville, bien décidé à n'y rentrer que chargé de butin.

Masones en fut informé. Il n'avait en ce moment que 80 cavaliers miliciens à sa disposition. Il n'en voulut pas moins essayer de se mesurer avec l'ennemi, et l'empêcher, s'il était possible, d'exécuter son dessein. Il se plaça pour cela dans un endroit qu'il croyait le plus convenable pour se donner tout l'avantage qu'un habile chef peut tirer des localités. Il épia le moment favorable, et lorsqu'il le crut arrivé, sans avoir égard à l'infériorité du nombre de ses cavaliers, il se jetta sur l'escadron ennemi au moment où il commençait à se répandre dans la campagne.

Les Français surpris furent mis en déroute et obligés d'abandonner le butin qu'ils avaient fait.

Un grand nombre de leurs cavaliers, empêchés de rentrer dans la place, tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Peu de jours après le comte d'Harcourt découragé prit le parti d'abandonner la ville.

HIPPOLITE PALLAVICINI

FILS D'ADALBERT.

(1640).

Lorsque le Duc Victor Amédée I mourut en 1637, Hippolite Pallavicini se trouvait en Flandres à la suite du Prince Thomas auquel il resta constamment attaché, et avec lequel il avait partagé tous les dangers de ces guerres où le Prince de Savoie s'était acquis la réputation d'un des plus habiles capitaines de son temps.

Pallavicini était auprès de ce Prince à la célèbre défense d'Ivrée (en 1639-40) contre les Français commandés par le comte d'Harcourt.

C'est dans cette défense qu'il eut occasion de faire paraître sa haute intelligence autant que sa bravoure.

Les troupes ennemies avaient cerné la place.

Le Prince Thomas fit aussitôt avec le plus grand secret les dispositions convenables pour une sortie qui devait être décisive.

Pallavicini eut le commandement des troupes chargées d'attaquer l'ennemi sur la droite de sa ligne.

C'était du succès de cette manœuvre que dépendait celui de l'opération.

Pallavicini sentait toute l'importance de la tâche qu'on lui confiait. Il s'en acquitta avec tant de vigueur et d'habileté, qu'après deux heures du plus sanglant combat, l'ennemi forcé dans ses lignes fut obligé de les abandonner.

Cet heureux résultat qui réalisait les vœux du Prince Thomas de Savoie, donna un nouvel éclat à la haute réputation d'un de ses plus fidèles serviteurs.

Pallavicini fut comblé d'éloges et de faveurs.

(*Hist. Ch. de l'Ordre, page 364*).

AMAT MARQUIS DE VILLARIOS.

GUERRIERS SARDES.

(*1644*).

La bravoure des habitants de l'île de Sardaigne n'a jamais été revoquée en doute.

Il est à regretter que, comme l'histoire de ce pays n'a été écrite avec quelque soin que fort tard, un grand nombre d'actions généreuses des guerriers sardes ait échappé à la connaissance de la postérité.

Néanmoins le nombre des braves nés dans l'île, et dont le souvenir a été enregistré dans ses fastes militaires, ne laisse pas d'être fort considérable.

On sait (pour ne parler que des temps modernes) que sous le règne de l'empereur Charles Quint, on comptait au service de ce puissant monarque un nombre de guerriers qui faisaient figurer l'île de Sardaigne comme une des provinces les plus belliqueuses de ce vaste empire.

Parmi ces guerriers on voit briller le nom de Pierre et de Bernard de Oretta, de Pierre Virde, de Nicolas

Vidino, de Jean Aimone, de Laurent de S.te Cicille, de Jean Gondibaldo, de Michel Cano, de François Ali, de Pierre Pola, de Diegue De Seggia, de Luc Aurola, de Gabriel De Corà, et enfin de ce Maramaldo que l'empereur appelait le plus brave soldat de son armée.

Nous pourrions ajouter à cette nombreuse énumération, celle plus nombreuse encore des guerriers que la Sardaigne a fournis aux armées d'Espagne, soit dans les guerres d'Afrique et d'Amérique, soit dans celles d'Europe, en Flandre et dans le royaume de Naples dans le courant du XVI et XVII siècle; tels sont les Pilo, les Massagni, les Zonza, les Manca, les Ajmeric, les St-Juste et les Jatrillas.

Malheureusement nous ignorons les particularités de la carrière militaire des braves dont nous venons d'indiquer les noms.

La nature de notre ouvrage nous met en conséquence dans la regrettable nécessité de nous borner au récit d'un très-petit nombre de hauts faits, tel que celui du marquis de Villarios que nous allons rapporter.

Ce digne rejeton de l'une des plus anciennes maisons de l'île, s'était voué de si bonne heure à la profession des armes qu'il fut à l'âge de vingt ans chargé par le Roi d'Espagne du commandement de la place d'Alghero.

Il profita de cette honorable destination pour se mettre à la poursuite des brigands qui infestaient le pays des alentours.

Les dangers qu'il courut dans cette expédition furent si grands et le succès en fut si complet que le Roi Catholique crut devoir le nommer visiteur général du Cap de Sassari.

Peu de temps après, Villarios se transporta en Espagne.

Il s'y couvrit de gloire dans la guerre de Catalogne.

Le Roi Philippe IV l'en récompensa, en lui confiant le commandement du régiment de cavalerie que Villarios avait levé à ses frais.

Villarios sur le retour de l'âge avait cherché le repos dans ses foyers. Mais l'occasion de combattre étant venue s'offrir à lui plus tard, il ne voulut pas se montrer dans la vieillesse moins empressé de la saisir qu'il ne l'avait été dans ses plus jeunes années.

La France était alors en guerre avec l'Espagne. Un vaisseau français venait d'aborder dans l'île. Les troupes françaises qui s'étaient répandues sur la côte de Cagliari pillaient et désolaient le pays.

Villarios se transporta aussitôt sur les lieux à la tête des miliciens de l'île. Il marcha à l'ennemi, tua ou fit prisonnier tout ce qu'il rencontra, s'empara du vaisseau français et le fit partir pour l'Espagne (1644).

Le Roi fit exprimer au marquis de Villarios la satisfaction que lui causait la générosité de sa conduite, et pour lui donner une marque de sa reconnaissance il lui fit présent de l'un des canons qui avait été pris sur le navire ennemi: ce canon est resté jusqu'à ce jour auprès de ses nobles descendants comme un monument héréditaire de la gloire de leurs ancêtres.

BERNARD OTHON DE RHEIBINDER

MARÉCHAL DE SAVOIE

(mort en 1742).

Né en Suède d'une ancienne famille de ce Royaume, entré fort jeune au service de l'Electeur Palatin, Colonel, puis Général d'infanterie au service de ce Prince, Rheibinder commandait en cette qualité un corps de

troupes considérable au siége de Turin, sous les ordres du Prince Eugène.

Il s'y fit remarquer en plusieurs rencontres par une bravoure extraordinaire; mais ce fut surtout par l'audace avec laquelle il se porta à l'attaque des lignes françaises le 7 septembre 1706 qu'il s'attira l'admiration de toute l'armée des alliés, et du Duc Victor Amédée en particulier.

Deux attaques avaient été tentées par des corps de cette armée sans aucun résultat.

Le Général Rheibinder arrive, une troisième a lieu.

Elle se fait avec une résolution si extraordinaire, que les lignes ennemies sont enfoncées et le corps de Rheibinder y pénètre le premier.

Ce succès décide de celui de la journée.

Le Général Rheibinder passé plus tard au service de France, prit part au siége de Tonlon.

Il repassa par le Piémont pour rentrer dans son pays, mais le Duc de Savoie le retint auprès de lui.

Nommé successivement Gouverneur de Pignerol, chev. de l'ordre de l'Annonciade et Général d'Artillerie, il mourut à Turin le 12 novembre 1742 maréchal de Savoie. *(Hist. Ch. de l'An. vol. 2, p. 722).*

CONSTANTIN VAYRA Capitaine

N. N. CHIODO sergent d'artillerie.

(1793).

Parmi les nombreux faits d'armes qui ont eu lieu dans les Alpes pendant la guerre du Piémont contre la France républicaine, un des plus glorieux pour nos troupes et des plus importants par son influence sur

le sort de la campagne, est sans contredit celui de l'*Authion*, dans le pays de Nice, du 12 juin 1793.

Quatre mille Piémontais résistèrent avec succès aux attaques impétueuses de 27|m français.

On a déjà eu occasion de rappeler quelques-uns des traits de courage des plus remarquables des défenseurs de cette position.

Ici nous nous bornerons à faire mention de l'admirable résistance qu'opposait à la valeur française la batterie qui occupait le point le plus élevé de la position dont il s'agit, ce sera d'ailleurs une occasion pour nous de faire remarquer, non pas tant ce que peut la bravoure et le sang-froid d'un petit nombre de soldats resolus de se sacrifier pour la défense et l'honneur de leur pays, mais jusqu'à quel point il importe que les fonctions du commandement d'une troupe, si petite qu'elle puisse être, surtout si c'est d'artillerie, ne soient confiées qu'à des hommes éprouvés, pleins de courage et de résolution.

La batterie dont nous nous proposons de parler était commandée par le capitaine Vayra, officier d'artillerie et l'un des plus distingués de cette arme en Piémont.

Des pièces qui la garnissaient, deux seules étaient restées en état de service au moment où l'ennemi, rebuté par la résistance qu'il avait éprouvée dans l'attaque de front, et feignant de lâcher prise et de se retirer, avait pensé de se ménager par une marche couverte et cachée la possibilité de l'attaquer de nouveau en la tournant.

L'ennemi avait en effet marché de manière à n'être découvert qu'au moment où il se trouverait à une très-grande proximité du retranchement.

Vayra aussi prudent que brave ne s'en tenait pas moins sur ses gardes.

Aussi, lorsque peu d'heures après les Français se montrèrent du côté opposé à celui où ils s'étaient présentés d'abord, et où l'on était si loin de les attendre, Vayra ne se montra nullement surpris ni déconcerté. Il ne tarda pas à reconnaître que c'en était fait du poste et des siens, s'il ne prenait promptement son parti. Il en prit un soudain que des militaires moins entreprenants que lui auraient pu regarder comme téméraire.

Il ne lui restait que deux pièces en état de servir. Ses munitions étaient considérablement diminuées, et ses canonniers réduits au nombre de cinq.

Heureusement le sergent Chiodo, brave soldat, digne de rivaliser d'intelligence et de bravoure avec son commandant, se trouvait à côté de lui.

Vayra et Chiodo étaient aux aguets. Un bruit, léger, à la vérité, mais suffisant pour leur donner l'éveil, fit concevoir à Vayra des soupçons de l'approche d'hommes armés.

Aussitot s'attachant avec une promptitude admirable aux pièces dont nous venons de parler, il parvint à les tourner et à les placer en barbette du côté où l'ennemi se montrait; le feu commença immédiatement; il fut nourri avec un célérité si extraordinaire, que les assaillants atteints par les premiers coups avant de s'être mis en mesure d'attaquer, virent qu'il ne leur restait d'autre parti que de rebrousser chemin: ils renoncèrent à leur entreprise et n'hésitèrent pas à se retirer.

Leur retraite sur ce point entraina celle de toutes les autres troupes françaises, des postes environnants.

On sait que le Général Brunet, rappelé à Paris après cette expédition si malencontreuse pour l'armée qu'il commandait, fut sacrifié au ressentiment de ses collègues, et porta sa tête sur l'échafaud.

Le capitaine Vayra reçut l'ordre de se réunir aux autres troupes.

Il le fit couvert de lauriers ainsi que l'intrépide sergent Chiodo et les cinq artilleurs dont nous regrettons de n'avoir pu connaître le nom pour les signaler ici à la reconnaissance de la Patrie.

Après l'occupation du Piémont par la France le capitaine Vayra passa au service de la Russie. Plus tard, rentré dans son pays, il parvint aux grades supérieurs dans l'armée, comme le valeureux sergent Chiodo parvint au grade de Capitaine.

(Extrait des notes Ms. du Général Cappel).

LES FRÈRES ANGE, JOSEPH ET GASPARD FAUSSON DE GERMAGNAN.

(*1793-94*).

L'histoire offre peu d'exemples de huit frères servant tous en même tems sous les mêmes drapeaux, tous avec un dévouement égal, et trois d'entre eux justifiant leur réputation militaire par une fin glorieuse au champ d'honneur.

Le chevalier Ange de Germagnan lieutenant dans le régiment aux Gardes combattait contre les Français dans les retranchemens de l'Authion au pays de Nice le 12 juin 1793. Il fut blessé au bras gauche. On le pressa de se retirer. Il se mit un moment à l'écart, fit panser sa blessure, et revint, le bras en écharpe, reprendre sa place au milieu des combattans.

Les Français s'obstinent à vouloir forcer ce poste, les Piémontais le défendent avec la même opiniâtreté. Les premiers, rebutés par l'inutilité de leurs efforts, se décident enfin à se retirer.

Les défenseurs sortant alors des retranchemens se jettent à leur poursuite; Germagnano atteint d'une balle au front tombe mort au moment où il distribuait des cartouches à ses soldats,

Le Roi de Sardaigne avait fourni un contingent de troupes à l'armée des Puissances coalisées pour le siége de Toulon en 1793.

Les résultats de cette désastreuse expédition sont connus. Au moment où les différens corps abandonnaient leurs positions, le détachement chargé de défendre la redoute de Pharaon n'ayant point reçu d'ordre pour se retirer continuait de se battre, et répoussait bravement les attaques furieuses de l'ennemi,

Le chevalier Joseph de Germagnan déjà connu par de brillants exploits au service de la Russie, commandait dans ce poste un bataillon piémontais; tout ce que la valeur la plus intrépide peut opérer de prodiges, fut accompli par cette troupe de héros.

Les Français suspendent momentanément leurs attaques; Germagnan saisit cet instant pour les assaillir à son tour: *A moi braves Piémontais!* s'écrie-t-il, et se lançant sur le haut du parapet, il allait se jeter en bas du côté de l'ennemi, lorsque un coup de feu lui traverse le corps, et l'abat à côté du commandant Anglais qui avait voulu partager l'honneur de cette audacieuse résolution.

Une destinée non moins glorieuse attendait de même le chev. Gaspard de Germagnan capitaine dans le régiment aux Gardes.

Ce guerrier que distinguait le plus brillant courage réuni aux sentimens de la piété la plus fervente, périt combattant vaillamment contre les Français dans la redoute de Feltz le 27 avril 1794.

LE GÉNÉRAL BARON RAVICHIO DE PETERSDORF

(de Turin).

(*1805*).

Le Général Ravichio, après avoir achevé ses cours d'études aux écoles d'artillerie de Turin, était entré au service de cette arme à l'âge de 14 ans. Passé en 1800 après la dissolution de l'armée piémontaise au service de l'Autriche, il faisait partie du corps commandé par l'Archiduc Ferdinand, lorsque, par suite de l'échec de Michelsberg le 11 octobre 1805, ce Prince se vit forcé à une retraite précipitée.

Dans cette circonstance le parc d'artillerie, auquel le capitaine Ravichio était attaché, fut tout-à-coup arrêté dans un défilé près de Petersdorf, les pièces du convoi étaient tombées dans une fondrière.

Déjà les éclaireurs français avaient commencé à faire feu presque à bont portant sur les flancs de la colonne et l'escorte épouvantée s'était sauvée. L'intrépide Ravichio reconnaissant plusieurs de ses canonniers parmi les fuyards, les appelle par leur nom, les presse de le suivre, parvient à les ramener, et, payant de sa personne, il se met lui-même à pousser les roues, et aide sa brave troupe à dégager les pièces que sa fermeté et son sang-froid sauvent ainsi des mains des Français.

Cette action d'éclat valut plus tard à son auteur des lettres de noblesse et le titre de Baron suivi du nom du village près duquel cette mémorable action avait eu lieu.

DES CORPS MILITAIRES PIÉMONTAIS

à l'armée du Portugal.

(1808).

On sait qu'après la réunion du Piémont à la France en 1801, les militaires fournis par les départements réunis, avaient généralement conservé dans l'armée française la haute réputation de bravoure de la vieille armée de Savoie.

Le 27e régiment de Dragons et le 26e de Chasseurs, corps tout composés de Piémontais, faisaient la guerre sous les ordres du Général Junot.

On ne leur conteste pas l'honneur d'avoir puissamment contribué au succès de la journée de Vimeiro et d'avoir ainsi sauvé l'armée entière d'une catastrophe regardée comme inévitable.

Mais c'est sur la légion Piémontaise, commandée par le brave colonel Maransini, que nous entendons fixer surtout l'attention de nos lecteurs.

Un bataillon de ce corps se trouvait stationné à Mertola. La nouvelle s'y répand que quelques détachemens qui en avaient été tirés, avaient été impitoyablement égorgés par les habitants de quelques villes des environs, et en particulier à Beja à douze lieues de là. L'indignation des Légionnaires est générale. Ils sollicitent de leur commandant le plus prompt départ pour accourir à la vengeance de leurs camarades. On est à jeun, sans savoir où l'on trouvera des vivres; on a douze lieues à faire, et l'on est dans le plus fort des chaleurs de l'été (au mois de juin). Mais rien n'arrête, ni retarde l'exécution de la résolution de ces braves.

Le bataillon se met en marche, Maransini à sa tête; on arrive sous les murs de Beja. On trouve les portes fermées, et les habitants qui avaient été prévenus de leur arrivée, disposés à bien les recevoir.

Aucune considération ne les arrête; sans calculer la grande difficulté, ni les dangers immenses de l'entreprise, tous s'avancent à la course, et se répandant autour de la ville, les uns se portent vers les portes qu'ils enfoncent, les autres se précipitent vers les murs les moins élevés et les escaladent.

En un clin d'œil la ville est envahie (26 juin); et le succès de l'opération est complet.

Plus d'un millier de victimes sont sacrifiées à la vengeance des braves indignement massacrés quelques jours auparavant (*).

(*) Nous ne doutons pas de faire une chose agréable à nos lecteurs en insérant ici, à l'appui de ce que nous avons dit plus haut touchant la réputation de l'ancienne armée Piémontaise, l'ordre du jour donné par Napoléon au camp des Iles de l'Océan en 1805 en honneur du régiment jadis appelé *Légion du Midi.*

« Sa Majesté l'Empereur et Roi qui apprécie et récompense particuliere» ment la bravoure et les services militaires vient d'en donner une preuve » éclatante à la brave Légion du Midi. Ce corps qui s'était couvert de gloire » à la prise de la Dominique et de Sainte Lucie en Amérique vient d'être » organisé en régiment.

» Jeunesse qui désirez suivre les traces de vos ancêtres et de vos ca» marades, rappelez-vous bien qu'en tous temps vos pères ont joui de la » même réputation que vous au noble métier des armes; accourez donc, » et croyez que je ne me suis point trompé en disant que vous êtes tou» jours les mêmes Piémontais braves et belliqueux. »

Signé Napoléon.

(Lissoni, Museo scientifico; Thiebault, expédition du Portugal).

LE CHEVALIER ANNIBAL DE SALUCES

(*1813*).

Le chevalier Annibal de Saluces venait d'être décoré par l'empereur Napoléon sur le champ de bataille de Lutzen, où l'action vigoureuse de la Jeune Garde, et surtout du 3e régiment de la Garde d'honneur qu'il commandait, avait décidé de la victoire. La gloire de Lutzen brilla encore à Bautzen et à Dresda; et elle ne se démentit point à la fatale journée de Leipsik. Après cette défaite, l'empereur reporta son armée sur le Rhin; mais le général De Wrède à la tête des Bavarois fit tous ses efforts pour barrer cette retraite. Après une marche forcée il prit une forte position à Hanau: l'artillerie française commandée par Drouot avait éteint les feux de l'ennemi; mais il s'agissait de le déloger de ses forts retranchemens. La jeune Garde rivalisa de bravoure avec la cavalerie de la vieille Garde: le Chev. de Saluces à la tête de son régiment se couvrit de gloire par les charges brillantes qu'il fit à plusieurs reprises sur les batteries et sur les gros bataillons bavarois, au point d'exciter l'admiration de toute la vieille Garde, dont les escadrons avaient été un instant ébranlés, et qu'il rallia derrière lui. L'Empereur Napoléon récompensa, sur le champ de bataille, le brave colonel De Saluces qu'il créa officier de la Légion d'honneur, *pour avoir*, est-il dit dans le brevet, *rallié derrière son régiment la cavalerie de la Garde, et pour avoir par plusieurs charges couvert la communication de l'armée avec Mayence*.

JEAN BOIS

Soldat au régiment de Savoie.

Le soldat Jean Bois avait fait avec honneur dans l'armée piémontaise les campagnes de 1792, 93, 94, 95, 96, 98, 1815. Il fut blessé à Ceva de deux coups de feu le 14 avril 1796; et frappé à la jambe droite à Rivoli. Il fut décoré de la médaille d'argent à Gravellone pour avoir enlevé un drapeau et pris un canon à l'ennemi; plus tard il reçut la croix de Savoie en échange de celle de la Légion d'honneur au service de France; enfin il fut décoré de la croix des Ss. Maurice et Lazare. Objet du respect de ses camarades et de l'estime de ses compatriotes, il finit sa glorieuse carrière élevée au grade de Capitaine (*).

(*) Le Rédacteur de cet article a cru qu'on ne lui ferait pas un grief d'en avoir fait mention.

Le manque de traits qu'il lui a été impossible de se procurer sur les exploits si nombreux de l'intrépide Bois ne pouvant nuire à l'intérêt qu'inspirerait un nom signalé par tant d'éclatantes preuves de bravoure et d'intrépidité.

RÉSOLUTION.


Digitized by Google

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Prendre instantanément un parti en présence d'un danger imminent, inattendu, et l'aborder sans hésitation, est ce qui s'appelle Résolution.

C'est dans ces termes que je me suis exprimé, lorsque j'ai parlé de la Résolution dans l'introduction générale du chapître *Courage.*

Delà il est aisé d'inférer que la Résolution suppose non seulement un courage éprouvé, mais une présence d'esprit, qui suppose à son tour le sang-froid sans lequel la présence d'esprit ne serait à peu près qu'une affaire de nom.

D'ailleurs si l'on admet que, dans les productions de l'intelligence, on doit entendre par le mot Génie cette illumination soudaine, cette admirable et rare faculté de rapprocher subitement des idées dont les rapports intermédiaires, plus ou moins éloignés, ne sauraient être saisis par le commun des esprits qu'après de longs circuits et des tergiversations incessantes, il doit être

permis de croire que l'on ne s'exprimerait pas mal en disant que, dans les opérations de l'âme, la Résolution est au Courage; ce que dans les opérations de l'intelligence le Génie est à l'Esprit.

Aussi ajouterons-nous que, comme dans les éclats du Génie, la conception de l'intelligence est si rapide que l'acte se dérobe le plus souvent à la conscience de l'opérateur, de même dans la Résolution l'opération de l'âme, en présence du danger, s'accomplit d'une manière si instantanée qu'il devient le plus souvent impossible au brave de se rendre compte non seulement des difficultés et des obstacles, mais aussi de l'occasion qui les lui a fait rencontrer.

Quoiqu'il en soit, il ne saurait être douteux que les traits de Résolution, vraiment dignes de ce nom, ne sont guères plus fréquents à la guerre, que les traits de Génie ne le sont dans les ouvrages marqués à ce coin parmi les productions de l'intelligence.

C'est là une observation qu'il nous semble d'autant plus convenable de faire précéder le récit des traits que nous allons rapporter, que ces traits sont en fort petit nombre, même dans l'histoire d'un pays aussi décidément militaire que le nôtre.

TRAITS HISTORIQUES.

AMÉDÉE V.

COMTE DE SAVOIE.

Dans la guerre contre le Dauphin du Viennois, le comte de Savoie Amédée V avait formé le dessein de s'emparer par un coup de main du château de Monthoux (an. 1292 environ).

Pour cela ayant pourvu tous ses soldats d'échelles, il se porta rapidement sous les murs du château, tenant lui-même une échelle à la main qu'il appuya au mur d'enceinte à l'endroit où il le croyait plus accessible. Déjà il avait gagné le haut du mur, d'où s'étant jeté, il se trouva dans la place un instant tout seul au milieu d'une nombreuse troupe de défenseurs qui ne tardèrent pas à le reconnaître à l'éclat de ses armes.

Mais ses braves Savoyards, franchissant le mur à leur tour, eurent bientôt pénétré dans l'intérieur du château, où après avoir débarrassé leur valeureux chef des ennemis qui l'entouraient, ils ne tardèrent pas à se rendre maîtres du château aux cris de *vive Savoie!*

Les Dauphinois frappés de terreur, et ayant peine à en croire au témoignage de leurs propres yeux le trait de résolution du Comte et les prodiges de valeur de ses soldats, leur abandonnèrent le poste.

(Extrait de la Chronique de Savoie. V. Paradin pag. 213).

AMÉDÉE VI COMTE DE SAVOIE
surnommé le COMTE VERD.

(*1373*).

Amédée VI comte de Savoie, marchant à la poursuite d'une troupe de fuyards milanais qu'il venait de battre dans les environs de Bologne, est tout-à-coup arrêté dans sa marche par une chaussée derrière laquelle l'ennemi a cherché un abri.

La hauteur de cette chaussée est considérable; un large fossé en protège le front; des marais et des étangs en couvrent les flancs.

Amédée impatient d'engager le combat cherche à provoquer l'ennemi, qui s'obstine à ne pas sortir de ses retranchements. ***S'ils ne viennent à nous***, s'écrie l'intrépide Amédée, après quelques heures d'une attente inutile, ***s'ils ne viennent à nous, allons à eux***, et poussant hardiment son cheval dans le fossé, il parvient à l'autre bord. Ses braves soldats le suivent. La chaussée ne les arrête pas; elle est franchie. L'ennemi découragé s'abandonne à une fuite précipitée.

Parmi les guerriers qui accompagnaient le comte de Savoie dans cette mémorable expédition, l'histoire a conservé les noms d'Étienne de la Beaume, de Gerard de Grandmont, des seigneurs de Chevrons, d'Entremont, de Varax, de Giles d'Arbes et de Jacques de Villette.

JACQUES DE SAVOIE

COMTE DE ROMONT.

(*1479*).

Jacques de Savoie, quatrième fils du Duc Louis et d'Anne de Chypre, qui avait reçu en apanage la Baronie de Vaud dont le comté de Romont était une mouvance, s'était attaché de bonne heure au parti de Charles Duc de Bourgogne et s'était fait dans les armées de ce puissant rival de la France la réputation d'un des plus intrépides guerriers de son temps.

Après la mort du Duc Charles, il était resté attaché au parti de l'Empereur Maximilien qui prétendait, par sa femme, à la succession de la Bourgogne.

Ce Monarque marchait pour mettre le siége devant Thérouanne ; Jacques de Romont l'accompagnait.

Les deux armées se trouvant en présence à Guinequaste, non loin de la ville dont nous venons de parler, l'action ne tarda pas à s'engager. On combattit des deux côtés avec une ardeur incroyable; dès que la gendarmerie française eut culbuté la cavalerie allemande, on crut que la fortune allait se déclarer contre Maximilien. Les Allemands en effet regardaient la journée comme perdue.

Mais dans leur ardeur inconsidérée les gendarmes français s'étaient mis à la poursuite de la cavalerie en déroute, les franc-archers, pleins de confiance dans ce premier succès, croyant pouvoir se livrer impunément au pillage, se jetèrent sur les équipages de l'ennemi restés découverts.

Cette faute n'échappa pas à la clairvoyance du comte de Romont: il saisit ce moment pour se mettre à la tête de deux cents braves de l'armée impériale,

et fondit sur les franc-archers, qui par cette attaque soudaine et inattendue furent dispersés et mis en fuite.

La cavalerie allemande survint et acheva ce que les braves soldats de Romont avaient si heureusement commencé.

Desguerdes qui commandait la gendarmerie française s'aperçut alors, mais trop tard, de son imprudence et des désastres qui en avaient été la suite.

Il prit alors le seul parti qui lui restât; celui de se retirer.

Les Impériaux demeurèrent maîtres du champ de bataille, et ce fut au comte de Romont que resta l'honneur de cette brillante et sanglante journée.

Personne n'ignore la circonstance qui donna à la bataille de Guinegaste le nom de *Journée des Éperons.*

CHARLES EMMANUEL I.er

DUC DE SAVOIE.

(*1590*).

Le Duc Charles Em. I, ayant porté la guerre en Provence, s'était emparé de Sellon, de Miramas et de la Tour d'Eiques. Il songeait à se rendre maître de Pertuis, poste fortifié d'une haute importance. Mais on était au cœur de l'hiver (décembre 1590) et, chose bien extraordinaire en Provence, la neige tombait en abondance. Alors les Piémontais se virent forcés de se retirer.

Cette marche rétrograde s'opérant au milieu des frimats, et d'ailleurs à grande proximité de l'ennemi, pouvait devenir fort désastreuse.

Charles. Em. pour la protéger se mit en personne à la tête d'un petit corps de cavalerie.

Bientôt l'ennemi sort de Pertuis et se met à sa poursuite. Il serre de près les Piémontais. L'artillerie est menacée. Mais à la vue de ce danger le Duc tourne bride et se porte courageusement audevant de l'ennemi.

Celui-ci bien éloigné de s'attendre à ce brusque retour, hésite d'abord. Il suppose que des corps de troupes plus nombreux suivent de près celles que le Duc commande. Il n'ose pousser plus loin.

Charles Emmanuel profite de ce moment pour accélérer la marche du convoi et arrive heureusement à la Tour d'Eiques.

Le but de l'opération était rempli.

Peu de temps après Charles Em. se trouvant à la tête de 400 hommes, traversa de même avec cette faible troupe un corps de plus de 4|m ennemis.

Comme on lui parlait ensuite avec admiration de cette étonnante hardiesse, et qu'on lui disait : *Quel succès, avec une seule compagnie!* – *Messieurs*, répondit le Duc, *dans les occasions périlleuses, une compagnie est toujours bien forte, lorsqu'elle est composée d'hommes de cœur.*

(Cambiano di Ruffia, Hist. Discorso pag. 1276 - Saluces, Hist. Mil. du Piémont - Bottero, Detti pag. 17.)

PAUL SIMÉON BALBO.

(mort à Nice en 1556).

FERDINAND BALBO (*)

ONCLE (*1812*) ET NEVEU (*1849*).

Paul Siméon Balbe entré fort jeune dans l'ordre des chevaliers de S. Jean de Jérusalem, après avoir

(*) C'est à tort que quelques écrivains ont paru douter que la famille de l'illustre Paul Siméon Balbe né à Aveillane en 1486 environ fût issue de la même

puissamment contribué à l'admirable défense de l'île de Lero, regardée comme le boulevard de Rhodes, et après avoir pris part à toutes les expéditions les plus brillantes des chevaliers dans les mers du Levant, eut le malheur de tomber entre les mains du corsaire Barberousse qui le retint captif dans le château de Tunis, avec un nombre considérable d'autres chevaliers qu'il destinait à être impitoyablement égorgés.

L'Empereur Charles Quint qui avait conçu depuis long temps le noble dessein de mettre un terme aux brigandages de ces ennemis du nom chrétien, prit sur ces entrefaites la résolution de passer en Afrique pour sauver les infortunés chevaliers dont nous venons de parler. Il vint débarquer sur la côte et se poster sous les murs de Tunis.

L'intrépide Balbe qui avait eu connaissance de cette opération, résolut de tenter une entreprise qui aurait paru téméraire à tout autre qu'à lui, mais qui était le seul moyen de salut qui lui restât.

Il conseilla à ses camarades de captivité de travailler tous d'accord, mais dans le plus grand secret, aux moyens de se débarrasser de leurs chaines. Ils y parvinrent après des efforts inouïs.

souche que celle grande maison des Balbo de Chieri à laquelle appartenait en quelque sorte l'honneur de multiplier les races de héros des deux côtés des Alpes; en France sous le nom de Crillon, devenu dans ce pays le synonime de brave, et en Piémont sous ce même ancien nom de Balbo, objet de tant d'illustrations durant une si longue suite de siècles, et qu'illustraient encore dans ces derniers temps deux jeunes guerriers du nom de Ferdinand, oncle et neveu, périssant l'un et l'autre à la fleur de leur âge, après avoir donné des preuves d'une valeur sans égale. L'oncle termina ses jours dans la désastreuse campagne de l'armée française en Russie à Elbinga vers la fin de novembre, ou au commencement de décembre 1812; le neveu, est mort à la malheureuse journée de Novare le 23 mars 1849, où après avoir combattu avec une intrépidité admirable, il a succombé sous les coups de l'ennemi.

Libres alors, et pleins d'ardeur et de courage, ils prirent le parti de se transporter soudain à la porte du château, Balbe à leur tête, pour y surprendre la garde, la désarmer et se fournir eux mêmes les armes qui leur étaient nécessaires pour le succès de l'opération. Un plein succès accompagna leur audacieuse tentative.

Après avoir désarmé et détruit la garde barbaresque, la troupe de Balbe pénétrant dans la ville et surprenant la garnison occupée à la défense contre les attaques de l'Empereur, se fit jour à travers les rangs ennemis, et parvint à s'emparer de l'une des portes de la ville qu'elle s'empressa d'ouvrir aux assiégeants.

L'Empereur entra peu de moments après dans la place, et força Barberousse à s'en éloigner.

On lui présenta la troupe des captifs que Balbe venait de conduire si bravement à la victoire, et qui s'inclinaient tous respectueusement devant le Monarque libérateur.

On dit qu'à cette vue Charles ne put retenir ses larmes.

Il serait superflu d'ajouter que l'incomparable Siméon fut comblé d'éloges et de marques de distinction.

LE CHEVALIER DE BADAT (Niçard).

En 1625 les Piémontais marchaient sur Ventimille défendue par les Génois.

On croyait que cette place ne ferait aucune résistance. On se trompa. La garnison sommée de se rendre, se montra disposée à se défendre courageusement. Dès ce moment un siége devint nécessaire. Mais on regardait comme impossible de mener l'artillerie devant le fort, les Génois ayant détruit tous les chemins

qui y aboutissaient. On ne savait quel parti prendre. Le chev. Badat, officier Niçard d'une résolution bien connue, se présenta au commandant de l'expédition à la tête d'un nombre considérable de volontaires et s'offrit de transporter à bras les canons à travers des ravins et des précipices qu'on regardait comme impraticables.

On reçut la proposition de Badat moins comme le projet d'un brave que comme la chimère d'un esprit exalté.

Toutefois on permit à Badat d'exécuter le dessein qu'on taxait de témérité.

Aussitôt Badat fait un appel à ses volontaires. Placé à leur tête, il commence par s'attacher lui-même à une des pièces. Son exemple excite un enthousiasme général. Il n'est aucun des volontaires qui ne fasse des prodiges de force, d'adresse, d'intrépidité à la suite et à l'imitation d'un pareil chef. Au bout de peu d'heures, l'artillerie est parvenue sur les sommets les plus escarpés, jugés jusqu'alors inaccessibles. Dès ce moment les défenseurs du fort, qui se regardent comme perdus, en conséquence de la disposition si peu attendue dont ils sont témoins, et désespérant de faire une bonne défense, demandent à capituler; ce qui leur est accordé.

BLANCHEVILLE

Capitaine commandant l'escadron de Savoie.

(*1615*).

Les Espagnols, maîtres d'une grande partie de la Lombardie et du Piémont, faisant la guerre contre le Duc de Savoie allié de la France, cherchèrent en 1615 à s'emparer par surprise de la ville d'Asti.

Cette entreprise ne leur ayant pas réussi, ils prirent le parti de la retraite qu'ils exécutèrent en bon ordre par les collines, en longeant le cours de la Versa, torrent qui se jette dans le Tanaro à peu de distance de la ville.

Les troupes de Savoie reçurent l'ordre de se jeter à leur poursuite. Mais il leur était recommandé de mettre dans l'exécution de cette opération la plus grande circonspection, et d'avoir soin d'éviter toute occasion d'un engagement qui aurait pu se changer en action générale, action qu'il était important d'éviter, eu égard à la grande supériorité des forces espagnoles.

En dépit de ces ordres le Baron d'Hermance, officier général, chef de l'escadron de Savoie (corps d'élite si souvent mentionné de la manière la plus honorable dans nos anciens fastes militaires), se trouvant à la tête de ce même corps, poussé par une ardeur inconsidérée, s'approcha de la colonne ennemie, et l'attaqua; mais il fut ramené, et paya de sa vie son imprudente résolution.

Cet incident pouvait entraîner les plus fâcheuses conséquences. Heureusement Blancheville, un des capitaines de l'escadron, voyant le danger de la position où il se trouvait, pensa qu'il fallait enlever à l'ennemi l'avantage de l'attaque. Profitant en conséquence d'un moment où celui-ci avait ralenti son mouvement, Blancheville prit lui-même avec sa troupe le rôle d'agresseur, et il se porta au-devant des Espagnols avec tant de résolution, que ceux-ci, qui étaient loin de s'y attendre, surpris et étonnés, tournèrent précipitamment le dos, pour rejoindre leur colonne dans sa marche rétrograde.

Sur ces entrefaites Blancheville fut secouru à propos par un petit corps de cavalerie, commandé par le Marquis de Cigliano.

Cette heureuse circonstance ne contribua pas peu au plein succès de l'opération.

Le Prince Thomas qui commandait dans cette guerre les troupes des alliés, rendit pleine justice auprès du Duc de Savoie à Blancheville dont le trait de résolution lui avait été d'une si grande utilité.

(Relazione, assedio di Verona 1615, imprimé à Turin en 1625 par Pezzamiglia, pag. 78).

ALEXANDRE DEL MONTE

MARQUIS DE FARIGLIANO

(mort en 1653).

En 1653 le marquis Alexandre del Monte commandait les troupes que le Duc de Savoie opposait à l'armée d'Espagne dans l'Astesan et le Montferrat. Un mouvement devait s'opérer de la part des Piémontais pour passer de la rive gauche sur la droite du Tanaro près de la Bocchetta. L'ennemi s'opposait au passage de la rivière avec des forces supérieures.

Les corps piémontais exposés au feu meurtrier des Espagnols hésitèrent un instant à prendre le parti que la circonstance exigeait.

Del Monte arriva en ce moment; il se mit immédiatement à la tête de quelques escadrons, força le passage, culbuta l'ennemi, et ouvrit ainsi au reste des troupes le chemin de la victoire.

Malheureusement ce succès dut coûter trop cher à ceux qui le remportèrent. Del Monte frappé d'une balle à la tête perdit la vie dans l'action.

C'était le 23 septembre 1653.

AUGUSTIN GABRIEL ROGUIN (Suisse)

Lieutenant colonel au service de Savoie.

A la bataille de Campo Santo en 1743, le Lieutenant Colonel Roguin commandait deux bataillons du régiment suisse de Diesbach au service de Savoie.

Ces bataillons avaient devant eux la droite de l'armée espagnole, appuyée à une cassine crénelée qu'un bataillon du régiment de Guadalaxara défendait par un feu bien nourri.

Un mouvement opéré par le régiment de Savoie découvrit les deux bataillons suisses.

Aussitôt Rouguin inquiété par les feux de la cassine ordonne à sa troupe de croiser baïonnette et de marcher droit à l'ennemi.

Il l'attaque si brusquement que celui-ci prend le parti de se retirer.

Le mouvement de Roguin si heureusement exécuté décida de la retraite générale de l'armée espagnole.

LE CHEVALIER DE LA VILLE

(*1745*).

Le Roi de Sardaigne Charles Em. III, ayant été obligé de séparer momentanément ses troupes de celles d'Autriche que le comte de Schulembourg leur général faisait marcher vers la Lombardie, occupa dans les collines entre le Tanaro et le Pô une ligne, qui s'étendait depuis Bassignana jusqu'à Pavone.

Cette ligne, coupée sur plusieurs points par des accidens de terrain qui en rendaient les communications

difficiles, était d'ailleurs trop étendue pour des forces aussi peu considérables que celles qui restaient au Roi après la séparation dont nous venons de parler.

Le Général des alliés, qui connaissait la situation de l'armée piémontaise, les inconvéniens de sa position et l'embarras où elle se serait trouvée, si on l'avait obligée de se rapprocher d'Alexandrie et de combattre dans la plaine contre des forces supérieures, avait conçu le dessein de l'y forcer par des manœuvres habilement combinées.

Après avoir passé la Scrivla, il avait marché en avant: la partie des troupes piémontaises qui étaient chargées de défendre le passage du Tanaro n'en avaient pu empêcher le gué qu'on avait cru impraticable. L'ennemi ayant ainsi passé la Scrivia, ce premier succès compromettait visiblement la sûreté de toute la ligne piémontaise.

Le Roi reconnaissant en conséquence la nécessité de changer de position, fit donner ordre à ses troupes de se replier sur Valence, où il comptait se transporter lui même avec son quartier général.

Cet ordre ne fut point communiqué aux corps de cavalerie qui formaient la gauche de la ligne dans les campagnes de Bassignana entre la colline et le Pô.

Après que les troupes de la droite et du centre eurent exécuté leur mouvement, il était visible que la gauche allait se trouver exposée aux attaques de l'ennemi soit de front soit de flanc.

Le comte de la Manta commandant de la cavalerie, voyant la nécessité de prendre aussitôt un parti, prit celui d'ordonner un changement de front, se mettant par là en mesure, soit d'exécuter la retraite, soit de combattre, si les mouvemens de l'ennemi le rendaient nécessaire.

Pendant que cette disposition s'exécutait l'ennemi réa-

lisait l'attaque que La Manta avait prévue. Les troupes alliées s'avançaient. Il fallait trouver le moyen d'arrêter ou de retarder au moins leur marche jusqu'à ce que la manœuvre que devait exécuter la cavalerie piémontaise fût achevée.

Le moment était décisif. La moindre hésitation eût été d'autant plus dangereuse, que le terrain sur lequel la cavalerie piémontaise manœuvrait était en grande partie coupé, défoncé et marécageux.

Le chev. de la Villa, lieutenant colonel des carabiniers, sans attendre qu'aucune disposition particulière du chef dirigeât une opération qui pouvait décider du sort de l'action, se met à la tête de trois escadrons, les porte résolument en avant, fournit plusieurs charges successives et empêche ainsi l'ennemi de s'avancer, et de compromettre le salut de toute la ligne.

La Manta se voit heureusement tiré, par le mouvement que vient d'exécuter l'intelligent de la Villa, de la situation embarrassante où il se trouvait.

Le nom de cet officier a souvent retenti depuis cette époque dans les rangs de l'armée à laquelle il appartenait. Il sera en honneur dans la cavalerie piémontaise aussi long tems que celle-ci attachera de l'importance à conserver en Europe le rang distingué que l'impartialité des meilleurs juges lui a assigné, depuis les tems les plus reculés, parmi les cavaleries de l'Europe civilisée.

(Rel. Mss. de la campagne de 1745. - D'Agliano Memorie - Saluces Hist. Milit.)

LE CHEVALIER SCOZIA

Capitaine de Grenadiers.

Dans la campagne de 1747 contre la France, les Piémontais avaient d'abord occupé quelques villages de la Provence. Mais attaqués par des forces supérieures, ils avaient ensuite été obligés de se replier sur le Var.

Dans cette retraite, opérée avec le plus grand ordre, le chevalier Scozia commandant une compagnie de grenadiers fut chargé de défendre le pont de Vernon sur la Quaya.

Les Français attaquent vivement Scozia. Mais sa résistance est si vigoureuse, que l'ennemi croit devoir prendre le parti de tourner le poste, en passant la rivière au gué.

Alors ils font proposer à Scozia de se rendre. Il refuse. Le combat s'engage et ne tarde pas à devenir des plus furieux.

Enfin Scozia qui voit ses rangs s'éclaircir et sa troupe diminuer à chaque instant, prend une résolution extrême: *Grenadiers*, dit-il, *il nous reste un parti à prendre, un parti digne de nous. Suivez-moi.* En disant ces mots il se jette en bas du pont. Vingt grenadiers en font autant.

Scozia et ses vingt braves, malgré la poursuite de l'ennemi, parviennent heureusement à gagner leurs quartiers sur le Var.

(V. Relation abrégée de la guerre d'Italie - ms. pag. 133).

RUSPO ET SILETTO

Caporaux.

En 1793 le régiment piémontais appelé *Lombardie* commandé par le chev. de Farigliano était campé sur les hauteurs de l'Authion dans le conté de Nice.

Le 12 juin les troupes républicaines de France s'avancèrent pour attaquer non seulement le poste de l'Authion, mais aussi celui de Raus, d'où elles avaient été vivement repoussées le 8 de ce même mois.

Les intrépides défenseurs de l'Authion se battaient depuis plusieurs heures. Les cartouches commençaient à leur manquer.

Deux caporaux de la compagnie d'Osasco, Gaudence Ruspo et Martin Siletto, aperçoivent un sac plein de cartouches sur le terrain que l'ennemi occupait devant le retranchement. Il prennent la résolution de l'enlever. Montant sur le parapet, ils se précipitent de l'autre côté et se trouvent au milieu des rangs ennemis.

Le brave Ruspo périt victime de son intrépide résolution.

Siletto plus heureux enlève le sac et l'emporte.

On peut se figurer l'accueil qu'il reçoit de ses camarades.

Nommé peu après sergent d'honneur, il est décoré plus tard de la médaille du mérite militaire.

(Da nota particolare).

JOSEPH-MARIE GALLEANI

COMTE D'AGLIANO.

(*1793-96*).

Joseph-Marie Galleani comte d'Agliano, tout jeune encore, avait fait dans les Alpes la guerre du Piémont contre la France républicaine.

Il s'était fait remarquer le 8 juin 1793, au combat de Lignères, et ensuite dans le courant de la même année à Brojs dans le comté de Nice.

Nommé major pour prix de sa belle conduite, il se trouva peu après dans le cas de se montrer plus digne que jamais des bontés du Roi.

Le comte d'Agliano par sa ferme contenance à Giletta et à Utelle ménagea aux troupes piémontaises, dont il couvrait la retraite, le moyen de la faire dans le plus grand ordre, malgré la vive poursuite de l'ennemi.

Le 20 août 1794, les Piémontais se retirant sur Tende, D'Agliano à la tête de 300 hommes arrêta la marche de 2000 Français, qui venaient d'occuper le Col Ardente et la redoute Feltz, ayant à leur tête le célèbre Massena.

Fait prisonnier vers la fin de la même année, et rentré dans ses foyers après une assez longue absence, D'Agliano ne tarda pas à reprendre du service.

Il se trouva en 1796 à la défense de Brichetto près de Mondovì, où il prit le commandement des troupes après la fin héroïque de l'intrépide Dichat.

En 1814 la restauration trouva D'Agliano vieilli dans les mêmes dispositions qu'il avait eues dans sa jeunesse.

Les premières charges et les premiers honneurs de l'état l'attendaient; il en était digne.

Il est mort le 13 mars 1838, Lieutenant-Général, chevalier de l'ordre de l'Annonciade et Grand Hospitalier.

Joseph-Marie était fils de Gaspard comte d'Agliano dont il est parlé dans le chapitre *Culture de l'Esprit.*

LE CHEV. RAINALDI (lieutenant) ET LE MAR.is VICTOR DE BOYL (sous-lieutenant) d'Artillerie.

Dans la campagne de 1795 contre la France, les Piémontais et les Autrichiens leurs alliés avaient reconnu la nécessité d'empêcher les Français de s'ouvrir un passage à travers la ligne que ceux-ci avaient le plus grand intérêt de forcer pour pénétrer en Piémont et se porter dans la plaine, ce qui devait en quelque sorte leur garantir la conquête de l'Italie.

Les alliés qui occupaient près de Loano plusieurs points importans, s'en étaient comme partagés la défense.

Les Piémontais commandés par le général Colli, défendaient les sommets de Pianetta et du S. Bernard.

Sur ce dernier point que l'on regardait comme la clef de la position, on avait construit une redoute, et placé une batterie d'artillerie.

Le lieutenant chev. Rainaldi qui la commandait était parvenu à repousser les attaques de l'ennemi; mais comme ces attaques se renouvellaient sans cesse, il fut frappé d'une balle à la tête, et tomba mort sur le terrain (23 novembre 1795).

Sa mort allait jetter le découragement parmi les artilleurs, lorsqu'un jeune officier, âgé de 17 ans seulement, mais rempli d'ardeur, demanda volontairement à

remplacer le généreux Rainaldi dans le commandement de la batterie. Il le remplaça, et faisant avec une rare intelligence les fonctions de commandant et de canonnier pointeur, il dirigea si bien le feu de ses pièces qu'après un long combat, quoique tous ses canonniers fussent morts ou blessés à ses côtés, il eut la joie de voir l'ennemi, qui avait fait à son tour des pertes immenses, forcé de se retirer.

Ce jeune officier était le marquis Victor de Boyl.

Le général Colli qui se trouvait à portée de juger de l'importance d'un résultat si peu attendu, combla d'éloges le jeune officier de Boyl, auquel le Roi donna une preuve éclatante de sa bienveillance, en lui accordant, sur le rapport du même Général, la décoration de l'Ordre des Ss. Maurice et Lazare.

Le marquis de Boyl est mort en 1834 lieutenant général, chevalier de l'Ordre suprême de l'Annonciade, après avoir été commandant général du Génie militaire.

M. PAUL SCHREIBER.

(*1796*).

En 1796 le Général Autrichien Colli commandant une division des troupes sardes à Mondovì, avait disposé ces troupes le long des collines qui bordent le cours de l'Ellero de manière à couvrir la ville. Le centre de la ligne se trouvait au village de Saint Michel.

Le 19 août, trois bataillons français se portent sur l'Ellero, s'emparent de la batterie qui en défend le passage, gravissent les hauteurs au-dessus de S. Michel avec le dessein de se rendre maîtres du château qui domine le village.

Paul Schreiber qui se trouvait dans ce château à la tête d'une compagnie de grenadiers piémontais voyant l'impossibilité de tenir tête avec une seule compagnie à un régiment français, forme le dessein de prendre le rôle d'agresseur, de sortir du château et d'attaquer l'ennemi dans le village qu'il vient d'occuper. Ce dessein conçu, il se met en mesure de l'exécuter.

L'ennemi oppose à l'attaque de Schreiber une vive résistance; mais la bravoure des Piémontais la rend impuissante. Schreiber et ses grenadiers obligent les Français de s'éloigner du village au moment même où, se croyant déjà en toute sûreté, ils venaient imprudemment de se livrer au pillage.

Le village de S. Michel reste au pouvoir de Schreiber et les Piémontais ont ainsi l'occasion de délivrer un grand nombre de leurs camarades tombés peu d'heures auparavant entre les mains des Français. Parmi les prisonniers qu'ils délivrent se trouvait le chevalier Dichat chef des grenadiers de ce nom, qui faisait partie du bataillon que Schreiber avait conduit à la victoire avec un si prompt et si étonnant succès.

(Da nóta particolare).

MINETTI (de Revel près de Saluces) sergent de chasseurs au service de France.

Dans la nuit du 9 au 10 juillet 1813, l'armée française se trouvant dans les environs de Dresde, un jeune sous-lieutenant récemment sorti des écoles militaires de France, avait été commandé avec 25 hommes pour reconnaître un poste ennemi.

Tandis que cette petite troupe marchait, son jeune commandant s'enfuit.

Le détachement privé de son chef ne savait plus quel parti prendre. *Camarades,* dit le sergent Minetti, *si vous voulez me suivre, nous ferons notre affaire comme si l'officier était à notre tête.* Se dirigeant ensuite à la lueur des feux de l'ennemi, Minetti s'avança assez près du poste qu'on était chargé de reconnaître pour que le coup de fusil pût y porter. On tira quelques coups.

L'ennemi qui se crut pris abandonna le poste. *Courage, camarades*, reprit alors le brave Minetti, *poussons notre pointe: en avant!* De nouveaux coups de fusil sont tirés. Déjà l'ennemi a pris la fuite. Minetti et sa troupe sont maîtres du poste.

Le brave Piémontais fait avertir de ce succès le commandant du poste le plus proche. Napoléon n'était pas loin, il arrive lui-même. Il se fait rendre compte de la conduite de l'intrépide Minetti, et ce sergent reçoit sur le champ la décoration de la Légion d'honneur et une place dans la garde impériale.

OFFICIERS, SOLDATS, MATELOTS

DE LA MARINE SARDE

à l'expédition contre Tripoli.

(*1825*).

Les fastes de la marine sarde sont aussi riches en brillants faits d'armes que ceux des autres parties de l'armée piémontaise aux souvenirs glorieux de laquelle les pages de notre recueil sont consacrées.

En 1825, alors que la situation politique de l'Europe semblait avoir réservé aux seules grandes puissances, l'Angleterre, la France et la Russie, tout pouvoir sur la Méditerranée, le roi de Sardaigne, Charles Félix,

n'en conservait pas moins à son pavillon cette considération qui en avait constamment imposé aux populations barbaresques, et qui n'aurait jamais cessé d'être respectée si des conseillers malavisés du Bey de Tripoli, n'eussent porté cette régence à refuser aux sujets sardes la justice que leur souverain réclamait pour quelques-uns d'entre eux.

Après avoir inutilement tenté la voie des négociations, le roi Charles Félix se vit dans la nécessité d'en venir aux menaces et ensuite à une déclaration formelle de guerre, pour mettre à la raison le Bey qui avait poussé l'audace jusqu'à prétendre que ce Souverain se soumtt au paiement d'un tribut annuel.

Ce parti pris, le commandement de l'expédition contre Tripoli fut confié au capitaine de vaisseau Sivori, déjà connu par son intelligence et son courage, et qui devait si bien justifier le choix qu'on faisait de lui.

Sivori était trop habile pour ne pas sentir la nécessité de hâter l'exécution des opérations qu'il devait diriger, avant que le Bey reçut les secours des Bédouins ses alliés qu'il attendait incessamment.

Aussi malgré que les vents contraires et la grosse mer ne permissent pas aux gros bâtiments d'approcher du rivage et de pénétrer dans le port sans de très-grandes difficultés, Sivori voyant arriver la nuit du 27 septembre, crut devoir prendre le parti de se porter en avant, de pénétrer dans le port avec dix chaloupes pour y incendier les bâtimens de guerre ennemis qui s'y trouvaient prêts à mettre à la voile.

Cette opération qui aurait paru téméraire à tout autre qu'à lui, fut exécutée avec une résolution et une promptitude si extraordinaires, que le Bey ne voulait pas en croire à ses propres yeux, lorsqu'il vit les chaloupes entrer dans le port sous le feu des batteries du château et du port.

Un brick barbaresque fût enlevé en ce moment, deux golettes incendiées, et peu-après les troupes du Bey accourues à leur secours furent mises en déroute et massacrées.

Après ce succès si grand et si inattendu, dû principalment à la résolution de l'intrépide Sivori, le Bey demanda la paix qui lui fut accordée.

Sivori s'en retourna parmi les siens couvert de gloire. Il la partagea sans doute avec le chevalier Mamelli 1.er lieutenant de vaisseau, avec le chev. Chiggi et le lieutenant Tanca. Mais une juste part de cette gloire doit aussi être faite non seulement aux autres officiers, mais aussi aux canonniers et aux matelots sardes de l'expédition.

Six sujets du roi seulement tant soldats que matelots furent blessés dans l'action.

Un seul, l'intrépide Capurro fut tué. Nous avons fait de ce brave l'objet d'un article particulier.

(Documens officiels des archives de S. E. le comte De Colobiano).

SANG-FROID.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

L'une des qualités les plus précieuses dans un guerrier et la plus désirable dans un chef, c'est le *Sang-froid;* quoique moins brillante que la Bravoure, cette qualité met bien plus souvent l'homme qui commande dans le cas de se montrer digne des fonctions dont il est chargé.

On pourrait à juste titre appeler le Sang-froid le *courage de la raison:* en effet nulle opération de guerre ne peut être exécutée avec mesure, ni conduite avec espoir fondé de succès, si le Sang-froid n'y préside.

C'est par cette qualité que les accidents, même simplement possibles, sont prévus et appréciés; et que les inconvénients et les dangers les plus fâcheux sont le plus souvent écartés; parcequ'elle soumet les uns

et les autres aux calculs de la sagesse et de la prudence.

C'est par le Sang-froid qu'un chef conserve dans les occasions les plus périlleuses toute sa dignité personnelle. Or c'est par le maintien de cette dignité qu'un chef en impose à ses subordonnés et leur inspire cette confiance entière que le Courage seul et l'Intrépidité ne sauraient lui concilier.

La dignité de la personne est la qualité par laquelle les plus grands capitaines de tous les temps se sont fait connaître pour tels.

Cyrus, parmi les Perses; Thémistocle, Phocion, Épaminondas et Xénophon, parmi les Grecs; Annibal, parmi les Carthaginois; Scipion l'Africain et Jules César, parmi les Romains, se sont fait plus particulièrement remarquer par cette noble prérogative, qui, du reste, n'a manqué à aucun des chefs qui ont figuré de la manière la plus honorable à la tête des armées dans les temps modernes, témoins Napoléon, Moreau et l'Archiduc Charles.

Jeunes militaires, attachez-vous à étudier ces modèles, préparez-vous à en imiter les exemples.

Les traits rapportés dans le chapitre auquel cette introduction appartient, vous feront connaître que les exemples et les modèles de cette vertu n'ont pas manqué non plus parmi nous.

On peut même dire que le Sang-froid et les autres qualités qui l'accompagnent ou en dépendent, sont propres, et jusqu'à un certain point caractéristiques dans le soldat piémontais.

TRAITS HISTORIQUES.

CHARLES EMMANUEL I

DUC DE SAVOIE

(*1590*).

Le Duc Charles Emmanuel I faisant la guerre en Provence, marchait sur Vinon où il lui importait d'empêcher l'ennemi de se fortifier. De son côté M.r De la Valette commandant français en Provence, attachant une grande importance à conserver cette position, y avait envoyé des renforts considérables, leur enjoignant d'opposer aux assaillans la résistance la plus obstinée.

Les deux troupes s'étant rencontrées en route, elles en vinrent aux mains, et les premiers succès furent pour les Piémontais commandés par M.r de Monasterol et soutenus par les Espagnols commandés par D. Sanche de Salinas.

Cependant l'aile droite des Piémontais ayant été battue, l'ennemi s'avança et les Espagnols allaient être enveloppés.

Les alliés pensèrent alors à se retirer; mais ce parti là même était devenu extrêmement difficile.

Le Duc de Savoie qui s'était rapproché des siens, voyant cet état de choses et le danger qui menaçait ses troupes, pensa à se mettre à la tête des gentils-

hommes de sa garde pour charger plus vigoureusement l'ennemi: aussitôt il fond sur les Français. Il a son cheval tué sous lui, et il reçoit plusieurs coups dans ses armes.

Le comte Vinciguerra, commissaire général de sa cavalerie, est blessé à mort à côté de lui.

Cependant Charles Emmanuel persiste à combattre. Enfin, grâce à son intrépidité, une issue est ouverte aux troupes espagnoles qui en profitent pour se retirer en bon ordre.

Le Duc Charles Emmanuel prend le même parti, et il exécute sous le feu de l'ennemi sa retraite avec un ordre si parfait, que les Français forcés d'admirer son sang-froid, et de respecter sa bravoure, croient devoir renoncer au dessein de le poursuivre.

CHARLES EMMANUEL I

DUC DE SAVOIE

(1628)

En 1628 le Duc Charles Emmanuel assiégeait la ville d'Albe que défendaient les troupes d'Espagne et celles du Duc de Mantoue.

Le Duc Charles s'était approché des murs de la place, et les Syndics, qui avaient demandé à traiter de la reddition, s'étaient portés auprès de lui: un coup de feu parti de derrière les murs vint effleurer le corps de ce Prince au moment même où il était en pourparler avec les Syndics.

Charles Emmanuel continua son entretien avec les Syndics, sans donner le moindre signe d'inquiétude.

Les Syndics frappés de cet exemple de sang-froid

aussi bien qu'entraînés par les discours d'un Prince, dont l'éloquence était une des principales qualités, n'hésitèrent plus à se livrer à sa générosité, et lui remirent les clefs de la ville sans lui demander d'autres conditions que celle qu'il lui plairait de leur accorder.

VICTOR AMÉ I

DUC DE SAVOIE

(*1617*).

Victor Amé I avait été chargé par son pere Charles-Emmanuel I du commandement des troupes qui devaient empêcher celles d'Espagne de serrer de trop près la ville de Verceil sur laquelle elles marchaient pour en entreprendre le siége.

Occupé à diriger la construction d'un retranchement destiné à couvrir les approches de la place, il est frappé sous l'œil gauche d'un coup de feu.

La blessure n'est heureusement pas dangereuse; mais elle exigeait d'être pansée sur le champ. On presse le jeune Prince de se retirer pour recevoir les premiers soins. Mais sans donner le moindre signe d'émotion il continue tranquillement son affaire au grand étonnement des personnes qui sont à ses côtés, et prend les dispositions exigées par la circonstance.

Dès que son opération est finie, le jeune Prince retourne à ses quartiers.

Ce n'est qu'alors qu'il s'occupe de soigner sa blessure pour qu'elle ne prenne pas un caractère plus inquiétant.

LE PRINCE THOMAS DE SAVOIE.

Les Espagnols, ayant à leur tête le Prince Thomas de Savoie, assiégeaient, en 1641, la ville d'Ivrée que les troupes françaises occupaient depuis quelque tems. Le siége trainait en longueur malgré les talens et l'activité du Prince qui se trouvait trop contrarié dans ses vues et dans ses dispositions par les officiers espagnols.

Cependant la connaissance d'un secours que l'ennemi avait dessein d'introduire dans la ville, décida enfin les alliés à suivre l'avis du Prince et à presser les attaques.

Il fut donc résolu qu'on tenterait sans retard une attaque de vive force.

Au moment de l'exécuter, le feu prit aux poudres, et le magasin du grand parc éclata avec un fracas épouvantable.

Au milieu du trouble et de l'inquiétude générale, le Prince, conservant un calme imperturbable, dit: *hé bien! cela signifie, qu'il faudra nous passer d'artillerie!*

On continua le siége, et les Français, las de lutter contre des difficultés toujours renaissantes, finirent par livrer la place au Prince, qui se hâta d'en prendre possession.

MAURICE EUGÈNE DE SAVOIE-CARIGNAN (*)

COMTE DE SOISSONS

(*mort en 1673*).

PAGE DE CE PRINCE.

La branche de la Maison de Savoie, établie en France depuis 1643, a produit un grand nombre de guerriers illustres et d'hommes d'un mérite éminent.

Cependant le Comte Maurice Eugène, mort en 1673, mérite des éloges très-particuliers.

Voulant faire connaître quelques traits de son courage, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de rapporter textuellement ici le passage qu'on va lire de la vie de ce Prince, écrite par De Montfalcon.

« Le Comte de Soissons (dit cet auteur) était arrivé » des premiers au siége de Dunkerque en 1658, à la » tête du régiment des Gardes Suisses, où il servit » durant toute la campagne.

» On fit deux attaques: la première fut donnée aux » gardes françaises et aux gardes suisses qui s'y rele» vèrent à leur ordinaire. A la seconde garde que » M. le Comte y fit, il avança beaucoup le travail; le » grand feu des ennemis ne put empêcher un loge» ment qu'il fit à mettre trente hommes.

» Ce prince y fut blessé d'un coup de grenade à la » joue, et ne laissa pas de demeurer dans la tranchée » jusqu'à la fin de sa garde avec les mêmes soins et » les mêmes applications. A la troisième garde il poussa » si fortement le travail qu'il fit le logement sur la

(*) Eugène Maurice est le premier Comte de Soissons de la Maison de Savoie.

» contrescarpe; mais si grand, qu'il passa l'espérance » et l'expérience des plus entendus. On pouvait y mettre » mille hommes en bataille.

» Ce prince fut ferme et intrépide au feu des ennemis, » qui fut continuel et assez terrible pour causer de » l'épouvante aux plus accoutumés à ces périlleuses » occasions.

» Deux jours après, les assiégés firent une grande » sortie de six escadrons soutenus de leur infanterie » et de six pièces de canons. M. le Comte ne se trouva » pas de jour dans la tranchée; mais il courut à cette » occasion suivi du sieur de la Rye, lieutenant de la » compagnie de ses gardes, et du Sieur Bécheville, l'un » de ses pages.

» Ce combat fut rude. Ce Prince y eut son cheval » tué sous lui et n'eut le temps que pour prendre celui » de son page qui eut assez de cœur pour rendre à » son Maître un service si prompt, si signalé et si à » propos ».

Ce même page Bécheville, un moment après, reçut un coup de mousquet dans les reins; il fut pour toute sa vie l'objet des soins et des attentions du Comte, de la Comtesse et de leurs enfants.

(Abrégé de la vie de feu M. le Comte de Soissons, page 80).

LE PRINCE EUGÈNE

DE SAVOIE-CARIGNAN-SOISSONS.

À la bataille de Malplaquet (le 10 septembre 1708) le Prince Eugène venait d'être blessé. Comme il perdait beaucoup de sang, on le pressait de se retirer pour se faire panser: *qu'importe*, répondit Eugène, *de se*

faire panser, si nous devons périr ici? et si nous en réchappons, nous aurons bien le temps de le faire quand nous aurons cessé de combattre.

CHARLES EMMANUEL III

ROI DE SARDAIGNE.

Au siége de Pizzighettone en 1734, Charles Emmanuel Roi de Sardaigne assistait en personne aux travaux de la tranchée.

Exposé comme il l'était au feu de l'ennemi, le Maréchal de Villars qui voyait à tout moment des officiers et des soldats tomber morts ou blessés à ses côtés le pressait de se retirer. *Est ce que nos pareils se retirent pour le danger?* répondit en souriant Charles Emmanuel.

Les travaux furent poussés avec tant d'ardeur que la brèche ne tarda pas à être rendue praticable, et le Roi se trouva encore là pour y monter le premier.

CHARLES ALBERT

ROI DE SARDAIGNE

(*mort en 1849*).

De toutes les qualités militaires que nous avons signalées dans l'article *Courage*, comme nuances de cette vertu, aucune n'a brillé d'une manière plus frappante dans le Roi Charles Albert, que le sang-froid.

Son imperturbabilité ne se démentait pas plus en présence du danger le plus éminent à la guerre, qu'en face des contradictions les plus grandes, ou des contrariétés les plus dures et les plus inattendues dans ses communications sociales et dans la conduite des affaires ordinaires; elle était si parfaite qu'on aurait pu croire que le Roi Charles Albert était doué de la faculté de se retirer en lui-même au point de se soustraire à tout mouvement de sensibilité provoqué par les impressions extérieures.

Les traits propres à justifier cette assertion sont si nombreux, surtout parmi ceux qui se sont passés sur les champs de bataille, que nous pourrions nous regarder comme dispensés d'en faire mention si nous ne pensions que notre recueil n'est pas seulement destiné à nos contemporains.

C'est aux siècles à venir que les ouvrages historiques de la nature du nôtre s'adressent.

Charles Albert était appelé à y laisser des traces durables.

Néanmoins nous ne multiplierons pas trop pour cela les exemples de son sang-froid au milieu des plus grands périls; car, nous ne saurions nous regarder comme entièrement déliés de l'engagement que nous avons pris d'être brefs et concis. Seulement nous ferons une petite exception en faveur de ce Roi malheureux.

Charles Albert fit ses premières armes en Espagne en 1823. Il y recueillit à côté des Grenadiers de l'ancienne garde de Napoléon ces lauriers qui n'étaient point mal représentés par des *épaulettes*, distinction accordée aux braves d'un corps regardé avec raison comme l'élite d'une des plus braves armées de l'Europe.

En le voyant si intrépide, ces vieux grenadiers di-

saient: *tiens! Carignan marche aux combats, comme à une noce; les prunes de plomb fondu ne lui font pas peur.*

En effet Charles Albert se montra sous les murs de Trocadero tel que ses camarades d'adoption venaient de le peindre.

On se rappelle que dans la nuit du 30 septembre, un grenadier ayant été tué à ses côtés, un autre se poussait en avant pour en prendre la place: *ami*, lui dit le Prince, *cette place m'appartient*, et un instant après il monta à l'escalade.

Il gagna le haut d'une batterie où un canon se trouvait abandonné, les canonniers ayant tous été tués. Il s'attacha lui-même au service de la pièce qui, grâce à son adresse, devint alors un instrument de destruction contre la garnison.

Le Trocadero, une des places les plus fortes de l'Europe, tomba le lendemain entre les mains des Francais. Le jour de ce grand évènement devait amener le triomphe de la bravoure et de l'intrépidité de Charles Albert.

Les grenadiers qui avaient été témoins de sa conduite admirable dans les opérations des jours précédents, formèrent une députation chargée de lui faire hommage des épaulettes du grenadier qui était mort le premier à l'assaut de la veille.

Prince, dit la députation, *portez-les, vous y avez droit.*

J'accepte, répondit noblement le Prince, *cette distinction qui me fait prendre place parmi vous.*

Quelques années plus tard des occasions non moins solennelles se sont offertes à Charles Albert pour donner de nouvelles preuves non moins éclatantes de son intrépidité.

Il se montrait à Peschiera (1848) pour faire la reconnaissance de la place. Un boulet lui passa sur la tête

au moment où il arrivait sur la colline de S. Lorenzino, et frappa à l'endroit même où Charles Albert avait mis pied à terre quelques minutes auparavant.

Voilà que l'ennemi commence à mieux viser ses coups! dit-il en se tournant vers le Duc de Gênes qui se trouvait à ses côtés.

Le 30 avril 1848, la brigade de Piémont marchait sur Pastrengo où l'ennemi s'était retranché, et se défendait si vigoureusement que les Piémontais virent le moment où ils étaient obligés de se retirer. Le Roi Charles Albert marchait de son côté à la suite des siens et les excitait à tenir bon. Déjà quelques carabiniers de sa garde qui s'étaient portés en avant, reculaient, lorsque le Major de S. Front cria à trois escadrons de carabiniers à la tête desquels était le Roi lui-même, *Chargeons*.

Aussitôt l'ennemi étonné et intimidé abandonna cette position.

Le 30 mai, l'armée piémontaise, bien que moins forte d'un tiers que l'armée autrichienne, s'étant portée vers Goito entre Volta et Mantoue, combattit pendant plusieurs heures et fit des prodiges de valeur.

Charles Albert était dans les rangs, s'exposant à toutes sortes de dangers.

Un boulet ennemi tombé devant son cheval fit voler en éclat des pierres dont une le frappa, et lui fit une contusion à la tête. Sa contenance fut si tranquille en ce moment qu'il ne parut pas même avoir fait attention au danger qu'il venait de courir; il se contenta de secouer la poussière et la terre qui avait couvert ses habits.

Bornons-nous à ces détails sur le sang-froid de Charles Albert à la guerre.

Ajoutons seulement que son imperturbabilité n'était pas moindre dans les occasions où celle des hommes ordinaires se dément le plus souvent, au milieu des contrariétés de la vie civile.

Charles Albert, si réservé et si modeste quand il parlait de lui-même, ne se refusait pas ce témoignage. Les paroles suivantes rapportées par le plus fidèle de ses historiens (*) en sont une preuve manifeste.

J'ai fait du bien, dit ce grand Roi, *au plus grand nombre; je n'ai adressé aucun reproche à qui que ce soit; j'ai même reçu plusieurs fois avec bonté celui qui au nom du parti révolutionnaire envoya quatre sicaires pour me poignarder.*

HUMBERT DE COLOMBIER

(*1375 environ*).

Le vaillant comte de Savoie, Amédée VI, faisait la guerre aux habitans de Sion en Valais pour rétablir sur son siége l'Évêque qu'il leur avait donné et qu'ils avaient chassé.

Au moment de livrer l'assaut à la ville, le Comte voulut être armé en Chevalier. L'ordre de la Chevalerie, comme dit la vieille chronique, lui avait été conféré par le seigneur de Granzon; après quoi le Comte de Savoie l'avait conféré lui même à 140 autres preux de sa suite, parmi lesquels se trouvait Humbert de Colombier.

(*) Cibrario, Ricordi, pag. 192.

L'assaut fut imprudemment commencé pendant que la cérémonie dont nous venons de parler avait lieu. Aussi les habitans repoussèrent les assaillans, si bien que lorsque la cérémonie fut terminée, et que le Comte marcha à l'attaque avec toute sa suite, les assiégés se trouvèrent disposés à le bien recevoir.

Aussi les assauts renouvelés dès-lors avec une obstination incroyable eurent-ils si peu de succès que l'on commençait à en désespérer. Le découragement se manifestait dans une partie des troupes, que les pertes immenses faites dans l'action rendaient moins confiantes dans l'efficacité de leurs efforts.

« Aucun disait (ainsi s'exprime la vieille chronique) » qu'il était tems de sonner la retraite. »

Heureusement dans cet instant décisif, le brave Humbert de Colombier arriva du côté où le découragement se manifestait d'une manière plus marquée, et parvint à se faire entendre par la multitude dont les murmures inspiraient le plus de crainte.

« Attendez un petit, *s'écria-t-il* (continue la chro- » nique) et si chevaucha sur sa mule, et chevaucha » si bien efforcé vers les gentils hommes et comuns de » Vaud et les sergens de Berne et de Fribourg et leur » commença à crier avant, ribadaille à moi, les Bour- » ghignons qui sont à l'autre les sont ja entrés dedans » et se nous n'y entrons tôt, ils forayeront la ville, que » je n'y aurait aucun part. Si férit des éperons sa mule, » et entra dedans les fossés. »

Ce trait de courage entraina les moins hardis. Les assiégés eux-mêmes qui avaient entendu le discours de Humbert se persuadèrent que ce qu'il disait était la vérité. Ceux qui étaient sur les murs de ce côté se re-

tirèrent en partie, et ceux qui restèrent en petit nombre furent obligés d'en faire autant.

Humbert pénétra dans la ville, et Sion tomba au pouvoir du Comte de Savoie.

(Vieille Chronique de Savoie, Mon. hist. pat. Script. Tom. I. pag. 370).

PIERRE DE SALES

CHEVALIER DE S. JEAN DE JÉRUSALEM.

(XIV siècle).

C'est un préjugé bien absurde de croire que les insignes de noblesse, si long-temps révérés, n'aient eu à l'époque de leur origine aucune signification raisonnable.

Nous observerons à cet égard qu'aussi long-temps que l'argent n'avait pas usurpé une représentation morale si étendue et qui lui appartient si peu (qu'on me passe cette expression), aussi long-temps que l'argent n'avait pas acquis l'importance qu'on lui a accordée de nos jours et qui devait désigner d'une manière si peu équivoque celle qui s'attacherait désormais à la partie matérielle de nos besoins, le mobile des actions de l'homme de bien consistait le plus souvent dans l'espoir et l'attente des simples marques extérieures de décoration, lesquelles se rattachaient en quelque sorte aux souvenirs d'exploits, d'actions éclatantes, de grands sacrifices même dont l'honneur seul pouvait offrir le dédommagement.

Les marques de cette nature justifiaient également les prétentions de ceux qui y aspiraient et les hommages qu'on se plaisait à leur accorder.

Le Blason, système de signes conventionnels, devenu langage hiéroglyphique dans la suite des siècles, le Blason

que le temps semble s'être plu à envelopper de ténèbres, depuis qu'il a cessé d'être apprécié à sa juste valeur par les Gouvernements auxquels il appartenait d'en régler l'emploi, le Blason, est une de ces marques dont nous venons de faire mention. Il était fort loin, dans son origine, d'être aussi peu signifiant dans le sens de la morale, de la politique et de l'honneur, qu'il l'est devenu de nos jours.

Ceux qui seraient tentés de penser autrement pourront trouver une preuve de notre assertion dans le trait qu'on va lire.

Pierre de Sales, issu de cette maison où tous les genres d'illustrations se sont réunis, sans en excepter celle plus grande de toutes, précisément parceque'elle semble se passer de toutes, l'illustration de la sainteté, se trouvait en 1310 sur un des vaisseaux de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, qui marchaient vers l'île de Rhodes contre les infidèles.

Depuis long-temps Pierre s'était fait remarquer par une valeur et par une résolution qui permettaient à ses collègues de l'exempter de toutes nouvelles preuves qu'il pourrait encore en donner.

Il parait toutefois que Pierre ne pensait pas de même.

Le vaisseau que montaient les Chevaliers se trouvait proche de Rhodes, lorsqu'une tempête furieuse l'assaillit. Le danger fut si grand et si imminent, que les Chevaliers crurent devoir se réunir en conseil pour délibérer sur le parti qu'il serait convenable de prendre.

Le moment était décisif. Deux petits tourbillons de feu vinrent se montrer en ce moment sur la surface de l'eau.

Dans la surprise et l'étonnement qui frappèrent les navigateurs à la vue de ce phénomène, Pierre se lève : *voilà*, s'écrie-t-il, *la marque que la tempête va cesser*

Poursuivons notre route. Le conseil est suivi; l'orage se calme en effet, et l'on marche vers Rhodes. On rencontre les vaisseaux ennemis, on les attaque. Deux combats sanglants ont successivement lieu. Les infidèles sont obligés de se retirer. Rhodes tombe entre les mains des Chevaliers.

En considération de cette grande victoire, et pour en perpétuer en quelque sorte le souvenir en l'honneur de celui qui avait eu tant de part à la préparer, il fut accordé à Pierre de Sales de placer dans ses armoiries un croissant d'or et deux étoiles qui devaient rappeler le lieu, l'occasion du combat et les deux groupes de feu appelés dans le langage des anciens marins *Castor* et *Pollux:* c'était l'emblème du conseil dont Pierre de Sales, qui les avait désignés sous ce nom, avait été l'auteur.

C'était des insignes d'honneur pour ce brave, et en même temps la récompense accordée à son sang-froid, à la sagesse et à l'opportunité de ses avis.

GIUSTINIANI (Génois).

Les Génois faisaient le siége de Metelin en 1501. Une partie des fortifications de la place étant detruite, il s'agissait de donner l'assaut. Le jeune Giustiniani voulut y monter le premier. Il s'avanca, l'étendard de Gênes à la main. Il monta sur le rempart où il attendit vainement qu'on le suivît.

Seul au haut du mur il fut en butte à une grèle de flèches que les ennemis faisaient pleuvoir sur lui. Blessé d'abord légèrement, il ne donna aucun signe de douleur. Bientôt la main qui porte l'étendard est percée d'un coup de lance; Giustiniani passe tranquillement l'éten-

dard dans l'autre main. Toujours seul au haut du mur il s'y tient immobile. Enfin le Général Génois fait sonner la retraite et Giustiniani revient tranquillement sur ses pas.

LE BARON D'HERMANCE

COMMANDANT L'ESCADRON DE SAVOIE.

LE MARQUIS DE TOURNON.

(*1628*).

Le Baron d'Hermance, entré fort jeune au service du Duc Charles Emmanuel I, faisait la guerre dans le Monferrat à la suite de ce Prince.

Charles Em. faisait une reconnaissance autour de la ville d'Alba avec ses enfans le Prince de Piémont et le Prince Thomas qu'il formait aux exercices et aux dangers de la guerre.

Tous trois s'étaient si fort approchés des murs, que des balles de fusil parties de la place passaient au milieu d'eux sans que le Duc cessât pour cela de continuer son opération.

Dans ces circonstances une balle vint frapper le Baron d'Hermance et lui traversa le bras.

Cet intrépide officier montra si peu d'émotion que personne ne s'aperçut qu'il venait d'être blessé.

On avait continué de marcher et ce ne fut qu'en rentrant au quartier général qu'on eut connaissance de cet accident, le brave d'Hermance n'en ayant pas parlé plutôt; ce ne fut qu'en ce moment qu'il s'occupa de faire panser sa blessure.

Peu de tems après le marquis de Tournon, autre officier de la suite du Duc Charles Em. I, renouvella ce noble exemple de courage et de sang-froid.

LE MARQUIS GUIRON VILLA.

(*1657*).

Guiron fils du célèbre Gui et petit-fils de N. N. Villa marquis de Ciliano, fit revivre dans sa personne toutes les grandes qualités de son père et de son aïeul.

En 1657 aux premiers jours de juillet, les troupes de France et de Savoie réunies sous le commandement général du Duc de Modène avaient mis le siége devant Alexandrie, place comprise alors dans la Lombardie espagnole et regardée dès cette époque comme une de plus importantes de la haute Italie.

Le 24 juillet la garnison ayant fait une sortie, Guiron chargé du commandement des troupes de Savoie s'avança contr'elle, à la tête de 150 chevaux, de quelques officiers volontaires, et d'une compagnie de troupes légères sous les ordres du Comte de Verrue. Un coup de feu emporta à ses côtés le comte Volpe son maréchal de camp. Un coup de mousquet tua son cheval sous lui.

Le Marquis combattant dès lors à pied s'engagea dans le plus fort de la mêlée, et se portant partout où le danger était plus grand, fit si bien que l'ennemi repoussé, fut obligé de rentrer dans la place.

Le 8 août suivant, Guiron alla visiter un fourneau de mine pour reconnaître la place qu'il devait faire prendre par ses troupes, aussitôt que la mine aurait joué.

Il s'occupait tranquillement de cette reconnaissance, lorsqu'il fut atteint d'une balle, qui lui ayant traversé la joue gauche et fracassé les dents, lui resta enfoncée dans la bouche.

Son sang coulait en abondance, il fut obligé de se retirer pour se faire panser. Mais rentré dans ses

quartiers, ne pouvant plus faire comprendre ce qu'il voulait dire à cause de sa blessure, il voulut qu'avant tout on lui apportât une plume et de l'encre, et donna ainsi par écrit les ordres que la circonstance exigeait.

(Gualdo Priorato. Storia di Leopoldo Cesare lib. 3, vol. 1, pag. 218 e seg.).

LE CAPITAINE PALIERÈS.

Pendant les troubles de la Régence en Piémont (1639) le Duc de Longueville qui commandait les troupes de France et de Savoie attachées au parti de Madame Royale, ayant été prévenu que les fortifications de Coni, où le cardinal Maurice, beau-frère de la Régente, venait de se transporter, étaient en fort mauvais état, forma le projet de se rendre maître de cette place.

Trois escadrons partis de Mondovi (le 20 juillet) sous les ordres du marquis Villa et commandés par le colonel Monte, devaient s'approcher de Coni du côté de Notre Dame dell'Olmo.

Le Duc de Longueville suivi d'un corps de troupes considérable devait arriver lui-même le 22, du côté de la Stura, et faire sa jonction avec ces trois escadrons.

Dans ces circonstances, si l'ennemi parvenait à empêcher l'entrée du convoi de poudres, qui devait arriver de Menton, la résistance ne pouvait se prolonger malgré la résolution et la bravoure éprouvées des défenseurs.

Le capitaine Palierès, gentilhomme de Coni attaché au parti des Princes, connu par sa vaillance, fut commandé pour aller au-devant de ce convoi, et chargé de l'escorter avec une compagnie d'arquebusiers. Dès qu'il l'eut rencontré il s'attacha à son escorte, et il se trouvait

déjà fort proche de la place, lorsqu'un détachement des troupes de Longueville arriva et se mit en mesure de l'attaquer.

Palierès sans se laisser intimider par la supériorité des forces de l'ennemi, faisant continuer la marche du convoi, n'hésita pas à prendre l'offensive et se porta lui-même au-devant de l'ennemi.

Un engagement des plus chauds eut lieu. Les troupes de Longueville cherchèrent vainement par toutes sortes de moyens à empêcher le convoi, d'arriver au lieu de sa destination.

Palierès manœuvrant avec autant d'habileté que de courage, rendit tous les efforts de l'ennemi inutiles. Il fit si bien que pendant ce temps le convoi continuant sa marche, arriva tout près de la place où il fut reconnu au signal convenu d'un petit drapeau rouge.

Les assiégés firent une sortie et dans ce moment là même le convoi fut introduit dans Coni. Le convoi entré, Palierès battant en retraite, acheva son beau mouvement. L'ennemi qui vit le but de son opération manqué, prit aussi le parti de se retirer.

(Dal Gioffredo, Storia delle Alpi Marittime, vol. 6, pag. 518).

PERRACCHIO

Mineur Piémontais.

Les Français et les Piémontais réunis assiégeaient la ville de Valence sur le Pô (en 1656).

Un mineur piémontais nommé Perracchio s'était fait remarquer dès le commencement du siége par son intelligence et par son sang-froid.

La direction d'une partie des travaux des mines lui avait été confiée.

Un jour que l'ennemi avait pénétré dans la galerie où Perracchio se trouvait à la tête de quelques travailleurs, ceux-ci saisis de frayeur prirent la fuite et abandonnèrent le brave Perracchio à la merci des Espagnols.

Resolu de périr plutôt que d'abandonner son poste, Perracchio se mit dans l'attitude d'une résistance dont il était loin d'espérer le succès.

Cependant sa contenance en impose à l'ennemi. Celui-ci n'avance qu'avec précaution et lenteur. Perracchio qui semble se multiplier employe toute sorte de moyens pour faire croire qu'il n'est pas seul. En ce moment il est blessé, il tombe. L'ennemi va se saisir de sa personne. Mais les assiégeans qui se sont enfin décidés à lui apporter du secours, arrivent assez à temps pour le delivrer. On l'emporte.

On ignore si l'intrépide Perracchio succomba à sa blessure.

LE COLONEL ARBORIO.

(*1668*).

Le marquis Villa, Général au service de Savoie, avait été chargé par le Sénat de Venise du commandement des troupes destinées en 1668 à porter la guerre contre les Turcs sur les côtes de la Dalmatie et dans les îles de l'Archipel.

Deux régiments d'infanterie avaient été envoyés par le Duc de Savoie au secours de la République, et un grand nombre de jeunes seigneurs piémontais avaient marché à la suite de ce corps, comme volontaires.

L'histoire du siége mémorable de Candie a légué à l'admiration de la postérité le nom de quelques-uns de

ces braves parmi lesquels se trouvaient un capitaine Virle, un comte de Lagnasco, un comte de Saluces, un chevalier Asinari, un chevalier de Briqueras, un chevalier de Lavrian, un chevalier de Charbonneau, et enfin le colonel Arborio auquel appartient le trait suivant.

Depuis long-temps ce guerrier entreprenant visait à l'exécution de quelque hardi coup de main.

Dans la nuit du 20 au 21 mai, il se met à la tête de 50 grenadiers et marche dans le plus grand silence vers les avant-postes ennemis qu'il se propose de surprendre.

Les Turcs surpris n'opposent, en effet, qu'une bien faible résistance. Arborio profitant de la terreur qui les saisit, se porte en avant, pousse l'épée dans les reins tout ce qui se présente et en fait un carnage épouvantable.

Mais dans la chaleur de sa poursuite, Arborio ne s'aperçoit pas qu'il est aux pieds des retranchements derrière lesquels l'armée turque est campée. Au bruit de cette agression inattendue, les Turcs sortent de leur camp. Leurs forces sont immenses. Arborio reconnait alors le danger auquel il s'est si imprudemment exposé et se décide à revenir sur ses pas.

Il commence sa retraite dans le meilleur ordre possible; arrêtant les ennemis à chaque instant, il leur dispute pied à pied le terrain qu'il est forcé de leur céder.

Cependant quand le jour commence à poindre, l'ennemi, reconnaissant la supériorité de ses forces, est au moment d'accabler cet intrépide Arborio, mais il se trouve heureusement arrivé sous les murs de Candie, et la garnison faisant une sortie fort à propos lui fournit le moyen de se mettre en sûreté.

LE BARON DE VALLAISE, Major,

ET UN OFFICIER

du Régiment aux Gardes.

En 1706, au siége de Turin durant lequel les bourgeois rivalisèrent si honorablement de courage et de dévouement avec la garnison, les officiers et les soldats du régiment aux Gardes se firent particulièrement remarquer par des traits nombreux d'une bravoure extraordinaire.

Les fréquentes sorties des assiégés fournissaient souvent aux plus entreprenants l'occasion de se montrer avec éclat.

Le soir du 31 août, un des officiers du régiment aux Gardes (le nom n'en est malheureusement pas connu) ayant eu la main droite emportée, il ressaisit tranquillement son arme de la main gauche et il continua à se battre, jusqu'à ce que frappé d'un coup de feu dans la tête, il tomba mort au milieu des ennemis.

Le Baron de Vallaise, major au même Régiment, eut aussi une main emportée dans le plus chaud de la mêlée. Il rentra, peu de moments après, dans la citadelle avec le reste des braves, à la tête desquels il avait si vaillamment combattu ; le Général Daun accourant au-devant de lui, et louant sa brillante conduite, lui exprima ses regrêts sur la perte qu'il venait de faire.

Le bonheur d'avoir fait mon devoir, répondit tranquillement l'intrépide Vallaise, *surpasse bien le regrêt de la perte d'une main.*

LE COMTE PHILIPPE FERRERO DE LA MARMORA.

A l'affaire de Campo Santo en 1743, le jeune comte Philippe de La Marmora venait de combattre vaillamment à la tête d'une compagnie de Dragons qui avait été entièrement détruite. Entouré de morts et de blessés ce jeune guerrier s'avisa de faire seul sa retraite devant l'ennemi qui s'avançait sur lui.

Voyant un fusil, il s'en empare, s'éloigne de quelques pas, se met auprès d'un arbre et charge son arme; au moment d'être attaqué par quelques cavaliers français, il leur crie: *le premier qui s'avance est mort*, et lâche son coup de fusil. Les cavaliers tournent bride. La Marmora charge de nouveau son arme, se remet en marche, gagne du terrain et se prépare à soutenir une nouvelle attaque, en cas qu'il soit poursuivi, comme il l'est en effet.

Cette attaque est repoussée avec le même succès que la première. Il se retire encore faisant toujours la même contenance. Un cavalier alors s'avance seul vers lui, poussant son cheval au grand galop. Mais La Marmora l'attend comme les précédens à couvert d'un arbre, et quand il le voit à peu de pas, il élève la voix et d'un ton de commandement, il lui crie: *arrêtes, ou tu es mort.* Son ton en impose au cavalier qui s'arrête en effet. Bientôt il lui fait un second commandement, *pied à terre*, et enfin un troisième: *quitte ton cheval et retire toi!*

On eut dit qu'il commandait l'exercice sur la place d'armes. Il donna enfin congé à son adversaire en lui disant, *je te donne la vie.* Quand le cavalier se fut éloigné, le comte s'approcha du cheval, s'en saisit, le monta et acheva ainsi son étrange et glorieuse retraite.

BORELLA

Major de place au fort de Demonte.

(1743).

Vers la fin de la campagne de 1743, les Français avaient mis le siége devant le fort de Demonte.

La tranchée était ouverte; de part et d'autre on faisait ses dispositions, l'ennemi pour y entrer, et les assiégés pour leur opposer une honorable résistance.

Malheureusement par une de ces imprévoyances dont l'exemple n'est pas si rare dans les places de guerre, et surtout dans celles des montagnes, les magasins de fourages et de graisses se trouvaient placés tout près d'un magasin de poudre.

Il est inutile de dire à combien d'inconvénients cette proximité peut donner lieu, et combien l'allarme fut grande dans la place lorsqu'un incendie vint à se manifester dans le magasin des graisses.

Toutes les mesures prises d'abord pour éteindre le feu étant devenues inutiles, ce qui devint l'objet des sollicitudes générales fut d'empêcher au moins qu'il se communiquât au magasin des poudres.

Le commandant, brave homme, mais irrésolu, hésita d'abord sur le parti qu'il prendrait. Regardant une grande catastrophe comme inévitable, poussé d'ailleurs par les cris des soldats qui s'étaient portés en foule à la porte du fort pour baisser le pont et sortir de la place, il finit par approuver et prendre lui-même cette résolution. Sorti du fort, il alla lui et sa troupe se rendre prisonniers aux assiégeans aussi ravis qu'étonnés de cette aventure. Mais ceux-ci tout satisfaits qu'ils étaient d'une capture qui leur avait coûté si peu de peine, n'osaient pas non plus pénétrer eux-mêmes dans la place.

Sur ces entrefaites et au milieu de l'alarme et du désórdre général, Borella major de la place s'occupait avec un admirable sang-froid et avec un calme imperturbable des moyens d'éviter, s'il était possible, un danger qu'on devait croire imminent; il fit si bien, qu'aidé par le petit nombre de soldats qu'il était parvenu à retenir auprès de lui, il parvint peu-à-peu et avec des efforts inouis à dominer l'incendie des fourages et empêcher la communication du feu aux lieux voisins.

Malheureusement tant de courage et tant de sang-froid étaient devenus infructueux pour sauver le fort.

Après plusieurs heures d'attente et d'hésitation, l'ennemi pleinement rassuré sur les suites de l'accident qui venait de le rendre maître de la place sans aucun effort de sa part, se décida à y entrer, accordant à l'intrépide Major, avec des éloges bien mérités, la plus honorable capitulation.

(D'Agliano Mem. pag. 164 e seg.)

LE COMTE MAURICE MAZETTI DE FRINCO

(1744).

Le comte Maurice Mazetti de Frinco combattit vaillamment sous les murs de Coni, à la journée de Notre Dame de l'Orme.

Un boulet de canon lui ayant emporté une cuisse, il fut obligé de se retirer, et demanda à être transporté dans la ville de Fossano, où le régiment dont il faisait partie avait eu ses derniers quartiers.

A peine entrait-il dans la ville qu'il vit au loin sur un balcon la comtesse de Saint Paul, qui lui

avait fait, peu de temps auparavant, l'accueil le plus obligeant.

Passant devant sa porte, il fit arrêter son brancard, et se tournant envers cette dame et la saluant respectueusement, il lui dit: *Madame, vous voyez que je vais mourir; mais je n'en suis pas moins votre serviteur reconnaissant, et très-empressé de vous le dire.*

Marche, reprit-il ensuite s'adressant aux militaires qui le portaient.

Peu d'heures après ce brave expira.

NICOLAS QUAGLIA

Cadet d'Artillerie.

(*1744*).

Nicolas Quaglia, mort officier supérieur d'Artillerie, n'était encore que simple cadet dans ce corps, lorsqu'il se trouva enfermé dans Coni assiégé par les Français en 1744; poussé par le désir de se distinguer, il sollicita instamment de ses supérieurs une destination qui le mit à portée de faire connaître son dévouement.

Destiné au service des contremines, il s'y livra avec une ardeur qui justifia l'honneur qu'on lui avait fait.

Le 18 octobre une mine, que les ennemis avaient fait jouer, éclata si près de lui, qu'il se trouva enterré sous les terres soulevées, et il y aurait infailliblement péri, si quelques soldats accourus au bruit, ne se fussent aussitôt employés à déblayer les terres et à sauver l'intrépide cadet.

On travaillait encore à cette opération, et déjà on était parvenu à mettre la tête du jeune homme à dé-

couvert, lorsqu'un des travailleurs fut frappé d'un boulet de canon qui lui emporta le bras.

Ce fut vers ce malheureux canonnier que durent se tourner toute l'attention et tous les soins de ses camarades.

D'un autre côté l'ennemi qui avait remarqué quelque mouvement dans l'endroit où cet accident avait eu lieu, s'y portait en force.

Heureusement la première attaque fut repoussée, et on eut le temps de revenir au secours du pauvre cadet qui s'était trouvé d'autant plus mal dans la fosse où il était retenu, que dans l'opération qu'on avait faite pour le découvrir, il avait reçu par la maladresse d'un des travailleurs un coup de bêche sur la tête qui avait failli le tuer.

Au milieu de tant de souffrances pas une plainte ne sortit de la bouche de l'intrépide Quaglia.

Remis de sa blessure il ne faisait que rire de son aventure à laquelle il n'avait l'air d'attacher d'autre importance que celle que peut avoir un *événement en quelque sorte comique d'un côté*, disait-il, *et presque miraculeux de l'autre.*

LE CHEV. BENOIT-ESPRIT NICOLIS DE ROBILANT.

(*1744*).

Le chevalier Benoît-Esprit Nicolis De Robilant, mort commandant général du Génie, avait été reçu cadet d'artillerie au moment où s'ouvrait la guerre dite de la Pragmatique sanction.

Promu au grade d'officier, il se distingua particulièrement durant cette guerre, au siége de la Miran-

dole 1742, et à celui du château de Plaisance, ainsi qu'aux affaires de Campo Santo en 1743, et de Château-Dauphin en 1744.

Robilant se trouvait dans Coni au moment où les Français, décidés de renoncer au siége de cette place, commençaient à exécuter leur retraite par la vallée de la Stura.

Des milliers de paysans se mettant à leur poursuite, le jeune Robilant demanda et obtint de se joindre à eux.

On était arrivé à la hauteur du fort de Demonte, lorsqu'on s'aperçut que la garnison française qui en sortait pour se joindre aux troupes qui se retiraient de Coni, avait mis le feu aux principaux quartiers de la place.

L'incendie se communiquait rapidement. Il allait atteindre le magasin à poudre. Le jeune De Robilant qui reconnut le danger imminent, jeta un regard autour de lui, et vit qu'à peu de distance la campagne était couverte de peaux de moutons qui avaient été étendues sur le terrain par les bergers des alentours. Soudain il conçut l'idée heureuse de tirer parti de cette circonstance, et plein d'une ardeur sans égale, *mes enfans,* s'écrie-t-il, en s'adressant aux jeunes et courageux paysans qui l'entourent, *mes enfans, il faut vous charger de ces peaux, les tremper dans les eaux du canal qui coule ici tout près, et les porter vers le fort pour les jeter contre la porte du magasin que vous voyez là-bas.*

Sur cela mettant lui-même le premier la main à l'œuvre, il accourt avec sa troupe vers l'endroit indiqué et arrive à temps pour isoler en quelque sorte l'édifice menacé en couvrant la porte d'entrée avec des peaux trempées dans l'eau, qui deviennent ainsi un instrument de salut.

Le succès couronna l'œuvre.

Il est facile de s'imaginer les éloges qu'on prodigua au jeune De Robilant dont la prévoyance et le sang-froid avaient prévenu un évènement dont les conséquences auraient été si désastreuses.

LE SOUS-LIEUTENANT ARCASIO

(1793).

Dans la campagne de 1793, les troupes piémontaises avaient pris position au haut du col qui sépare la France du Piémont à l'extrémité de la vallée de la Stura. Elles avaient placé sur la gauche du col deux pièces d'artillerie destinées à porter des feux presque rasants sur la route que l'ennemi devait suivre pour arriver du côté de la France.

Le commandement de ces deux pièces fut confié au sous-lieutenant Arcasio qui, tout récemment sorti des écoles d'artillerie, faisait alors ses premières armes et sa première campagne.

Les troupes françaises voulant occuper le col, leur attaque fut poussée avec tant de vigueur, les Piémontais d'ailleurs avaient une telle infériorité de forces, que, après avoir échangé quelques coups de fusil, ils furent obligés de se retirer.

Ils firent leur retraite avec ordre, mais non pas de manière à empêcher l'ennemi de gagner les hauteurs et de les harceler continuellement pendant leur marche.

Le sous-lieutenant Arcasio n'avait reçu aucun ordre, et n'avait d'ailleurs appris que fort tard le mouvement rétrograde de l'infanterie. Il avait inutilement employé pendant quelque temps toutes les ressources de son arme pour arrêter la marche des Français au-dessus du col.

Voyant enfin l'inutilité de garder son poste depuis que l'ennemi avait cessé d'être à la portée de ses feux, il pensa que ce qui lui restait de mieux à faire, était de sauver, s'il était possible, les pièces qui lui étaient confiées, et de se mettre à son tour à battre en retraite.

L'ennemi qui marchait sur les hauteurs, mais qui craignait, à ce qu'il parait, quelque embuscade de la part des Piémontais, évitait de les poursuivre, se bornant à occuper successivement les crêtes de la montagne, à mesure que les Piémontais s'éloignaient. Ceux-ci eurent le temps de gagner ainsi le fort de Demonte, où ils entrèrent avant que l'ennemi se trouvât à portée de les en empêcher.

C'est alors que les deux pièces qui ne pouvaient arriver que bien plus tard, livrées à leurs propres moyens de défense, allaient se trouver dans une situation des plus fâcheuses.

Aussi l'ennemi commença-t-il à faire des dispositions pour les attaquer.

Arcasio n'en poursuivit pas moins sa marche avec un imperturbable sang-froid: de temps en temps, il avait soin de faire des haltes, cherchant à profiter des instants les plus favorables pour repousser les attaques; il ne cessa de gagner du terrain et de tenir l'ennemi hors de portée, jusqu'à ce qu'il pût rejoindre la partie des troupes qui s'étaient mises en surêté dans le fort.

Heureusement tant de courage et de sang-froid en imposèrent aux Français, qui ne parvinrent eux-mêmes sous les murs de Demonte, qu'après qu'Arcasio et sa brave troupe s'y furent retirés.

Les applaudissements et les marques d'honneur accueillirent ces braves à leur entrée dans le fort. Jusques-là on avait été si éloigné de s'attendre à ce succès, que le général autrichien Strassoldo avait déjà marqué,

dans son rapport, comme perdu le petit détachement et son chef.

Le jeune Arcasio nommé peu après Lieutenant, périt de la mort des braves dans la citadelle d'Alexandrie où l'explosion d'une casemate en 1800 l'enleva avec un nombre considérable de canonniers à l'estime de ses camarades et de ses nombreux amis.

(Extraits des notes Mss. du Général Capel.).

SAPPA

Capitaine d'Artillerie.

(1793).

En 1793, au moment où les troubles de la ville de Lyon faisaient concevoir aux partisans de l'ancienne Monarchie l'espoir que leurs efforts, jusqu'alors infructueux pour rétablir les Princes de la maison de Bourbon sur le trône, pourraient trouver dans ces troubles une occasion de provoquer de nouveau la coopération des puissances étrangères et en obtenir un appui décisif, les troupes du Roi de Sardaigne qui se trouvaient dans les vallées de Suse et d'Aoste, reçurent l'ordre de se porter en avant par le Moncenis et le petit St. Bernard, et d'y épier le moment favorable pour rentrer en possession non seulement des provinces de la Maurienne et de la Tarantaise, mais encore des autres parties de la Savoie qui avaient été militairement occupées par les troupes françaises, peu de temps auparavant.

On se rappelle quelle fut pour les infortunés Lyonnais la déplorable issue de cette levée de boucliers.

Nos troupes qui s'étaient d'abord avancées dans la

Tarantaise et dans la Maurienne, furent bientôt obligées de se replier vers les Alpes.

La première de ces opérations n'avait point éprouvé d'obstacle et avait été exécutée sans difficultés, mais il n'en fut pas de même de la seconde.

Pendant qu'une partie des troupes piémontaises parvenait à atteindre le sommet du Mont S. Bernard, une autre partie, celle qui s'était portée plus avant dans la vallée de l'Isère, était précédée par un corps ennemi qui manœuvrait de manière à lui couper la retraite.

Heureusement le capitaine Sappa, qui commandait deux pièces d'artillerie attachées à la division piémontaise, s'aperçut à temps de ce mouvement de l'ennemi. Jugeant qu'il y avait un moyen d'en éloigner le danger, il se mit soudain en mesure d'arrêter par ses feux l'ennemi qui s'avançait. Sans demander des ordres, ni en attendre, il suspendit sa marche, prit une position convenable, mit ses pièces en batterie et réalisa ainsi son dessein, qui ne tarda pas à être couronné du plus heureux résultat.

Le feu des pièces commandées par le capitaine luimême fut si habilement dirigé, que les ennemis battus par ces feux meurtriers, se voyant découverts, perdirent tout espoir de succès, et prirent le parti de la retraite.

La partie des troupes piémontaises, que cette belle manœuvre de l'habile et valeureux Sappa avait sauvé d'une catastrophe qu'elles devaient regarder comme inévitable, put alors continuer sa marche et l'achever tranquillement.

Sappa arrivé au quartier général reçut les éloges les plus flatteurs du Duc de Montferrat, qui commandait en chef la division des troupes de l'expédition, et qui en ayant rendu compte au Roi obtint pour ce capitaine la décoration des braves, qu'il avait si bien méritée.

(Tiré des notes Ms. du Général Capel.)

ALEXIS-EUGÈNE-LOUIS DE COSTA

officier au régiment des Grenadiers Royaux.

(*1794*).

Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré, avant de mettre sous leurs yeux un exemple d'honneur et de sang-froid digne de trouver place dans ce recueil, de rapporter un fragment de la lettre que le jeune homme que cet article concerne, écrivait à sa respectable mère peu de jours avant qu'elle dût répandre des larmes sur son tombeau.

Quoique le jeune homme dont il s'agit, eût été élevé au milieu de soins et d'une opulence qui lui assuraient les plus brillantes destinées dans une carrière civile, il préféra à tout le reste la gloire militaire et il s'engagea dans l'armée du Piémont contre la France révolutionnaire en 1792.

Eugène Costa n'était alors âgé que de 16 ans.

Nommé Sous-Lieutenant au régiment des Grenadiers Royaux, Eugène suivit son régiment dans la marche si désastreuse de l'armée piémontaise à travers les Alpes et arriva en Piémont, accompagné de son père qui, n'ayant pas voulu se séparer de l'objet de ses plus tendres soins, l'avait accompagné comme simple volontaire dans cette pénible traversée.

La campagne de 1793 s'était passée comme celle de l'année précédente sans évènements décisifs pour le Piémont. La campagne de 1794 s'ouvrait sous des auspices menaçants.

Le corps dont le jeune Costa faisait partie, était destiné à la défense de Nice. Le 25 avril il se trouvait au poste de la Saccarella attaqué par les Français.

C'est là, que ce jeune homme reçut la blessure

dont il est fait mention dans le fragment de lettre qui suit, d'où le lecteur pourra mieux connaître quelques détails du combat dont il s'agit.

« Ma chère Maman, j'ai été blessé à la jambe, comme » papa te l'aura appris. Je vais te raconter comment » l'affaire s'est passée. Le 25 avril les Français atta- » quèrent chaudement une redoute qui appuyait notre » droite. Elle était occupée par le Corps Franc, qui » repoussa vigoureusement l'ennemi. La nuit suivante, » nous attaquâmes à notre tour la montagne du *Pèlerin;* » l'expédition alla très-bien: nous prîmes ce poste; » mais à la pointe du jour, l'ennemi vint en force pour » le reprendre, ce qu'il fit après un combat très-chaud » de deux heures. Le reste de la journée fut assez tran- » quille; mais le 27, à l'aube du jour, l'ennemi at- » taqua tous les postes du Comté de Nice sur une éten- » due de vingt lieues. Mon bataillon se porta tout de » suite au secours d'une cime très-élevée, appelée *Sac-* » *carella*, où l'on avait construit deux *barracons* avec » un bout de retranchement. Nous vîmes delà la co- » lonne française, à une portée de fusil de notre poste » avancé, qui buvait et mangeait pour se préparer à » l'attaque.

» Ma compagnie fut mise de réserve, mais non à » l'abri. Au contraire on la mit à ventre découvert sur » le point le plus éminent. Nous commençâmes à être » fusillés assez vivement par l'ennemi, qui courut sur » nous à toutes jambes; et comme j'étais occupé à » ranger ma troupe, zac! j'attrape une balle dans la » jambe. Je regarde et je vois mon sang qui sortait à » gros bouillons de ma botte. Je fis trois ou quatre » pas vers papa, qui me soutint par dessous les bras, » et tout de suite on me porta au camp où je fus pansé....

» Adieu, ma bonne maman, ne t'inquiète pas sur mon » compte.

» Adieu, porte-toi bien.

» Ton affectionné fils Eugène. »

Nos lecteurs peuvent juger par le style de cette lettre, si le sang-froid du jeune homme qui la rédigeait dans un moment si proche de sa dernière heure n'était pas aussi honorable pour lui que le courage qu'il venait de montrer dans cette action décrite par lui-même avec tant d'exactitude et de précision.

(De Maistre, Lettres et opuscules inédits. Tome 2, pag. 41).

LE CHEV. LOUIS BONGIOVANNI DE CASTELBORGO.

(1795).

Le chev. Louis Bongiovanni de Castelborgo mort Gouverneur de Gênes en 1834, se fit remarquer fort jeune encore par un courage et un sang-froid qui ne se démentirent jamais dans le cours de sa longue et honorable carrière militaire.

Dans la guerre du Piémont contre la France en 1795, les Français se rendirent maîtres de Loano dans la rivière de Gênes, et les troupes austro-sardes furent obligées de se retirer devant un ennemi beaucoup plus nombreux. Le chevalier de Castelborgo alors major d'infanterie fut chargé de couvrir la retraite avec un bataillon de grenadiers piémontais, deux compagnies de Croates et un corps de milice du pays.

Castelborgo prit position à Petra Degna au-dessus de Garessio. L'ennemi fort de 3|m hommes ne tarda pas à l'attaquer.

Les premières attaques furent repoussées; mais l'ennemi ne cessa de revenir à la charge. A midi la lutte

durait encore. Elle avait commencé à trois heures du matin.

Le Général Colli, qui commandait les troupes dont Castelborgo couvrait le mouvement, avait d'abord fait une halte pour voir s'il était possible d'arrêter les progrès des Français; mais voyant l'obstination de ceux-ci, et connaissant d'ailleurs la supériorité de leurs forces, il se décida à continuer sa retraite, et fit dire à Castelborgo de penser à en faire autant.

Castelborgo plein de confiance dans les braves qu'il commandait crut pouvoir prendre sur lui de ne pas obtempérer. Tenant bon contre deux nouvelles attaques, il s'aperçut que l'ennemi commençait à se rebuter d'une résistance à laquelle il ne s'était probablement pas attendu; en effet les Français qui avaient fait des pertes considérables, désespérant de venir à bout de leur entreprise, se décidèrent enfin à se retirer.

La gloire de la journée resta tout entière à l'intrépide Major piémontais et aux braves de son détachement.

Quelques années après, Castelborgo reçut pour prix de sa belle conduite dans cette circonstance la décoration de l'ordre du Mérite Militaire de Savoie.

(V. Biografia di S. E. il cavaliere Ludovico Bongiovanni di Castelborgo).

MINEURS PIÉMONTAIS

À DÉMONTE.

Le traité de 1796 qui mit fin à la guerre que le Roi de Sardaigne avait soutenue pendant quatre ans contre la France portait qu'un certain nombre de places-fortes du Piémont seraient démantelées et rasées.

Les Gouverneurs de ces places reçurent du Ministre l'ordre de fournir des ouvriers aux mineurs français chargés de la démolition; parceque les Piémontais se portaient avec répugnance à cette opération, quoiqu'ils fussent intéressés à la voir terminée le plus vite possible, pour être délivrés de la présence incommode des étrangers.

Comme on travaillait à la démolition du fort de Démonte, il arriva un jour que des fourneaux de mine tardèrent à jouer (c'était le dernier jour de cette œuvre de destruction). Les mineurs français se tenaient prudemment à l'écart. *Ne vaudrait-il pas mieux*, dit un des ouvriers piémontais, *que nous allassions voir de plus près ce qui se passe? Et le danger?* reprit un de ses camarades. *Le danger? Ne sommes nous pas Piémontais?* réplique le premier. A ces mots tous se mettent à la course se disputant l'honneur d'arriver le premier.

Aussitôt les communications qui avaient manqué furent rétablies.

Les Français ne purent s'empêcher d'admirer ce trait d'une intrépidité qui, mis à part son motif, aurait dû être qualifiée de témérité.

UN SOLDAT DU TRAIN (Piémontais).

(*1805*).

Masséna après avoir poursuivi l'Archiduc Charles jusqu'au-delà du Tagliamento, fut obligé de repasser ce fleuve et de s'arrêter sur sa rive droite.

Pendant la marche une grenade tomba tout près d'un caisson rempli de cartouches.

On s'imagine facilement tous les désastres qui auraient été la suite d'un pareille accident si l'explosion avait eu lieu.

Un jeune soldat de l'escorte accourt, porte la main à la grenade, étouffe l'étoupille et retourne ensuite tranquillement à sa place, comme si rien n'eût été.

Cet intrépide jeune homme était piémontais, simple soldat du train.

Son nom n'a malheureusement pas été conservé par les historiens du temps.

ROSSETTI Canonnier.

Sur la fin du mois de novembre 1808, l'armée espagnole, forte de 15|m. hommes environ, marchait sur Barcellone, pour en faire l'investissement.

Une partie de l'armée française, dans laquelle se trouvaient compris quelques Corps italiens, tant de la Lombardie que du Piémont, était accourue pour défendre les approches de cette place.

De nombreux engagemens avaient eu lieu dans le cours de cette marche, et les Corps italiens dont nous venons de parler avaient eu de fréquentes occasions de se faire remarquer par des traits brillans de courage.

Un canonnier piémontais entr'autres, nommé Rossetti, avait excité par son sang-froid l'admiration générale.

Après un combat sanglant et obstiné, l'infanterie française se retirait lentement et en bon ordre, mais elle avait dû renoncer à emmener l'artillerie, presque toutes les pièces ayant été mises hors de service, et les canonniers tués ou blessés.

Un seul était resté débout à côté de son canon, qu'il avait formé le dessein de sauver.

Pour cela il se mit à défaire les harnais des chevaux tués durant l'action. Les balles de l'ennemi ne

cessaient de pleuvoir autour de lui. Rossetti qui ne s'en inquiétait nullement continua son opération et l'acheva, avec l'aide de quelques fantassins qui s'empressèrent de le seconder dans son entreprise.

La pièce trainée par ces braves, Rossetti à leur tête, arriva en même tems que l'infanterie à l'endroit où celle-ci prit position pour disputer de nouveau le terrain à l'ennemi. Le feu recommença, l'ennemi fut repoussé, et le triomphe du brave Rossetti complet.

(Vaccani, vol. 2. ed. in-12, pag. 333).

LE COMTE JOSEPH DE GIFLENGA.

(1811).

Des vicissitudes extrêmement variées dans la carrière militaire du comte Giflenga portèrent cet officier distingué à passer du service de France à celui du Royaume d'Italie récemment constitué (1805). Il se ménagea par là la destination infiniment honorable qui l'attacha au quartier général du Vice-roi.

Colonel aide-de-camp de ce Prince il fut appelé dans le mois de mars 1811, au commandement des troupes qui devaient faire partie de l'expédition de la division navale franco-italienne, sur l'île de Lissa, expédition confiée au commandement du capitaine de vaisseau Dubourdieu.

L'insuccès de cette expédition qui mit malheureusement à découvert le peu de clairvoyance autant que la bravoure inconsidérée de ce capitaine, fournit au colonel Giflenga l'occasion de se signaler par son grand sang-froid, et par une intelligence du service d'autant plus remarquable que c'était la première fois qu'il se trouvait dans le cas de commander sur mer.

Dubourdieu avait imprudemment engagé un combat inégal d'une seule de ses corvettes contre trois navires anglais; il venait d'être tué. Le lieutenant de vaisseau qui lui avait succédé dans le commandement, avait subi le même sort.

L'expédition était absolument manquée. Tout l'avantage était resté à l'ennemi.

Ce fut en ce moment que le commandement, dévolu au colonel aide-de-camp commandant les troupes de débarquement, exigeait des dispositions propres à sauver non seulement les restes de ces mêmes troupes qui avaient si vaillamment combattu, mais les vaisseaux eux-mêmes, ainsi que l'honneur des uns et le matériel des autres.

Giflenga se retira devant l'anglais vainqueur, avec un ordre si parfait, et il ordonna avec un sang-froid si grand les dispositions qui le mirent à portée de reprendre terre dans l'île de Lissa, et à ôter par là tout moyen de lui nuire, que l'ennemi ne crut pas devoir pousser plus loin ses opérations, de crainte de compromettre la victoire qu'il venait de remporter.

Une justice éclatante fut rendue à Giflenga de la part du Vice-roi, et de Napoléon lui-même qui lui accorda des éloges et des distinctions.

CARRARA

Soldat de la Légion.

(*1815*).

Carrara simple dragon dans le régiment de la Reine, avait combattu avec courage dans les guerres du Pié-

mont avant que cette belle partie de l'Italie fût réunie à la France.

Après cette réunion, Carrara enrôlé dans l'armée française fit, comme simple soldat du 26e régiment des chasseurs à cheval, les guerres de l'Empire en Allemagne et dans le Nord.

Mais l'habitude de vivre loin de son pays, et de servir dans les rangs étrangers, n'altérèrent point les sentimens qui l'attachaient à sa patrie.

A peine le Piémont fut-il rentré sous la domination de ses anciens souverains, que Carrara de retour dans ses foyers reprit du service en s'enrôlant comme soldat dans la Légion italienne.

La guerre ayant recommencé peu après entre la France et le Piémont, les Piémontais marchèrent sur Grenoble (en 1815); Carrara fit partie des troupes qui prirent part à cette expédition.

Un combat des plus meurtriers eut lieu entre les Piémontais et les Français sous les murs de cette ville.

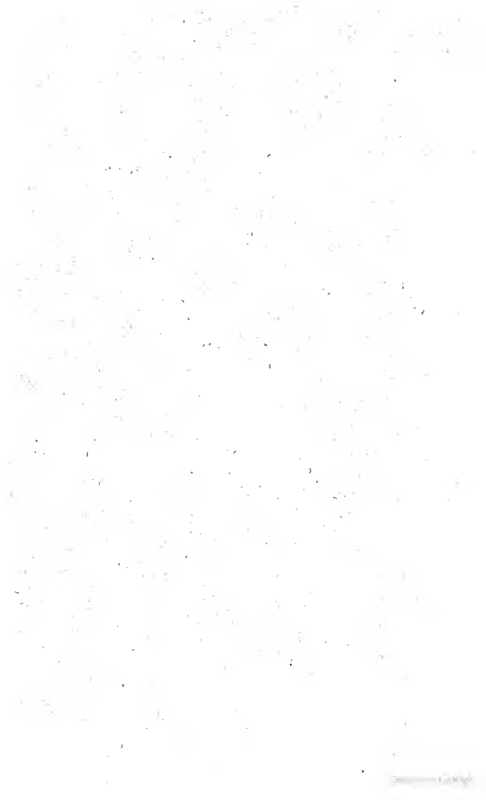
Dans la chaleur de l'action, Carrara eut une jambe cassée. Ses camarades se portant en avant, Carrara resté sur le terrain ne voulut pas abandonner son fusil malgré sa blessure; il continua à faire feu ne cessant de crier: *Vive le Roi, vive le Roi de Sardaigne!*

On arriva peu de temps après pour le panser. On reconnut la triste nécessité de l'amputation.

Bon courage, lui dirent les chirurgiens. *Faites seulement*, répondit Carrara.

On lui coupa la jambe sans que la moindre plainte ne sortît de sa bouche. *(Da nota particolare).*

PRÉSENCE D'ESPRIT.



RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

La Présence d'esprit suppose le Sang-froid, qui est un des titres les plus précieux à l'estime et à la considération des gens de guerre.

C'est uniquement sous ce dernier rapport que nous avons cru devoir faire de la Présence d'esprit le sujet d'un article spécial.

La Présence d'esprit, les traits et les saillies qu'elle inspire, constituent en quelque sorte un privilége éminemment propre à la nation française comme il l'était aux Athéniens.

Cependant les traits de Présence d'esprit n'ont pas manqué dans notre pays où le Sang-froid, qui en est en quelque sorte la source, forme un des caractères distinctifs de l'esprit national.

Seulement il est à regretter que notre histoire nous en ait conservé trop peu d'exemples.

Aussi le nombre de ceux que nous sommes parvenus à réunir est-il resté bien inférieur à celui que nous nous étions d'abord flattés de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

La Présence d'esprit n'est pas précisément une des vertus, ni même simplement une des habitudes vertueuses du guerrier, puisque les mouvements du cœur et de la sensibilité n'y ont point de part.

Mais ce n'est pas moins une qualité précieuse, une disposition de l'esprit extrêmement remarquable dans l'homme de guerre. En effet, celui qui en présence du danger peut prendre ou conserver une attitude qui laisse à sa raison toute sa liberté d'agir, ne peut manquer d'avoir une supériorité réelle sur celui qui serait dans une attitude contraire.

J'en appelle sur cela au témoignage de l'histoire et aux exemples de tous les temps. Voyez les anciens Grecs!

Frappes, mais écoute; — Je porte la peine de ma

mauvaise mine. Ces traits et quelques autres dont l'ancienne Grèce militaire n'a pas cru devoir dérober la connaissance à la postérité, sont la preuve que sur ce point les compatriotes de Thémistocle et de Phocion ne pensaient pas autrement que nous.

TRAITS HISTORIQUES.

PIERRE COMTE DE SAVOIE.

(*1263*).

Pierre Comte de Savoie, se présentant devant l'Empereur Richard pour recevoir l'investiture de quelques terres de ses États, portait des armes toutes couvertes de pierreries au côté droit et toutes luisantes d'acier au côté gauche.

L'Empereur surpris à la vue de cette étrange coutume, lui en demande l'explication : *Sire*, répond le Comte, *je suis ainsi mi-parti, pour montrer à Votre Majesté, que d'un côté je suis prêt à lui faire ma cour, que de l'autre je me tiens en état de me défendre contre ceux qui me voudraient enlever ce que j'ai acquis par les armes.*

(Guichenon).

EMMANUEL PHILIBERT

DUC DE SAVOIE.

Emmanuel Philibert n'était encore âgé que de dix ans, lorsqu'étant à Nice en 1538, il assistait à un conseil de guerre, où il s'agissait de délibérer sur la demande du Pape qui voulait que le château de cette ville fût remis pendant la durée du congrès entre les mains de Pierre Louis Farnese son neveu.

Les avis étaient partagés; d'un côté on voyait du danger à s'exposer au ressentiment du Pape chargé en ce moment de moyenner la paix. Mais de l'autre, il n'y avait pas moins de danger pour le Duc de Savoie à se dessaisir d'une place, qu'on n'était pas sûr de pouvoir récupérer par la force, si jamais on faisait difficulté de la rendre à la fin du congrès.

Un modèle de bois représentant le château se trouvait dans la salle où se tenait le conseil. Après de longs débats, on demanda l'avis du jeune Prince.

Messieurs, dit Emmanuel Philibert, *arrangeons cette affaire; n'avons nous pas deux châteaux? donnons celui-ci* (montrant le château en bois) *et gardons l'autre*.

Cette réponse spirituelle du jeune prince servit pour dicter la réponse que le conseil fit aux demandes du Pape.

La suite a prouvé que l'on se trouva bien de l'avoir suivie. *(Guichenon)*.

VICTOR AMÉDÉE II

DUC DE SAVOIE.

Victor Amédée II, Duc de Savoie, ensuite Roi de Sardaigne, était, dans Turin au moment où les Français y vinrent mettre le siége en 1706.

Le Maréchal De la Feuillade, avant de commencer le bombardement de la ville, fit offrir des passeports aux Princesses, et prier le Duc de faire signaler le quartier qu'il habitait pour n'y point jeter des bombes.

« Je remercie le Maréchal des passeports qu'il veut » bien m'offrir pour ma famille et pour moi, répondit » le Duc, mais ma famille n'en a pas besoin, j'ai » la Porte de Pô à ma disposition; quant à moi, mon

» quartier est sur les remparts de la citadelle; que
» Monsieur le Maréchal De la Feuillade ne se gêne
» point. »

MICHEL ANTOINE MARQUIS DE SALUCES.

(1525).

Michel Antoine Marquis de Saluces combattait vaillamment à côté de François I à la bataille de Pavie. Il y fût blessé d'un coup de sabre, qui avait menacé la tête du Roi.

Croyez vous, dit François I, *qu'un Roi de France ne sache pas parer les coups qu'on lui porte? Sire*, répondit le Marquis, *je crois, qu'il vaut mieux leur réserver l'honneur d'en porter.*

SPINOLA AMBROISE.

(1604).

Dans la guerre d'Espagne contre les Pays-Bas révoltés en 1576, le Roi Philippe III avait accordé le commandement général de ses troupes au marquis Ambroise Spinola. Le choix avait excité des murmures et provoqué des mouvements d'insubordination.

La fermeté d'Ambroise en imposa d'abord aux mutins et tout ne tarda pas à rentrer dans l'ordre. Ses dispositions, ses plans de siége constamment dirigés par lui-même, et surtout la prise d'Ostende (1604) ne tardèrent pas à lui faire prendre rang parmi les plus illustres Capitaines de son temps, si fécond en grands hommes de guerre.

Après la prise d'Ostende, Spinola dont tout le monde célébrait les glorieux exploits, quitta la Flandre pour se rendre à Madrid. Il passa par Paris, où Henri IV lui fit l'accueil le plus distingué. Lui parlant de ses entreprises militaires, ce Roi lui demanda quels étaient ses projets pour la campagne suivante, bien persuadé que le Marquis connaissant son alliance secrète avec le Prince Maurice son rival dans la campagne qui venait de se terminer, ne manquerait pas de dire tout le contraire de ce qu'il se proposait de faire.

Spinola, éventant le piége, exposa si exactement la manière dont il entendait se conduire dans la campagne suivante que le Roi de France et le Général Hollandais furent dupes de leurs défiances.

Hé bien, si les autres trompent en mentant, dit Henri IV à cette occasion en parlant de Spinola, *celui-ci au moins trompe en disant vrai!*

LE MARQUIS GUI VILLA.

(1648).

Le Marquis Gui Villa, qui était en même temps général des armées du Roi de France en Italie, et commandant des armées Pontificales dans la guerre contre l'Empereur et l'Espagne en 1641, vint sous Crémone au secours du Duc de Modène généralissime de l'armée française.

Faisant une reconnaissance autour de la place à côté de ce Prince il fut frappé d'un boulet de canon à la cuisse.

Ma reconnaissance est faite, dit-il en se tournant vers le Duc, *voilà ma dernière campagne.*

Il mourut, quelques momens après, le 23 août 1648 à l'âge de 60 ans.

(V. Gualdo vite di Capitani Illustri).

LE CHEVALIER TANA.

Le Prince Eugène de Savoie, à la tête de deux mille hommes, mit le siége devant Carmagnole, dans le mois de septembre de 1690.

Plusieurs officiers piémontais, et surtout parmi ceux qui appartenaient à la cour du Duc de Savoie, s'y firent remarquer par de fréquentes preuves d'un brillant courage.

On a conservé les noms de quelques-uns, tels que du marquis De La Roche d'Alèry, du marquis de Bagnasc, du comte de Collegno, du comte de Frinc, du chevalier Siméon et du chevalier Tana.

On rapporte de ce dernier le trait suivant.

Écuyer de S. A. R. le Duc Victor Amédée II qui voulut assister au siége dont il s'agit, Tana demanda à être relevé de son service de Cour pour faire le service de la tranchée.

Là, continuellement exposé au feu de l'ennemi, on ne cessait de lui donner des éloges sur le sang-froid qu'il faisait paraître.

A quoi il répondait: *est-ce que vous ne savez pas, que j'aime passionément la danse? C'est bien ici de la musique pour danser.*

LE COLONEL CORBAU.

Dans une des nombreuses attaques des Français devant Turin en 1706, un corps des troupes piémontaises qui défendaient une demi lune, fut forcé de l'abandonner, et de se retirer vers la place.

Comme la poursuite de l'ennemi était vive et que la résistance ne l'était pas moins, les deux troupes se trouvèrent bientôt mêlées, au point que les soldats se battaient corps à corps.

Le chevalier de Gattiera du régiment aux Gardes et le lieutenant Bottero du régiment de Montferrat venaient d'être tués. Le colonel Corbau enveloppé par les ennemis se vit au moment de tomber entre leurs mains. Pour se tirer de cette fâcheuse situation, il s'avisa d'un singulier stratagème.

Une compagnie de grenadiers ennemis poussait sa pointe vers la place dans l'espoir d'y entrer à la suite des Piémontais. Corbau profitant de l'ardeur inconsidérée des Français, se tourne tout-à-coup de leur côté, arrive à eux, se met à leur tête, et les excite à se porter en avant.

Il exécute ce mouvement d'une manière si adroite, et il fait si bien, qu'au moment où les Piémontais entrent dans la place, Corbau qui s'éloigne alors précipitamment de la troupe française, devant laquelle il a marché jusqu'alors, parvient à rejoindre les Piémontais et à entrer avec eux avant que l'ennemi ait pu y pénétrer.

RIGOLO (Génois)

Commandant d'Artillerie.

Le Duc de Noailles au siége de Gironne en 1711, visitant une batterie au milieu des boulets que faisaient pleuvoir les assiégés, demanda au commandant de l'artillerie, s'il entendait cette musique. *Jamais*, répondit Rigolo, *je ne prends garde à ceux qui viennent, je ne fais attention qu'à ceux qui vont.*

LE CAPITAINE HELLER

Suisse au service de Savoie

ET BOURGEOIS DE NICE.

L'Infant D. Philippe s'avançait à la tête de vingt mille hommes dans la nuit du 19 au 20 août 1744., pour forcer les retranchemens de Montalban proche de Nice sur mer, défendus par les troupes piémontaises.

On marchait depuis quelques minutes, lorsque la colonne du centre, accueillie par une vive fusillade, reçut l'ordre de s'arrêter: les autres colonnes en firent autant.

Trois compagnies de grenadiers sont aussitôt envoyées à la découverte. Des coups de fusil partent d'une ferme voisine, où un roulement continuel de tambours se fait entendre.

Les grenadiers attaquent la ferme. Comme les défenseurs font bonne contenance, on suppose qu'ils s'y trouvent en force, et pour en venir à bout le général fait amener un canon.

Le commandant du poste demande alors à capituler.

Il obtient les conditions les plus honorables et sort. Quel ne fut pas alors l'étonnement des Français lorsqu'ils virent paraître et defiler devant eux une poignée d'hommes, dont la plus part étaient des bourgeois qui avaient l'air d'être aussi étonnés du rôle qu'ils venaient de jouer, que des honneurs qu'on leur rendait!

Voici ce qui était arrivé.

Les propriétaires de la ferme, ignorant l'événement qui les attendait, s'y étaient rendus dans la journée pour une partie de chasse. Aux premiers mouvemens de l'ennemi le capitaine Heller s'était retiré dans cette ferme, et, se proposant de payer d'audace, avait engagé les bourgeois à rester. Dès ce moment ces hôtes involontaires s'étaient regardés comme intéressés à l'honneur de la défense, et s'y étaient en conséquence comportés comme on vient de voir.

PINTO

Officier du Génie.

Dans la mémorable défense de Coni en 1744, une fougasse, que les assiégés venaient de faire jouer contre les Français, avait produit une explosion si considérable et avait soulevé une si grande quantité de terre que le chevalier Pinto officier du Génie piémontais se trouva presque enseveli sous les décombres. De toutes parts on accourut au bruit de ce fâcheux accident. On donnait de vifs regrets à la perte du brave Pinto qu'on regardait comme mort. Tout-à-coup cet officier reparaît: *A la résurrection!* s'écrient les assistants: *Messieurs*, reprend tout tranquillement Pinto, *vous le voyez, c'est un tour de mon métier, il a bien réussi.*

Pinto est mort en 1788 commandant du Génie.

SPAGNOLETTI

cordonnier génois.

(1746).

Dans l'insurrection de la ville de Gênes contre les Autrichiens en 1746, un des chefs que le peuple s'était donné, était un simple cordonnier nommé Spagnoletti. Cet ouvrier montrait autant de courage que d'intelligence et de sang-froid

La veille du jour où il fut tué dans un des fréquens engagemens qui avaient lieu entre les bourgeois armés et les troupes impériales, un Marseillais demanda à Spagnoletti ce que ferait le peuple après qu'il aurait chassé les étrangers de la ville, et comment il s'y prendrait pour y régler les affaires du gouvernement.

« Nous? répondit Spagnoletti, nous laisserons le » gouvernement tel qu'il est: nous savons mieux com- » battre que les sénateurs; mais les sénateurs savent » mieux gouverner que nous! »

JEAN CARBONE

garçon de cabaret, génois.

(1746).

A l'occasion de l'insurrection de la ville de Gênes en 1746, un jeune garçon cabaretier, nommé Jean Carbone, avait combattu avec acharnement contre les Autrichiens qui gardaient la porte de S. Thomas, et était parvenu à se saisir des clefs de la porte.

Il venait d'être blessé et le sang coulait en abondance de sa blessure.

Maître des clefs, pour la possession desquelles il s'était si vaillamment battu, Carbone s'éloignait du lieu de la lutte, et accourait tout couvert de sang au palais du sénat.

Là il trouva les sénateurs assemblés et le Doge à leur tête.

Marchant droit à ce dernier: *Seigneur Doge*, lui dit-il, *voici les clefs dont nous sommes parvenus à nous emparer. Je vous les remets, que votre Seigneurie pense à les mieux garder à l'avenir.*

LE MARQUIS DE RIVAROL (Piémontais) au service de France.

Le Marquis de Rivarol, de la maison des comtes de S. Martin, en Piémont, maréchal de camp au service de France, ayant perdu une jambe à la guerre, portait une jambe de bois; mais il ne renonça pas pour cela à la profession des armes.

Quelques années plus tard, dans une action où il combattait vaillamment, un boulet de canon lui emporta sa jambe de bois au moment où il allait reconnaître un poste.

Le canon en veut à mes jambes, dit l'intrépide Maréchal, *mais cette fois c'est moi qui l'ai dupé; j'en ai une autre dans ma voiture.*

LE CHEVALIER MICHAUD

ET UN DÉTACHEMENT DU RÉGIMENT DE SAVOIE.

Dans la campagne de 1815 contre la France, un détachement du régiment de Savoie, commandé par le chev. Michaud, se trouvait aux avant-postes qui couvraient une chapelle dont on avait fait un magasin volant de poudres.

Comme les Français approchaient, Michaud crut devoir occuper la chapelle et s'y retrancher avec sa troupe.

Dès que l'on eut défait le toit, et pratiqué des crénelures dans le mur, on s'avisa, pour avoir une banquette, de monter sur des barils de poudre.

Dans ce moment un vieux sergent crut devoir prévenir le commandant du danger auquel il s'exposait s'il ne se conduisait pas avec toute la prudence possible.

Chut! camarade, reprit Michaud en entendant prononcer le mot danger: *tout le danger qu'on court ici, c'est de ne pas tenir l'ennemi en arrière.*

(Relation verbale de M. le comte De Sonnaz, général de la Brigade de Savoie).

ENRICHETTI

officier du régiment aux Gardes.

Enrichetti, militaire plein de sentimens de délicatesse et d'honneur, devait son avancement à son courage et à ses talens militaires.

En 1821, dans des circonstances extrêmement difficiles, on lui confia le commandement du détachement chargé de la garde du fort où le comte Pastoris de

Salugia, son ancien camarade, avait été enfermé comme prisonnier d'état.

Enrichetti, veillant à la sûreté du poste mis sous sa responsabilité, avait continuellement ses regards tournés du côté où Salugia, dont la finesse lui était connue, se tenant derrière une croisée, épiait le moment de s'évader. Salugia, s'en étant aperçu, lui dit, *qu'est-ce donc! que tu ne cesses de me regarder?*

Ho! tu te trompes, répondit Enrichelli; *je ne te regarde pas; mais je te garde.*

(Relation verbale de M. Mougny).

FORCE DE CARACTÈRE.

FERMETÉ.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Nous avons dit dans l'introduction au chapitre *Courage* qu'à la Force de caractère se rattache la *Longanimité*.

Par ce mot il ne faut pas entendre ici la vertu qui porte les hommes à souffrir patiemment, et par grandeur d'âme, les injures, sans pour cela se prévaloir d'aucun moyen de vengeance, mais bien plutôt cette persévérance à ne pas craindre les dangers et à surmonter les obstacles même fréquents qui entravent nos courageux desseins ou nos entreprises, et qui en contrarient ou qui en entravent l'accomplissement.

On voit par là que ce que nous allons rapporter au sujet de la *Fermeté d'âme*, et ce que nous dirons ensuite au sujet de la *Patience*, peut en grande partie s'appliquer à la *Longanimité*.

Persister dans un dessein formé, et ne pas se laisser

facilement ébranler dans les résolutions une fois prises, c'est ce qui s'appelle *Fermeté*.

Lorsque la Fermeté est habituelle dans une personne ou qu'elle n'est pas simplement une disposition qui se manifeste en elle par un trait isolé, on dit que la Fermeté est dans le caractère de cet individu; et c'est alors qu'elle forme et doit être regardée comme une des qualités les plus désirables dans l'homme de guerre.

La Fermeté n'est pas de l'obstination; car des considérations graves peuvent nous engager à revenir d'un parti pris. Y persister serait de l'obstination. En revenir est de la sagesse.

Ne délibérer qu'à bon escient; consulter sa raison avant de le faire; prendre l'avis de sages conseillers, si l'occasion s'en présente; écarter dans les cas difficiles l'influence de tout préjugé, de toute prévention, de toute passion, et même de toute considération étrangère à celle que comporte l'objet mis en délibération, est le plus sûr moyen d'éviter le besoin de revenir sur des décisions prises, et sur des partis arrêtés.

Par là il est facile de voir combien est grande l'erreur de ceux qui croyent que l'action de l'intelligence est nulle dans les déterminations.

Un esprit droit et juste est le plus propre à donner

de la solidité à nos résolutions, et il ne peut guères être douteux que l'on trouverait bien moins de difficultés à faire revenir d'un parti pris l'homme doué d'un caractère ferme qui l'aurait adopté sous l'influence d'une raison éclairée, que l'homme du même caractère qui l'aurait pris par l'impulsion seule d'une volonté, même la plus tenace, mais aveugle et irréfléchie.

Il ne serait pas moins faux de croire que la Fermeté, cette belle et précieuse qualité, est une vertu purement de raison.

La Fermeté tient à quelque chose de plus puissant et de plus élevé qu'une simple conception de l'esprit. Elle tient à la Force du caractère.

Un sentiment profond de la dignité de l'homme et la puissance de sa volonté, président à son développement.

Des dispositions naturelles, même physiques, peuvent aussi y avoir quelque part.

La Fermeté est une des qualités qui honorent le plus l'homme et surtout l'homme de guerre. Elle est souverainement désirable dans celui qui est appelé aux fonctions du commandement.

En effet, rien ne nuit davantage à l'exercice de l'autorité que la Versatilité, suite inévitable de la faiblesse de caractère.

Les chefs faibles de caractère peuvent facilement être reconnus à des indices qui ne trompent guères, lorsqu'on se trouve à portée de les observer de près.

On les reconnaît à un absolutisme de volonté qui s'allie le plus souvent avec le sentiment intime de leur impuissance à tenir ferme contre les difficultés. Il sont aussi tyranniques qu'ils sont pusillanimes.

On les reconnaît aussi à une certaine préoccupation affectée qui n'a d'autre but que celui même de couvrir leur nullité.

On les reconnaît également à la facilité qu'ils ont de varier, de modifier, de révoquer les dispositions arrêtées, parcequ'ils n'ont pas le courage de les soutenir.

On reconnaît enfin la faiblesse de caractère d'un chef à sa tendance à faire peser sur d'autres la responsabilité d'un insuccès, d'un revers qu'il attribue exclusivement à des fautes d'exécution.

Malheur aux inférieurs qui se trouvent dans le cas de dépendre de chefs tels que ceux que nous venons de décrire!

Jeunes militaires, un pareil malheur peut vous atteindre dans le cours de votre carrière. Préparez-vous à en écarter les suites, autant du moins que cela pourra dépendre de vous.

Ayez soin pour cela de vous occuper assidûment

à étudier le caractère de vos supérieurs, à en observer les errements, à en tirer des règles de conduite, à vous tenir constamment en garde contre tout danger de légèreté dans l'exécution des ordres qui vous seront donnés, à chercher enfin à bien saisir le sens de ces ordres et à demander au besoin les explications nécessaires.

Pour vous rendre moins pénibles toutes les contrariétés de la situation fâcheuse où vous pourriez vous trouver, ne négligez, dans votre conduite habituelle, rien de ce qui pourra vous attirer l'estime et la bienveillance de vos supérieurs, ainsi que la confiance de vos camarades.

Au jour de l'épreuve, si, par suite de fâcheux événements, votre réputation se trouve compromise, ou bien si la faute de votre chef vous est imputée, soyez assurés, que, dans l'opinion de l'armée, et surtout du corps auquel vous appartiendrez, les esprits se trouveront disposés à ne vous faire porter d'autre responsabilité que celle qui vous appartiendra réellement.

Le manque de Fermeté dont la source est le plus souvent dans la faiblesse du caractère, ne doit pas être, confondu avec un défaut qui en a jusqu'à un certain point l'apparence, et qui peut, dans certains

cas, en avoir aussi les inconvénients; je veux dire, l'irrésolution.

Ce défaut, extrêmement fâcheux dans un chef militaire, mais d'ailleurs bien moins dangereux que le manque de Fermeté, semble appartenir à une certaine disposition de l'esprit plutôt qu'au fond moral de l'homme dans lequel il se fait remarquer.

Aussi dès que l'incertitude cède à un parti, le chef d'abord irrésolu, mais qui a arrêté son plan, poursuit-il ordinairement son entreprise avec assez de résolution pour qu'on puisse compter qu'il n'en reviendra pas.

Il le fait même quelquefois avec une ardeur qui semble révéler la crainte secrette qu'il éprouve que le moindre retard dans l'exécution puisse compromettre le succès de son dessein.

Le défaut dont nous parlons (l'irrésolution) qui semble dépendre d'une disposition de l'esprit, paraît être le plus souvent la suite de l'habitude contractée de bonne heure de rechercher trop minutieusement, dans les circonstances des faits qu'on examine, les chances favorables ou contraires des projets que l'on forme, ou des desseins que l'on conçoit.

Une pareille habitude dispose l'esprit à une suspension de décision qui se change facilement, à la longue, en ce que nous avons appelé *irrésolution*.

Les esprits, cultivés par des maîtres excessivement réfléchis et méticuleux, sont plus particulièrement exposés à tomber dans ce défaut, qui n'est au fond que l'expression d'une excessive défiance de soi même, bien dangereuse dans la direction des affaires en général, mais surtout des affaires de la guerre.

Au reste il est vrai de dire que cette méfiance, qui exclut les inspirations du génie et qui écarte l'exécution soudaine des projets hardis ou hasardeux, n'empêche pas que dans les cas ordinaires, dans les réunions d'hommes habiles, les individus de la trempe de ceux dont nous parlons, n'expriment parfois les avis les plus propres à éloigner les grandes catastrophes qu'auraient pu amener des déterminations trop peu réfléchies.

En toutes choses, jeunes militaires, évitez les extrêmes.

L'excès de la prévoyance, soyez-en sûrs, peut avoir parfois des suites aussi funestes que la précipitation.

TRAITS HISTORIQUES.

FRANÇOIS DE SAVOIE-RACCONIS.

On sait quelle part eurent les galères de Savoie aux succès si importants de la célèbre bataille de Lépante (1571).

Sur une de ces galères, qui portait le nom de *Piémontaise*, se trouvait François de Savoie, fils de Philippe seigneur de Racconis.

Ce jeune Prince était page à la Cour d'Espagne lorsqu'il apprit que l'expédition, qui fut couronnée par la victoire de Lépante, devait avoir lieu.

Il sollicita vivement l'honneur d'en faire partie, et le Roi ainsi que le duc Em. Philibert y prêtèrent leur consentement.

Dans l'action dont nous venons de parler, ce jeune Prince avait été blessé au bras; il l'avait été à une jambe, et dans d'autres parties de son corps.

Néanmoins il n'y avait pas eu moyen de l'empêcher de continuer à se battre. Il perdait le sang en abondance. Il était dans toute l'ardeur de l'action, lorsqu'il fut de nouveau blessé au visage. Ce ne fut qu'alors que, dans l'impossibilité de continuer, on put réussir à le résoudre de quitter le champ de bataille. Peu de moments après ce jeune Prince mourut.

(Cambiano di Ruffia, pag. 228 ms.)

VICTOR AMÉDÉE II

DUC DE SAVOIE.

Victor Amédée assistait aux travaux que son armée faisait en 1705 sur la rive gauche du Pô à la hauteur de Crescentino, pour conserver la liberté des communications entre le camp, placé devant cette ville, et le fort placé sur la colline de Verrue de l'autre côté du fleuve.

Le Duc prenait part aux fréquents engagements qui avaient lieu entre les troupes françaises et les siennes. Ses sollicitudes étaient à cet égard si vives, que s'exposant à toute sorte de dangers, il faillit non seulement à y perdre la santé, mais même la vie.

On remarqua que ce fut à l'occasion de ces travaux que les cheveux lui blanchirent en une nuit, changement qu'il cacha par la suite au moyen d'une perruque.

DES TROUPES D'ENFANS CROISÉS

de la ville d'Asti en Piémont.

(*1212*).

Le zèle de la religion et l'amour de l'humanité entrainaient dans les champs de la Palestine la fleur des chevaliers chrétiens.

C'est surtout en France qu'avait d'abord éclaté l'enthousiasme des croisades.

De là il s'était répandu dans le reste de l'Europe; et la partie septentrionale de l'Italie ne fut pas la dernière à en ressentir l'influence de la manière la plus marquée.

Le marquis de Monferrat figura souvent à la tête de ces expéditions aventureuses, et il n'est presque point de maison illustre en Piémont qui n'ait conservé le souvenir de quelqu'un de ses membres dont les actions plus ou moins brillantes ne se rattachent à cette époque si féconde en exploits guerriers.

C'est au milieu de cette étonnante crise européenne que la ville d'Asti donna (en 1227) un des exemples les plus extraordinaires de l'intérêt qu'elle attachait aux succès de ces expéditions.

Vaste et populeuse, cette ancienne ville était habitée par une noblesse que le commerce d'Orient surtout avait rendue riche et puissante.

Trois cents chevaux et mille hommes d'infanterie marchèrent avec la bannière de cette république, sous le commandement de Frédéric comte de Biandrate et de Georges marquis de Cève. Albert Solar, Frédéric Asinari, Emmanuel Alfieri, André Ricci, Jacques Incisa furent du nombre des chefs de l'expédition.

On sait quelle désastreuse influence les fatigues, la faim et la misère exercèrent sur cette multitude d'hommes qu'un sentiment irréfléchi de piété et d'honneur poussait vers ces régions lontaines.

A la suite des guerriers que nous venons de nommer marcha aussi une troupe de 200 enfans, tous appartenants aux plus nobles familles d'Asti, et qui avaient pour chefs particuliers Hercule Costa et Jacques Palaveno.

On avait eu plusieurs fois l'occasion d'admirer la patience et la résignation des intrépides Croisés, mais c'était surtout le dévouement de cet essaim de jeunes victimes, vouées, pour ainsi dire, dès l'enfance à une destruction si précoce et malheureusement inévitable, qui formait l'objet de l'intérêt le plus général.

Les historiens ont remarqué qu'un seul des vieux

chevaliers astesans, dans un accès de désespoir, eut la faiblesse de renoncer à la foi de ses pères, et que déchu par là de sa qualité de noble, il ne put jamais se faire réhabiliter, quelque glorieux que fussent les hauts-faits par lesquels il se signala par la suite.

Dans cette courageuse troupe d'enfans dont nous venons de parler, pas un seul ne donna l'exemple de l'apostasie, ni même du découragement.

Vivant sous la direction de leurs chefs, se livrant tour à tour aux exercices de la guerre et à ceux de la piété, tous les matins réunis en prière aux pieds des autels, ils offraient au Tout-puissant le sacrifice de leur innocente vie qu'ils exposaient tous à l'envi durant le jour.

La plûpart périrent sur le sol étranger, avant d'avoir, pour ainsi dire, connu celui qui les avait vu naître.

Dans le petit nombre de ceux qui survécurent, l'histoire rappelle plus particulièrement avec honneur le nom de deux des chefs, Jacques Pallaveno, qui mérita quelques années après de figurer parmi les héros de la guerre sainte à la tête d'une des divisions de l'armée des Croisés en Syrie, et celui de De Garetti dont on ignore la fin, mais qui prit part aux vicissitudes de sa ville natale, et ne mourut que long-temps après.

(V. Hist. d'Asti et Michaud vol. 3, p. 377).

DORIA GAMBA (Génois).

(1298).

Doria Gamba qui commandait la flotte de Gênes dans la guerre de cette république contre les Vénitiens en 1298, venait de gagner devant Corcyre une bataille qui était en quelque sorte décisive pour les armes génoises.

On vint lui rapporter en ce moment que son fils avait péri dans l'action. *Qu'on le jette à la mer,* répondit Doria d'un ton calme et assuré; *c'est une noble sépulture pour celui qui meurt vainqueur en combattant pour sa patrie.*

CHRISTOPHE COLOMB.

(*1501*).

Christophe Colomb venait de découvrir le *Nouveau monde.* L'annonce de ce grand évènement arriva à Madrid en même temps que la nouvelle d'une insurrection qui avait éclaté dans les troupes espagnoles commandées par ce grand homme.

L'impression que fit le succès glorieux du navigateur ligurien ne put pas contrebalancer l'effet désastreux des calomnies que ses ennemis s'étaient efforcés d'accréditer contre lui à la cour du roi Ferdinand.

Colomb fut rappelé.

Le commandant chargé de le remplacer, ordonna qu'il fût mis dans les fers, en attendant qu'il pût être transporté en Espagne.

Lorsque la flotte fut prête à mettre à la voile, on vint prendre Colomb dans sa prison pour l'accompagner à bord.

Déjà il était descendu; mais le capitaine, lui témoignant beaucoup d'égards et de respect, ne voulait pas permettre qu'il reprît les fers qu'on lui avait d'abord ôtés à sa sortie de la prison.

Non, dit le héros, *on me les avait mis par ordre du Roi, je ne les quitterai que par son ordre*: sur cela, comme personne de l'équipage n'osait porter les mains sur lui, il prit les fers de ses propres mains et se les attacha lui-même aux pieds.

DES FEMMES DE CONI.

LA COMTESSE DE LUZERNE

femme du Gouverneur.

En 1577 les Français commandés par M. de Brissac assiégeaient Coni. Le comte de Luzerne enfermé dans la place, presque dépourvue de moyens de défense, arma les bourgeois qui tous jurèrent de résister jusqu'à la dernière extrémité.

Les femmes donnèrent dans cette occasion des preuves d'un courage et d'une constance admirables. Elles se chargèrent de la défense d'un des bastions de la place.

Le Maréchal de Brissac leur ayant fait offrir des passeports pour sortir de la ville, elles répondirent unanimément que, chargées comme elles l'étaient de la garde d'un poste périlleux, elles ne pouvaient accepter ses offres.

Béatrix, fille de Jean François de Savoie, seigneur de Racconis, femme du comte de Luzerne, gouverneur de Coni, contribua puissamment à entretenir parmi les personnes de son sexe cet élan généreux de sentimens patriotiques.

Elle avait un enfant en nourrice dans les environs de Coni. Le maréchal de Brissac fit sommer le Gouverneur de rendre la place s'il ne voulait pas voir son fils égorgé.

Le Gouverneur répondit en brave guerrier. Mais sa femme, ne voulant pas se montrer moins dévouée que lui, ajouta en s'adressant au messager de Brissac: *Vous avez entendu les intentions du Gouverneur. Allez dire à monsieur le Maréchal que la mère que vous voyez ici, est dans les mêmes intentions que son mari!*

Après plusieurs assauts, comme on avait épuisé tous les moyens d'attaque les plus violents, après 56 jours de tranchée ouverte, les Français furent obligés de se retirer.

Mr DE LODI.

En 1600 Mr de Lesdiguières, se trouvant à Moutiers en Tarantaise, forma le dessein de se porter au Petit Saint Bernard pour descendre dans la vallée d'Aoste.

Mr de Lodi officier piémontais occupait le château de Briançonnet qui barrait le passage de la montagne du côté de Savoie.

Il n'avait que douze hommes avec lui, mais réfléchissant à l'importance de gagner du tems, et surtout d'empêcher que l'ennemi ne pût porter son artillerie sous le petit fort de S. Jacques auquel on ne pouvait arriver qu'après avoir forcé le poste de Briançonnet, il se décida à opposer la résistance la plus obstinée aux attaques de l'ennemi.

Celui-ci ne tarda pas à se présenter. Son feu fut des plus meurtriers. Neuf des douze défenseurs furent tués. Trois seuls restèrent au feu.

Dans ce moment le brave Lodi fut frappé lui-même d'une balle et tomba sans connaissance.

Ce ne fut qu'à ce prix que l'ennemi parvint à s'emparer du poste de Briançonnet.

(Cambiano di Ruffia pag. 424 ms.)

LE CAPITAINE J. PAUL MATIS (de Bra).

Dans la guerre qui s'alluma au sujet du Marquisat de Saluces en 1600, les Français envahirent la Savoie et pénétrèrent en même tems dans la partie supérieure du Piémont.

Leurs troupes mirent le siége devant le fort de Montmélian dans la Savoie-propre et devant celui d'Aceglio dans la vallée de la Maira, au Marquisat de Saluces.

L'issue malheureuse de la première de ces deux opérations est connue.

Il est juste de rappeler ici le dévouement honorable des défenseurs d'Aceglio, et de ne pas oublier le nom du capitaine J. Paul Matis qui en avait le commandement. Matis n'avait que 23 hommes sous ses ordres.

Le capitaine Doria, Génois, au service de France, entourait le fort avec 1500 hommes d'infanterie et 150 chevaux.

Connaissant la faiblesse des moyens que Matis pouvait opposer, il pensa qu'en faisant étalage de ses forces, les assiégés n'hésiteraient pas à demander une capitulation ou à l'accepter si elle leur était offerte.

Matis refusa résolument toute proposition, et répondit qu'ils étaient, lui et les siens, bien décidés à défendre la place jusqu'à l'extrémité.

Matis eut le bonheur de repousser les premiers attaques et persista dans sa noble résolution. Aucune sollicitation de l'assiégeant ne put l'engager à en revenir.

Doria aurait voulu épargner le sang des deux côtés dans une lutte si visiblement inégale. Mais rien ne put émouvoir Matis. *Ils feront de moi ce qu'ils voudront*, répétait-il, *mais je ne veux pas me rendre*. Les 23 défenseurs furent presque tous mis hors de combat. L'ennemi étant parvenu à détruire une partie de l'enceinte,

pénétra dans le fort. Matis tombé entre les mains des vainqueurs se debattait encore, en protestant qu'il ne s'était pas rendu.

(Cambiano di Ruffia pag. 427, ms.)

HERCULE NEGRI COMTE DE S^T-FRONT.

(1617).

Il n'est presque point de période dans l'histoire militaire du Piémont où quelqu'une des places fortes qui y ont été élevées à diverses époques et dont un grand nombre n'existe plus, n'ait joué un rôle important.

Aussi la science des fortifications a-t-elle été cultivée dans ce pays avec un soin tout particulier, et le nombre des hommes qui s'y sont fait une réputation distinguée, est-il fort considérable.

Parmi les hommes marquans de cette classe un des plus dignes d'être cité dans un ouvrage comme le nôtre, est celui d'Hercule Negri comte de St-Front.

Issu d'une ancienne maison de Gênes, alors récemment établie en Piémont, le Comte de St-Front se voua fort jeune à la profession des armes.

Son honorable conduite à la guerre le fit remarquer, et lui attira de bonne heure l'estime et les bonnes grâces du Duc Charles Em. I.

Ce fut pour récompenser ses services et ses travaux dans les longues et sanglantes guerres du Montferrat et surtout dans la défense du fort d'Exilles contre le maréchal de Lesdiguières en 1595, que ce Prince le nomma général d'artillerie.

Mais son plus beau titre de gloire fut la défense de Verceil. A cette époque, le Duc attachait avec raison à

la conservation de cette place une très-grande importance.
Les Espagnols, ayant à leur tête Don Pedro de Tolède, en entreprirent le siége dans le mois de mai 1617.
La défense en fut confiée au Marquis de Caluso, militaire expérimenté nommé gouverneur de la ville.
Le Comte de St-Front fut chargé plus particulièrement de la direction du service de l'artillerie et des travaux du Génie.
Malgré son grand âge et ses infirmités St-Front n'hésita pas à s'en charger.
A peine entré dans la place, voulant en faire avant tout la reconnaissance, il dut se faire transporter sur les lieux par quelques soldats sur les bras desquels il s'appuyait, et c'était sous le feu de l'ennemi que cette reconnaissance se faisait.
Préludant par cette première opération à celle qu'il faisait ensuite journellement dans le but de mieux répondre à la confiance sans bornes que lui témoignaient les habitants, il lui arriva plusieurs fois de n'échapper que par hasard aux coups qui partaient de l'extérieur de la place.
Dans une de ces expéditions entouré des ruines produites par l'explosion d'une mine, sous lesquelles il avait failli être enterré, à peine avait-il échappé à ce danger, qu'il recommença à donner des ordres avec le plus admirable sang-froid.
Peu de jours après il parcourut encore les travaux dont il avait ordonné l'exécution.
Atteint par la mitraille, il eut le bras gauche cassé et une main emportée.
Rendez-moi ma main, dit-il, sans se déconcerter, à un de ses conducteurs, qui la recueillit en effet sur le terrain et la lui donna; il acheva tranquillement sa reconnaissance.

Enfin une grande épreuve où devait briller toute la force de son caractère l'attendait.

Les malheurs de la ville étaient extrêmes. Les sacrifices et les preuves de dévouement des habitants étaient au comble. Les femmes et les ecclésiastiques rivalisaient en cela sans distinction avec toutes les autres classes d'habitants.

Les vivres commençaient à manquer; les munitions de guerre qui avaient toujours été en fort petite quantité se trouvaient reduites à un minimum effrayant. La plûpart des défenses étaient détruites.

Le gouverneur pressé par le général assiégeant de se rendre, après avoir long-temps opposé la résistance la plus ferme, s'était enfin disposé à accepter la capitulation d'ailleurs fort honorable qui lui était proposée par Don Pedro.

Le conseil de défense assemblé, St-Front fut consulté. Il ouvrit l'avis contraire à celui du Marquis de Caluse. La grande majorité dans le conseil se prononça en faveur de ce dernier.

St-Front, rendant compte des ressources qui restaient encore, quelque minces qu'elles fussent, soutint que; vû l'importance de la place, il fallait épuiser ce dernier reste de moyens avant de se rendre.

Caluso persista, St-Front refusa de signer: le premier l'emporta; et Verceil passa sous le joug de l'Espagne.

La race d'Hercule de St-Front n'a pas dégénéré.

(Extrait de mémoires et notes mss. - Relation du siége de Verceil. - Comte Alexandre de Saluces, histoire militaire. - Histoire de l'Ordre de l'Annonciade, V. 3).

LE CHEV. DE LA ROCHE D'ALÈRY (Savoiard).

(1705).

Les longues guerres entre la France et la Savoie dans le cours du XVII siècle avaient fait connaître toute l'importance du fort de Verrue, soit pour la défense de la ligne du Pô, soit pour dominer les communications entre le Montferrat et le Piémont proprement dit.

En conséquence dès l'ouverture de la campagne de 1705, le Duc de Vendôme, qui commandait les troupes françaises en Italie, crut qu'il devait avant tout se rendre maître de cette place.

De son côté le Duc de Savoie (Victor Amédée II) n'en tenait que plus fortement à l'en empêcher.

Pour réussir dans son dessein, il fit jeter un pont sur le Pô à la hauteur de Crescentino, dans le but d'assurer la liberté des communications entre la place assiégée et la plaine sur la rive gauche du fleuve.

Mr De La Roche d'Alèry chargé de la défense de Verrue, brave, intelligent, connu pour tel de toute l'armée piémontaise, justifiait le choix honorable de son maître par tout ce que le zèle le plus éclairé pouvait suggérer de dispositions aussi sages que hardies. Cependant après quatre mois de siége poussé avec une vigueur incroyable par les Français, la place se trouva reduite à l'extrémité.

Ne voyant plus d'autre parti, D'Alèry qui avait d'ailleurs reçu du Duc l'ordre de se régler selon les circonstances, se décida à en sortir, après qu'il aurait tout arrangé pour que l'ennemi n'y trouvât plus qu'un monceau de ruines.

Ce parti pris, l'exécution suivit de près. Tout ce qui

aurait pu servir d'abri à l'ennemi après l'occupation, fut rasé ou détruit.

D'Alèry demanda alors de capituler sous des conditions que le général français ne voulut pas accorder.

Ce refus servit à prolonger les négociations et à faire gagner du tems au commandant de la place, ce qui était tout-à-fait dans ses vues et dans les intérêts du Duc.

Enfin, pressé par les sollicitations reitérées du général français, D'Alèry finit par déclarer qu'il ne recevrait plus de parlementaire, si l'ennemi ne consentait à accorder la capitulation dans les termes précis qu'il avait proposé d'abord.

Le général français hésitant encore, D'Alèry se transporta à l'entrée du fort. Là, assis sur un baril de poudre, une mèche allumée à la main, il resta dans cette attitude menaçante aussi long tems qu'on lui fit attendre la réponse définitive. Cette contenance en imposa tellement aux assiégeans que leur général ne différa pas d'avantage de consentir à ce que fût D'Alèry lui-même qui dictât les conditions du traité. Tous les honneurs de la guerre lui furent accordés: car la place ne s'était rendue qu'à cette seule condition.

Mais au lieu d'une place de guerre, les Français ne trouvèrent plus en entrant dans Verrue qu'un terrain bouleversé, tout couvert de masures, de ruines et des décombres d'édifices détruits.

Le siége avait duré cinq mois, depuis le 6 novembre 1704 jusqu'au mois d'avril 1705.

LE CHEV. DELLA CHIESA DE SINSAN.

(1744).

A l'ouverture de la campagne de 1744, un corps de troupes piémontaises défendait les retranchements de Montalban au-dessus de la ville de Nice-sur-mer.

Les Français et les Espagnols réunis attaquent cette position dans la matinée du 20 avril.

Repoussés d'abord, mais manœuvrant ensuite avec habileté, ils parviennent à tourner quelques parties de la position, et à se rendre maîtres de quatre batteries.

Ils font un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouve le Marquis de Suse, commandant général.

Cet échec rend la situation des Piémontais extrêmement difficile et périlleuse.

Cependant le Chevalier de Sinsan, qui remplace le Marquis de Suse dans le commandement, est décidé à tenir bon jusqu'à la dernière extrémité. Les Français renouvellent leurs attaques. Les Piémontais se défendent vigoureusement. Trois fois les retranchements sont au moment d'être enlevés; trois fois les Français sont obligés de lâcher prise.

Cependant les ressources des défenseurs sont épuisées. Les munitions de guerre manquent entièrement.

Sinsan fait un dernier effort. À la voix de ce brave chef, les Piémontais, la baïonnette au bout du fusil, portant sur le dos leurs sacs remplis de pierre, sortent des retranchemens, et fondent sur les assaillans au moment où ils s'y attendaient le moins.

Ceux-ci résistent quelque temps.

Mais enfin poussés par les Piémontais avec une ardeur incroyable, ils commencent à céder du terrain. Ce premier succès redouble le courage des Piémontais.

Ils font des efforts inouïs. Leurs sacs remplis de pierres leur fournissent des munitions que la giberne ne leur fournit plus. Les Français fatigués et découragés, se livrent à une retraite précipitée, et la perte de plus de 6000 hommes est tout le fruit qu'ils rapportent de cette sanglante et mémorable journée.

(V. Saluces, Hist. mil. du Piémont, tom. 5, pag. 386 et suiv.).

PHILIPPON (Piémontais).

(1812).

Philippon, né à Turin d'une famille noble, s'était attaché à l'armée française, par suite de la réunion du Piémont à la France. Il fit avec distinction la campagne de 1811 en Espagne, et se trouva le 9 février de cette même année à la bataille de Gebora.

Nommé Gouverneur à Badajoz, il s'y défendit vigoureusement, d'abord à l'occasion du bloccus de cette place par les troupes Anglo-Portugaises, ensuite à l'occasion du siége entrepris par ces mêmes troupes en 1812.

C'est dans la défense de cette place, décrite avec une exactitude et une chaleur de style admirables par l'historien de la guerre de la Péninsule, que Philippon fit preuve non seulement d'un courage et d'un sang froid remarquables, mais aussi d'une connaissance parfaite de toutes les ressources que l'art de la guerre peut offrir pour la défense la plus obstinée.

Ce ne fut qu'à la suite des plus graves blessures, et après avoir épuisé tous les moyens de résistance, que Philippon se retira ne laissant à l'ennemi que les ruines d'une place qu'il avait vaillamment défendue

et dont il s'éloignait avec quelques centaines de soldats, seuls restes d'une garnison de 5,000 hommes, tant Français que Hessois et Espagnols.

(V. Victoires et conquêtes tom. 20, 21. - Napier hist. de la guerre de la Péninsule. Tom. 7, pag. 234 et suiv. Tom. 8. pag. 112 et suite).

LE CHEVALIER ANGE OLIVIERI DE VERNIER.

(1812).

Les travaux, les souffrances et l'héroïsme de l'armée française dans l'expédition de Russie, sont si connus qu'il serait inutile d'en faire ici mention, si l'objet de ce recueil, qui est d'offrir aux braves de notre pays les exemples et les modèles des plus honorables qualités militaires, ne nous imposait le devoir de leur montrer qu'il n'est point d'individu qui ait appartenu à la grande armée française dont notre pays avait concouru à former les éléments, qui ne soit en droit de revendiquer sa part dans le tribut d'hommage, de respect et d'estime, que l'Europe étonnée a payé à la constance et à la fermeté autant qu'à la bravoure de ces phalanges infortunées dont le ciel courroucé avait en quelque sorte décrété l'extermination.

Cependant cette observation générale ne pourrait nous justifier du reproche que nous encourrions, si nous omettions de rappeler et de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns de ces traits particuliers que nous nous sommes trouvés à portée de sauver de l'oubli dans lequel sont tombés le plus grand nombre de ceux que la distance des lieux nous a mis dans l'impossibilité de connaître, et que celle des temps aurait bientôt achevé d'ensevelir.

Nous nous trouvons heureux de pouvoir rappeler ici,

comme en passant, les noms d'Annibal de Saluces, de César De La Ville etc., et enfin celui du chev. Ange Olivieri de Vernier.

Le général Ange Olivieri de Vernier, né à Turin en 1788, entra, à l'âge de 18 ans, comme volontaire dans la garde d'honneur du Vice Roi d'Italie, dans laquelle il fit la campagne de 1809 en Allemagne, et prit part aux actions les plus mémorables de cette époque, telles que les batailles de Raab et de Wagram. A la fin de cette campagne Olivieri, par une singularité digne d'être remarquée, fut nommé par le ministre de la guerre de l'empire français en même temps sous lieutenant d'infanterie dans l'armée du royaume d'Italie, et sous lieutenant dans le 28e chasseurs à cheval.

En 1812, était lieutenant, remplissant les fonctions d'adjudant major dans ce dernier régiment au moment où il partit avec l'armée française pour la Russie.

Il se trouva aux batailles de Vitepsk, de Smolensko, et plus tard à celle de la Mojaisk.

La grande armée s'étant emparée de Moscou, Olivieri fut chargé du commandement du château de Penchonkov, position très-importante à cinq lieues de cette ville. Il n'avait sous ses ordres que cent hommes d' infanterie, et avec cette poignée de braves non seulement il tenait tête aux nombreux ennemis qui couvraient la campagne d'alentour, mais il en soutenait et repoussait les attaques réitérées ; il s' était mis dans le cas d' opposer une résistance plus opiniâtre encore en entourant sa troupe d' un retranchement qui mettait le château à l'abri d'un coup de main.

Le château fut bloqué par les Cosaques pendant quatre jours, ensuite il fut attaqué à plusieurs reprises.

Olivieri fit preuve d'une fermeté inébranlable et d'une sagacité peu ordinaire.

Il sut braver le bloccus, repousser les attaques, et, conservant le plus grand sang-froid, faire parvenir regulièrement au Prince de Neuchatel major-général, l'avis de tout ce qui se passait sur la route et aux environs en tenant ouvertes les communications avec Moscou.

Aussi ce Prince lui écrivait-il. « Monsieur Olivieri, » S. M. Empereur et Roi est satisfait de votre manière » de servir et de votre exactitude. Continuez comme » ça, et vous serez promu. »

Olivieri écrivait à ses parens à Turin, le 9 octobre: « Je suis promu au grade de capitaine, et décoré de la » Légion d'honneur si je dois croire ce qu'on m'a dit » dans les bureaux du Prince de Neuchatel. »

On lui avait dit vrai.

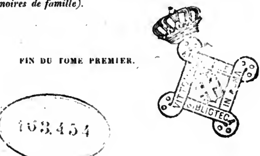
Fait prisonnier peu de temps après, il ne se montra que plus digne par sa contenance ferme et courageuse des honneurs qu'il avait reçus.

Olivieri rentra en Piémont entouré de l'estime des camarades dont il se séparait. Il continua sa carrière militaire dans son pays, et la parcourut d'une manière aussi honorable que brillante.

Après avoir été successivement Général et Inspecteur Général de cavalerie, en 1848, il fut nommé Commissaire du Roi Charles Albert, Président du Conseil administratif de la Lombardie, et chargé du commandement des Duchés de Parme et de Modène. Il est mort en 1851 à Nice sur mer, Commandant Général de cette Division militaire.

(Notes et mémoires de famille).

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE PREMIER TOME.

RELIGION.

PIÉTÉ.

AMOUR DE LA JUSTICE.

PROBITÉ.

DROITURE, LOYAUTÉ, VÉRACITÉ, SINCÉRITÉ,
FRANCHISE, BONNE FOI.

AMOUR DE LA PATRIE.

BIENVEILLANCE.

NOBLESSE DE SENTIMENS.

GÉNÉROSITÉ, CONSTANCE, MAGNANIMITÉ.

SENTIMENS D'HONNEUR.

COURAGE.

COURAGE (nuance).

VALEUR, HARDIESSE.

PROUESSE. VAILLANCE.

INTRÉPIDITÉ.

BRAVOURE.

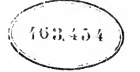
RÉSOLUTION.

SANG-FROID.

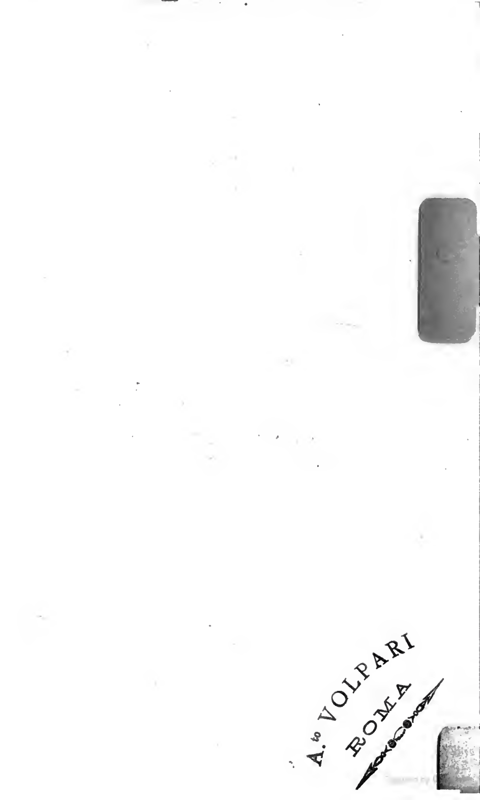
PRÉSENCE D'ESPRIT.

FORCE DE CARACTÈRE. FERMETÉ.

FIN DE LA TABLE.






A.to VOLPARI
ROMA

